Abbé Emmanuel BARBIER

Les Infiltrations Maçonniques dans l'Église

Extrait de la *CRITIQUE DU LIBÉRALISME*

Nos des 1er mai, 1er août et 15 août, 1er et 15 septembre, 1er octobre 1910.

Avec plusieurs approbations épiscopales.

PRIX : 3 fr. 50 ; *franco par la poste* : 3 fr. 80

Association Saint-Rémy, à MONT-NOTRE-DAME (Aisne)

Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer et Cie, Éditeurs

41, rue du Metz, LILLE (Nord)
30, rue Saint-Sulpice PARIS

52, rue de la Montagne, BRUXELLES
Piazza Grazioli (Palazzo Doria) ROME



LES INFILTRATIONS MAÇONNIQUES DANS L'ÉGLISE

Ouvrages de l'Abbé Emmanuel Barbier

ÉTUDES POLITICO-RELIGIEUSES

Cas de Conscience. — *Les Catholiques français et la République.* Fort volume in-12. *Quatrième édition* (P. LETHIELLEUX, 10, rue Cassette, Paris) . . . . **3 fr. 50**

Rome et l'Action libérale populaire. — *Histoire et documents.* In-12 (J. VICTORION, 4, rue Dupuytren, Paris) . . . . . **2 fr. 50**

Les Démocrates chrétiens et le Modernisme. — In-12, 424 pages (P. LETHIELLEUX, Paris). . . . . **3 fr. 50**

Le Devoir politique des Catholiques. — In-12, 532 pages (JOUVE, 15, rue Racine, Paris). Prix. **1 fr.**

Les Idées du Sillon. — *Examen critique.* In-12. *Quatrième édition* (P. LETHIELLEUX, Paris). . . . . **1 fr.**

Les Erreurs du Sillon. — *Erreurs de doctrine, Erreurs sociales, Erreurs de polémique et de conduite.* Fort vol. in-12. *Deuxième édition* (P. LETHIELLEUX, Paris). . . . . **3 fr. 50**

La Décadence du Sillon. — *Histoire documentaire.* In-12 (P. LETHIELLEUX, Paris) **2 fr. 50**

APOLOGÉTIQUE

Les Origines du Christianisme. — *Apologie méthodique*, extraite des œuvres de Mgr Freppel, 2 forts vol. in-8° (RETAUX, 82, rue Bonaparte). Prix **10 fr.**

ÉDUCATION

Mon Crime. — *Allocutions de Collège* (1896-1901). 1 volume in-12 (POUSSIELGUE, 15, rue Cassette, Paris). Prix . . **3 fr. 50**

La Discipline dans les Écoles libres. — *Manuel d'éducation.* 1 volume in-12 (POUSSIELGUE) . **3 fr. 50**

PIÉTÉ

Les Récits de l'Évangile divisés et coordonnés, pour apprendre, méditer, prêcher (Texte latin). 1 vol. in-32 cartonné (OUDIN, Poitiers). Prix . **1 fr.**

NIHIL OBSTAT :

Insulis, die 27 septembris 1910.

H. Quilliet,

Libr. Censor.

IMPRIMATUR :

Cameraci, die 28 septembris 1910,

A. MASSART,

Vic. Gen.

Domus Pontificiæ Antistes.

APPROBATIONS

ÉVÊCHÉ
DE
MONTPELLIER

Le 18 septembre 1910.

Monsieur l'Abbé,

Je vous remercie d'avoir gardé si fidèlement la mémoire d'une rencontre déjà ancienne, et dans laquelle j'étais l'obligé, tandis que je trouvais auprès de vous l'accueil le plus gracieux et le plus sympathique.

Vous me demandez d'appuyer de mon nom la réimpression que l'on va faire de vos articles sur les « Infiltrations maçonniques dans l'Eglise ». *Je n'ajouterai rien à la valeur de ce travail si étendu, si important, et qui, pour un si grand nombre de catholiques et de membres même du clergé, aura tous les caractères d'une révélation, la révélation de ce « mystère d'iniquité », opposé au « mystère de divine condescendance », dont parlait l'Apôtre saint Paul !*

J'ai quelquefois pensé que, sur le Calvaire, en assistant à l'agonie de Notre-Seigneur, le Prince de ce monde avait frémi de colère, lorsqu'il avait entendu le consummatum est *du Rédempteur, triomphant par sa mort elle-même. Dès lors, mesurant tout ce qu'il avait perdu, tout ce qu'il allait perdre dans la suite des âges, le démon s'était promis de ne pas subir humblement sa défaite, de n'y pas acquiescer et de mettre tout en œuvre, au cours des siècles, pour paralyser, sinon pour détruire, l'Eglise et son action dans le monde.*

Vos vastes études dévoilent le travail à rebours fait avec une si extraordinaire persévérance par tous les ennemis de la religion pour s'opposer d'abord, puis pour l'entraver et le retarder, au mouvement de conversion qui entraînait le monde vers Jésus-Christ.

Les persécutions sanglantes ont trompé l'espoir des bourreaux : elles ont baigné et fait pousser et fleurir les racines du grand arbre de la Croix. La foi a émergé des catacombes comme, après une aurore assombrie par les nuages, le soleil embrase tout l'horizon.

Mais alors, vous le dites, d'autres antres se sont ouverts, non plus à côté des saintes galeries où dormaient les reliques des martyrs, mais

seront plus étonnés encore que, parmi les adeptes ou fauteurs de ce culte, vous comptiez des hommes qui se disent enfants soumis de l'Eglise. Mais il est, hélas ! plus d'une manière de servir le « mauvais », et certains sont ses esclaves qui ne croient pas en lui.

Je vous félicite, cher Monsieur l'Abbé, d'avoir signalé, avec preuves à l'appui, les progrès ténébreux d'une secte qui reste toujours fidèle aux procédés de celui qui fut homicide et menteur dès le commencement.

Veuillez agréer, cher Monsieur l'Abbé, mes sentiments bien dévoués en N.-S.

† VICTOR-ONÉSIME,
Ev. de Cahors.

ARCHEVÊCHÉ
DE
CHAMBÉRY
(Savoie)

Chambéry, le 2 octobre 1910.

BIEN CHER MONSIEUR,

Excusez-moi d'avoir attendu si longtemps pour vous donner une réponse au sujet des pages si solides et si vraies que vous avez écrites sur les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise.

Tout d'abord, que je vous dise un merci affectueux. Défenseur intrépide de l'orthodoxie catholique, vous êtes sur tous les points où elle est attaquée ou menacée de l'être. Avec une franchise et une sincérité que j'admire, vous défendez la vérité, telle qu'elle veut l'être, sans crainte et sans hésitation.

Assurément, les Infiltrations maçonniques, *telles que vous les dénoncez sous le nom d'*occultisme *ou d'*ésotérisme, *sont peu connues dans nos campagnes et ne peuvent guère par elles-mêmes, tant elles sont obscures, y causer le moindre ravage, mais dans le monde qu'on appelle aujourd'hui* intellectuel *ou* semi-intellectuel, *elles sont réellement dangereuses. L'ignorance de beaucoup en matières religieuses et la ressemblance plus ou moins affectée que l'on veut établir entre ces connaissances occultes et les bases de la religion chrétienne, expose à de réels périls des âmes jeunes et inexpérimentées. Il sera donc extrêmement*

utile que dans ces temps de troubles et d'hésitations pour plusieurs, vos pages, si elles sont mises en brochure, se répandent abondamment dans un certain monde où, si l'on est encore catholique, on ne craint pas de s'attacher à certaines nouveautés doctrinales qui seraient pour beaucoup la ruine de la foi et du surnaturel.

Ici, comme dans toute question doctrinale, c'est l'Eglise qu'il faut voir, l'Eglise qu'il faut entendre. En matière de philosophie, de dogme et de morale, c'est elle qui a la vérité intégrale, pure de toute erreur et de tout alliage fâcheux.

Veuillez agréer, bien cher Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

† FRANÇOIS-VIRGILE,
Arch. de Chambéry.

ÉVÊCHÉ
DE
VERDUN

Bar-le-Duc, en tournée de confirmation,
le 10 octobre 1910.

BIEN CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Depuis longtemps, j'applaudis à l'énergie avec laquelle vous dénoncez les périls qui menacent la doctrine catholique, particulièrement en France. Vous êtes une de ces sentinelles à qui on peut demander avec confiance d'une réponse, et d'une réponse éclairée : Custos, quid de nocte ?

Votre nouveau livre est un nouveau service rendu à la vérité religieuse et aux catholiques. Vous signalez un danger que beaucoup ignoraient jusqu'ici. L'écueil apparaissait bien parfois à la surface, mais il était plus caché que visible et n'en était que plus redoutable. Il est bien vrai que l'ésotérisme nous envahit et qu'il est propagé chez nous par la Franc-Maçonnerie.

Pour ma part, je vous félicite de votre clairvoyance et vous redis mes affectueux sentiments en N. S.

† JEAN,
Évêque de Verdun.

ÉVÊCHÉ
DE
PÉRIGUEUX
ET DE
SARLAT

Périgueux, le 12 octobre 1910.

Cher Monsieur l'Abbé,

Vos articles sur les « Infiltrations maçonniques » m'ont tristement intéressé.

Eclaireur d'avant-garde, comme vous l'avez été pour le Modernisme et le Sillon, vous signalez, à nos portes, une secte nouvelle qui tendrait à devenir l'universelle religion, comme la Maçonnerie aspire à donner au monde la république universelle.

Et comme rien, à présent, dans le champ de l'idée, n'a l'espoir d'aboutir sans le prestige de la science, la science est, ici, proclamée l'idéal.

Que sera la « gnose » en effet, sinon l'apothéose de la science ?

Ce point de vue n'est pas sans suggérer à l'esprit un rapprochement entre la secte nouvelle de la gnose et le modernisme, de telle sorte que l'une semble devoir être le terme fatal de l'autre. Ici et là, la raison émancipée reste maîtresse d'elle-même, et proclame définitive sa victoire sur la foi.

Mais, en prenant congé du dogme, l'agnostique a-t-il donc éteint l'instinct religieux en lui ? Et les faits n'ont-ils pas démontré qu'après deux siècles de matérialisme, il y a, aujourd'hui, une faim du surnaturel qui veut être à tout prix satisfaite ? Comment, sous cette influence spiritualiste, en dehors de toute religion positive, le modernisme, — dût-il y trouver le châtiment de l'orgueil, — ne subirait-il pas la magie de cette colossale synthèse doctrinale, éclectiquement faite des erreurs du passé et des plus attrayantes conceptions scientifiques du jour ?

C'est cette synthèse de l'erreur et du progrès qu'à l'aide d'une documentation abondante et précise, vous avez voulu révéler au lecteur. Celui-ci vous saura gré d'avoir soutenu son attention plus haut que le répugnant naturalisme de l'école ésotérique. Il vous sait gré surtout d'avoir mis en lumière le danger d'une méthode spiritualiste anti-chrétienne, qui accapare les deux plus puissants mobiles de l'esprit humain à l'heure actuelle : l'instinct religieux séduit par des expériences tangibles de

l'au delà, et les aspirations scientifiques, ravies par la systématisation doctrinale de tous les progrès.

Bon courage dans la lutte. Nunc antichristi multi facti sunt.

Croyez, cher Monsieur l'Abbé, à mon affectueux respect en N.-S.

† HENRY-JOSEPH, év. de Périgueux et Sarlat.

LES INFILTRATIONS MAÇONNIQUES DANS L'ÉGLISE

PREMIÈRE PARTIE

Les deux bouts de la chaîne. — Le plan maçonnique. — Maçonnerie catholique. — Esquisse de l'étude qu'il en faudrait faire. — Campagne générale contre la Sacrée Congrégation de l'Index. — La Ligue de Münster : a) Circulaire; — b) Organisation ; — c) Texte de la Supplique ; — d) Documents supplémentaires.

Quand on tient fortement les deux bouts de la chaîne, dirons-nous en modifiant une parole célèbre, il faut bien se garder de les lâcher par le motif qu'on ne voit pas comment les anneaux se soudent entre eux.

C'est là une maxime sur laquelle les catholiques doivent régler tout d'abord leur jugement, et conséquemment leur conduite, par rapport aux infiltrations maçonniques dans l'Eglise. Le comment qui donnerait l'explication de cette invasion leur échappe; mais ce ne saurait être pour eux un prétexte raisonnable de fermer les yeux sur un fait qui est incontestablement connexe de deux autres dont la réalité est aussi claire que le jour.

La Franc-Maçonnerie a formé l'infernal dessein de corrompre insensiblement les membres de l'Eglise, ceux même du clergé et de la hiérarchie, en leur inoculant sous des formes spécieuses, et en apparence inoffensives, les faux principes avec lesquels elle se promet de bouleverser le monde chrétien. Voilà le premier de ces deux faits, et l'un des bouts de la chaîne.

D'autre part, l'observateur tant soit peu attentif ne peut s'empêcher de constater que les dogmes sociaux sur lesquels nombre de catholiques et de prêtres fondent aujourd'hui la rénovation du christianisme, ont une formule identique à celle que la Franc-Maçonnerie se proposait de leur faire accepter, et que les procédés dont ils usent pour déterminer, entraîner l'Eglise à cette transformation, sont identiquement ceux dont la Maçonnerie avait arrêté l'emploi. Voilà le second fait et l'autre bout de la chaîne.

Dès lors, la connexion entre ces deux faits ne peut être l'objet d'un doute. Il y a réellement des infiltrations maçonniques dans l'Eglise.

Comment se sont-elles produites? Comment s'exercent-elles même

sous nos yeux? A quelles complicités ou à quels présomptueux entraînements sont-elles dues? C'est là l'explication qui demeure mystérieuse, ou, du moins, que nous ne saurions, pour l'heure, donner complète. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque nous sommes en présence d'un complot tramé avec une habileté satanique et poursuivi selon une méthode également prudente et savante, réglée par les calculs d'une haine aussi froide que féroce.

Le triomphe de cette méthode est de nous faire illusion. Mais, aujourd'hui, l'illusion serait coupable, car elle ne pourrait plus être que l'effet d'un aveuglement volontaire. Loin donc de détourner les yeux d'un mal dont les ravages augmentent chaque jour, sous le prétexte qu'ils n'en saisissent pas la marche, les catholiques ont un devoir rigoureux de se mettre en garde contre ses atteintes, de le surveiller, de s'attacher à en reconnaître les indices et à en extirper les moindres racines.

C'est au fait lui-même qu'ils doivent s'arrêter dans l'effort d'un sincère examen et inventaire de leur état, sans recherche de responsabilités indéfinissables, et, à plus forte raison, sans qu'il soit aucunement question de mettre en cause les intentions, la complicité des personnes ou des œuvres catholiques. Mais, d'autre part, que prouveraient les protestations de celles-ci, et la pureté de leurs desseins, contre le fait de l'infiltration dûment constaté?

On ne se propose pas ici d'en faire une étude générale, mais seulement d'en esquisser très sommairement la démonstration, afin de donner toute leur valeur à certains documents inédits dont nous la ferons suivre et qui ont une importance capitale, singulièrement instructive, pour l'histoire de cet envahissement dont un certain nombre de catholiques se font inconsciemment les complices.



La Providence de Dieu qui veille sur l'Eglise a voulu que le complot et le plan de la Franc-Maçonnerie fussent en partie authentiquement révélés par elle-même, en dépit de ses plus habiles calculs. Ce sont des faits aujourd'hui bien connus. Qu'il suffise de rappeler en peu de mots les documents secrets mis au jour, montrant l'unité du but poursuivi par cette synagogue de Satan, soit dans la période où se préparèrent les bouleversements de la Révolution, soit dans celle qui s'ouvrit après ces catastrophes et s'est prolongée jusqu'à nous.

L'Illuminisme, qui eut pour organisateur Weishaupt, professeur de droit à l'Université d'Ingolstadt, était comme une franc-maçonnerie au sein de la franc-maçonnerie. C'était une secte encore plus secrète que les autres et ayant pris la haute main sur elles. En France, le Martinisme en était comme une section. Cette curieuse organisation avait rapidement pris une influence considérable et opprimait

particulièrement la Bavière où elle était née. Haïe de tous et restant intacte, grâce aux complicités qu'elle avait su s'assurer et au mystère qui la protégeait, il fallut un incident aussi dramatique qu'imprévu pour la dévoiler. Un des complices de Weishaupt, prêtre apostat, nommé Lanz, fut frappé de la foudre sur une route, en 1785, tandis qu'il portait d'importants messages de son chef. Les papiers trouvés sur lui mirent sur la trace des principaux coupables. Un procès s'ensuivit dont les pièces furent rendues publiques par l'électeur de Bavière, afin d'éclairer les puissances chrétiennes du complot tramé contre elles toutes.

Ces pièces ont été reproduites dans l'ouvrage de Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme.* Lui-même les connaissait par la publication faite en 1787 par l'imprimeur de la cour de Munich sous ce titre : *Ecrits originaux de l'ordre et de la secte des Illuminés.*

« Les francs-maçons, prescrit textuellement Weishaupt, doivent exercer l'empire sur les hommes de tout état, de toute nation, de toute religion, les dominer sans aucune contrainte extérieure, les tenir réunis par des liens durables, leur inspirer à tous un même esprit, souffler partout un même esprit, dans le plus grand silence et avec toute l'activité possible, diriger tous les hommes sur la terre pour le même objet. C'est dans l'intimité des sociétés secrètes qu'il faut savoir préparer l'opinion. » (Barruel, *Mémoires.*)

M. Maurice Talmeyr, qui a éloquemment mis en œuvre une partie de ces documents dans une excellente brochure : « *Comment on fabrique l'opinion* », décrit exactement la redoutable puissance et efficacité du système : « Lorsque des hommes sont ostensiblement d'une secte ou d'une école, lorsqu'ils se reconnaissent pour en être, l' « opinion » est prévenue contre leur esprit de corps, elle est en garde. Mais des hommes que rien ne montre unis entre eux, qui ne savent pas eux-mêmes s'ils le sont, mais qui pensent et jugent de même sur tout, ces hommes-là réalisent précisément ce qu'il s'agit de réaliser, c'est-à-dire un *consensus.* Un *consensus* artificiel, un *consensus* fabriqué, mais qui semble spontané et qui impressionne fortement ».

Dans le cours du XIXe siècle, la Haute-Vente semble avoir pris la succession de l'Illuminisme dans la direction générale des sectes secrètes. Elle se composait de quarante membres peut-être dirigés eux-mêmes par un Comité plus restreint et inconnu de tous les associés eux-mêmes. C'est le gouvernement occulte dont les remarquables ouvrages de M. Copin-Albancelli mettent l'action en évidence.

Les papiers de la Haute-Vente tombés entre les mains du pape Léon XII embrassent une période qui va de 1820 à 1846. Ils ont été publiés sur la demande de Grégoire XVI, puis de Pie IX, par Crétineau-Joly, dans son ouvrage *l'Eglise Romaine et la Révolution.* Par

le bref d'approbation du 25 février 1861, qu'il adressa à l'auteur, Pie IX a pour ainsi dire consacré l'authenticité des documents cités dans cet ouvrage; mais il n'avait pas permis de les publier avec les noms véritables des membres de la Haute-Vente. De ceux-ci nous ne connaissons que les pseudonymes maçonniques : *Nubius, Piccolo-Tigre,* etc.

Ces documents ont été de nouveau reproduits par Mgr Delassus dans *Le Problème de l'heure présente,* où l'auteur étudie avec une admirable perspicacité la marche du complot et ses effrayants résultats pour la perversion des sociétés contemporaines, mais spécialement au sein du catholicisme. C'est ce dernier point de vue qui seul nous intéresse ici, encore ne peut-il s'agir pour nous que d'indiquer le fil de la trame, sans entrer dans aucun détail. Bornons-nous donc à de rapides extraits qui dégageront la pensée maîtresse de ce plan et les moyens choisis pour le faire réussir.

C'est au cœur et à la tête de l'Eglise que vise ce gouvernement occulte. « Ce que nous devons demander avant tout, disent les Ins- » tructions secrètes, ce que nous devons chercher et attendre, com- » me les Juifs attendent le Messie, c'est un Pape selon nos besoins ». Le principal personnage de la Haute-Vente, Nubius, écrivait à Volpe, le 3 avril 1844 : « On a chargé nos épaules d'un lourd fardeau, » mon cher Volpe, nous devons arriver par de petits moyens bien gra- » dués, quoiqu'assez mal définis, au triomphe de la Révolution par » un Pape. »

Les Instructions secrètes disent encore : « Le Pape, quel qu'il soit, » ne viendra jamais aux sociétés secrètes : c'est aux sociétés secrè- » tes à faire le premier pas vers l'Eglise, afin de les vaincre tous » deux. Le travail que nous allons entreprendre n'est l'œuvre ni » d'un jour, ni d'un siècle peut-être; mais dans nos rangs le sol- » dat meurt et le combat continue. Nous n'entendons pas gagner » des Papes à notre cause, en faire des néophytes de nos principes, » des propagateurs de nos idées. Ce serait un rêve ridicule, et de » quelque manière que tournent les événements, que des cardinaux ou » des prélats, par exemple, soient entrés de plein gré ou par sur- » prise dans une partie de nos secrets, ce n'est pas du tout un motif » pour désirer leur élévation au siège de Pierre. Cette élévation nous » perdrait. L'ambition seule les aurait conduits à l'apostasie, le be- » soin du pouvoir les forcerait à nous immoler. »

Ces suppôts de Satan, dont plusieurs ont extérieurement un pied dans l'Eglise, n'ignorent pas que l'Esprit de Dieu préserve son Chef de toute défaillance dans la foi. Ce qu'il leur faut, ils l'ont déjà dit, c'est seulement un Pape selon leurs besoins, non pas un Pape scandaleux comme Borgia, mais un Pape accessible aux influences du dehors comme Ganganelli, qui « se livra pieds et poings liés aux

» ministres des Bourbons qui lui faisaient peur, aux incrédules qui » célébraient sa tolérance... Nous ne doutons pas d'arriver à ce terme » suprême de nos efforts. Mais quand? Mais comment? L'inconnu » ne se dégage pas encore. Néanmoins, rien ne doit nous écarter du » plan tracé, au contraire tout doit y tendre, comme si le succès de- » vait couronner dès demain l'œuvre à peine ébauchée ».

Mais laissons à Jésus-Christ le soin de veiller sur son vicaire, et portons surtout notre attention sur les moyens inventés par leur infernal ennemi pour atteindre son but. Ce sont ces moyens que les catholiques devraient déjouer, et c'est là que les Instructions secrètes de la Haute-Vente deviennent particulièrement instructives.

« Or donc pour nous assurer un pape dans les proportions exigées, il s'agit » d'abord de lui façonner une génération digne du règne que nous rêvons. »

« Laissez de côté la vieillesse et l'âge mûr; allez à *la jeunesse*, et, » si c'est possible, jusqu'à l'enfance... C'est à la jeunesse qu'il faut » aller, elle, que nous devons entraîner sans qu'elle s'en doute, sous » le drapeau des sociétés secrètes. Pour avancer à pas comptés dans » cette voie périlleuse, mais sûre, deux choses sont nécessaires de » toute nécessité. Vous devez avoir l'air simples comme des colom- » bes, mais vous serez prudents comme le serpent... N'ayez jamais » devant elle un mot d'impiété ou d'impureté : *Maxima debetur puero » reverentia*... Une fois votre réputation établie dans les collèges, » dans les gymnases, dans les universités et dans les séminaires, » une fois que vous aurez capté la confiance des professeurs et des » étudiants, faites que ceux qui principalement s'engagent dans la » milice cléricale aiment à rechercher vos entretiens...

» Cette réputation donnera accès à nos doctrines *au sein du jeune » clergé*, comme au fond des couvents. Dans quelques années, ce » jeune clergé, aura, par la force des choses, envahi toutes les fonc- » tions : il gouvernera, il administrera, il jugera, il formera le con- » seil du souverain, il sera appelé à choisir le Pontife qui doit ré- » gner, et ce Pontife, comme la plupart de ses contemporains, sera » nécessairement plus ou moins imbu des principes italiens et humani- » taires que nous allons commencer à mettre en circulation... *Que » le clergé marche sous votre étendard en croyant toujours marcher » sous la bannière des Clefs apostoliques*. Tendez vos filets comme » Simon-Barjona; tendez-les au fond des sacristies, des séminaires » et des couvents plutôt qu'au fond de la mer; et, si vous ne préci- » pitez rien, nous vous promettons une pêche plus miraculeuse que » la sienne... Vous aurez pêché une révolution en tiare et en chape, » marchant avec la croix et la bannière, une révolution qui n'aura » besoin que d'être un tout petit peu aiguillonnée pour mettre le feu » aux quatre coins du monde. »

Et quels procédés emploiera-t-on pour faire que la jeunesse ca-

tholique et le clergé « marchent sous notre étendard en croyant toujours marcher sous la bannière des clefs apostoliques ? » « Pour propager la lumière, écrivait Piccolo-Tigre, le 18 janvier 1822, il a été jugé bon et utile de *donner le branle à tout ce qui aspire à remuer* ». L'effet de cette instruction ne se fait-il pas sentir plus que jamais à notre époque du haut en bas de la société, spécialement parmi la jeunesse, et aussi dans le clergé ? N'a-t-on pas vu de toutes parts surgir parmi eux des agitateurs et des agités ? Savent-ils exactement, ce qu'ils font, et à quelle fin ?

Mais le plan se précise. « Il faut, disent les Instructions, transmettre et faire passer de proche en proche, il faut glisser adroitement dans les esprits les germes de nos dogmes. » Ces dogmes, quels sont-ils ? Le fond en est clairement exprimé par ce mot d'un membre de la Haute-Vente, qui explique comment il peut se faire que de nombreux laïcs et prêtres se laissent séduire par l'égalitarisme et l'humanitarisme de la Maçonnerie : « *Ils se persuadent que le christianisme est une doctrine essentiellement démocratique.* »

Déjà, Weishaupt, de qui les sociétés secrètes ont reçu leur définitive impulsion, avait savamment préparé cet amalgame. Dans le rituel qu'il composa pour les initiations aux hauts grades de l'Illuminisme, on lisait : « Notre doctrine est cette doctrine divine telle » que Jésus l'enseignait à ses disciples, celle dont il leur dévelop» pait le vrai sens dans ses discours secrets... Il enseigna à tout » le genre humain le moyen d'arriver à la DÉLIVRANCE... Personne » n'a frayé à la LIBERTÉ des voies aussi sûres que notre grand Jésus » de Nazareth... » Weishaupt, en rédigeant son rituel, chargeait ses disciples de répandre cette persuasion que la liberté, l'égalité et la fraternité, entendues au sens maçonnique, ont eu pour inventeur Notre-Seigneur Jésus-Christ. La leçon n'a pas cessé de porter ses fruits, et l'on peut croire que le succès a dépassé, à ce point de vue, toutes les espérances de la Franc-Maçonnerie. Il faudrait, pour ne pas le voir, tout ignorer de ce qui se passe aujourd'hui, où des catholiques parfaitement sincères, des prêtres qui croient prêcher une doctrine pure, brouillant toutes les notions, semblent ne parler et n'écrire que pour établir dans les esprits la confusion entre l'égalitarisme social et les principes de fraternité chrétienne introduits dans le monde par l'Evangile. « Le monde est lancé sur la pente de la DÉMOCRATIE », écrivait Gaëtan, le 23 janvier 1844. Que diraient aujourd'hui ses successeurs ?

Un haut maçon italien, dont Mgr Gerbet a publié les notes en 1832, écrivait : « L'ÉGALITÉ et la LIBERTÉ, prérogatives précieuses ! C'est » par elles qu'il faut tarir les sources empoisonnées d'où découlent » tous les maux des humains ; c'est par elles que nous devons *faire* » *disparaître toute idée importune et humiliante de supérieur* et » faire rentrer l'homme dans ses premiers droits, *ne connaître plus*

» *ni rang, ni dignité, dont la vue blesse ses regards ou choque son amour* » *propre.* » Ici se plaçait une théorie maçonnique appliquant à l'histoire de l'humanité celle du Temple de Salomon, construit sur l'ordre de Dieu pour les cérémonies de son culte, puis renversé par une armée formidable d'envahisseurs, et enfin relevé par un prince idolâtre, choisi pour instrument de la clémence divine. C'était le symbole de l'état primitif de l'homme sous une loi toute naturelle, qui a été bouleversé par l'orgueil, l'avarice et l'ambition des pouvoirs politiques et religieux, jusqu'à ce qu'enfin vinssent les frères illuminés et francs-maçons, « qui doivent rendre à l'univers sa première dignité par *cette liberté, cette égalité, attributs essentiels de l'homme.* »

L'auteur explique avec détail la manière d'initier peu à peu les hommes au sens radicalement révolutionnaire de ces maximes, en graduant cette initiation selon ce que chaque classe d'esprits peut porter, et de leur expliquer que c'est là le vrai culte dû à Dieu. Mais vient-on à s'apercevoir que l'initié éprouve quelque trouble, « nous » devons sur-le-champ dresser une nouvelle batterie : à force de ru- » se et d'adresse, donner un tour plus favorable, affaiblir la force » de chaque terme jusqu'à en faire disparaître ainsi même notre » intention. Alors, ce Temple de Salomon, cette égalité, cette liber- » té ne regardent plus que la société maçonnique, sans songer à s'éten- » dre plus loin. Il ne s'agit plus de révolte, d'indépendance, de sous- » traction à toute autorité. Tout doit se métamorphoser avec adres- » se. Ce ne sont plus que devoirs à remplir, qu'un Dieu à recon- » naître, que vertus à pratiquer, *que soumission et fidélité inviolables* » *à observer à l'égard de toute autorité... Il faut savoir encenser et adorer le* » *colosse qui nous écrase pour travailler plus sûrement à sa ruine.* »

Enfin, pour ne pas prolonger, on lit encore dans une instruction de Piccolo-Tigre aux membres de la Vente piémontaise de Turin sur les moyens à prendre pour raccoler des francs-maçons : « C'est » sur les loges que nous comptons pour doubler nos rangs.. Elles » discourent sans fin sur les dangers du fanatisme, *sur le bonheur de* » *l'égalité sociale et sur les grands principes de liberté religieuse.* » Elles ont entre deux festins des anathèmes foudroyants *contre l'in-* » *tolerance et la persécution.* C'est plus qu'il n'en faut pour nous » faire des adeptes... *La loi du progrès social est là, et toute là;* » *ne prenez pas la peine de chercher ailleurs.* »

On peut dire sans exagération que les idées démocratiques et les idées maçonniques sont deux termes équivalents, et que la première de ces formules renferme, développe souvent à l'insu de ceux qui s'en servent, tout l'esprit de l'autre, qui consiste, d'un mot, dans l'affranchissement du surnaturel, dans un absolu naturalisme.

***

Prenons maintenant en main l'autre bout de la chaîne, et pour

le saisir du premier coup fortement, allons droit à la constatation d'un fait qui révèle indiscutablement, au sein du catholicisme contemporain, une adaptation de la Franc-Maçonnerie ayant pour but une révolution intérieure dans l'Eglise, provoquée par ses propres enfants. La similitude de traits sera si frappante, que la lumière jaillira, nous en sommes convaincus, du simple rapprochement.

M. Fogazzaro est un chef d'école. En publiant son fameux roman *Il Santo*, que beaucoup de catholiques, même très sincères, ont salué avec une si pieuse émotion, il s'est livré, et avec lui a livré le monde qu'il a dépeint. Sans doute, il a jugé le moment venu d'étaler au grand jour des visées jusqu'alors confinées dans les groupes d'initiés, la secte se sentant assez puissante pour étendre au grand jour le cercle de ses opérations. Quoi qu'il en soit, son œuvre était si révélatrice qu'on en pouvait déduire l'existence de sociétés secrètes de catholiques, même avant qu'elle fût constatée par les révélations qui suivirent, et sur lesquelles notre but est d'insister (1).

Nous nous en tiendrons à la première scène du livre où sont exposées les idées maîtresses de l'œuvre. Giovanni Selva, le promoteur de l'entreprise, définit le projet en ces termes qui, tous, appellent l'attention :

« Voici, dit-il, Nous sommes un certain nombre de catholiques,
» en Italie et hors de l'Italie, ecclésiastiques et laïques, qui dési-
» rons une réforme de l'Eglise. Nous la désirons sans rébellion, opé-
» rée par l'autorité légitime. Nous désirons des réformes dans l'en-
» seignement religieux, des réformes dans le culte, des réformes dans
» la discipline du celrgé, des réformes aussi dans le suprême gou-
» vernement de l'Eglise. Pour cela, nous avons besoin de créer une
» opinion qui amène l'autorité légitime à agir selon nos vues, ne se-
» rait-ce que dans vingt ans, dans trente ans, dans cinquante ans.
» Or nous tous qui pensons ainsi, nous sommes dispersés. Nous
» ne nous connaissons pas les uns les autres, à l'exception de ceux,
» et ils ne sont guère, qui publient des articles ou des livres. Très
» probablement, il y a dans le monde catholique une multitude de
» personnes religieuses et instruites qui pensent comme nous. J'ai
» cru que, pour la propagation de nos idées, il serait très utile que
» nous puissions au moins nous connaître. Ce soir, nous nous réu-
» nissons en petit comité pour une première entente. »

Ce fut tout, pendant le dîner où cette première ouverture fut faite. Mais après, la conférence s'engagea. Selva commença par excuser deux absents : « Il dit que, dans tous les cas, leur adhésion était cer-
» taine, et il insista sur la valeur de cette adhésion. Il ajouta, d'une
» voix plus haute et plus lente, les yeux fixés sur l'abbé Marinier,
» que, pour l'heure, ***il jugeait prudent de ne rien divulguer ni sur***

---

1. Nel Ariès. Le Sillon et le mouvement démocratique.

» *la réunion ni sur les résolutions qui s'y prendraient; et il pria tous* » *ceux qui étaient là de se considérer comme obligés au silence par* » *un engagement d'honneur*. Ensuite il exposa l'idée conçue, l'objet » de la délibération, avec un peu plus de détails qu'il ne l'avait fait » pendant le souper. »

Le professeur Dane, « fougueux ascète », prit la parole. Au début d'une action religieuse commune, dit-il, nous devons faire deux choses. La première était de se recueillir et de prier. Son conseil fut aussitôt mis en pratique dévotement. « Seconde chose. Nous nous » proposons d'obéir à l'autorité ecclésiastique légitime. — Dom Pao» lo Faré sursauta : C'est selon! — Dane continue avec lenteur :... » exercée selon les règles normales. — L'émotion s'apaisa en un mur» mure d'assentiment ».

L'abbé Marinier, de Genève, « élégant et mondain », ne voyait pas le projet sans inquiétude. Il lui semblait nécessaire, avant d'aller plus loin, de préciser un programme. Et puis, sa finesse naturelle et son expérience lui faisaient redouter les conséquences qu'entraînerait pour les membres la découverte possible d'une association organisée : « Mais, quant à moi, je ne puis croire que nous soyons » tous d'accord sur la qualité et sur la quantité des remèdes. Donc, » avant de fonder cette *franc-maçonnerie catholique*, j'estime qu'il con» viendrait de s'entendre au sujet des réformes. Je dirai plus : je » crois que, même s'il y avait entre vous un complet accord sur les » idées, je ne vous conseillerais pas de vous lier par un lien sensi» ble, comme le propose M. Selva. Mon objection est d'une nature » très délicate. Vous estimez sans doute qu'il vous sera possible de » naviguer en sûreté sous l'eau, comme des poissons prudents, et » vous ne songez pas que l'œil perçant d'un Souverain Pêcheur, » ou Vice-Pêcheur, peut vous découvrir, qu'un bon coup de harpon » peut vous atteindre. Or, je ne conseillerais jamais aux poissons » les plus fins, les plus savoureux, les plus recherchés, de se lier en» semble. Vous comprenez ce qui adviendrait, si l'un d'eux était » pris et tiré de l'eau. Et, vous ne l'ignorez pas, le grand Pêcheur » de Galilée mettait les petits poissons dans son vivier; mais le » grand pêcheur de Rome les met dans la poêle. »

Giovanni Selva répondit que l'abbé se méprenait : « Nous ne son» geons pas à susciter une action collective, ni publique, ni privée, » dans le dessein de réaliser telle ou telle réforme. Je suis assez vieux » pour me rappeler le temps de la domination autrichienne. Si les » patriotes lombards ou vénitiens se réunissaient alors pour parler » de politique, ce n'était certes pas toujours afin de comploter, d'en» tretenir une action révolutionnaire; c'était afin de se communiquer » des nouvelles, de se connaître, de maintenir vivante la flamme de » l'idée. *C'est cela que nous voulons faire dans le domaine religieux;* » et cet accord négatif, dont parlait tout à l'heure M. l'abbé Marinier,

» peut très bien y suffire. *Faisons qu'il s'élargisse, qu'il embrasse la* » *majorité des fidèles intelligents, qu'il monte dans la hiérarchie;* » et M. l'abbé verra que les accords positifs y mûriront intérieure- » ment, comme les germes vitaux dans la dépouille caduque des » fruits. »

Mais une réponse plus directe et plus inspirée éclate sur les lèvres du professeur Dane, s'emparant d'une parole de Don Clément qui vient de dire : n'ayons pas de craintes humaines. « C'est cela! N'ayons » pas de craintes humaines!... Nous voulons des choses trop gran- » des et nous les voulons trop fortement pour avoir des craintes hu- » maines! Nous voulons communier dans le Christ vivant, nous tous » qui sentons que le concept de la Voie, de la Vérité et de la » Vie se... se... s'élargit, oui, se dilate dans notre cœur, dans notre » intelligence, et qu'il rompt tous ces... comment dirai-je?... *tous* » *ces bandages des vieilles formules qui nous compriment, qui nous* » *étouffent, qui étoufferaient l'Église, si l'Église était mortelle !* » Nous voulons communier dans le Christ vivant, nous qui avons » soif, monsieur l'abbé Marinier, qui avons soif, qui avons soif! » Nous voulons que notre foi, si elle perd en extension, gagne en in- » tensité, s'accroisse au centuple, vive Dieu! et puisse rayonner hors » de nous, et puisse, dis-je, purifier, comme le feu, d'abord la pensée, » puis l'action catholique. Voilà! Nous voulons communier dans le » Christ vivant, nous tous qui sentons que le Christ prépare une len- » te mais immense transformation religieuse, au moyen de prophè- » tes et de Saints, transformation qui s'opérera par sacrifice, par » douleur, par division des cœurs; nous tous qui sentons que les » prophètes sont voués à la souffrance et que ces choses-là nous sont » révélées, non par la chair et par le sang, mais par Dieu qui vit » dans nos âmes!... Communier, nous le voulons tous, de tous les » pays, et coordonner notre action. *Maçonnerie catholique? Oui, ma-* » *çonnerie des Catacombes!* Vous avez peur, monsieur l'abbé? Vous » avez peur qu'on ne tranche trop de têtes d'un seul coup? Et moi, » je vous dis : Où est la hache qui donnerait un coup areil? Iso- » lément, tous peuvent être frappés; aujourd'hui, le professeur Dane, » par exemple; demain, dom Faré; après demain dom Clément. *Mais* » *le jour où l'imaginaire harpon de M. l'abbé Marinier pêcherait, attachés* » *par un fil, des laïques de marque, des prêtres, des moines, des évêques,* » *peut-être des cardinaux, quel sera, dites moi, le pêcheur, petit ou grand, qui,* » *d'effroi, ne laissera pas retomber dans l'eau le harpon et le reste ?* »

Ces traits suffisent. Cependant ils ne sont eux-mêmes que la première ébauche de l'œuvre dont le roman tout entier décrit l'épanouissement. Et l'on n'a pas oublié que, quelques mois après sa mise à l'index, Fogazzaro déclarait dans une conférence faite à Paris : « Gio- » vanni Selva appartient au monde de la réalité aussi bien que vous » et moi. Je lui ai forgé un faux nom. Son nom véritable est « Lé-

» gion ». Il vit, il pense et travaille en France, en Angleterre, en » Allemagne, en Amérique comme en Italie. Il porte la soutane et » l'uniforme comme la redingote. Il se montre aux universités, *il se » cache aux séminaires.* »

***

Il n'entre point dans notre plan de rechercher à travers les écrits et les œuvres de notre époque la trace des infiltrations maçonniques, ni de faire un exposé général des applications du projet et de la méthode d'*Il Santo*, avant ou après la lettre. Ce serait la matière d'un volume.

Pour ne parler que de la France, c'est à cette lumière qu'il faudrait étudier l'histoire des organisations et correspondances secrètes entre séminaristes; celle du projet d'un congrès des religions, de la campagne en faveur de l'américanisme, des congrès sacerdotaux de Reims et de Bourges, dont M. l'abbé Dabry, cheville ouvrière de l'œuvre, célébrait le succès en écrivant : « C'est l'Eglise de France qui s'ébranle *au souffle de la démocratie* » (1).

Le choix serait même embarrassant à faire entre la multitude de documents extraits d'articles de revues et de journaux, des comptes rendus de discours et de conférences, où s'étalent, sous la plume, sur les lèvres de laïques et de prêtres de tout rang, l'apologie plus ou moins consciente de l'égalitarisme social au nom de la doctrine évangélique, et l'enthousiasme le plus téméraire pour le principe de la liberté. Sur ce dernier point, qu'on nous permette un seul trait cité par Mgr Delassus. Au mois de juin 1901, M. Henri Plommet, membre du *Cercle des étudiants catholiques du Luxembourg*, à Paris, qui avait été déjà délégué au congrès de la jeunesse de 1900, répondait à une enquête d'un grand organe parisien, la *Revue*, « sur les tendances sociales, politiques et religieuses de la jeunesse au XXe siècle » : « Je ne souhaite pas que la France de demain soit » cléricale, je ne rêve que de libertés nouvelles; et je ne demande le » rétablissement du pouvoir absolu ni au profit de l'Eglise, ni au » profit du roi. Je demande et veux pour tous la liberté la plus » absolue : liberté pour moi de croire et de pratiquer ma religion, » liberté pour vous de nier tous les dogmes, ou même de créer une » religion nouvelle, liberté pour tous de penser, de parler, d'écrire, » etc., etc... »

Il y aurait à suivre, avec ce fil directeur, la formation et le fonctionnement d'une foule de groupements intellectuels, sociaux, artistiques et sportifs, depuis l'*Union pour la vérité*, transformée ensuite en *Union pour l'action morale*, jusqu'au *Sillon* dont les accointances, la collaboration et les rapports familiers avec les cercles protestants

1. M. Dabry n'avait pas encore apostasié quand la présente étude fut publiée.

des *Unions chrétiennes* et l'aspiration à fusionner les jeunes gens catholiques avec les libres-penseurs dits honnêtes, dans une grande association démocratique, paraissent sans danger même à quelques-uns des gardiens de la foi.

Ce faisant, on devrait seulement ne pas perdre de vue les premiers avis donnés dans la circulaire de Piccolo-Tigre déjà citée plus haut : « Dans l'impossibilité où nos frères et amis se trouvent de » dire encore leur dernier mot, il a été jugé bon de propager par » tout la lumière et de donner le branle à tout ce qui aspire à re- » muer. C'est dans ce but-là que nous vous recommandons d'affi- » lier à toutes sortes d'associations, telles quelles, pourvu que le » mystère y domine, toute espèce de gens... Créez par vous-mêmes, » ou, mieux encore, faites créer par d'autres des associations ayant » le commerce, l'industrie, la musique et les beaux-arts pour objet. » Réunissez dans un lieu ou dans un autre, dans les sacristies mê- » me ou dans les chapelles, vos tribus encore ignorantes; mettez- » les sous la houlette d'un prêtre vertueux, bien noté, mais crédule » et facile à tromper; infiltrez le venin dans les cœurs choisis; infil- » trez-le à petites doses et comme par hasard : puis, à la réflexion, » vous serez étonnés vous-même de votre succès. »

Il faudrait encore suivre à cette lumière la campagne qui se poursuit actuellement parmi les catholiques, avec d'effrayants succès, pour s'opposer au nom même de l'évangélisation populaire, à tout caractère confessionnel de l'action sociale.

Les éléments de cette histoire se trouvent dans les écrits de M. l'abbé Maignen, de Mgr Delassus, du P. Fontaine, de Mgr Delmont et de celui qui signe le présent article. Un jeune écrivain de talent, M. Nel Ariès, en a récemment décrit un aspect particulier avec beaucoup de justesse et de perspicacité dans son livre : *Le Sillon et le mouvement démocratique.*

Ce que nous avons dit jusqu'ici nous permettra maintenant de produire, sans avoir besoin de presque rien ajouter, les documents que nous annoncions au début. Ils feront saisir sur le vif l'adaptation de la maçonnerie au catholicisme, et l'essai de sociétés secrètes au sein de l'Eglise. Les esprits réfléchis n'auront pas de peine à comprendre qu'ils sont le clair indice d'un mal plus étendu, quoique plus caché.



Comment ces essais ont-ils pris naissance? On sait qu'en ces dernières années, dans divers pays d'Europe, il s'est formé des groupes de catholiques à tendances intellectuelles et pratiques qu'eux-mêmes se plaisent à désigner sous le nom de *Kultur* en Allemagne, de *Cultura* en Italie, *de civilisation chrétienne* en France. C'est, par exemple, expressément sous le couvert de la défense de celle-ci, que

le *Sillon* a inauguré sa collaboration avec les protestants. Parlant en général, on peut dire que ces formules équivalentes déguisent un mot d'ordre, vague dans ses expressions diverses, mais précis dans son but, contre ce qu'on appelle dans ce monde-là le vieux bagage du catholicisme latin, contre les « réactionnaires. »

Cette affinité foncière des groupes s'appliquant aux études philosophiques, bibliques, sociologiques (action politique et sociale), provoque naturellement en eux le désir de s'entendre et d'organiser une action commune, ou du moins parallèle; d'autant plus que les chefs des divers groupes se connaissaient presque tous et sympathisaient entre eux, nonobstant certaines divergences partielles et passagères. On en aurait facilement la preuve en jetant un coup d'œil sur la liste des collaborateurs des revues les plus avancées, comme *Demain*, les *Annales de philosophie chrétienne*, ou le *Bulletin de la Semaine*. Marc Sangnier s'y rencontre avec Fogazarro; Tyrrell avec M. l'abbé Laberthonnière; celui-ci avec le Dr Rifaux; l'abbé Lemire avec M. Fonsegrive, etc., etc...

Tel protestant ou rationaliste a appuyé et appuie ce mouvement de ses relations internationales étendues et des nombreuses intelligences qu'il possède dans les milieux catholiques modernistes, ou encore, par la presse, il organise un vaste service d'articles et de correspondances d'Italie, de France et d'Allemagne, en vue de soutenir toute manifestation pseudo-catholique et antivaticane; il a fait, par exemple, de longues campagnes en faveur d'un schisme français, de scissions libéralo-conservatrices ou démo-chrétiennes au sein du parti catholique italien, et plus récemment il soutint Schell contre une sentence pontificale.

Grâce à ces intimes et actives communications, les organisations se sont multipliées, avec des programmes plus ou moins avancés et avec une conscience plus ou moins nette des influences auxquelles on cédait et du but vers lequel on marchait. Les plus dangereux s'enveloppaient davantage de mystère. En France, leur principale officine est la librairie Emile Nourry, d'où sortent des pamphlets modernistes écrits sous divers pseudonymes par un groupe de prêtres dévoyés.

La rupture violente de l'Etat avec l'Eglise a été pour nos modernisants l'occasion d'un essai particulièrement suggestif, qui est un type du genre.

Proposer une pétition au Pape, en faveur de la Séparation, rédigée avec de telles expressions et sur un tel ton qu'elle ne puisse être signée que par des modernistes et par des rebelles; s'assurer ainsi, d'une part, d'une sélection de ces derniers tirée de la masse catholique, et, d'autre part, d'un refus de l'Autorité suprême, d'où l'on tirerait prétexte de mécontentement pour les signataires, ce qui permettrait de prolonger leur agitation; promettre le secret absolu aux

adhérents, pour encourager le plus grand nombre possible à donner leur adhésion; faire entendre que cette adhésion doit servir pour « des démarches ultérieures », c'est-à-dire pour constituer des groupes permanents d'action organisée, analogue à l'esprit qui a inspiré la pétition. On cherchait ainsi à former un catalogue de prêtres et de laïques avec lesquels on pût constituer les « associations cultuelles » condamnées par le Pape.

C'est ainsi que fut publiée la célèbre « Supplique d'un groupe de catholiques français au Pape Pie X », en une plaquette (chez Nourry, Paris) qui, sur la quatrième page de la couverture, portait les indications suivantes : « Les adhésions à la Supplique... devront » être remises ou envoyées sous double enveloppe. L'enveloppe extérieure, avec l'adresse du libraire, sera ouverte par lui. L'enveloppe » intérieure, portant la simple mention : Supplique, sera ouverte par » un ecclésiastique. Aucun nom ne sera publié sans l'autorisation » spécialo et formelle des adhérents, et seulement dans le cas où les » circonstances rendraient utiles ou nécessaires d'autres démarches. »

Ce plan a échoué, surtout à cause de deux erreurs préjudicielles : la supplique fut rédigée de façon si maladroite, elle était si fausse quant au fond et si choquante quant à la forme, qu'il était facile de reconnaître l'origine anticatholique de ce document, d'autant plus suspect qu'il était anonyme. Quant au secret promis aux adhérents, il ne fut pas observé en ce qui concernait la Supplique qui, publiée de suite, donna l'éveil à la presse catholique et éventa la mèche.

Par une étrange coïncidence, ce plan semble avoir été repris peu de temps après par un comité allemand, mais en le prémunissant avec grand soin des deux erreurs préjudicielles dont nous venons de parler. Il s'agit de la Ligue de Münster contre l'Index.



Parmi toutes les institutions romaines, la Sacrée Congrégation de l'Index est l'obstacle le plus redoutable et le plus gênant pour les prôneurs d'émancipation intellectuelle et religieuse. Aussi s'élèvent-ils contre lui d'un commun accord et avec une audace parfois effrayante. Ce ne sont pas seulement les dévoyés ayant déjà un pied levé sur l'abîme, comme Tyrrell et Loisy, mais des catholiques qui se flattent de ne porter aucune atteinte à l'Eglise, des prêtres qui protestent de leur fidélité à l'orthodoxie. Ecoutons par exemple le Dr Marcel Rifaux dans une étude sur « la valeur de la personne morale », qui parut dans *Demain* (17 août 1906).

« Aussi bien n'hésitons-nous pas à demander, avec une respectueuse » énergie, la refonte complète d'une institution aussi archaïque que » celle de la Sacrée Congrégation de l'Index, pour ne citer qu'un

» exemple. Une institution qui méconnaît la valeur de la personne » morale, au point de condamner un auteur sans l'avertir le plus sou- » vent et sans l'entendre, n'est pas une institution indiscutable. Non » seulement la Sacrée Congrégation de l'Index condamne sans aver- » tir et sans entendre, mais encore ne motive jamais sa condamnation. » Nous ne devons pas hésiter à dire que ce sont là des principes » qui répugnent à notre délicatesse morale. Et nous devons ajouter, » au surplus, que certaines décisions de l'Index loin de faire la lu- » mière dans les âmes, peuvent parfois y porter le trouble et le » désarroi.

» Les droits de la personne humaine sont, du point de vue moral, » éminemment respectables. Nulle société religieuse ou laïque ne sau- » rait désormais l'oublier. »

Même après la divulgation de la Ligue de Münster, M. l'abbé Dabry ne craignait pas d'écrire (20 juillet 1907) :

« Il y a quelques jours un certain nombre de journaux catholiques » annonçaient avec mystère et des airs effarés qu'on venait de décou- » vrir un véritable complot contre la foi ayant pour initiateurs des » savants catholiques allemands qui cherchaient à recruter des adhé- » rents pour une Ligue. En réalité, il s'agit de recueillir des signatures » pour une adresse destinée au Pape et demandant des réformes » dans les procédés de la Congrégation de l'Index; subsidiairement, » il s'agit de maintenir groupés les signataires en vue de promouvoir » la culture scientifique parmi les catholiques. Un journal romain » se vante d'avoir découvert la chose et en parle avec détails comme » quelqu'un qui ferait les plus horrifiques révélations.

» Nous vivons en réalité dans les temps les plus fantasques. Se » peut-il, en effet, imaginer quelque chose de plus naturel que le » fait de catholiques, souffrant dans leur apostolat de certaines diffi- » cultés, gênés par certains obstacles, et s'adressant au Pape pour » lui demander respectueusement s'il ne trouverait pas quelque moyen » dans sa haute sagesse, d'adoucir ces difficultés et ces obstacles?

» En fait, pour la question dont il s'agit, c'est-à-dire l'Index, il lui » est impossible d'atteindre toutes les publications dangereuses, si » grand en est le nombre aujourd'hui; ses prescriptions sont à peine » suivies, même parmi les catholiques; en sorte que son résultat uni- » que et le plus sûr est de déconsidérer pour jamais un apologiste, » un savant de premier ordre, à qui il aura échappé quelque inexacti- » tude de doctrine, peut-être seulement d'expression, et qui sera con- » damné le plus souvent sans qu'il sache même pourquoi. Les meil- » leurs serviteurs de l'Eglise se voient ainsi quelquefois disqualifiés » et désarmés en pleine lutte. Quoi d'étonnant qu'ils lèvent vers le » Père commun des fidèles des regards angoissés et que de leur » cœur s'échappe un cri pour que, dans les temps si difficiles, si » critiques que nous traversons, qu'on examine si on ne pourrait

» pas leur faciliter un peu leur tâche et le moyen de leur faire une » autre situation? »

Mais ces premiers traits ne donneraient qu'une idée fort incomplète des progrès latents de la suggestion maçonnique même dans les milieux préservés, si nous n'y ajoutions, comme spécimen, l'inconscient aveu d'un prêtre comme le directeur de la *Semaine religieuse* de Paris. Lui-même raconte dans cette feuille les doléances, qu'étant de séjour à Rome, il exposa à « l'un des membres les plus en vue » de la Sacrée Congrégation, au sujet de la mise à l'index de deux ouvrages de M. l'abbé Laberthonnière (28 avril 1906).

« Et quoi! Dans un moment où la confiance des fidèles dans le » clergé qui les guide est aussi terriblement ébranlée, était-ce alors » qu'il fallait frapper à coups redoublés ceux d'entre nous qui essaient » vaillamment de parler le langage que nous croyons le plus appro- » prié à ceux qui viennent nous demander des leçons? Que nous » parlions d'histoire, d'exégèse ou de philosophie, voilà que toutes » nos paroles sont suspectes et qu'on les censure terriblement! Faudra- » t-il, pour rester catholiques, se condamner à devenir d'éternels silen- » cieux? Car, de redire sans cesse des choses que nos contemporains » ne savent plus entendre, cela n'est-il pas tout à fait inutile? Ne » faut-il pas se faire à tous? Parler aux hommes le seul langage » qu'ils soient capables de comprendre? Et ceux qu'on condamne ne » sont-ils pas, d'autre part, des ecclésiastiques dont le caractère est » plein de noblesse et à l'abri de toute critique maligne? Des phi- » losophes, peut-être. Mais la philosophie ne saurait-elle plus, quand » elle progresse, s'accorder avec la théologie... »

Nous empruntons à la *Correspondance de Rome* l'exposé du plan de la Ligue de Münster :

Proposer une pétition au Pape, certainement inacceptable à cause de ce qu'elle demande, mais très discrète et très respectueuse dans la forme; observer une extrême discrétion et prudence dans la rédoction de tous les documents secrets, en sorte que, au pis aller, si tout venait à être connu, on puisse arguer de cette correction de la forme pour se défendre; appuyer enfin ces instances respectueuses de noms catholiques éminents;

Promettre aux adhérents non seulement un secret absolu, mais l'exiger d'eux strictement, en la forme la plus solennelle et la plus sacrée, au risque de faire soupçonner à l'un d'eux qu'un secret si mystérieux pour une demande si respectueuse et pour des groupes si orthodoxes est une chose peu naturelle;

Au reste, s'en tenir au système de recueillir des adhésions pour une supplique inacceptable, en vue de maintenir ensuite des groupes locaux dont on formerait une Société chrétienne de Culture avec autant de sociétés nationales de Culture.

Ce plan perfectionné a été mis en action au mois de mai 1907; des circulaires très secrètes, imprimées comme manuscrits, sans indication d'imprimeur et exigeant un secret solennel, sur la parole d'honneur, ont été envoyées à un grand nombre de personnes dont on escomptait l'adhésion à cause de leurs idées.

On choisit pour objet de la Supplique l'anéantissement au moins moral de la Sacrée Congrégation de l'Index; demande évidemment inacceptable, parce qu'elle entraverait l'exercice organique d'une des fonctions essentielles du magistère et de la discipline de l'Eglise. Jamais plus qu'à notre époque (où des prêtres et des laïques se vantant d'être catholiques, écrivent contre la divinité et la résurrection du Christ, contre la virginité de la Sainte Vierge Marie, contre l'éternite de l'enfer, etc.) jamais l'Index ne fut plus manifestement nécessaire. Du reste les promoteurs de la pétition ont préparé leurs adhérents à l'insuccès, voire même à la non présentation de la supplique, puisque dans la formule du secret on prévoit la non exécution du projet.

A celui qui a signé la promesse solennelle du silence on a envoyé les autres documents dévoilant l'intention de former un vaste réseau de sociétés de Culture dans les pays de langue allemande et anglaise, Allemagne, Autriche, Suisse et monde anglo-saxon (1); ces sociétés devront fonctionner selon leurs préférences particulières et les circonstances, mais avec cet accord et dans cet esprit que caraçtérise le vœu en faveur de l'abolition de l'Index.

La *Corrispondenza Romana* possède tous ces documents secrets et elle a publié l'exacte et complète traduction italienne.

A quiconque les lit, il devient facilement manifeste que cette tentative réalise l'état d'esprit dépeint par Fogazzaro dans « Il Santo », vulgarisé en Allemagne par la revue Hochland, dont le directeur fait partie du comité promoteur de la Supplique. On retrouve là les réunions secrètes (les catacombes) et les « chevaliers du Saint-Esprit », auxquels on pensait en datant la circulaire du jour de la Pentecôte.

Mais il ne nous suffit pas d'avoir rappelé un incident aussi grave et aussi instructif. Ces documents sont trop peu connus. Le texte original est allemand, mais il n'a jamais été publié. La traduction italienne elle-même n'a été reproduite qu'à un petit nombre d'exemplaires, et n'a jamais été traduite ni reproduite intégralement nulle part. Cependant ces pièces, malgré leur longueur et certaines obscurités, sont extrêmement intéressantes et contiennent une éclatante démonstration de ce que nous avons dit des infiltrations maçonniques. En outre, il importe qu'elles soient conservées pour l'histoire.

---

1. Nous savons que parmi les raisons qui ont fait exclure, au moins pour le moment, les pays latins de la Ligue de l'Index, il y a celles-ci : des modernistes latins en font déjà assez par eux-mêmes; ils sont peu gouvernables hors de milieu; le secret est moins sûr, si près de Rome. (Note de la C. R.)

Le lecteur en trouvera donc ici une traduction fidèle et intégrale, faite sur le texte italien de la *Corrispondenza Romana.* Tous les passages en italiques étaient en caractères cursifs dans l'original.

Puisse cette publication contribuer à éclairer l'opinion des catholiques sur les dangers de suggestions perfides et resserrer leur attachement filial du magistère de l'Eglise!

I. — LES DOCUMENTS.

I

CIRCULAIRE A — ...... LE ...... 190..

La discrétion, tant pour le destinataire que pour l'envoyeur et l'Organisation représentée par l'envoyeur, est *une question d'honneur.*

TRÈS HONORÉ MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de vous informer que, avec la participation du député de Münster au Reichstag, Son Excellence le baron doct. *von Hertling,* professeur d'Université et conseiller de la Couronne (1), il s'est formé un comité de parlementaires, de professeurs, de fonctionnaires de la justice ou de l'Administration, d'avocats et d'autres représentants des professions *laïques* pour adresser une « *Supplique au Saint-Père* ». Le comité en question constitue le centre de tout ce mouvement, il a son siège à Münster en Westphalie et est dirigée par une Présidence. La Présidence est composée de MM. le conseiller provincial et député au Lanflag (2) *Schmeddling;* le conseiller de justice *Hellraeth,* le professeur docteur *Plassmann,* le professeur ordinaire à l'Université de Münster, docteur *Schwering,* et le président assesseur, docteur *ten Hompel.* Nous vous proposons aussi par la présente de participer à l'entreprise par le conseil et par l'action. Pour votre gouverne et pour le moment veuillez prendre note de ceci :

La Supplique traite de façon objective, complète et élevée, *la question de l'Index* Elle s'appuie sur l'opinion de théologiens spécialistes irréprochables et très compétents; elle doit être comprise et acceptée dans toutes ses parties comme une fidèle et déférente suggestion faite à l'autorité ecclésiastique, ***et par-dessus tout elle repousse absolument, par principe et avec la plus grande énergie, toute solidarité quelconque avec le catholicisme réformiste (3) et toutes ses manifestations.***

Le but commun et dernier de l'entreprise est de grouper *discrètement,* grâce à une soigneuse sélection des personnes, des laïcs, de toutes classes, aux idées élevées et saines, profondément croyants et fidèles à l'Eglise, dont la communauté d'aspiration s'affirmerait dans la Supplique, pour servir l'apostolat laïque, en vue du progrès véritable et prudent, avec et par l'Eglise, de la conception chrétienne de la société.

En conséquence, ne sont admis que les catholiques qui placent l'amour de leur Eglise *au-dessus de tout,* au-dessus de l'approbation ou du blâme, soit des ennemis, soit surtout des amis et qui, de plus, savent envisager d'une façon sereine, objective, sans préventions, les besoins de la grande cause catholique au milieu du conflit actuel des esprits.

---

1. De Bavière. (Note de la C. R.)

2. Prussien. (Note de la C. R.)

3. *Reformkatholicismus.* — Néanmoins, l'Encyclique *Pascendi* range catégoriquement les agissements contre l'Index parmi les caractéristiques du modernisme. (N. D. L. R.)

Des renseignements plus détaillés sur le contenu de la Supplique et sur l'organisation de l'œuvre vous seront donnés quand vous aurez signé et retourné à l'adresse ci-dessous, *l'engagement sur votre parole d'honneur*, imprimé à la fin de cette lettre.

Dans le cas où vous ne vous sentiriez pas disposé à le faire, le silence sur tout ce qui vient de vous être communiqué n'en est pas moins pour vous une question d'honneur.

Dans tous les cas, veuillez bien renvoyer cette circulaire dans le courant de la semaine à celui qui vous l'a transmise et user de la scrupuleuse criconspection exigée par l'engagement d'absolue discrétion que vous avez pris sur votre parole d'honneur.

Quelle que soit la décision que vous prendrez, vous pouvez être sûr de la plus parfaite discrétion de notre part, et spécialement aussi de la très stricte discrétion de toutes les démarches qui est à la base de notre Organisation tout entière. A cette fin, pour la correspondance, veuillez user toujours *seulement de votre adresse privée*, avec la mention « affaire personnelle », sur les enveloppes de lettres et éviter d'employer des cartes postales découvertes pour traiter de cette affaire, ainsi que dans la rédaction des adresses, une allusion quelconque à notre organisation.

Veuillez agréer...

L'organisation pour l'Adresse sur l'Index. (1)

ENGAGEMENT D'HONNEUR DE GARDER LE SILENCE.

Par la présente, moi soussigné, *sans vouloir*, pour l'instant, *m'engager personnellement sur le fond de l'affaire*, je donne à l'Organisation en vue de l'Adresse sur l'Index, par l'entremise de M. ... *inconditionnellement et sans sous-entendus*, ma parole d'honneur que, pour tout ce que j'ai pu savoir ou pourrai apprendre à l'avenir relativement à la Supplique qui doit être adressée au Saint-Père, soit avant, soit après et même si elle ne devait pas se réaliser, pour toujours et indépendamment du concours que j'y donnerai et de sa durée, *je garderai un silence absolu* et que j'obligerai selon mon pouvoir et sur leur honneur, au même silence tous ceux qui par inadvertance de ma part, pourraient avoir connaissance de l'entreprise... (Le... 190...).

(La *Corrispondenza Romana* donnait en note le texte allemand de cette formule qui rappelle, disait-elle, les célèbres serments du secret maçonnique et dont les soulignements, qui sont ceux de l'original, ont pour but évident d'accentuer la solennité de l'obligation contractée.)

II

CIRCULAIRE B — .... LE .... 190......

La discrétion tant pour le destinataire que pour l'expéditeur et pour l'Organisation représentée par l'expéditeur est une question d'honneur.

TRÈS ESTIMÉ MONSIEUR,

Nous vous confirmons avec une très vive gratitude la réception de votre engagement d'honneur. *Parmi les pièces annexées*, vous recevrez la Supplique en question à Sa Sainteté et en outre ce qui a été établi quant aux bases de l'Organisation. Veuillez bien maintenant nous dire, *autant que possible dans la huitaine,* si vous signez aussi la Supplique. Le consentement à la Supplique se donne par la signature et le renvoi du pointillé ci-dessous. Par le fait même, votre adhésion à la Ligue de l'Index devient *définitive jusqu'à*

1. Die Index-Adress-Organisation.

révocation formelle, vous obligeant aux Bases de l'Organisation ci-jointes, sans vous imposer toutefois aucune responsabilité financière.

La promesse du silence faite par vous sur votre parole d'honneur, est et demeure indépendante de la durée de votre participation.

Dans tous les cas, veuillez retourner au plus tard, dans les huit jors, au soussigné, ***pour un usage ultérieur***, les deux pièces ci-annexées, à savoir la Supplique, exemplaire No 000 et les bases de l'Organisation. A cause de la continuation du travail d'organisation générale, il n'est pas possible ***de vous laisser plus longtemps ces documents.***

Du reste, nous nous permettons de répéter que la discrétion réciproque la plus rigoureuse à l'égard des étrangers, comme aussi la plus stricte discrétion sur toutes ces démarches, est à la base de toute l'Organisation. Veuillez bien observer pareillement — que la moindre négligence ou imprudence capable de compromettre le secret de la conservation ou de la transmission, autant que possible sous pli cacheté, des papiers concernant l'œuvre, est incompatible avec l'observation du secret promis par vous sur votre parole d'honneur : — que spécialement dans la correspondance, il faut s'abstenir de toute adjonction à l'adresse de vos envois, faisant allusion à l'Organisation, de même que de l'usage des cartes postales ouvertes, et cela en conformité des Bases de l'Organisation et dans l'intérêt de la bonne cause.

Veuillez agréer...

L'organisation pour l'Adresse de l'Index.

ADHÉSION A LA SIGNATURE.

Par la présente je m'associe à la Ligue de l'Adresse sur l'Index, me référant aux Bases de l'Organisation dont j'ai pris connaissance et que j'approuve. J'autorise la Présidence et le Président de la Ligue selon le sens des Bases d'organisation; je donne ma signature à l'engagement général du secret et, en confirmation de cette déclaration de ma part, je m'inscris ci-dessous, avec mon adresse exacte en la forme où je veux que ma signature soit imprimée en tous ses détails.

Domicile... rue.. date... 190... Nom et prénom... profession... titres honorifiques...

III

BASES D'ORGANISATION.

1. En janvier 1907, à Münster en Westphalie, MM. Schmedding, conseiller provincial et député au Landlag; Hellraeth, conseiller de justice; le professeur docteur Plassmann; le doct. Schwering, professeur ordinaire à l'Université royale; et le docteur ten Hompel, assesseur, se sont constitués en comité en vue de poursuivre, sous le nom de *Direction centrale pour l'Organisation du Laïcat*, un double but, savoir :

a) L'organisation d'une Supplique relative à l'Index des livres défendus, adressée à Sa Sainteté le Pape Pie X et à l'épiscopat des pays de langues allemande et anglaise.

b) L'organisation ultérieure de la Ligue de l'Adresse jointe à ses signatures dans le but d'une utilisation permanente du travail accompli pour la Supplique et de la communauté de vues dont témoignent les signatures.

2. La Supplique a été tirée en épreuves et rédigée par l'assesseur doct. ten Hompel de Münster en Westphalie. Elle avait été suggérée et approuvée en premier lieu par M. le professeur doct. Hermann Schell de Wurzbourg (1) par

---

1. Le célèbre prof. Schell, mort récemment, dont plusieurs ouvrages remplis d'erreurs théologiques furent mis à l'Index. (Note de la C. R.)

une lettre du 15 mai 1906, et ensuite par divers théologiens et laïcs compétents, parmi lesquels Son Excellence le baron von Hertling.

3. Le Président administrateur de l'œuvre est l'assesseur doct. ten Hompel de Münster en Westphalie, Kreustor 5, I.

4. Le comité des fondateurs nommé ci-dessus s'est complété par voie de coaptation pour constituer un Centre Principal de l'Œuvre. En sorte que le Centre Principal comprend, outre les fondateurs, les membres suivants :

Docteur Martin *Fassbender*, professeur à l'Ecole supérieure d'Agriculture de Charlottembourg, membre de la Chambre des Députés (1) et du Reichstag, organisateur pour les deux parlements et pour la ville de Berlin.

S. E le baron *Von Hertling*, professeur ordinaire de l'Université de Munich, membre du Reichsrath bavarois et député au Reichstag pour le collège de Münster en Westphalie.

Le docteur en droit Maximilien *König*, conseiller postal secret et conseiller référendaire au ministère des postes de l'Empire à Berlin, membre de la Chambre des Députés et organisateur pour le parlement et la ville de Berlin.

Le docteur en droit Guillaume *Linz*, directeur du tribunal d'administration à Wiesbaden et membre de la Chambre des Députés, organisateur pour la Hesse, le Rheingau et la Moselle.

Le doct. en Philosophie *Meister*, professeur ordinaire à l'Université royale de Münster en Westphalie, organisateur pour les universités allemandes.

Karl *Muth*, rédacteur en chef du « Hochland », à Soll près Munich, organsiateur pour l'Allemagne du Sud et pour l'étranger.

Le *comte Praschma*, fils, propriétaire dans le Roogan près Graase en Silésie, membre de la Chambre des Députés et du Reichstag, organisateur pour les deux parlements, pour la Chambre des Seigneurs de Prusse, pour la Silésie et pour l'Est.

François *Reinhard*, conseiller aux commandements à Melle près Osnabrück, membre de la Chambre des Députés, organisateur pour le parlement et pour la province de Hanovre.

Le doct. en droit *Schwering*, avocat près le tribunal royal suprême de Hamm, ancien avocat à la Cour d'appel, organisateur pour le district du tribunal supérieur de Hamm et le district de la Cour d'appel.

Guillaume *Tourneau*, conseiller au tribunal de Magdebourg, membre de la Chambre des Députés, organisateur pour le parlement, la région de l'Elbe et le Nord au delà de Dantzig.

Wellstein, Conseiller du tribunal de Francfort-sur-le-Mein, membre de la Chambre des Députés et du Reichtag, [organisateur pour la Germanie centrale.

5. Les membres du parlement faisant partie de la Centrale Principale, sont en même temps *organisateurs de leurs collèges électoraux*. Du reste, l'attribution de circonscriptions spéciales se fonde uniquement sur la supposition que ces messieurs doivent y avoir des *relations personnelles*. En ce qui concerne lo recrutement, on attache la plus grande importance à ces relations personnelles Chacun peut se prévaloir des siennes, même en dehors de la circonscription qui lui est attribuée (2).

La Centrale Principale constitue le *Conseil Administratif* (3) de la Direction Générale et a son siège à Münster en Westphalie. Elle décide de toutes les affaires qui lui sont attribuées par les Bases de l'Organisation et de la Direction Générale.

---

1. De Prusse. (N. de la C. R.)

2. Littéralement : l'usage de ces relations n'est limité par aucune compétence spéciale. (N. de la C. R.)

3. Verwaltungs-Beirath.

7. La *Direction générale*, et, dans les cas urgents, le Président, sont l'organe du pouvoir exécutif conféré par le moyen de l'adhésion signée. La Direction Centrale décide en dernière instance sur toutes les motions, les propositions de changements, corrections et organisations, comme aussi pour apaiser les divergences éventuelles d'opinions personnelles. Elle-même, d'accord avec le Président, signe les actes les plus importants, et au cas où le Président serait empêché, nomme un des membres disponibles pour lui suppléer.

Sont seulement exclues de la compétence de la Direction Générale, les affaires qui, d'après les Bases d'Organisation, sont attribuées expressément à la Centrale Principale en tant que telle.

8. Pour prendre une décision, tant à la *Centrale Principale* et à sa *Direction Centrale*, que dans tous les Comités à constituer pour l'Organisation, il suffit de la simple majorité des sociétaires présents, à moins qu'il n'ait été pris une disposition contraire.

Les fins de l'œuvre étant tellement simples, les associés externes (1) ne sont convoqués aux séances que dans les cas d'exceptionnelle importance. Au cas où un associé externe serait empêché de répondre à la convocation, il peut envoyer son vote par écrit.

Lorsque les Bases d'Organisation ou des circonstances spéciales exigent la majorité absolue ou l'unanimité de ceux qui ont été régulièrement convoqués, on suppose que ceux qui bien qu'avertis par lettre en temps utile, n'ont donné leur vote ni oralement ni par écrit, adhérent aux décisions prises par l'assemblée.

PRINCIPES.

9. La Centrale Principale a pour *principe* de mettre l'œuvre tout entière *au service de l'autorité ecclésiastique et au service de la fidélité et de l'amour envers la sainte Eglise*, au service s'entend de cet amour de l'Eglise qui, envisageant sans préventions (2) les conditions du temps présent et les besoins de la grande cause catholique, considère comme un devoir de conscience d'accepter tout ce qui est reconnu objectivement bon et nécessaire et place ce devoir aud-dessus de tout, au-dessus de la louange ou du blâme, soit des adversaires, soit surtout des amis.

10. En conséquence, comme principe et pour toujours, la Centrale Principale repousse absolument et a priori *toute solidarité quelconque* de son œuvre avec le Catholicisme réformiste, avec ce qu'on appelle le Catholicisme libéral; le Néochristianisme et le Criticisme, comme aussi avec toutes les manifestations ayant quelque affinité avec une sorte de mauvaise manie moderniste. (Una neomania malsana moderna).

11. En outre, pour toutes les démarches et les déclarations *relatives à la théologie, dans la mesure où elles ne pourront être évitées*, on aura recours aux conseils de théologiens au-dessus de tout soupçon et compétents. Le siège de la Centrale Principale ne préjudicie d'ailleurs aucunement de la composition du Conseil théologique (3).

12. Pour conclure, il résulte de tout ce qui a été dit jusqu'ici, que la soumission inconditionnée à la décision expresse ou tacite du Saint-Siège en ce qui concerne la Supplique, *est le principe fondamental de l'œuvre tout entière;*

---

1. C'est-à-dire, non présents dans la ville où est le siège de leur comité respectif. (Note de la C. R.)

2 Mit unbefangenem Blick — c'est-à-dire sans préjugés. (N. de la C. R.)

3. C'est-à-dire : de ce que le siège est à Münster, il ne s'en suit pas que les professeurs de cette faculté de théologie soient les consulteurs de la Centrale Principale. (N. de la C. R.)

ainsi que l'obligation absolue du secret promis sur la parole d'honneur de tous les associés présents ou futurs; enfin, contrairement à ce qui fut fait pour l'adresse de Trèves en 1869, l'usage de la publicité et de la presse est complètement et radicalement exclu en ce qui concerne tous les projets ou démarches se rapportant directement ou indirectement à notre œuvre. La déférence nécessaire et prudente que nous devons à l'autorité ecclésiastique ne serait compatible avec la publication officielle de tout le dossier que dans le cas où il s'agirait de prévenir, pour le bien de la cause, une indiscrétion malveillante de la part d'étrangers. Cette mesure préventive requiert un vote unanime de la Centrale tout entière, régulièrement convoquée.

BUT PRATIQUE.

13. Le but pratique est de *grouper* discrètement et en faisant un choix diligent des personnes, *les laïques de toutes les classes cultivées, ayant des sentiments élevés et corrects, profondément croyants, attachés à l'Eglise, appartenant à tous les pays de langue allemande ou anglaise, pour en former une association dont la Supplique sera le sceau;* puis, *remettre* la Supplique signée au Saint-Siège et aux Rév. Evêques; enfin, former avec les signataires une *Association Permanente* ou Ligue de l'Adresse.

14. Le but de cette Ligue de l'Adresse est l'exercice pratiqué de l'apostolat laïque en vue du progrès sage et prudent, considéré comme principe de la conception chrétienne du monde, dans tous les pays de civilisation supérieure.

15. Dans *la poursuite de cette fin,* chaque pays, à partir du jour où la Supplique aura été consignée, procédera indépendamment des autres. Toutefois, les Centrales de chaque pays sont libres de garder le contact entre elles et avec la Centrale Principale de Münster et de préparer pour le moment opportun une Organisation permanente internationale du Laïcat.

16. En Allemagne, la Ligue de l'Adresse cherche principalement à fusionner avec la Société Görres (1).

Quand la Supplique aura entièrement fini de circuler, la direction de la société de Görres et la direction Centrale de la Ligue de l'Adresse traiteront particulièrement de la fusion. La direction Centrale de la Ligue, dans ces négociations, représente chacun des signataires de la Supplique, conformément à la signature apposée à la formule d'adhésion annexée à la circulaire B. Ceux-là seulement ne sont pas représentés par la direction Centrale qui, ayant signé la Supplique, font en même temps partie de la société de Görres.

La stipulation définitive de la fusion entre la société de Görres et la Ligue de l'Adresse se fera dans une assemblée générale commune des deux sociétés. Les convocations et les ordres du jour de cette assemblée générale seront établis en commun par la direction de la société de Görres et la direction de la Ligue mais envoyés séparément.

Dès que *serait réalisée* la stipulation de la dite fusion, tous les membres des deux associations recevront de l'Administration de la nouvelle société le contrat de fusion avec le rapport sur l'assemblée commune et l'exposé des négociations; ils seront avisés en même temps que le contrat de fusion est considéré comme accepté et que la première cotisation pour la nouvelle société résultant de la fusion, sera recouvrée dans la forme ordinaire, à moins que, dans les trois semaines à dater de la réception de cet avis, on n'ait fait part

1. On nous fait savoir de bonne source que la société Görres ne se prêtera pas à cette fusion. (N. de la C. R.)

de sa démission de l'œuvre. Même après ces trois semaines, on est libre de refuser le versement de la première cotisation, et cela équivaut à une déclaration expresse de démission.

18. Si les négociations entre la Ligue et la société de Görres *n'aboutissaient pas ou n'étaient pas entamées*, la direction Centrale de la Ligue ferait imprimer un rapport et convoquerait les signataires de la Supplique en réunion générale constituante.

L'objet de cette réunion générale sera alors l'examen et éventuellement la mise à exécution d'une tentative de fonder, avec l'aide des personnes gagnées à la signature de l'Adresse, et s'il est possible en corrélation avec la société de Görres et un périodique tout indiqué (1), une société allemande ou même internationale dont le nom pourrait être : « *Société chrétienne de Culture* » pour l'organisation de l'apostolat laïque au service de la conscience chré- » tienne mondiale » : ayant sa Centrale Principale à Münster en Westphalie.

19. Si dans l'assemblée générale constituante de la Ligue de l'Adresse s'effectue la fondation d'une *Société chrétienne de Culture*, pour l'organisation de l'apostolat laïque, tous les membres de l'ancienne Ligue de l'Adresse d'Allemagne et autres pays ayant pris part à la fondation recevront de la Direction Centrale l'acte de fondation conjointement avec le rapport; ils seront expressément avertis que l'acte de fondation est considéré comme accepté et que la première cotisation pour la nouvelle société sera recouvrée selon le mode ordinaire, à moins que, dans les trois semaines à dater de cet avis, ils ne fassent savoir à la Direction Centrale de Münster qu'ils se retirent de l'œuvre. Même après les trois semaines, on est libre de refuser de verser la première cotisation et ce refus équivaut à une déclaration expresse de démission.

DISPOSITION EXÉCUTIVE.

20. Pour la réalisation de l'entreprise, *chaque pays intéressé aura une Centrale* jusqu'à ce que la Supplique ait atteint son terme, toutes les Centrales restent subordonnées à la Centrale Principale et à la Direction Centrale de Münster en Westphalie.

2. La Centrale Principale et sa Direction à Münster sont en même temps la *Centrale pour l'Allemagne.*

22. La constitution des Centrales pour l'Autriche, la Suisse, l'Angleterre et l'Amérique du Nord se fait *par l'intermédiaire du Comité de District pour la Bavière siégeant à Munich.* Ce Comité de district de Munich est autorisé à s'ériger en Centrale pour l'Etranger, s'il le juge à propos.

23. Quant aux sièges des Centrales étrangères, il faut tenir compte avant tout de la coexistence en un même lieu ou district de personnes plus aptes à en faire partie et seulement secondairement de la situation géographique. Du reste, le Comité de District de Munich et son Président voient leur responsabilité engagée à ce que, à l'étranger, partout soient appliquées les Bases d'Organisation établies ici et notamment à ce que la forme la plus sûre de notre méthode soit garantie, à savoir l'engagement pris par les adhérents sur leur parole d'honneur, la plus rigoureuse discrétion, et, enfin la subordination à la Centrale de Münster. Le Comité du District de Munich, ou respectivement la commission à former pour l'Etranger, est responsable devant la Centrale de Münster de l'accomplissement de ces conditions fondamentales et de la transmission de la Supplique à l'étranger. Cette responsabilité engage l'honneur.

---

1. De source sérieuse, nous savons que la Hochland de Munich sera proposé à cet effet. (N. de la C. R.)

ORGANISATION EN ALLEMAGNE.

24. En vue de l'organisation de la Ligue de l'Adresse, l'Allemagne est divisée par la Centrale Principale et par sa Direction *en un nombre correspondant de districts*. Chaque district aura un organisateur de district.

Là où il y aura plusieurs organisateurs de district ceux-ci se partageront le champ d'action. Les organisateurs de districts se choisissent un collège de collaborateurs et forment avec eux le Comité de District. L'organisation de chaque district se fait par l'institution de comités locaux dans les lieux appropriés du district. La Direction du District fait une liste des Comités locaux qui y ont été fondés et de leurs présidents et en envoient la copie à la Centrale Principale. Les présidents des comités locaux déposent les signatures recueillies soit à la Direction du district, soit directement à la Centrale Principale de Münster.

25. Les adhérents signataires d'un même district ou d'un même lieu relèvent tout d'abord de leur *Direction de District ou de leurs Comités de District ou Locaux respectifs*. Ces mêmes organisations enrôlent en qualité d'associés externes tous les signataires qu'ils croiront convenir et cela *sans* avoir égard aux circonscriptions territoriales. Si en faisant cela, les Directions de District et les comités locaux empiètent sur un territoire étranger (1), ils aviseront du nom et de l'adresse de l'associé la Direction de District ou le Comité local compétent. Quant à savoir laquelle des organisations doit, en ce cas faire l'enrôlement, *c'est seulement une question de relations personnelles, celles-ci devant toujours avoir la préférence et s'utiliser autant que possible oralement.*

26. Les directeurs des Comités de District et locaux ainsi que les collaborateurs qu'ils se sont adjoints, *ont contracté l'obligation par le fait de l'acceptation de leur office*, d'exécuter consciencieusement, selon les règles des Bases d'Organisation, les ordres et les missions de la Centrale Principale de Münster, de n'outrepasser en quoi que ce soit les limites qui leur auront été tracées et encore de se servir, sans le consentement exprès de la Centrale Principale du fruit de leur collaboration pour des fins particulières et des initiatives privées; ils ont enfin l'obligation de servir l'Organisation avec tout le zèle possible et de lui faire atteindre son but provisoire. Par-dessus tout, l'organisation des comités locaux doit se renfermer dans les limites qui lui conviennent et exercer de plus un contrôle diligent sur la distribution des documents numérotés, afin que l'entreprise entière soit préservée de toute divulgation A cette fin, il ne faut jamais avoir égard qu'à la qualité et non au nombre des signatures.

En tout cela, *dans l'intérêt de la cause*, il y a *obligation d'honneur*, jointe à une *garantie sur l'honneur* en ce qui concerne la garde et l'emploi des exemplaires des Suppliques et des autres documents envoyés par la Centrale Principale.

DU RECRUTEMENT.

27. Les exemplaires de la Supplique sont numérotés. Les numéros sont catalogués. En regard de chaque numéro de la liste, on note à qui et à quelle date a été envoyé, en vue d'obtenir la signature, l'exemplaire portant ce numéro.

28. Toutes les enveloppes des expéditions concernant l'Adresse relative à l'Index doivent être soigneusement fermées et *adressées toujours et uniquement au domicile privé (privatissimo) du destinataire*, avec la mention écrite à

1. C'est-à-dire d'une autre Direction ou d'un autre comité. (N. de la C. R.)

l'extérieur : « *affaire personnelle* ». Toute autre mention sur l'enveloppe faisant allusion en quelque manière à l'Organisation, doit être toujours scrupuleusement évitée. Les Suppliques elles-mêmes doivent être expédiées *toujours et seulement après* que l'engagement au secret sur la parole d'honneur aura été obtenu.

29. L'enrôlement pour toutes et chacune des adhésions commence par la demande de contracter sur l'honneur l'engagement au silence. Cette demande se fait par l'envoi de la circulaire ci-annexée *marquée de la lettre A*, aux personnes dont on veut obtenir la signature.

30. *Après la réception* de la déclaration de la promesse de silence sur l'honneur, de la part de celui dont on désirait la signature, on lui enverra le plus promptement possible la circulaire *marquée de la lettre B. C'est seulement à cette deuxième circulaire* qu'on joint la Supplique et un exemplaire des Bases d'Organisation.

31. Si après l'envoi de la circulaire *B*, de la Supplique et des Bases d'Organisation on reçoit l'adhésion signée, alors seulement devient *définitive* l'admission dans le Comité initiateur et dans la Ligue de l'Adresse, et cela jusqu'à révocation soit de la part du signataire, soit de la part de la Centrale Principale.

Cette révocation ne dispense aucune des deux parties du principe général de l'Organisation tout entière, selon lequel la plus rigoureuse discrétion est une question d'honneur et reste inconditionnée pour toujours.

32. *Quant à l'ordre* dans lequel seront données les signatures à l'Adresse, il y a lieu de distinguer entre celles qui peuvent être considérées comme acquises d'avance et celles qui ne pourront vraisemblablement être obtenues qu'après un nombre plus ou moins grand de signatures précédentes.

33. Les *Dames* ne peuvent être admises *qu'après* un consentement exprès de la Centrale Principale.

Les *laïcs censurés* par l'Index ne peuvent être admis non plus qu'après une autorisation formelle de la Centrale Principale. Les noms de ces laïcs ne doivent jamais figurer aux emplois dirigeants de l'Organisation. Cela est interdit par le respect dû à l'autorité ecclésiastique, au censuré lui-même et enfin au bien de l'œuvre de la Supplique. Au reste, on ne pourra admettre que ceux d'entre ces laïcs censurés dont la soumission convenable à l'autorité ecclésiastique ne saurait être mise en doute.

Les *ecclésiastiques et les religieux*, en raison de leur situation ecclésiastique spéciale, ne peuvent jamais être admis et leurs conseils ne peuvent être sollicités qu'en suite du consentement formel de la Centrale Principale.

DU TERME DE L'ENROLEMENT.

34. Les déclarations sur l'honneur et les adhésions à la signature signées et détachées des circulaires A et B sont mises ensemble, feuille à feuille, par ordre alphabétique, selon l'usage des archives, par les présidents des districts et des comités. A cette fin, on fait usage d'autant d'enveloppes que le documents, système Sönnecken.

L'exactitude et la sûreté de cette méthode de collationnement est fondamentale pour toute l'Organisation. C'est pourquoi il est essentiel de ne pas dispenser de l'une ou l'autre signature des deux circulaires A et B, et de ne pas se contenter d'adhésions orales. Les adhésions orales à la signature ne peuvent être enregistrées que par voie exceptionnelle près de la Centrale Principale.

35. Les deux carnets formés des billets détachés et signés des circulaires

A et B, sont envoyés à chaque trimestre et plus souvent s'il se peut, à la Centrale Principale de Münster, pour y être insérés dans le *catalogue général des signatures.*

La Centrale Principale de Münster, donnera avis de la clôture de ce catalogue de toutes les signatures à toutes les Directions de district de l'Allemagne.

36. Le *catalogue général des signatures étrangères à l'Adresse* formé par le Comité de District de Munich doit être envoyé chaque fois, et après la clôture du catalogue étranger, *d'office*, à la Centrale Principale de Münster.

37. Il est recommandé aux présidents des districts et des comités de l'intérieur et de l'étranger de présenter le plus souvent possible, *une liste des ecclésiastiques supérieurs ou professeurs de théologie,* auxquels, en outre du Saint-Père, on pourrait envoyer, « ad notam », un exemplaire de la Supplique le jour même de sa présentation.

DE L'USAGE QUI EST FAIT DE LA SUPPLIQUE ET DES SIGNATURES.

38. Le récolement des signatures étant terminé, la Supplique avec toutes ses signatures *classées par ordre alphabétique et disposées selon les pays,* imprimée en langue allemande et latine ou bien en langue allemande et italienne, dignement reliée et portée par des envoyés idoines, choisis par la Centrale, sera proposée et présentée à Rome à Sa Sainteté *en personne (personalissimamente) et au cours d'une audience privée strictement confidentielle.* Le concours des ambassades bavaroise et autrichienne auprès du Vatican sera utilisé pour l'obtention de cette audience privée et, d'après l'avis de personnes compétentes, s'obtiendra certainement.

39. Le jour où la Supplique sera portée à Rome, elle sera envoyée par lettre recommandée à tous les évêques d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, d'Angleterre et d'Amérique, ainsi qu'à tous les *ecclésiastiques* que désignera la Centrale Principale de Münster.

L'envoi aux évêques d'Allemagne sera assuré par la Centrale Principale de Münster.

Pour l'envoi aux évêques d'Autriche, de Suisse, d'Angleterre, chacune des Centrales organisatrices de ces pays recevra, par l'intermédiaire du comité du district de Munich, le nombre demandé de Suppliques et de Bases d'Organisation.

40. La Centrale Principale décidera si et dans quelle mesure il y aura lieu de montrer au Saint-Père et au véritable épiscopat ainsi qu'aux autres ecclésiastiques les Bases de l'Organisation.

Il est réservé également à la Centrale Principale d'étudier et d'essayer d'autres moyens, en particulier de solliciter en temps opportun les conseils et la méditation d'un ou de plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques.

A PROPOS DES DÉPENSES.

41. Les frais inévitables d'organisation seront additionnés par la Centrale Principale, en temps opportun et après la remise de la Supplique et répartie ensuite entre tous les dignitaires. D'ailleurs, chacun des signataires est libre de refuser de verser sa part, de donner moins ou plus, avec ou sans désignation de l'usage qui devrait être fait du surplus.

Pour les imprimés dont nous avons besoin, une maison connue s'est mise à notre disposition, en renonçant à toute rétribution. La commission qui sera envoyée à Rome prendra à sa charge les frais du voyage.

DE L'ÉPOQUE D'EXÉCUTION.

42. La période d'action commence avec la Pentecôte de 1907, et, pour le moment, est fixée pour une année entière.

Münster en W. Pentecôte 1907.

La direction centrale.

Schmedding, conseiller provincial et député au Landtag.

Hellraeth, conseiller de Justice. Prof. doct. Plassmann. Doct. Phil. Schwering, professeur ordinaire de l'Université royale. Doct. jur. ten Hompel, assesseur.

IV

TEXTE DE LA SUPPLIQUE

Strictement confidentiel ! Le secret est une affaire d'honneur pour le destinataire.

Epreuve d'une adresse relative aux censures de l'Index pour être envoyée au Saint-Père et à l'épiscopat allemand.

Tout renouveler (1) dans le Christ !
Devise de Pie X.

SUPPLIQUE RELATIVE A L'INDEX DES LIVRES PROHIBÉS, ADRESSÉE A SA SAINTETÉ LE PAPE PIE X ET A L'ÉPISCOPAT DES PAYS DE LANGUE ALLEMANDE ET ANGLAISE (2).

Au Saint-Siège Apostolique et aux Rév. Episcopats des pays de langue allemande et anglaise, les soussignés déposent avec respect entre les mains de Sa Sainteté le Pape Pie X et des Rév. Evêques d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, d'Angleterre et d'Amérique, l'adresse suivante, les priant de nous bénir dans leur sollicitude pastorale, s'il nous est permis de parler ainsi, respectueux et confiants envers le Père de la Sainte Eglise.

TRÈS SAINT-PÈRE,

La filiale confiance qui nous a inspiré cette Supplique a principalement sa source dans ce fait que Votre haute sagesse, depuis le commencement de Votre Pontificat, a déjà accompli d'importantes réformes dans les rouages de l'administration ecclésiastique, réformes qui franchement et aux yeux du monde entier ont amené une réorganisation des Congrégations romaines et notamment une diminution de leur nombre, une unification de leur gestion et une limitation de taxes.

Notre Supplique concerne l'Index des livres prohibés. Elle concerne la question de l'Index qui, depuis la révocation de toutes les facultés de droit coutumier faite par la dernière modification des Décrets Généraux, est redevenue une question de haute gravité pour tout catholique consciencieux. Cela se vérifie d'autant plus pour toutes les natures vraiment religieuses que leur

---

1. Tout le monde sait que la devise de Pie X empruntée à la Vulgate est : *restaurer* et non renouveler. Cette expression ne saurait pas davantage être tirée du texte grec de l'épître de saint Paul dont le verbe signifie littéralement : récapituler. (N. de la C. R.)

2. Les notes qui accompagnent le texte émanent de la rédaction de la *Critique du Libéralisme.*

attachement et leur amour pour l'Eglise sont plus fidèles et qu'elles sont moins portées, en matière aussi grave, à désirer des réformes malsaines. C'est dans ce sens que les soussignés repoussent en principe et a priori *avec la plus grande énergie*, toute solidarité même lointaine avec le catholicisme réformiste, avide de nouveautés, comme aussi avec le soi-disant catholicisme libéral, le néo-christianisme et toutes les manifestations du même esprit (1). C'est uniquement *la fidélité et l'amour* de l'Eglise qui nous poussent et qui nous font une obligation de conscience de chercher en ce moment les paroles qu'il faut dire *pour servir et seulement pour servir* l'autorité ecclésiastique et qui nous font parler, avec respect, franchise et confiance (2).

Très Saint-Père,

Malgré tous les avantages indéniables que présente la censure des livres prohibés au moyen de l'Index, dans le plan de défense de l'Eglise et du Saint-Siège, à notre époque, cependant, la valeur des raisons qui militent *contre* l'opportunité de l'*Index des livres prohibés* actuellement en vigueur va toujours croissant. A une époque où les hommes cultivés de toutes les confessions chrétiennes s'éloignent de plus en plus de l'Eglise, en un temps d'incessant progrès scientifique et tandis que l'incrédulité, l'athéisme et l'antichristianisme étendent partout leur organisation, n'est-il pas angoissant de penser qu'un certain nombre de catholiques appartenant aux nations les plus civilisées, étant par vocation des pionniers de l'intelligence, sont blessés douloureusement et gravement dans leur œuvre pleine d'enthousiasme pour la grande cause de l'Eglise, dans leur abnégation, dans leurs efforts pour avancer avec calme et sûreté de concert avec l'Eglise, dans tout ce qui fait, en un mot, la raison d'être et l'honneur de leur vie? et tout cela à cause d'une sollicitude très louable, mais peut-être exagérée de la Sacrée Congrégation de l'Index usant de façon fort dangereuse de l'autorité ecclésiastique (3), danger d'autant plus grand que l'on sait combien peu la façon *sommaire* dont procède l'Index (4) répond aux exigences intellectuelles très différentes et au degré de maturité très divers *des peuples et des individus*. Un père défendra à son fils mineur, mais non à son fils majeur les livres qu'il doit s'abstenir de lire sous peine de châtiment (5). Un système qui ne tient pas compte de ces nuances, fait souffrir la collectivité d'une mesure qui n'est profitable qu'aux enfants et aux malades. Certes, parmi les catholiques pensants de langue et d'origine germanique, la foi est trop profonde et trop pure pour qu'il puisse y avoir jamais danger à leur permettre la recherche libre et sans obstacle (6).

---

1. L'Encyclique *Pascendi* n'en a pas moins signalé les réclamations pour la réforme des Congrégations romaines, et en particulier de celle de l'Index, comme un exemple de « la manie réformatrice qui possède les modernistes. »

2. C'est-à-dire que l'erreur n'est plus un danger pour la foi.

3. Elle agit au nom du Saint-Siège : c'est donc à lui que s'adresse directement ce reproche.

4. On sait au contraire qu'aucun tribunal n'offre d'aussi sérieuses garanties. Ses décisions sont longuement mûries, *débattues* parfois pendant de longs mois.

5. L'heure de l'émancipation des catholiques à l'égard du Magistère de l'Eglise serait donc venue. Elle serait, en vérité, bien choisie!

6. On sait qu'il n'y a pas de modernisme en Allemagne.

Très Saint-Père,

Il n'a pu échapper à Votre sollicitude paternelle que dans la course qui entraîne l'humanité à la recherche des biens supérieurs, et principalement dans la lutte intellectuelle théologico-philosophique de nos jours, tout commandement formel expose celui qui le reçoit et ses disciples à un danger de révolte définitive ou de diminution intellectuelle (1), et que ce même danger pourrait être évité pour le plus grand bien des âmes par *une direction et une conduite toute d'amour*. Personne plus que Vous, Très Saint-Père, n'a à cœur le *nom de mère* qui est celui de l'Eglise. Vous savez mieux que nous la puissance des conseils affectueux fondés sur cette sereine confiance que toute science doit finalement et nécessairement converger vers le foyer de la vérité, ainsi que cela a été proclamé plus d'une fois du haut de Votre Trône sublime et comme l'a défini solennellement le Concile du Vatican. Nous ne saurions oublier les paroles de Sa Sainteté Léon XIII, à savoir qu'une *seule* chose est nécessaire à la Science et à l'erreur au regard des vérités éternelles: *le temps de revenir à la sagesse et de reconnaître son erreur*. Rarement a-t-on défini avec plus de clarté la voie de la patience et de la sereine confiance au service de la paix et de la vérité (2). Sans doute les milieux ecclésiastiques intransigeants suivent une autre voie. Mais aussi leur zèle devient trop souvent désastreux pour la grande cause des intérêts les plus sacrés de l'Eglise et il a trop souvent aussi l'audace d'exagérer impitoyablement et contrairement à l'esprit du Christ et de son Eglise les motifs et les conséquences de la mise à l'Index et de les exploiter pharisaïquement et sans scrupule contre celui qui a été frappé (3).

Il y a surtout danger à mettre *sommairement* à l'Index des ouvrages entiers alors que seulement quelques-unes de leurs pages ont motivé la censure. Souvent même il n'y a que peu de passages, de propositions, de pages ou de chapitres et de paragraphes qui soient l'occasion de la mise à l'Index et du retrait de grandes œuvres d'une haute valeur positive. Et ces œuvres considérables, qui sont le fruit de toute la vie de chercheurs profonds, de vrais champions du christianisme, sont trop souvent d'autant plus en péril qu'elles ont une valeur d'actualité plus grande dans la lutte des idées et qu'elles excitent ainsi davantage l'ardeur dénonciatrice des âmes timides et à courte vue; la dénonciation apparaît alors comme un véritable aveuglement à ceux dont le regard est capable d'embrasser un horizon plus étendu. Il en résulte que pour ceux-là qui, sachant s'élever au-dessus des louanges et du blâme tant des ennemis que des amis, *vivent une vie d'amour plus intense pour la sainte Eglise*, tout le bienfait de la sage restriction des définitions *ex cathedra* et de la précision des limites de la définition même sont annihilés (4). Bien plus, au jugement calme et éclairé de personnes nullement prévenues, ces bienfaits peuvent d'autant moins profiter à la liberté d'examen renfermée dans les limites du dogme, que la Sacrée Congrégation de l'Index et le Saint-Office interviendront plus souvent dans des cas particuliers, exerçant ainsi

---

1. Cela reviendrait à dire qu'il n'appartient plus à l'Eglise de veiller sur le dépôt de la foi. Et d'où viendrait ce danger de révolte, sinon de l'orgueil insoumis?

2. Comme les personnages d'*Il Santo*.

3. Il peut y avoir des abus partout. Que deviendrait le monde, si cette raison suffisait pour détruire les institutions les plus nécessaires?

4. Cet argument revient à réduire aux seules définitions « ex cathedra » l'exercice du Magistère et les obligations des fidèles. C'est une méconnaissance complète de la constitution de l'Eglise et de sa vraie mission.

leur action sur la force active indépendante de la vérité par le nombre croissant de leurs décisions. La conséquence involontaire, mais inévitable de ces procédés pourrait être bien facilement une diminution notable de l'ardeur au travai· et des recherches des meilleurs au seul *profit des médiocres.*

Seule, une sollicitude angoissée pour l'avenir de l'Eglise nous inspire, Très Saint-Père, de nous expliquer avec confiance et respect devant Vous seul; cette seule préoccupation nous pousse à Vous confier avec quelle pesanteur déprimante *l'Index des livres prohibés* tel qu'il est en vigueur opprime beaucoup des champions de la pensée dans le catholicisme contemporain. C'est pourquoi veuillez nous prêter encore attention.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Il n'a pas échappé aux respectueux soussignés que même des évêques sont demeurés perplexes en face des dénonciations faites à la Sacré Congrégation de l'Index, en voyant que leur *imprimatur* était annulé par la condamnation. Des catholiques pénétrés de la vie de la foi, zélés et fidèles, se sont pris à douter, dès le temps de Bellarmin, de l'utilité intrinsèque des condamnations de l'Index, qui, vu le nombre *croissant* des livres, deviennent toujours plus *incomplètes*, et ils ont estimé suffisantes *les règles générales de la foi et de la morale.*

Beaucoup aussi, et non sans quelque raison, ont toujours craint que les contradictions *objectives* devenues non pas plus rares, mais plus apparentes depuis le temps de Bellarmin, entre la condamnation et la licence postérieure accordée à des œuvres dénoncées, ne *troublent* les âmes dans leur confiance envers l'autorité ecclésiastique (1), n'entretiennent les *manquements à la charité* et ne portent finalement préjudice à *l'autorité* même de la sainte Eglise.

Il y a de plus graves raisons de douter s'il est du véritable intérêt de l'Eglise de conserver une institution qui peut être le principe, pour un homme d'études avide de la vérité, de se voir accusé très injustement de démolir tous les dogmes et qui permet à n'importe quel adversaire de se retrancher *derrière* l'autorité ecclésiastique pour attaquer des hommes *très méritants.* Par-dessus tout on se sent péniblement impressionné en songeant que, étant donnée la publicité moderne et la diffusion internationale de tout ce qui s'imprime, un système qui expose habituellement le censuré, *sans avertissement préalable, à rester désarmé sur le champ de bataille au premier rang de ses compagnons d'armes*, exposé aux sarcasmes de ses adversaires anticatholiques et même antichrétiens, *ne peut produire de bons fruits;* — un système enfin qi expose à la tentation et offre la facilité de s'affranchir dans les luttes d'idées *de toutes les convenances*, en imposant au censuré le *silence, sans* y obliger également au moins les adversaires *croyants.*

Pleins de graves et pénibles préoccupations, nous confions ces choses, Très Saint-Père, à Votre cœur paternel. Mais, *en conscience*, nous sommes obligés de dire encore plus.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Il est notoire que les publications *non* catholiques qui, soit directement, soit incidemment s'occupent de religion, de christianisme ou d'Eglise, ne sont pas efficacement atteintes par les condamnations nominales de l'Index. Sans

1. Il ne faut pas oublier que la Congrégation de l'Index est juge aussi des questions d'opportunité, et que celles-ci intéressent également les âmes.

doute, elles tombent sous le coup des Décrets Généraux de l'Index. Ceux-ci néanmoins, spécialement en ce qui regarde la philosophie, ne suppléent pas à cette lacune, ni au point de vue *pratique* de la condamnation nominale, ni même au point de vue théorique. On le voit assez clairement par ce fait que les Décrets Généraux n'ont aucunement empêché la condamnation nominale de livres non catholiques, alors que, en principe, ils devaient en tenir lieu. La relation des Décrets Généraux avec la condamnation nominale d'auteurs catholiques *et* non catholiques est donc au fond identique. La condamnation nominale peut donc seulement suppléer, pour un catholique qui veut être guidé jusque dans le détail des livres, l'examen indépendant des auteurs et des philosophes catholiques et non catholiques. Ainsi en est-il, en effet, dans la vie pratique, depuis le jour, où, à raison de l'extension de la production littéraire, le principe : « acatholica damnantur » cessa d'être applicable et ne put plus être observé, sous peine du complet isolement intellectuel des catholiques (1). Par conséquent, du moment où il n'y eut plus d'équilibre *pratique* à la prépondérance des condamnations de l'Index contre les auteurs catholiques, on vit apparaître de plus en plus un manque d'équilibre *tout au détriment* des catholiques dans la lutte intellectuelle, et cela au grand péril de l'issue du combat. Les meilleurs en souffrent d'autant plus qu'ils ont pu davantage se rendre compte que les mises à l'Index prononcées contre des personnages dirigeants ont eu des conséquences désastreuses nullement voulues par l'Eglise. A cela encore vient s'ajouter comme contre-coup, cette opinion qui a été formulée de la façon la plus âpre pour le monde catholique : « catholica sunt, non leguntur ».

En présence de cet état de choses, nous vous prions, Très Saint-Père, de nous permettre d'insister sur la supériorité des règles générales de foi et de morale au regard de ces règles particulières qui, étant donné leur caractère restreint et unilatéral, sont toujours subordonnées aux circonstances des temps, C'est seulement en tenant compte de cela qu'il serait possible de conjurer le *danger d'isolement et d'infériorité* qui menace le catholicisme; seule cette conviction fait voir la véritable issue, à savoir que les condamnations de l'Index doivent être également complètes pour les auteurs catholiques et pour ceux qui ne le sont pas; ou bien, et c'est le cas présentement, à cause de l'impossibilité de remplir d'une façon complète ce programme, ces condamnations n'ont plus de raison d'être (2).

Que si l'axiome vieilli : « acatholica damnantur », répond vraiment encore de nos jours à l'esprit des décrets généraux de l'Index; si vraiment cet axiome réagit *par le moyen de la censure d'excommunication pratiquement coercitive* contre les conditions de notre temps et le développement historique, alors, Très Saint-Père, on s'expliquerait aussi pourquoi les auteurs catholiques sont mis à l'Index de préférence et pourquoi le vaste champ de la littérature acatholique est frappé de façon relativement rare par les condamnations nominales de l'Index. En outre, cela donnerait lieu à un *terrible conflit de conscience* chez tous ceux qui se sont élevés au-dessus de ce qui a vieilli, fortifiant

1. Tout obscur qu'il est, ce passage a au moins ce sens clair que les prohibitions de l'Eglise, renouvelées par la constitution *Officiorum* de Léon XIII contre certaines catégories d'ouvrages antireligieux, sont désastreuses pour la défense de la foi et doivent être considérées comme périmées.

2. Tout ou rien : le bel argument! La raison n'est cependant pas du tout la même des deux parts. Le caractère acatholique de certains auteurs ou écrits avertit assez clairement du danger en beaucoup de cas, tandis que l'erreur mêlée aux productions d'auteurs catholiques, jouissant parfois d'une grande réputation, cause un danger beaucoup plus grand de séduction.

toujours plus leur foi et leur amour pour l'Eglise (1); pour ceux qui ont connu l'arrêt, le recul et la décadence de la science et de la culture moderne abandonnée par le catholicisme; pour ceux qui voudraient aller à travers le monde entier et la littérature de l'univers afin d'y semer et d'y récolter pour le Christ. Un *conflit de conscience* vraiment formidable serait alors provoqué chez tous ceux-là qui, guidés par le fil indestructible de leur conscience catholique également libre de toute pusillanimité et de toute exagération, voudraient descendre dans le labyrinthe des erreurs; pour ceux qui observent avec amour et intelligence ce qui s'y trouve de vrai et de bien; pour ceux qui, sur des bases très larges et avec la collaboration de tous les bien-pensants, voudraient contribuer à créer l'*unique base possible de toute restauration dans le Christ* (2).

Très Saint-Père, on ne saurait penser que ce grand et sublime désir de tous les catholiques cultivés et croyants puisse être atteint seulement au moyen de la dispense de l'Index (3). Certes, l'apostolat entendu dans le sens le plus élevé et le plus noble de la conception chrétienne du monde, ne doit pas avoir besoin d'une dispense pour s'exercer. Il ne se peut pas qu'un apostolat ecclésiastique et laïque, inspiré par des sentiments si ardemment fidèles à l'Eglise (4) ait besoin de solliciter une dispense en un temps où d'innombrables brochures, journaux et périodiques *distillent sournoisement le venin* dénoncé par les règles générales de l'index et le répandent tellement à travers les canaux de la presse que toute mise nominale à l'Index devient une impossibilité technique, — que nul décret de l'Index ne saurait protéger l'individu de cette inondation croissante, — que l'action, individuellement responsable, devient pour tous un devoir sacré (5).

Et cependant, pour accomplir ce devoir sacré, il ne sera pas possible d'obtenir la formation intellectuelle, l'encouragement et l'affermissement des catholiques cultivés et croyants, si l'Index leur rend souverainement difficile l'étude de la littérature et des sciences; — si même des œuvres indispensables, telles que la « Critique de la raison pure » de Kant, sont nominativement prohibées; — *si, en un mot, jusque dans la mêlée des intelligences, il faut observer le précepte du jeûne intellectuel imposé par l'Index.*

Sans doute, on prévoit aussi pour l'Index de nombreuses dispenses. Toutefois le pouvoir de dispenser *n'appartient pas au confesseur*, alors que lui seul connaît les dispositions d'âme et le degré de maturité de celui qui réclame la dispense. Au lieu de cela le pouvoir de dispenser est réservé *exclusivement aux curies épiscopales* (6).

---

1. Par plus d'indépendance.

2. On voit ce qui se cache sous ces grands mots.

3. C'est-à-dire, avec la permission de lire les livres prohibés. (Note de la C. R.)

4. Littéralement: ecclésiastiques (kirchliche). (Note de la C. R.)

5. Mais combien de ces champions manquent, non seulement de mission et de grâce d'état pour le rôle qu'ils s'attribuent dans l'Eglise, mais auraient d'abord besoin de comprendre sa véritable histoire et de s'instruire de sa doctrine! Et c'est là la première réponse à cette apologie prolixe de leurs services.

6. Restriction nécessaire pour le maintien efficace de la loi. L'évêque est en mesure d'apprécier le degré de confiance que mérite le jugement du confesseur, lorsque l'intéressé recourt à son intermédiaire au lieu de faire une demande directe. Est-ce que, dans aucun gouvernement, ses représentants de tout grade reçoivent une égale délégation de pouvoirs?

Mais cette manière d'accorder les dispenses, on le comprend sans peine, est privée de tout moyen de contrôle de la part des autorités ecclésiastiques, et par conséquent, en fin de compte, laisse toute la responsabilité, *sans aucune direction spirituelle*, à la *conscience* du solliciteur. Et de la sorte, la méthode de concession des dispenses et par conséquent tout le système de l'Index dans sa forme actuelle est en somme *de nulle valeur pour la conduite des âmes.* Les choses étant ainsi, comment pourrait-on ne pas craindre que l'Institution de l'Index tout entière, malgré les précautions les plus minutieuses et malgré l'indiscutable intégrité de ses hauts dignitaires, ne soit exposée à devenir, par ses résultats, plutôt une arme de guerre, une arme qui finalement pourrait favoriser certains partis et certains courants et leur donner une puissance excessive, au détriment de la vraie science et des méthodes les plus nobles de combat !

C'est aussi une *action décourageante* qu'exerce tout ce système de l'Index fondé sur la dispense accordée par chaque évêque. Quelle n'est pas la situation pénible dans laquelle se trouve ainsi placé le controversiste catholique, le combattant obligé à la défense, à cause des dommages professionnels qu'il subit, ses œuvres et celles de ses amis étant exclues des grandes bibliothèques et de la librairie non affranchie de l'Index, c est-à-dire de la librairie catholique ! Vraiment le système des dispenses de l'Index est une invitation au travailleur intellectuel, à l'homme de lettres de profession, à ne traiter que pour un cercle restreint de lecteurs certaines questions qui, pour des raisons scientifiques, exigent absolument d'être élucidées devant le grand public et qui intéressent non seulement tous les spécialistes d'une même science, mais le monde catholique cutivé tout entier, s'il veut éviter l'isolement et l'immortalité paresseuse. De plus, le système des dispenses de l'Index a pour conséquence qu'un auteur travaille pour un cercle de lecteurs qui, au bout de peu d'années, se trouvent mis en présence d'un grave conflit de conscience du fait qu'ils *retiennent les livres prohibés* qu'ils ont achetés pendant la durée de validité de leur dispense et dont ils ne peuvent se défaire à cause de leur valeur scientifique. Il en va de même pour celui qui détient des livres qui viennent ensuite à être condamnés par l'Index. On ne peut équitablement les obliger à détruire ou à se défaire autrement de livres contre le contenu desquels ils se sentent en conscience suffisamment armés. *La concession de la dispense et sa prorogation* apparaissent trop alors comme de *simples formalités,* comme des actes purement extérieurs, incontrôlables par la curie épiscopale.

Or, les catholiques sérieux sont loin d'être disposés, surtout quand il s'agit de leurs travaux scientifiques, à accomplir une *formalité* inopportune et très gênante. Tout cela doit amener d'une façon intrinsèquement nécessaire, même de la part des enfants fidèles de l'Eglise, le danger inévitable d'une *inobservance pratique* des décrets de l'Index; ce qui est d'autre part d'autant plus dangereux que plus haute est l'autorité qui doit être respectée et que les peines dont elle menace sont plus graves.

Beaucoup de fils dévoués, mais inquiets de l'Eglise, craignent à cause de cela et avec raison que placer une *aussi haute* autorité *dans des situations* pratiquement *aussi impossibles et risquées* que celles que suscite de temps en temps l'Index, à une époque aussi agitée que la nôtre, ne soit pas sans grave dommage pour la dignité de l'Eglise et cela uniquement par amour pour une institution surannée.

Cette inquiétude et *le risque* qui en résulte pour l'autorité de l'Eglise, augmentent lorsque l'activité de la Sacré Congrégation de l'Index et le zèle dénonciateur se tournent, dans la lutte des opinions et des partis, contre le

libre développement de la science et contre des ouvrages moralement et en eux-mêmes irrépréhensibles. Il est difficile d'imaginer rien qui donne plus à craindre dans l'intérêt de l'Eglise et de ses fidèles et qui contribue davantage à lui aliéner ces esprits profonds, libres, consciencieux, idéalistes, dont la sainte cause de la foi peut moins que jamais faire fi de nos jours, que les coups de force de l'autorité ecclésiastique sur les positions pratiquement indéfendables de l'Index, cela est particulièrement dangereux à notre époque si ombrageuse vis-à-vis de l'autorité. Souvent, en effet, il s'agit de disciplines où s'exercent des milliers d'esprits avides sur les confins de plus en plus éloignés du vrai progrès et de la vraie science; et ceux-ci voudraient rester catholiques d'autant plus fidèles qu'ils s'avancent plus loin dans leurs recherches, ou, s'ils ne sont pas catholiques, ils sentent d'autant plus profondément la nostalgie de leur première mère, l'Eglise catholique, aux confins de la science que celle-ci restant inébranlable dans son dogme et dans son essence, rend ces régions moins inabordables.

Très Saint-Père,

Nous Vous avons confié de graves préoccupations. Ce sont les meilleurs parmi le clergé et les laïques, hommes de sentiments indiscutablement purs et aimants pour l'Eglise qui nous ont conseillé en tout ceci. De même aussi les propositions et demandes ci-dessous ont été examinées en toute conscience et inspirées par un esprit vraiment catholique.

Notre prière procède *a majore ad minus;* révérente et confiante, elle énonce d'abord comme proposition principale l'idée qui lui paraît fondamentale.

Daignez, Très Saint-Père, adapter l'*Index librorum prohibitorum* aux principes d'une décentralisation voulue de sa fin et de ses moyens, en le faisant servir au but élevé d'une tactique positivement profitable, édifiante, encourageante, fourrière du succès dans la bataille pour le Christ.

Avant tout nous Vous prions, Très Saint-Père, si cela est possible, que vous fiant aux préceptes généraux de foi et de morale (1), vous fiant aux *decreta generalia Indicis*, opportunément modifiés, vous fiant d'autre part à la force de la Vérité qui se fraie la voie par sa propre puissance et captive directement les esprits, Vous abolissiez pour toujours et entièrement *la mise à l'Index nominative d'œuvres déterminées* et cela avec force rétroactive. En tout cas, qu'il plaise à Votre haute sagesse, Très Saint-Père, conjointement à une ample révision des décisions prises jusqu'à ce jour, de donner pour l'avenir une ferme assurance que les mises à l'Index nominatives seront désormais limitées le plus possible et s'il se peut tomberont en désuétude.

Si enfin, Très Saint-Père, l'abolotion complète des condamnations nominatives n'était pas réalisable, daignez, Très Saint-Père, *effacer* par principe des *décrets de l'Index et pour toujours*, tout ce qui répugne intimement à la conscience nationale allemande (2), à savoir avant tout la condamnation sans que l'accusé ait été entendu, le secret des motifs de la condamnation observé parfois à l'égard du condamné lui-même et enfin l'obligation imposée au condamné de se taire, alors que la même obligation du silence n'est pas imposée simultanément à tous les adversaires catholiques du condamné.

---

1. Les préceptes généraux de foi et de morale, plusieurs fois invoqués dans cette supplique, sont justement ce qui en condamne l'inspiration, les arguments et le langage.

2. Qu'est-ce que c'est, au point de vue de la doctrine et de la foi catholiques, que la conscience nationale allemande?

Daignez, Très Saint-Père, extirper radicalement la possibilité même de pareilles choses, car les voies qui mènent à la Vérité, comme la vérité ellemême réclament et supportent la pleine lumière. Et à cause de cela, Très Saint-Père, daignez ordonner qu'il soit accordé à tout catholique accusé faculté de se *défendre* par écrit et oralement *avant de pouvoir être aucunement mis à l'Index* (1), et que, par contre, *l'obligation du silence* s'impose *tant* à l'accusé *qu'à* ses adversaires, ou bien qu'elle ne lie aucun des deux partis.

En outre, Très Saint-Père, qu'il Vous plaise d'ordonner qu'à tout auteur catholique préalablement à la mise à l'Index, il soit toujours assigné *un temps concevable* au cours duquel, en vue d'éviter la condamnation, il lui sera loisible de retirer son livre de chez les libraires, de modifier ou de supprimer les passages incriminés, ou tout l'ensemble, pendant lequel enfin il pourra remédier à l'erreur pour les exemplaires déjà vendus, par des déclarations publiques et en envoyant des corrections.

Enfin, Très Saint-Père, nous Vous prions avec respect et confiance de daigner supprimer pour toujours la censure spéciale d'*excommunication* et de faire de l'obéissance aux décrets de l'Index revus et mitigés un simple *devoir de conscience* avec cette disposition qu'au lieu de l'autorité épiscopale qui ignore les personnes, ce sont le *confesseur* personnellement connu du pénitent qui ait le pouvoir de dispenser ceux qui le demandent, comme il le peut déjà pour le précepte du jeûne.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Laissons à présent l'idée fondamentale de la réorganisation de l'*Index luimême* et passons à *l'application pratique* jusqu'ici en vigueur en ce qui concerne l'Index. A ce point de vue, les pays de langue anglaise et *seulement* ceux-là, jouissent des *pouvoirs épiscopaux les plus étendus*. Qu'il nous soit permis de donner un court aperçu historique. Depuis la réforme de l'Index faite par Sa Sainteté le Pape Léon XIII, sont soumis aux décrets de l'Index « catholici homines toto orbe ». De plus l'article 45 des Décrets Généraux de l'Index établit que « libri ab apostolica sede damnati ubique gentium » prohibiti censeantur et in quodcumque vertantur idioma ».

Les mitigations de droit coutumier, contraires au nouveau règlement de l'Index, étaient donc révoquées, « toto orbe », « ubique gentium », « in » quocumque idioma ». C'est précisément dans ce sens que fut donnée la réponse de la Sacrée Congrégation de l'Index, en date de mai 1898, sur le doute anglais : « utrum dicta constitutio vim obligatoriam habeat etiam pro » regionibus britannici idiomatis, quas tacita dispensatione frui quidam arbi- » trantur. »

Cette « tacita dispensatio » supposée fut niée à Rome. Alors le vén. épiscopat d'Angleterre se décida au « recursus ad Sanctam Sedem ». Et aussitôt les évêques anglais obtinrent de la Sacrée Propagande : « amplissimas » facultates ad dispensandum : ita ut propter peculiara regionis adjuncta

1. La Congrégation de l'Index se prononce tout objectivement sur le danger, pour la foi ou pour la discipline, d'un écrit tel qu'il est dans sa teneur. Ni la personne de l'auteur, ni ses autres opinions, ni ses mérites ou démérites ne sont en cause. Les interprétations qu'il pourrait proposer de sa pensée ne changeraient rien à l'expression qu'il lui a réellement et publiquement donnée. La procédure qu'on demande ici aurait pour résultat de faire supporter plus gravement aux personnes le contre-coup de la sentence. Les intercessions extérieures auxquelles cette procédure ouvrirait la porte ne manqueraient pas d'entraver le fonctionnement du tribunal sacré et sa liberté nécessaire.

» plene possent pro sua prudentia et consilio temperare rigorem legis sicut » casus id requirere posset » (1).

TRÈS SAINT-PÈRE,

De même que les « regiones britannici idiomatis », ainsi les autres pays civilisés du monde, chacun à leur manière, ont un titre à une dispense spéciale, car, dans tous les pays du monde on peut observer non seulement la scission entre les différentes confessions, mais beaucoup plus encore la scission entre chrétiens et antichrétiens qui a envahi la civilisation tout entière et la science, et que c'est là le trait caractéristique de notre temps. Ce combat est engagé sur toute la ligne, dans tous les pays, dans toutes les parties du monde, chez tous les peuples, si différents soient-ils de tempérament et de culture (2).

C'est pourquoi, respectueux et confiants, nous Vous prions, Très Saint-Père, de daigner tracer pour règle à l'épiscopat de tous les pays civilisés de la terre, à l'exemple des pouvoirs de l'épiscopat anglais, d'amples pouvoirs, s'il est possible, relativement à l'Index librorum prohibitorum.

Nous faisons cette demande, Très Saint-Père, avec la conviction respectueuse que le régime uniforme et la centralisation appliquée par l'Index des pays les plus différents, *sans* les pouvoirs épiscopaux demandés, est plus grande qu'il ne convient pour le succès opportun et la tactique victorieuse des combats très divers et très étendus qu'il faut livrer de nos jours.

Que si, Très Saint-Père, du poste d'observation très élevé où Vous êtes placé, le moment ne Vous paraissait pas encore venu d'étendre les pouvoirs épiscopaux de tous les pays civilisés de l'univers, alors nous demandons, Très Saint-Père, pour l'épiscopat des peuples de langue et de race germaniques sans exception les mêmes « amplissimas facultates » qu'a déjà l'épiscopat d'Angleterre.

Et si l'accomplissement même de ce désir ne Vous était pas possible, nous Vous demandons respectueusement cette dernière grâce; qu'il Vous plaise, Très Saint-Père, d'accorder au plus tôt à l'épiscopat d'Allemagne, tous les pouvoirs déjà accordés à l'épiscopat anglais relativement aux livres prohibés.

Nous Vous présentons, Très Saint-Père, notre Supplique en faveur des évêques, nous autorisant de l'intérêt vital qu'il y a pour tous les diocésains à ce que l'épiscopat soit pourvu de tous les moyens nécessaires au service de la grande cause catholique; nous faisons observer respectueusement qu'avant la réforme de l'Index, même en dehors de l'Angleterre, spécialement dans les parties de l'Allemagne où les deux confessions sont mêlées, il s'établissait une coutume plus mitigée dont les dérogations coutumières avaient toujours ou presque toujours pris naissance comme en Angleterre, des nécessités locales. L'Allemagne, elle aussi, comme les pays de langue anglaise, est placée au premier rang des luttes intellectuelles et confessionnelles de notre temps et de tous les temps.

C'est pourquoi, Très Saint-Père, nous avons la conviction respectueuse que rien ne saurait justifier le refus de la complète assimilation en ce qui

1. Ce serait peut-être une raison de conclure que, « chacun à leur manière », tous les pays ont un plus grand besoin d'être prémunis contre le débordement des idées.

2. Tout ceci n'est plus qu'une question particulière. Les détails du cas proposé importent peu ici. Mais, ce qui est à noter, c'est que la situation de l'Eglise n'est pas du tout la même en Allemagne qu'en Angleterre.

regardo l'Index, des catholiques de langue allemande, spécialement des catholiques *d'Allemagne*, aux catholiques d'Angleterre.

Très Saint-Père,

Le mouvement laïque, dont Vous prenez connaissance par la présente relativement à la question de l'Index, part des provinces catholiques d'Allemagne. De même qu'en 1869 ce qu'on a appelé l'adresse des laïques de Trèves, celle-ci provient *du cœur catholique de l'Allemagne, principalemeut de la Westphalie et du pays rhénan.* Et de même que l'adresse de Trèves envoyée au Concile du Vatican, ainsi la présente Supplique est signée des fils de l'Allemagne soumis à l'Eglise et encore au delà de l'Allemagne par les catholiques les mieux intentionnés de race et de langue germanique. Donc ce sont les représentants de ces nations qui à Vous, « Très Saint-Père », et à la « Sainte Eglise » portent un attachement et un amour inné et très profond, fruit de convictions intimes qui se tournent respectueusement vers Vous. En cette conviction et en cette foi ancestrale au Christ et en son vicaire, nous sommes unis avec tous les hommes vraiment catholiques des décades d'années passées qui signèrent ou approuvèrent ensuite la supplique de Trèves demandant la suppression de l'*Index librorum prohibitorum* et implicitement par conséquent approuvèrent notre modeste demande de supprimise à l'Index *nominative.*

Encouragés par les paroles que Vous-même, Très Saint-Père, et Votre prédécesseur d'heureuse mémoire, sur la Chaire de saint Pierre, avez si souvent adressées aux catholiques de race germanique, nous résumons respectueusement nos demandes en ces paroles finales : que tout soit fait, Très Saint-Père, selon que Votre haute sagesse le croira bon pour apaiser les âmes et encourager au travail les meilleurs, conformément à l'esprit traditionnel de l'Eglise en face des changements et des besoins nouveaux des temps, conformément enfin à Votre devise, Très Saint-Père : « Omnia renovare in Christo. »

Veuillez tout faire servir, Très Saint-Père, à la restauration dans le Christ, tout et en tout pour le bien et le salut de l'Eglise, pour la défense de la chrétienté, pour la victoire du Christ et pour la gloire de Dieu.

Dans ces sentiments, nous sommes et nous restons, Très Saint-Père, *quelle que puisse être Votre décision*, de Vous et de la Sainte Eglise les fils très dévoués.

V

EXTRAITS DE LA « CORRISPONDENZA ROMANA. »

Nous donnons, comme complément, quelques informations de la C. R., dans les jours qui suivirent ses divulgations.

11 juillet 1907. — Encore la Ligue contre l'Index.

Le principal organe catholique de l'Allemagne, la « Kölnische Volkszeitung », annonce qu'un de ses rédacteurs a été invité à signer la supplique contre l'Index, mais qu'il s'y est refusé.

On nous écrit de Munich en Bavière que la propagande était déjà commencée activement dans cette ville et à Wursbourg, que très peu de prêtres en avaient connaissance et que presque tous parmi ce petit nombre ignoraient què derrière la supplique il y avait un projet de ligue secrète permanente.

Au nombre des premières démarches faites à l'étranger par le comité de Munich on nous signalait celles qui ont été faites en Angleterre.

12 juillet 1907. — Ce qui est surtout typique, c'est l'attitude de certain journal anticlérical qui nous a attaqué avec autant de rage que si nous avions dévoilé un secret de la Maçonnerie.

L'attitude de certains amis ou alliés de la Ligue et des ligueurs en face de notre révélation documentée a été très suggestive.

Quelques journaux, — après avoir fait mention de la chose parce qu'ils avaient été pris au dépourvu, — se sont renfermés dans un silence relatif qui leur a fait supprimer nos nouvelles documentées et publier les tentatives de démentis que d'autres en ont faites.

Ces tentatives combinées entre amis catholiques et anticatholiques des modernistes ont été caractéristiques.

Par exemple, certain journal a voulu enlever toute importance à nos documents en disant qu'ils étaient anonymes, et il n'a pas voulu convenir qu'ils ne le sont point du tout, puisque la première circulaire porte les noms de tous les membres de la présidence, la seconde (définitive puisque c'est le Statut), les suppose et porte officiellement la date · « Münster, Pentecôte 1907 », avec les signatures de la Direction Centrale... (V. Plus haut).

En présence de cette liste de noms, la question est très simple. Les signataires ont-ils quelque chose à objecter sur l'authenticité de leur signature et sur la complète et exacte reproduction de leurs documents par nous publiés ?

Or, pas un d'eux n'a soufflé mot, et pour cause. Les dépêches annoncent que nos documents ont été démentis par le député Erzberger dont le nom est tout à fait étranger à ces mêmes documents. Nous devons constater que le démenti d'un étranger, en présence du silence des intéressés, ressemble à une plaisanterie.

Certain autre journal a cherché à nier ce que l'on a appelé « le complot », en faisant ce raisonnement : il n'y a pas complot dans le fait de rechercher, même en secret, des signatures pour la Supplique, du moment que signatures et Supplique devaient à une époque donnée .être montrées au Pape. — En faisant nos réserves sur ce raisonnement et en le supposant exact, il nous suffit d'observer que *derrière la supplique, il y avait la ligue permanente* sur laquelle les chefs se réservaient le droit de *ne rien dire à aucun ecclésiastique, pas même au Pape* (article 40 des Statuts).

Tout cela, nous le constatons sans aucune prévention à seule fin de rétablir la vérité comme cela se doit et comme il convient même à un simple « Bulletin d'Informations. »

15 juillet 1907. — Les Membres de la Ligue de Münster.

Parmi les documents publiés par la « Corrispondenza Romana » sur la Ligue de Münster, les Statuts de cette Ligue, signés par les membres de la Direction Centrale, donnaient les noms d'autres messieurs qui avaient accepté de faire partie de la Centrale Principale. Or, comme on a dit en Allemagne que certains de ces noms (à commencer par celui du baron von Hertling), avaient été abusivement mis dans ce document par les signataires, ceux-ci déclarent à présent dans la « Kölnische Volkszeitung, » n° 599 du 12 courant, qu'ils ont des témoignages indiscutables pour attester qu'ils étaient autorisés à imprimer ces noms dans le dit document.

20 juillet 1907. — Les journaux allemands publient une déclaration des signataires des Statuts de la Ligue de Münster qui cherchent à justifier

leur conduite et annoncent qu'ils ont l'intention de poursuivre leur entreprise. Ceci nous permet de constater que le mot d'ordre communiqué aussitôt à tous ces journaux à savoir que le projet d'une ligue était mort-né et par conséquent ne méritait pas tant d'attention, — reçoit à présent un formel démenti des chefs mêmes de la Ligue. Une lettre du baron von Hertling, publiée dans les feuilles susdites, déclare que le 27 juin, il avait retiré sa signature, mécontent de la direction que prenaient les affaires de la Ligue.

22 JUILLET 1907. — Dans la protestante Köln-Zeitung, un adhérent à la Supplique contre l'Index a déclaré que le mouvement est bien plus vaste qu'on ne veut le faire croire et que beaucoup d'anglais, de français et d'italiens y adhèrent. Dans la catholique Köln-Volkszeitung, les promoteurs de la Ligue (qui veulent continuer leur entreprise), se déclarent étrangers à cette affirmation.

Ces marches et contre-marches des ligueurs ont lassé la bonne volonté de leurs amis qui sont désormais persuadés que personne à Rome n'a voulu compromettre l'Allemagne catholique et le Centre, et qu'on sait y faire la différence d'avec certains groupes dévoyés des glorieuses traditions de celle-ci et de celui-là. L'unique manière de compromettre l'Allemagne catholique et le Centre si méritant, serait de ne pas trancher radicalement toute solidarité des uns avec les autres.

DEUXIÈME PARTIE

UNE RENAISSANCE SPIRITUALISTE.

Nous assistons en France à une prétendue renaissance du spiritualisme sous laquelle se cachent un effort pour réorganiser l'occulte conjuration contre l'Eglise de Jésus-Christ et un nouveau piège tendu aux catholiques.

On ne se dissimule plus que le rôle politique de la Franc-Maçonnerie est sur le point de finir, et l'on commence à se rendre compte qu'il lui a fait subir une déviation. La nécessité d'un recrutement nombreux pour soutenir son action politique et l'acharnement à triompher dans ce rôle l'ont amenée peu à peu à laisser au second plan ses doctrines secrètes, à ouvrir son sein à des membres qui n'en ont cure, à oublier même les significations profondes de son symbolisme, et, scandale plus grand encore, on voit ses adeptes eux-mêmes ne plus prendre au sérieux les rites qui sont l'enveloppe de ces redoutables mystères.

Il s'agit de ranimer son esprit, de la ramener à sa fin véritable qui est d'opposer aux doctrines du catholicisme celles cachées sous ces symboles et ces rites, de détruire celles-là par celles-ci et d'élever la synagogue de Satan sur les ruines de l'Eglise du Christ. Et la suprême habileté sera de procéder à cette restauration en adaptant l'une à l'autre avec un tel art que les enfants de Dieu, s'ils écoutent les suggestions de l'orgueil, aient un prétexte de s'y méprendre.

Il n'a pas échappé à nos ennemis que l'agnosticisme, l'immanence vitale, la négation plus ou moins dissimulée de l'ordre surnaturel et de la divinité même de Jésus-Christ, celle des principes constitutifs de l'Eglise, qui sont le fond du modernisme dont se sont imbus en ces dernières années beaucoup de catholiques séculiers et même de jeunes prêtres, leur ouvraient des facilités inespérées pour faire accepter insensiblement cette substitution sacrilège.

Notre intention est d'exposer ce plan et d'en faire ressortir les premières conséquences.

On n'a rien négligé pour attirer l'attention du monde intellectuel non chrétien, et des catholiques également, sur ce réveil spiritualiste. Un premier *congrès spiritualiste* a été tenu en 1908, dont le compte-rendu publié par la librairie hermétique, forme un solide volume qui nous fournira d'utiles et curieux renseignements. Il couronnait la forma-

tion d'une *Alliance spiritualiste* dont l'appel s'adressait indifféremment aux penseurs et aux croyants de toute école. Le mouvement a aujourd'hui son organe, la revue de l'*Alliance spiritualiste*. Quelques-uns des plus grands journaux lui ont donné leur concours et ont feint de lui attribuer une grande importance. Récemment, le *Matin* ouvrait une enquête bruyante sur « l'angoisse religieuse » qui travaille notre société et le besoin d'idéal qui tourmente tous les esprits. Plusieurs voix dans la presse se sont unies à lui pour signaler l'événement.

Singulière évolution du spiritualisme, ou plutôt des doctrines parées de ce nom. Un maître de la philosophie catholique écrit à ce sujet

« Vers le milieu du siècle dernier et longtemps après, le nom de « spiritualiste » était noblement porté. Les philosophes à qui on accordait cette qualification n'étaient pas tous catholiques; mais ils se distinguaient généralement par l'élévation de la pensée, par leur franche hostilité contre le matérialisme et les autres doctrines qui ravalent la nature humaine. Victor Cousin était revenu alors de ses incursions dans la philosophie allemande; il avait repris contact avec le bon sens des Ecossais et surtout avec le bon sens chrétien. Sans embrasser encore la doctrine catholique, qui ajoute aux certitudes du spiritualisme l'ordre surnaturel de la foi, il s'attachait à ne plus contredire celle-ci et développait avec une éloquence et une sincérité indéniables, quoique un peu emphatiques, les thèses préliminaires du christianisme.

» Sans doute, c'était encore le rationalisme, avec la prétention plus ou moins dissimulée de ramener les dogmes surnaturels aux proportions de simples vérités philosophiques. A ce défaut s'en joignaient d'autres : cette philosophie manquait de bases solides et de consistance; elle était incapable de résister longtemps aux poussées du positivisme et du criticisme qui combinaient leurs efforts contre elle. Mais enfin, c'était encore une philosophie elle offrait un ensemble de grandes vérités, qui appelaient pour ainsi dire toutes les autres; si elles n'étaient point suffisantes, elles permettaient du moins aux vérités indispensables de venir se greffer sur elles et d'élever ainsi la raison humaine jusqu'à la foi. L'existence de Dieu était proclamée; on saluait avec un respect religieux ses perfections infinies; on tenait pour sacrés le devoir, la conscience, le sacrifice; on croyait aux merveilleuses destinées de l'âme après cette vie et l'on aimait à s'inspirer, à défaut des livres saints, des meilleures pages de Platon et de Cicéron.

» L'un des hérauts, j'allais dire l'un des évangélistes, de cette « religion naturelle », fut Jules Simon, qui, pourtant, ne fut jamais dupe de son maître, Victor Cousin, dont il a dessiné un joli portrait, ni méchant, ni flatté. En réalité, et malgré ses fines critiques, il a été

peut-être son meilleur disciple et son plus fidèle continuateur. Nul n'a mieux représenté ce noble spiritualisme français, issu de Descartes et de Malebranche, fait de convictions généreuses, d'un libéralisme sincère, d'une franche admiration pour la doctrine chrétienne. Jules Simon allait ainsi jusqu'aux portes de l'Eglise catholique; mais il n'y entra que bien tard, après avoir assisté à la ruine de la plupart de ses espérances. La sincérité de son libéralisme lui avait aliéné les sectaires de son parti, qui le laissèrent presque seul; et puis il avait vu grandir d'autres philosophes, qui jouissaient à leur tour des faveurs officielles, sinon de la faveur du public. Ces nouveaux venus professaient peu d'estime pour l'école éclectique, dont il était l'un des derniers survivants.

» Avec lui ou à peu près finit donc cette école, qui s'était fait un drapeau du spiritualisme. Quant au spiritualisme lui-même, il avait d'autres destinées. Pendant quelque temps, les promoteurs de la neutralité de l'enseignement, à la suite de Jules Ferry, parurent vouloir donner pour base à la morale scolaire l'ancien spiritualisme de l'école éclectique. On se souvient que M. Combes lui-même, un peu plus tard, faisait encore devant la Chambre profession de spiritualisme. Avant lui, les autres étaient-ils sincères? Quelques-uns peut-être, mais non pas tous. Quelle que fût d'ailleurs leur intention, il n'était pas possible de s'en tenir longtemps à ce spiritualisme indécis, battu en brèche de toutes parts par les nouveaux systèmes. Il devait évoluer franchement vers la philosophie chrétienne retrempée dans ses sources traditionnelles, ou bien s'ouvrir à toutes sortes de théories nouvelles et envahissantes.

» Car il ne suffit pas de se déclarer hostile au matérialisme. Qu'est-ce, au fond, que le matérialisme pour le philosophe qui résout la matière en pensée ou en monades? Les positivistes, les monistes contemporains entendent bien, pour la plupart, n'être ni spiritualistes, au vieux sens du mot, ni matérialistes. D'ailleurs, s'il suffit de répudier un grossier matérialisme et de ne pas nier une certaine survivance de l'âme après cette vie, pour adhérer au nouveau spiritualisme, on s'y rencontrera avec les idéalistes de toutes les écoles, sans excepter les panthéistes, avec les illuminés de toutes les sectes, les fidèles de toutes les religions, les spirites et autres esprits superstitieux, qui n'ont jamais manqué à aucune époque.

» Or, il paraît que nous en sommes-là. » (1).

Le but apparent et très affiché de cette renaissance spiritualiste est bien la réaction contre le matérialisme. Elle fait l'objet de tous

1. M. l'abbé Blanc. — *La Pensée contemporaine*, 25 avril 1910.

les discours prononcés en janvier 1910 à l'inauguration publique des travaux de l'*Alliance*, dont le compte-rendu remplit les premiers numéros de son bulletin. Les chefs des différentes écoles ou sectes ont donné contre lui avec un merveilleux ensemble. On comprendra un peu plus tard qu'ils ont d'excellentes raisons pour cela, car le matérialisme ruine par la base leurs théories extravagantes sur le monde des esprits. A cette doctrine grossière, les promoteurs de l'Alliance se font gloire d'opposer le spiritualisme, l'*idéalisme*, et, ce n'est pas encore assez dire, l'*idéalisme chrétien*. Ces noms reviennent sans cesse sur leurs lèvres. Le secrétaire général du Congrès de 1908 saluait en ces termes les représentants des divers groupes : « Je puis vous certifier que nous sommes vraiment émus de votre large participation à cette grande manifestation *du plus pur idéalisme chrétien* (1) ». Observons, sans nous y attarder, la rencontre de catholiques comme ceux du *Sillon* avec les chefs et les membres de l'Alliance spiritualiste, dont nous dévoilerons tout à l'heure le véritable esprit, dans l'adoption d'une formule identique, celle de l'idéalisme, d'un idéalisme chrétien exprimant leurs aspirations communes.

L'on prétend bien d'ailleurs que cet idéalisme, ce spiritualisme sont du bon aloi. Parmi les orateurs dont je viens de parler, M. Paul Duvis, représentant de la *Revue spirite*, disait :

Voyons maintenant quels sont les principes fondamentaux communs à toutes les écoles spiritualistes.

Ces principes sont: la croyance en un Dieu, créateur éternel et infini de tous les univers et de tous les êtres, principe suprême de toute justice, de toute vérité, de tout amour et de toute perfection; et la croyance en l'existence, indépendante de celle du corps physique, de l'âme humaine, de l'esprit, et en son immortalité... L'Evangile du Christ est tout entier notre évangile et notre code. Nous ne venons rien détruire; nous venons, au contraire, essayer de tout consolider en nous efforçant d'expliquer et d'accomplir les vérités prêchées par les messies et les prophètes, et même de les développer et de les affirmer avec l'aide de la science, de cette science dont certains savants prétendent se faire un monopole, un temple accessible seulement à quelques privilégiés.

Et M. Jounet, l'un des prophètes de l'occultisme, qui s'est donné en même temps pour le chef des catholiques modernistes :

Aussi, pour former la Synthèse spiritualiste tolérante, s'ajoutent graduellement, à la Fraternité et à la Vertu, Dieu leur origine, puis l'immortalité (conséquence forcée, nous l'avons vu, de l'impossibilité du néant), puis la rétribution et le salut final, conséquences rationnelles de l'immortalité et de Dieu.

---

1. Compte rendu, page 106. — Le Dr Papus, dans un toast, salue « le premier congrès de l'occultisme « *franchement spiritualiste et chrétien* », *Ibid.* p. 101.)

Ces cinq grand Principes: Fraternité, Vertu, Dieu, Immortalité, Salut final, voilà ce que proclament à l'unanimité les Ecoles spiritualistes (1).

Mais le but réel de l'entreprise est tout autre. Il se présente sous un double aspect. C'est, d'une part, la résurrection des hérésies des premiers siècles du christianisme, jointes aux superstitions de l'Inde et aux anciens mystères païens, tentée par diverses sectes sous le nom de thésophes, de gnostiques ou d'occultistes, et, de l'autre, une reconstitution de la Maçonnerie égarée par la politique, à laquelle coopérerait très efficacement la fédération de ces sectes dont les chefs sont en notable proportion des Francs-Maçons des hauts grades. Le double effort tend donc à une même fin. Nous aurons à l'envisager sous l'une et l'autre de ses faces.

Que dit le programme de l'*Alliance?*

Aujourd'hui plus que jamais, dans le monde spiritualiste, s'élèvent des appels d'union, se raniment ou se créent des courants de sympathies.

La menace générale du matérialisme ambiant et leurs convictions générales communes portent les Ecoles différentes à s'allier sans se confondre...

Pour l'apostolat du spiritualisme dans le peuple et parmi les intellectuels, pour la préparation et la réussite des recherches psychiques expérimentales, pour l'édification collective d'une doctrine *minima*, acceptable de tous, car proposée par tous, l'Alliance Spiritualiste pourra beaucoup si ses adhérents comprennent qu'elle n'est pas une construction artificielle superposée à eux, mais leur droit même et leur devoir même.

Théosophes, spirites, chrétiens ésotériques, Swedenborgiens, chrétiens généreux de toutes les confessions et de toutes les écoles, Islam, Judaïsme, Indouïsme, Religions d'Extrême-Orient, spiritualisme de tout nom et de toute foi, l'Alliance n'est pas quelque chose d'étranger et d'autoritaire qu'on vous apporte. Elle n'est que votre âme commune extériorisée par la liberté.

Déjà, au congrès de 1908, le secrétaire général, dans son discours d'ouverture, se félicitait en ces termes du mouvement accentué de la renaissance spiritualiste.

Voilà plus de vingt ans que les *Chefs de l'Hermétisme contemporain* ne cessent de répandre la bonne parole, afin d'illuminer les cœurs et d'éclairer les cerveaux embrumés par les ténèbres de l'ignorance ou du sectarisme.

Quantité d'associations plus ou moins fermées aux profanes et de groupes d'études psychiques ont été créés non seulement en Europe, mais aussi en Afrique, en Amérique, en Asie et même en Océanie.

Les savants matérialistes ou positivistes s'inquiètent et se demandent anxieusement ce que vont devenir leurs ingénieuses hypothèses.

La *Presse* elle-même s'intéresse à l'étude de certains phénomènes hypnotiques, magnétiques ou médiumnimiques.

C'est ainsi que les *Débats*, l'*Eclair*, l'*Echo de Paris*, le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Journal*, la *Liberté*, le *Matin*, le *Petit Parisien*, la *Petite République*, le *Temps*, et tant d'autres quotidiens que je regrette de ne pouvoir citer, ont déjà

---

1. *L'Alliance spiritualiste*, janvier 1910, pages 23, 25.

publié de nombreux articles dans lesquels on traite de tables tournantes, de médiums écrivains ou à incarnations, de déplacements d'objets sans contact, de lévitations d'êtres humains, d'apports de fleurs, de matérialisations et d'apparitions d'esprits, de télépathie, des différentes phases de l'hypnose, de clairvoyance, de maisons hantées, d'envoûtement, de messes noires, de fakirisme, de graphologie, de chiromancie, de physiognomonie, d'astrologie ou de magie.

Et chose qu'on n'aurait pas faite il y a quelques années, on ose écrire ou prononcer en public les mots — autrefois si mal interprétés — de théosophie, gnosticisme, mysticisme, occultisme, kabbale.

Quelques journaux, notamment le *Matin*, ont même eu l'idée de *romans-feuilletons* dans lesquels tout lecteur attentif peut retrouver de multiples données de la *Tradition Hermétique*.

Certaines revues catholiques s'occupent aussi de ces différentes questions occultes et je ne puis que les louer d'en aborder l'étude avec moins de partialité qu'autrefois (1).

Les dates de cette renaissance sont également faciles à marquer et intéressantes à connaître. Elles font bien constater qu'il s'agit d'un puissant effort nouveau.

Le spiritisme, qui a la priorité, fut importé d'Amérique en France par Allan Kardec, en 1855, comme une doctrine renouvelant la croyance à l'immortalité de l'âme et aux rapports de l'humanité avec un monde surnaturel. Selon le Docteur Papus, principal chef des occultistes français, le congrès réuni à Paris, en septembre 1889, comptait plus de 40.000 adhérents. Il écrivait à la même époque: « En Amérique, 10.000.000 de spirites font le 27 de chaque mois la communion des âmes. Cette communion est faite en Europe par plus de 2.000.000 d'adhérents (2). » Bien entendu, nous donnons ces chiffres sous contrôle.

Vers 1875, nous arrivait également d'Amérique une nouvelle société occultiste, celle des théosophes, fondée par Mme Blavatsky. D'abord établie à New-York, elle eut ensuite son siège dans l'Hindoustan, à Adyar. La *Société théosophique* mit à la mode, en quelques années, les études sur le boudhisme et le brahmanisme. La première loge théosophique fut fondée à Paris en 1884, sous la direction de la duchesse de Pomar. Des spirites, des swedenborgiens, des martinistes se coudoyaient dans ses salons. Un moment, les théosophes espérèrent accaparer la direction de toutes les sectes mystiques, lorsqu'ils virent se fonder par de jeunes occultistes la société rivale de la *Rose-Croix*. Stanislas de Guaïta en était le grand maître, avec, autour de lui, un suprême conseil dont faisaient partie Albert Jounet, J. Peladan, Papus, Barlet et un Docteur Alta, prêtre catholique, dont nous aurons à reparler.

La secte des *gnostiques* fut restaurée en France, vers 1888. Dans

1. Compte-rendu, page 26.
2. Papus. *Le spiritisme*. Librairie du Magnétisme, 1890.

un synode tenu en 1893, son organisation se constitua sous la forme d'Eglise gnostique. En 1906, le patriarche Fabre des Essarts, ayant formé une association cultuelle sous le nom d'Eglise Gnostique de France, cette Eglise se partagea en deux branches. Chacune a sa revue. Le « *Réveil gnostique* » fut fondé *en 1907*, « *La Gnose* » *en 1909.*

La reconstitution du *Martinisme*, qui est peut-être la force la plus dangereuse et la plus redoutable de l'ordre maçonnique, fut l'œuvre de M. Encausse (Docteur Papus). Il en commença le groupement vers 1885. Les premières loges martinistes fonctionnèrent à Montmartre en 1889. A la même époque, fut établi par Papus le *Groupe d'études ésotériques* qui devint bientôt le centre de recrutement du martinisme. En même temps Papus fonda l'*Initiation*, et le *Voile d'Isis*, puis *Hiram*, revues qui sont en pleine activité. C'est donc bien une renaissance.

Tels sont les groupements que nous trouvons réunis au congrès et dans l'alliance spiritualistes. Nous aurons tout dit, en ajoutant que le programme de l'une et de l'autre est emprunté à celui de l'*Initiation* et du *Voile d'Isis;* que l'initiative du Congrès de 1908, placé sous la présidence du Docteur Papus, est l'œuvre de ces deux revues, et que le *Voile d'Isis* a été choisi pour en être l'organe officiel (1). Tout ceci est clairement confirmé par le programme que l'*Initiation* porte en tête de tous ses numéros

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L' « Initiation » est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent:

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique, et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains: le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

---

1. Compte rendu, page 5.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. *Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.*

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants:

Ordre Martiniste, Délégués et Loges dans toutes les parties du monde.
Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, réservé aux anciens Martinistes.
École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.
Union Idéaliste Universelle.
Rite Ancien et Primitif de la Franc-Maçonnerie (Chapitre et Temple INRI).
Rite National Espagnol (Loge symb.·. Humanidad).

Comme pour ne laisser subsister aucun doute sur le double but poursuivi, la circulaire de Papus, annonçant le grand événement du congrès spiritualiste de 1908; disait aussi: « *Un convent maçonnique* des Rites spiritualistes sera organisé à la même époque par l'Ordre Martiniste sous la direction de notre Fr.·. Teder, 33e. Ce convent sera préparé par la revue *Hiram* (1). » En réalité congrès et convent furent une même œuvre et le même compte-rendu résuma les travaux de l'un et de l'autre.

Un triple objet s'offre donc à nos études. Ce sont d'abord les doctrines du nouveau spiritualisme. Mais on ne s'attendra pas à trouver ici un exposé tant soit peu complet de ces systèmes abstrus, enfantés par des efforts d'esprit aussi prodigieux que stériles. Leur littérature remplirait une bibliothèque. Quelques notions sommaires, éclairant l'antagonisme radical de ces systèmes avec la doctrine catholique et l'infernale entreprise qu'ils dissimulent, suffiront à notre dessein. En second lieu, nous aurons à montrer les rapports de ces sectes spiritualistes avec la Franc-Maçonnerie et le véritable but auquel tend cette prétendue renaissance d'un idéalisme chrétien. Enfin, il y aura lieu de constater comment s'opèrent ses infiltrations dans l'Eglise et parmi les catholiques.

Ce n'est pas sans un regret poignant, ni même sans quelque hésitation, que nous étalerons sous les yeux de nos lecteurs tant d'impiétés et d'épouvantables blasphèmes proférés avec un hypocrite amour de la vérité religieuse. Il est cependant nécessaire de leur dévoiler ces horreurs. Cette vue les portera à renouveler à notre divin Sauveur l'ardente profession de leur foi et leur fera mieux comprendre l'étendue de l'infinie miséricorde qui suspend encore l'effet de sa justice vengeresse. Mais sans cet aperçu, il serait impossible de se rendre compte des infiltrations que nous entendons dénoncer et de mesurer l'immensité du péril qu'elles nous font courir. En outre, trop de catholiques accordent aujourd'hui aux monstrueuses fantaisies de l'esprit humain, dévoyé par l'orgueil, une attention qu'ils ne donnent plus

---

1. Compte rendu, pages 5 et 7.

à l'étude de leur religion, pour qu'il n'y ait pas une utilité directe à découvrir leur illusion insensée.

Il est cependant une précaution que la prudence nous impose. C'est de ne pas favoriser une curiosité dangereuse en indiquant par des références précises les passages des livres et des revues spéciales auxquels seront empruntés les divers traits de cet affligeant tableau. Nous éviterons même le plus souvent d'en donner les titres. Le lecteur ne doutera pas de notre probité. Notre exposé ne sera dans toutes ses parties qu'une reproduction souvent textuelle de ces écrits.

I. — LES DOCTRINES DU NOUVEAU SPIRITUALISME

Avant d'esquisser un rapide aperçu des principaux systèmes, que rend assez ardu la contradiction dont ils ne s'embarrassent pas les uns vis-à-vis des autres et même chacun avec lui-même, il sera bon de dégager leurs traits communs.

Leur premier caractère général est l'essai d'une grossière adaptation au christianisme. Il importe de paraître en règle avec lui. A chaque instant se trahit l'effort pour déguiser sous le nom de ses dogmes les erreurs qui leur sont le plus contraires. On ira même jusqu'à une sacrilège et abominable parodie de ses mystères et de sa liturgie sacrée.

Il y a un principe fondamental, commun à toutes ces sectes, et sur lequel toutes leurs théories reposent. C'est l'*ésotérisme*, c'est-à-dire l'existence d'une tradition secrète, la conservation d'un enseignement réservé aux seuls initiés, qui se serait perpétué depuis l'antiquité à travers les âges, que Jésus-Christ lui-même aurait recueilli et communiqué à quelques-uns de ses disciples pour être gardé avec le même soin au sein du christianisme, et qui, défiguré ou trahi par l'Eglise, aurait été fidèlement recueilli par les sectes occultes dont la chaîne ininterrompue se rattacherait aux origines mêmes du christianisme (1). Celles-ci se trouveraient donc avoir hérité de la mission de l'Eglise. Et leur mission est identiquement celle de la Franc-Maçonnerie.

Leur thème commun, c'est une explication du monde permettant d'écarter le dogme de la création et conduisant à la divinisation de l'homme. De là, le panthéisme émanatiste qui se retrouve au fond de presque tous ces systèmes.

1. Il est presque superflu de faire remarquer que cette absurde et mensongère supposition, si opposée à l'œuvre de la Rédemption et à son plan, est en contradiction flagrante avec toute l'histoire de l'Eglise, et, premièrement, avec les paroles les plus formelles de Jésus-Christ disant à ses disciples : « Ce que vous avez recueilli de ma bouche, en particulier, prêchez-le sur les toits »; à Pilate : « J'ai parlé ouvertement au monde et n'ai rien enseigné de secret. Interrogez ceux qui m'ont entendu »; à ses apôtres, avant de remonter au ciel :« Allez, enseignez toutes les nations... »

Parmi les erreurs nécessaires à cette explication spiritualiste et que les occultistes s'efforcent de présenter comme conformes à la doctrine catholique, il faut signaler la préexistence des âmes, leur réincarnation et la pluralité des existences pour le même individu.

Après un court exposé du panthéisme émanatiste, le secrétaire général du Congrès de 1908, s'écriait :

Incrédules et croyants peuvent-ils adhérer à cette synthèse dogmatique? Nous osons l'espérer. Sans doute, quelques catholiques romains intransigeants crieront, tout d'abord, à l'hérésie. Qu'ils se rassurent! La théorie exposée par nous laisse, en effet, subsister intacts le baptême et la rédemption par le Christ. Mais, elle implique comme corollaire la pluralité des existences de l'âme rejetée, il est vrai, par plusieurs théologiens, mais admise par toutes les grandes religions orientales et que l'Evangile même ne condamne pas. Ce dernier dogme, uni au précédent, résout bien des objections inhérentes aux diverses solutions exotériques du problème du mal (1).

De son côté, M. Jounet disait dans les mêmes réunions :

Quelles que soient d'ailleurs les affirmations de certains théologiens, la Réincarnation n'a jamais été condamnée par l'Eglise, comme l'a fort bien démontré notre ami et ancien maître le docteur Rozier, dans une étude qu'il a publiée naguère dans l'*Initiation*. J'ajouterai même que l'Eglise catholique peut très bien reconnaître officiellement la vérité métaphysique de cette consolante doctrine, sans pour cela abandonner à jamais le dogme du Ciel, du Purgatoire et de l'Enfer.

Je vous rappellerai aussi que la *Réincarnation* a été admise par le Druidisme, le Brahmanisme, la Kabbale, les Chaldéens, la Tradition orphique, les Pythagoriciens, les Esséniens, le Néo-Platonisme, la *Primitive Eglise chrétienne*, les Gnostiques, le Nouveau Coran, les Troubadours et les Trouvères, la Chevalerie du Moyen-Age, les Templiers, les Rose-Croix, la Haute-Maçonnerie du XVIIIe siècle, le Martinisme, les Occultistes, l'Eglise gnostique moderne, la Société théosophique et les Spirites. Et depuis le commencement de l'ère chrétienne, un grand nombre de poètes, de philosophes et de savants n'ont pas craint d'y faire allusion dans leurs œuvres ou même de s'en montrer partisans convaincus, etc...

Enfin, ce qui est vraiment le comble, le F.·. Téder, président du convent maçonnique annexé au Congrès spiritualiste, nous apprend que la Franc-Maçonnerie, gardienne de cette doctrine ésotérique, a été introduite en Europe par ... les Papes!

Dans une lecture précédente, publiée par *Hiram*, j'ai prouvé que la Franc-Maçonnerie nous est venue des Esséniens et qu'elle fut introduite en Europe par des Moines envoyés partout comme Missionnaires *et comme Maçons* par les évêques de Rome.

---

1. En effet, ce « dogme » supprime la responsabilité humaine; il fait de l'existence du mal la conséquence inexorable d'un enchaînement de faits antérieurs à celui qui le commet; il ferme l'enfer comme le ciel, remplaçant l'un par les réincarnations, l'autre par l'absorption de l'homme dans le grand Tout, ou, suivant les cas, comme on le verra, par son anéantissement.

Comme il a été annoncé, ce que nous dirons de chaque système sera presque textuellement emprunté à ses docteurs. Le lecteur voudra donc bien se souvenir que ce n'est pas moi qui parle.

Parmi ces divers systèmes, il en est un qui, dans sa forme et son état actuels, réunit et combine, au moins dans leurs traits généraux, les doctrines de tous les autres. C'est l'occultisme. Commencer par lui, sera simplifier et abréger le reste.

I. — L'OCCULTISME.

On comprend sous le terme d'occultisme l'étude des phénomènes qui ne peuvent être perçus par nos sens physiques, mais qui sont compris et interprétés par nos sens hyperphysiques, (cette expression s'expliquera plus loin).

Cela veut dire, dans un autre langage, que l'occultisme enseigne non ce que paraissent être l'homme et la nature, mais ce qu'ils sont en réalité. Son but est donc de donner une solution à la fois positive et mystique aux grands problèmes qui nous tourmentent tous Dieu, le Bien, le Mal, le Monde visible et invisible, l'Homme, l'âme humaine et ses destinées.

L'occultisme remonte à la plus haute antiquité, mais le mot ne date guère que du moyen âge. Auparavant, il existait un *ésotérisme*.

Par « section ésotérique » les philosophes alexandrins et grecs entendaient une sorte de classe sélectée parmi leurs meilleurs élèves, et où ils donnaient leurs enseignements les plus abstraits que n'auraient pu comprendre les disciples ordinaires. Cet ésotérisme se perpétua dans le Christianisme pendant les premiers siècles par le moyen des initiés qui, sous le nom de *gnostiques*, donnèrent un appui considérable au Christianisme naissant.

Peu à peu, une scission s'opéra dans le Christianisme; le nombre des chrétiens exotériques (1) s'étant considérablement accru, les initiés finirent par disparaître ou à peu près; ils furent persécutés et obligés de se cacher. Ils se réunirent en secret, fondèrent des sociétés secrètes, où fut conservée intacte la tradition occultiste. Telle fut l'origine de ces mystérieuses associations d'hermétistes, de chevaliers initiés, d'adeptes de Saint-Jean et enfin des Templiers.

Les Templiers étaient sur le point de reconstituer l'ancienne fraternité des anciens temples; ils s'apprêtaient à infuser de nouveau dans la chrétienté la vraie doctrine, qui aurait fait avancer l'humanité de plusieurs siècles, quand en 1312, ils furent trahis et bientôt dispersés. Les survivants du massacre se réunirent à nouveau et donnèrent naissance à la Société des *Rose-Croix*, puis à la *Franc-Maçonnerie*.

---

1. Exotérisme : enseignement commun et public.

C'est apparemment à cette époque que prit naissance l'appellation d'*occultisme*.

Les idées qui faisaient le fond de la doctrine, issues à la fois, du néoplatonisme, de la kabbale et de la Gnose sentaient le fagot à l'époque où il n'était que trop facile de se rendre coupable du crime d'hérésie et d'être condamné au bûcher. Aussi, les occultistes d'alors, Reuchlin (1455-1522), Agrippa (1486-1535), Paracelse (1493-1541), Cardan (1501-1576), Postel (1510-1581), Robert Fludd (1574-1637) enveloppèrent-ils leur style de mystérieuses périphrases et de symboles obscurs; et encore, malgré cette ruse, ils n'échappèrent que péniblement aux persécutions.

Plus tard, vinrent Van Helmont le père (1577-1674), surnommé le Paracelse du XVII[e] siècle, Angélius Silézius (1624-1677), Poiret (1646-1719) et enfin Swedenborg (1688-1777).

C'est à Swedenborg que se rattachent toutes les sociétés occultistes et illuminées du XIX[e] siècle, car il fut l'inspirateur de Martinès-Pascalis (1715-1799), de Claude de Saint-Martin (1743-1803), de Lavater (1741-1804) qui nous conduisent à Wronski, à Eliphas Lévi, Louis Lucas, Henri Delaage, et aux occultistes modernes.

L'occultisme est donc une philosophie traditionnelle en même temps qu'un positivisme transcendant.

La méthode de l'occultisme, sa loi fondamentale, est *l'analogie*, dont le principe est ainsi formulé: ce qui est en haut est comme ce qui est en bas; pour tout ramener à l'unité. (Dans l'application, il faudrait plutôt dire: ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, ainsi qu'on va le voir plus loin.) La loi du *Ternaire*, reconnue en Dieu par toutes les religions (Trinité) domine tout, en se reflétant dans les trois mondes qui composent l'univers: le monde divin, le monde psychique et le monde physique. Elle se révèle particulièrement dans l'homme, où nous allons surtout l'étudier. C'est sur cette loi du Ternaire que repose toute la théorie occultiste.

La constitution de l'homme. — L'occultisme enseigne que l'homme est formé de trois principes primordiaux: le corps physique, le *corps astral* (ou spirituel) et l'esprit. Ainsi, entre le moi et le non-moi, entre l'esprit et le corps, l'occultisme enseigne l'existence d'un principe intermédiaire. Saint Paul et saint Thomas ont toujours très nettement distingué le corps, le corps astral ou âme et l'esprit *(corpus, anima et spiritus)* (1).

1. Qu'on veuille bien ne point oublier que ce n'est pas moi qui parle ici. Dans l'âme humaine, à la fois, principe de la vie corporelle et douée de la vie surnaturelle, la philosophie chrétienne distingue logiquement, non physiquement, deux parties : une partie ou une tendance supérieure, illuminée par la foi et attirée vers Dieu par la grâce, et qu'elle appelle spirituelle relativement à la partie inférieure où s'agitent les passions. Mais, nulle part, cette unité de l'âme n'est plus clairement supposée que dans

Ce rapport du principe spirituel avec le principe matériel constitue un des plus importants problèmes de la psychologie occultiste.

Sur ce point, les occultistes n'ont jamais varié leurs enseignements, depuis les Egyptiens de la XVIIIe dynastie (1500 ans avant Jésus-Christ) enseignant l'existence du corps, du *double* et de la substance intelligente; les *kabbalistes* distinguant le corps, le corps astral et l'esprit; jusqu'à Paracelse enseignant au XVIe siècle l'existence du corps élémentaire, du corps astral et de l'âme spirituelle; et enfin Eliphas Levi étudiant au XIXe siècle les propriétés du « Double fluidique » ou médiateur plastique intermédiaire entre le corps et l'esprit.

L'être humain est donc composé de trois principes: le corps physique, *ce qui supporte tout;* le corps astral ou âme, *ce qui anime et meut tout;* et enfin l'esprit, *ce qui gouverne l'être tout entier.*

Le corps physique *supporte* tous les éléments constituant l'homme incarné. Le corps astral *anime* tous les éléments constituant l'homme incarné. L'esprit *gouverne* l'organisme tout entier. Il a son point d'appui dans le cerveau matériel, quoiqu'en général, *il ne soit pas complètement incarné dans l'être humain.*

Dirigé dans sa marche organique par l'*Instinct*, le corps physique se manifeste à l'Esprit conscient par les *besoins.*

Le corps astral, constitue, lui aussi, une réalité organique; *il a des organes physiques*, des centres d'action et des localisations, qui sont les organes de la respiration et de la circulation et toutes leurs dépendances. *Dirigé* par le *sentiment*, le corps astral se manifeste à l'esprit conscient par la *passion.*

L'Esprit est ce qui gouverne l'être humain tout entier, ce qui sent et ce qui veut. Il a un domaine d'action bien délimité, avec un centre d'action, des organes et des conducteurs particuliers.

Un exemple va nous mettre à même de nous rendre exactement compte des trois principes humains.

L'homme peut être comparé à un équipage dont la voiture représente le corps physique; le cheval, le corps astral, et le cocher, l'âme ou l'esprit. C'est l'emblème que Papus a choisi pour démontrer ce principe dans son *Traité méthodique de Science occulte.* Cette image permet

---

un passage de l'épître de saint Paul aux Hébreux où la division est le plus nettement dans les mots : « Car la parole de Dieu est vivante et efficace, et elle perce plus qu'une épée à deux tranchants; elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit; *(pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus)*, jusque dans les jointures et dans les moelles, et elle démêle les pensées et les mouvements du cœur. » (IV. 12.) En outre, est-ce que tout le monde n'emploie pas les deux expressions d'âme et d'esprit, pour désigner tantôt, le principe commun d'opérations multiples, tantôt, plus particulièrement, celles de l'intelligence? Et faudrait-il conclure que quiconque dit tantôt l'âme, tantôt l'esprit de l'homme, admet par là même l'existence du corps astral? Nous ferions tous de l'occultisme, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans nous en douter.

de bien saisir le rôle de chaque principe. La voiture est inerte par elle-même et répond bien au corps physique; le cocher commande à la direction par les rênes, sans participer à la traction directe, c'est là le rôle de l'Esprit. Enfin, le cheval, uni par les brancards à la voiture et par les rênes au cocher, meut tout le système sans s'occuper de la direction, indique bien le caractère du corps astral, véritable cheval de l'organisme *qui meut et ne dirige pas*.

Le corps astral. — Ce qui distingue les occultistes des physiologistes ordinaires relativement à la question de la constitution de l'être humain est donc l'existence de ce *corps astral*, *intermédiaire entre le corps et l'esprit*. Il est le *double* parfait du corps physique.

Cette idée du corps astral, sous des dénominations diverses, est une des plus anciennes et des plus persistantes qui aient traversé toutes les philosophies anciennes. Elle se retrouve dans toutes les religions orientales. Le boudhisme enseigne l'existence du *linga sharira*, les Persans du *kaleb*, les Zoroastriens du *keherpas*. Le panthéisme grec désigne le corps astral sous le nom de *Ochéma*, le substratum matériel de l'esprit. C'est surtout dans *la kabbale* que nous trouvons l'idée du corps astral nettement exprimée. D'après elle, les trois éléments de l'homme sont: *Nephesch:* le corps; *Ruach*, le corps astral; *Neschamah:* l'esprit.

Ruach est un corps *interne*, *idéal*, expression virtuelle, passive de l'action extérieure de la matière. Il est le *miroir de la vie corporelle*. Composé des forces qui sont à la base de l'être matériel, il est un *individu spécial*, disposant de lui-même par une action libre et volontaire toutes les fois que l'action de *Nephesch*, du corps, n'est plus suffisante pour le retenir. *Il peut s'évader*, *sortir du corps dans le sommeil*, *la prostration*, tout en y étant retenu par un lien dont la rupture entraînerait la mort du corps matériel.

Le corps astral est en l'homme et en même temps hors de l'homme; c'est-à-dire que tout en l'emplissant entièrement, il a, en outre, *une sorte d'émanation fluidique*, que l'on appele *aura* et qui entoure le corps comme une sorte d'estampage (1).

Par une forte concentration de volonté, l'homme peut projeter hors de lui une partie de son corps astral qui sera alors comme une sorte de prolongement de son propre corps.

Il peut aussi sortir complètement de son corps et apparaître en corps astral. Dans ce cas le corps astral n'est relié au corps physique que par un « fil » vaporeux et brillant qui lui forme comme une espèce de cordon ombilical.

---

1. C'est sur la mirifique invention de ce « double », du corps astral, que les occultistes de toutes sortes font reposer l'explication des prestiges de leur science.

Mais cette opération est extrêmement dangereuse et il n'est donné qu'à de très rares personnes, vouées depuis de longues années à la pratique des sciences occultes de la tenter. On ne peut y arriver que par un très long entraînement et l'on risque à chaque instant la mort.

Il arrive aussi qu'un mourant peut apparaître en corps astral. Le cas n'est même pas rare. Pendant les maladies graves, il s'échappe parfois du corps des souffrants et se place à côté d'eux; ou, s'extériorisant davantage, il va s'asseoir près du lit ou dans un autre point de la chambre. Parfois, le malade peut voir son « double » qu'il prend d'ordinaire pour un étranger s'obstinant à rester à ses côtés, et dont il demande instamment à être débarrassé.

En nous, le corps astral veille sans cesse; jamais il ne dort.

Le corps astral n'a par lui-même *ni intelligence*, *ni conscience*. C'est lui qui vit dans les rêves, qui erre dans le plan astral (ou intermonde) et y rencontre les visions qui hantent notre sommeil.

LE PLAN ASTRAL. — Nous avons dit que la loi du ternaire domine tout en occultisme. En effet, l'occultisme enseigne que trois mondes composent l'univers: *Le monde physique*, *le monde astral*, *le monde mental ou spirituel*.

Supposons un peintre qui a conçu un tableau, ce tableau *existe* (?) dans ses lobes cérébraux ou dans son imagination, comme l'on voudra. Eh bien, le plan astral est au plan divin ce que l'imagination est au peintre, et l'on pourrait appeler le plan astral l'imagination de Dieu.

Les trois mondes peuvent être figurés comme *trois enveloppes* se pénétrant l'une l'autre, à la fois unies et distinctes.

Le monde spirituel produit et remplit le monde astral qui produit et remplit le monde matériel. Le monde astral est la manifestation du monde spirituel et le monde physique est la manifestation du monde astral.

Ainsi ce plan intermédiaire est chargé de recevoir les impressions du plan supérieur et de les réaliser en agissant sur la matière, de même que la main de l'artiste est chargée de recevoir les impressions du cerveau et de les fixer sur la matière. Tout est *étroitement emboîté* dans la nature aussi bien que dans l'homme. Ce plan nous enserre, comme il enserre l'infusoire, comme il enserre l'univers.

Comment le monde spirituel produit et remplit le monde astral qui à son tour produit et remplit le monde matériel: réservons à la Gnose dont nous ferons plus loin l'exposé, cette explication qui est de son domaine propre.

L'occultisme enseigne en outre que, de même que toute chose ou tout être projette une ombre sur le plan physique, de même tout projette un reflet sur le plan astral.

Quand une chose ou un être disparaît, son reflet en astral persiste

et reproduit l'image de cette chose ou de cet être, telle que cette image était au moment de la disparition. Chaque homme laisse donc « en astral » un reflet, une image caractéristique.

Le plan astral a, de même que le plan physique ses habitants: « Le monde astral, dit l'occultiste Guymiot, n'est pas moins varié que le monde physique: tout comme celui-ci, il est peuplé d'êtres qui ont en lui leurs conditions d'existences comme nous avons les nôtres dans le monde matériel. »

Il y a d'abord des entités directrices présidant à la marche de tout ce qui évolue en astral. Ces entités sont constituées par les hommes supérieurs des humanités antérieures, évolués par leur propre initiative (esprits directeurs de la kabbale) ou par des êtres spéciaux du plan divin (anges et receveurs de lumière). Viennent ensuite les égrégores, ou images astrales à formes spéciales, entretenues par les aspirations des collectivités (dieux particuliers des religions); les corps astraux d'êtres surchargés de matérialité (suicidés), d'êtres en voie d'évolution, d'entités humaines traversant l'astral, soit pour s'incarner, soit après s'être désincarnés. Enfin, on y rencontre des êtres divers susceptibles de subir l'influence de la volonté humaine: les *élémentals.*

Ces êtres constituent une des classes les plus importantes des habitants du monde astral.

Je reprends un instant la parole pour admirer la puissance créatrice de l'occultisme. Quel chef-d'œuvre d'imagination, si ce n'est une mystification impayable, que celle de ce « double » du corps matériel, du corps astral! Et cependant ce n'est rien encore, en comparaison des merveilleux esprits dont il va peupler le monde des éléments. Il est vrai que ce sera en poussant la contradiction à ses dernières limites. Mais s'il faut prendre cette doctrine au sérieux, s'il se trouve des catholiques qui se laissent fasciner par son mirage, il est à peine besoin de remarquer qu'elle est inconciliable avec celle de l'Eglise sur la nature du composé humain. Ni l'esprit ni le corps astral, ainsi distingués l'un de l'autre, ne peuvent s'accorder avec ses définitions de l'âme. L'âme est spirituelle: le corps astral a « des organes physiques » et est « en partie matériel ». L'âme est par elle-même et immédiatement la forme du corps, c'est-à-dire, comme le rappelle Pie IX dans un acte du 30 avril 1860, le seul principe dont le corps reçoit la vie, le mouvement et le sentiment; et ce Pape a déclaré qu'on ne peut nier cette vérité *sans erreur contre la foi.* Or, l'occultisme pose un principe *double,* dont l'un, qui est « un individu spécial », donne au corps le mouvement, mais sans diriger l'homme; dont l'autre gouverne, mais « sans être complètement incarné dans l'être humain », et sans partager directement le rôle du corps astral. Inutile d'insister.

Venons à la nouvelle création de l'occultisme, destinée à organiser le monde dans lequel il prétend opérer.

Les élémentals (1). — Ce sont aussi des esprits. Il y en a de deux sortes: les élémentals du monde matériel et ceux du monde astral.

Voici pour les premiers. Avant tout, il faut bien se pénétrer de l'idée que les éléments des choses ne sont pas de simples entités métaphysiques, mais des êtres réels, *doués de vie, de forme et de volonté.* Les élémentals ne sont donc pas en réalité inférieurs à l'homme puisqu'ils jouent dans sa constitution un rôle dont on ne saurait méconnaître l'importance: on peut même dire que l'homme est, en tant que corps matériel, sous l'influence de la force élémentale. Ils sont des puissances de la nature, mais des puissances bornées.

Par le végétal, ils pénètrent en l'homme pendant sa vie, autant du reste que par les éléments minéraux, gazeux, essentiels à la matière. Il existe donc entre les élémentals et l'homme une connexion, une relativité.

De ces élémentals, les uns sont *bons*, les autres *mauvais*, les autres *neutres*. En fait, les élémentals sont soumis à l'homme; en tant que forces, ils vaguent à travers l'univers, toujours en quête d'action; tout ce qui se trouve sur leur passage leur sert d'instrument et, si l'homme cherche à leur barrer le passage, malheur à lui. Le corps astral ne leur échappe même pas, en sa partie matérielle.

L'homme en sa vie terrestre est environné d'élémentals qu'il provoque et qui le harcèlent. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils jouent un rôle dans la constitution de l'homme.

On distingue parmi les élémentals, les esprits des éléments: air, eau, terre, feu. Les esprits de l'air gouvernent les fonctions de la respiration et les organes qui l'accomplissent. Les esprits de l'eau dirigent les humeurs et les sécrétions du corps, en particulier le sang. Les esprits de la terre ont pour domaine les différents tissus du corps, et les esprits du feu dirigent l'assimilation et la nutrition. Un initié en agissant par une impulsion de sa volonté sur les élémentals peut guérir les troubles du corps et régénérer ses fonctions.

Il y a également d'autres élémentals que l'on peut appeler *les astraux:* Ils ne sont en aucun cas des entités ou des personnalités intelligentes, mais des réflexions, des échos; nés des fluides du corps, ils n'ont *aucune spiritualité* et vivent du corps.

Non seulement leurs aspirations ne vont pas au-dessus du corps, mais ils ignorent et nient même l'existence d'une sphère au-dessus de la leur. Ils se mêlent cependant de *prophétiser* et sont prodigues de menaces ou de promesses. Ils semblent être inconscients des contradic-

1. D'autres disent : les élémentaux. On peut bien accorder à la syntaxe un peu de la liberté que prend le bon sens.

tions que présentent leurs affirmations, et, quelque grossières qu'elles soient, ils ne s'en troublent nullement. Lorsqu'on les laisse déblatérer à leur aise, ils descendent jusqu'au blasphème et à l'obscénité; ils poussent à la sensualité, au vice, à la cruauté; ils encouragent la vie grossière, la luxure; se nourrissant des esprits vitaux du sang, ils épuisent l'énergie et sont les vampires de ceux auxquels ils s'attachent. Ils sont *impersonnels*, et par conséquent n'ont *aucun organe de connaissance.* Comme ils ne possèdent pas d'âme, ils ne peuvent avoir d'individualité, et n'ont aucune idée du bien et du mal, du vrai et du faux; *ils ne possèdent pas plus une volonté ou une action indépendante;* ils ne sont que des véhicules. Mais, quoiqu'ils ne soient pas des personnalités intelligentes ils sont souvent des agents des idées intelligentes et servent de moyens de communication entre des personnalités intelligentes. Ce sont eux qu'évoquaient les Rose-Croix et les magiciens du Moyen-âge et qu'évoquent encore certaines personnes aujourd'hui. Ils répondent aux pentagrammes et aux autres symboles et il est dangereux même de les nommer dans certains lieux et en certaines saisons.

C'est principalement par le moyen des élémentals que l'adepte accomplit ses merveilles.

D'autres personnes que des adeptes peuvent avoir des rapports avec les élémentals; mais cette association est dangereuse pour tous ceux qui ne sont pas purifiés et perfectionnés dans leur esprit. On peut les dominer; mais qu'on ne cesse pas un seul instant une active surveillance, qu'on ne commette pas la moindre des erreurs, car aussitôt ils prennent leur revanche. Là où les élémentals ne sont pas dominés ils deviennent les maîtres et ils se montrent sans pitié dans leur vengeance pour qui désobéit à leurs ordres.

Ils s'emparent des corps astrals: alors, ils apparaissent sous des formes diverses. Le sorcier leur livre lui-même une partie de son influx astral et contribue à leur donner une existence éphémère et presque toujours terrifiante en les projetant dans un but déterminé soit sous forme de pierres invisibles qu'il jette à son ennemi, soit sous forme de vénéfices que la passion et le vice ardent projettent sur l'être désiré. Ils peuvent aussi galvaniser le cadavre d'un animal ou s'emparer du moule ou coque astrale qui a abandonné son corps matériel. Ils réaniment des débris épars et constituent des formes monstrueuses qui restent pendant de longues années dans l'imagination des peuples. *Les élémentals constituent en un mot le monde du mal et du vice.*

Voilà donc des êtres-esprits, qui n'ont aucune spiritualité, aucun organe de connaissance, aucune volonté ou action indépendante, comme il convient à des éléments; et qui, cependant, prophétisent, déblatèrent, poussent au mal, au vice, et déterminent la moralité des actions humaines. Quelles insanités, et quel impie bouleversement de l'œuvre divine!

Auras ou images astrales. — Nous ne sommes pas encore au bout de cette création fantasmagorique. Il reste à voir comment ces spiritualistes matérialisent jusqu'à nos pensées.

L'occultisme enseigne que chaque être porte autour de lui un rayonnement invisible à l'œil de chair, mais perceptible pour l'âme entraînée.

Ce rayonnement s'appele *Aura*, d'après la tradition, et il y a une aura pour chaque principe. Il y a donc un rayonnement ou aura du corps physique très peu étendu, un rayonnement ou aura du corps astral, enfin un rayonnement ou aura de l'âme ou esprit (1). C'est cette *aura* qui est connue dans les traditions religieuses qui ont entouré d'auréoles lumineuses les têtes de saints pour la symboliser. *(Sic.)*

Dans les rayonnements de l'aura sont inscrits, sous forme d'images, les résultats les plus importants de nos *pensées* et de nos actions.

C'est grâce à ce rayonnement des principes de l'être humain que s'expliquent beaucoup de phénomènes en apparence étranges, comme les sympathies et les antipathies subites lors de la première rencontre d'un être, comme les intuitions et les prévisions dites inconscientes.

L'occultiste entraîné, c'est-à-dire qui a développé ses facultés de perception de l'invisible, se rend compte, à première vue, de la valeur réelle d'un être humain, non pas d'après ses manières extérieures, ses habits, mais d'après son rayonnement invisible.

L'homme qui se croit bon, ou supérieur aux autres, celui qui juge et critique les autres, l'égoïste, tous ceux-là peuplent leur atmosphère invisible de vilaines images, que le voyant et même le somnambule verront parfaitement.

Les objets, les nations, les astres, ont chacun *leurs clichés* bons ou mauvais. Cette existence d'émanations invisibles nous amène à la théorie des *images astrales*.

L'occultisme enseigne que de même que toute chose ou tout être projette une ombre sur le plan physique, de même tout projette un *reflet* sur le plan astral.

Quand un être ou une chose disparaît, son reflet persiste en astral, et l'image de cette chose ou de cet être persiste telle qu'elle était au moment précis de la disparition. Chaque homme laisse donc, en astral, un reflet, une image caractéristique. C'est en se mettant en relation avec ces « images astrales » que le voyant retrouve toute l'histoire des civilisations évanouies et des êtres disparus.

---

1. On voit que l'occultisme appelle également âme, le corps astral et l'esprit. Nouvelle preuve que ce nom ne convient ni à l'un ni à l'autre. Il serait particulièrement intéressant de savoir ce que peut être le rayonnement, l'image produite en particulier par l'*esprit* distinct du corps astral; et, même quant à ceux qui émanent du corps astral et du corps physique, comment et dans quelle atmosphère ils subsistent et se conservent. Sont-ils matériels ou ne le sont-ils pas?

La mort et ses mystères. — Nul ne sera surpris que l'occultiste possède aussi les secrets de la mort. On va voir comment ces habiles gens remplacent par une solution vraiment scientifique et morale les enseignements trop simplistes de la foi catholique. Et c'est là que leur *spiritualisme* va de nouveau se donner carrière.

La mort est produite par la séparation de l'esprit entraînant le corps astral (âme) hors du corps physique. La voiture est brisée. Il ne reste plus que le cocher et le cheval. Mais n'oublions pas que celui-ci est à la fois bête et esprit. Ce double devra lui-même se dédoubler.

Il faut comprendre aussi que cette théorie de la mort est imaginée pour préparer le retour de l'esprit à la Divinité, au Plérôme, ainsi que la Gnose nous l'expliquera.

A l'instant de la mort, le lien entre le corps physique et l'esprit vient d'être rompu et le corps astral tend à se diviser en deux parties: l'une, inférieure, qui restera dans le plan physique, et l'autre, supérieure, qui évoluera jusqu'au plan astral supérieur. Cette lutte se manifeste ordinairement par l'agonie.

Peu à peu, les liens qui retiennent l'esprit se brisent et celui-ci sort de sa prison corporelle. Cette séparation se produit plus ou moins rapidement selon la plus ou moins grande matérialité de l'individu.

Chaque cellule physique reprend alors son autonomie, la décomposition du cadavre commence, et chacun des petits êtres cellulaires qui le constituait se dirige vers ses affinités spéciales. De son côté, l'esprit traverse une période de trouble. Il flotte au-dessus de son corps qu'il vient de quitter et ne peut se rendre compte de son nouvel état; d'abord plongé dans l'obscurité, il n'a que la sensation d'un demi-sommeil, mais insensiblement son engourdissement disparaît, il commence à percevoir ce qui l'entoure : son corps rigide étendu sur le lit, des cierges allumés, des personnes agenouillées murmurant des prières; ce spectacle l'étonne et l'effraye; il veut crier, mais il ne peut; soudain, la lumière dans laquelle il baigne augmente d'intensité; il voit comme un torrent lumineux qui paraît l'entraîner vers un inconnu qu'il redoute; des formes hideuses surgissent (élémentals) et se précipitent sur lui; des figures humaines, des entités animales grimacent affreusement; il veut fuir, il veut monter, mais, nouveau phénomène, toutes les actions de sa vie passée lui apparaissent comme dans un mirage et fou de honte et d'épouvante, il va vers ce corps qu'il a quitté, cherche fébrilement à ressaisir la vie; en vain les esprits supérieurs l'exhortent, il ne les voit pas, ne les entend pas, le vertige le saisit, il tournoie un instant sur lui-même comme une barque dans la tempête et disparaît enfin dans le torrent fluidique qui l'enserre de ses mille replis (1).

---

1. Les frais d'imagination mis à part, voilà, pour des spiritualistes, une description bien matérielle de l'esprit.

Cet état de trouble peut se prolonger pendant longtemps. Enfin, l'esprit sort de son cauchemar, la conscience de son moi lui revient, il comprend alors ce qui s'est produit en lui et se rend compte du milieu où il se trouve et les hôtes avec lesquels il vit ne l'effrayent plus. Il s'aperçoit qu'il est plus réellement vivant que sur la terre, mais que de nouveaux organes, signes de facultés aussi nouvelles, sont nés et que la communication physique avec le plan matériel devient rapidement de plus en plus difficile; seuls, les sentiments servent de liens entre les deux plans. Mais l'esprit se rend compte qu'il n'est pas encore dans son véritable centre, et il va tendre de son mieux vers la seconde mort, la mort au plan astral, qui accélérera son évolution. Nous avons pris comme exemple l'évolution d'un esprit moyen; en effet, si l'homme a été bon, honnête, s'il a développé sa conscience, ses éléments psychiques, sa partie spirituelle évoluera librement dans le monde astral.

Examinons maintenant le cas contraire.

1o Brutalité physique; détraquement de l'organisme par des excès, par des privations, par le vice ou par culpabilité de l'individu.

2o Brutalité morale, existence criminelle, vicieuse, subordination perpétuelle de l'élément psychique à l'élément matériel.

Ici, la naissance astrale s'accomplit dans les pires conditions. L'évolution régulière ne s'est pas accomplie. Les parties matérielles de l'Etre, loin de s'être affinées, se sont alourdies, les parties spirituelles se sont en quelque sorte matérialisées; la balance penche du côté de la matière, de l'animalité. Dans ces conditions, l'esprit est pour ainsi dire encore lié à la terre. Il est encore soumis aux forces humaines dont il ne s'est pas complètement dégagé. Il erre, flotte près de la terre, attendant du temps sa libération de l'animalité. Le poids est lourd, la chaîne auquel il est rivé est solide, car c'est lui-même qui l'a forgée.

Ainsi, par exemple, un avare restera attaché aux biens matériels, son seul amour ici-bas. Mais il sera dans l'état du pauvre hère qui se réveille affamé après avoir rêvé qu'il était subitement devenu riche et jetait de l'or à poignée à ses nombreux courtisans. Les biens matériels sont devenus aussi insaisissables à l'avare et à l'égoïsme que l'or du rêve pour le pauvre hère. Avec cette différence, que l'avare a conscience de la dilapidation de son trésor par ses héritiers, tout joyeux de cette aubaine, et qu'il assiste impuissant et souffrant mille tortures à la dispersion de ses chers écus.

Plus terrible encore est la situation de ceux qui sont morts par le suicide ou en état de crime brutal.

Pour les suicidés, attachés au corps dont ils ont cru se débarrasser à jamais, ils éprouvent les mêmes besoins qu'ils éprouvaient étant vivants, car ils appartiennent aux besoins ou aux passions qui les

ont poussés au suicide, mais le moyen de satisfaire ces besoins et ces passions a disparu. S'ils étaient violents, ils subsistent violents. Alors, ils engagent une lutte perpétuelle avec les corps astraux des hommes mal équilibrés afin de se substituer à eux. Ils guettent les hommes en état de sommeil, et si leur corps astral s'éloigne un instant, il lui faut engager une véritable lutte pour reprendre possession de son domaine, d'où les cauchemars et les affres des visions monstrueuses.

Quand l'époque de la mort normale arrive, l'esprit du suicidé ou du criminel retrouve ses ancêtres, et, très rapidement il *est réincarné dans un nouveau corps*, le plus souvent difforme ou estropié pour recommencer la lutte qu'il avait désertée une première fois (1).

LES APPLICATIONS DE L'OCCULTISME. — On voit quel vaste champ, réel ou supposé, l'occultisme s'est ouvert. Il embrasse plusieurs sciences.

1° Science des êtres normalement invisibles qui nous entourent et de leurs rapports avec nous. C'est la *pneumatologie* (spiritisme).

2° Science des forces ou puissances mal connues de l'organisme humain, dont les manifestations constituent ce qu'on appelle suggestion, hypnotisme, magnétisme, électricité animale, etc., etc... ; c'est une nouvelle *physiologie*.

3° Science de l'action du moral sur le physique, prise dans le sens le plus étendu; action du moral sur l'organisme et de l'organisme sur les hommes, les animaux, les végétaux, les phénomènes météorologiques. C'est la *magie*.

4° Science de l'action du physique sur le moral, prise aussi dans le sens le plus étendu: action des phénomènes météorologiques sur l'organisme et de l'organisme sur le moral. Et, comme en dernière analyse, les phénomènes météorologiques sont dus à l'action des astres, et particulièrement du soleil et de la lune, c'est l'*astrologie*.

5° Science des transformations moléculaires des corps inorganiques et organiques. C'est l'*alchimie* grâce à laquelle certains occultistes se vantent encore aujourd'hui de réaliser la fabrication de l'or et celle de l'élixir de longue vie.

OCCULTISME CHRÉTIEN. — Après tout cela, n'est-ce pas une gageure et un blasphème de parler d'occultisme chrétien? Tel a été cepen-

---

1. Pour d'autres, la réincarnation est la loi commune. Peu à peu, l'Esprit a conquis un peu de liberté dans son nouvel état d'être, son double s'est peu à peu dissous, et il aspire à la seconde mort. En sa nudité, revêtu seulement du corps spirituel, l'Esprit comprend la nécessité d'une autre incarnation pour continuer à payer ses dettes et se rapprocher du but. Lorsqu'il n'est pas assez évolué pour se décider de lui-même à revenir prendre une forme matérielle, on le guide, on l'endort et on choisit pour lui la famille où il va venir continuer son évolution.

dant l'objet d'une communication de M. Phaneg au Congrès spiritualiste de 1908. Mais on ne saurait croire jusqu'où cette audace blasphématoire est poussée, si nous ne citions.

Après avoir exposé que l'occultiste est le représentant de la science formidable du passé, appuyée par une tradition cent fois séculaire qui n'a jamais varié sur la Nature, l'Homme et Dieu, il explique que cette science morale et divine, ne fait qu'un avec l'Evangile et le christianisme.

Mais l'*Occultisme* n'est pas seulement intellectuel. En donnant à l'Initié une connaissance plus complète de la nature, en le mettant à même de connaître la véritable constitution de l'Homme, et de pressentir la source de toute vie et de toute lumière, en lui montrant comment la Morale est vivante, comment *tout* est vivant, la Science Occulte développe en lui le côté moral et le côté spirituel, et l'homme, alors triplement illuminé, dans son cerveau, dans son cœur, dans son âme, comprend que seul, l'Abîme de Puissance, de Bonté, de Science absolue, de lumière, le centre créateur de tout ce qui vit et respire, peut lui donner la clef universelle de la vie. Voilà pourquoi l'*Occultisme* ne mérite réellement ce nom que lorsqu'il est non seulement spiritualiste, mais mystique, c'est-à-dire *vivant en Dieu*.

Maintenant, pourquoi l'occultiste vrai a-t-il été et est-il *chrétien*, ou plutôt christique? Il y a eu plusieurs courants différents partant du tronc unique de la Tradition primitive, parce que si la Vérité est une, les instruments humains chargés d'en recevoir les rayons, sont multiples. Mais nous pouvons dire que les Initiés de notre Race blanche, Gnostiques, Hermétistes, Rose-Croix, se sont toujours rattachés *au Christ*, dans l'Invisible. En voici la raison: « L'Homme dans son évolution douloureuse vers la lumière, n'a jamais été abandonné. De tout temps, des Etres divins, des Hommes régénérés sont venus sur terre pour l'aider. Chaque race a eu son Sauveur, son aide: Lao-tzé, Krischna, les Bouddhas, les Zoroastres, Odin et tant d'autres sont descendus du Ciel pour eux.

La Race Blanche est venue la dernière sur terre et, comme les autres races, elle a eu son Sauveur, son Révélateur, mais venu le dernier, il a été, pour ainsi dire, le Sauveur par excellence, le Sauveur central. *Il est venu enseigner tout ce que les autres Sauveurs avaient dit et aussi ce qu'ils n'avaient pu ou pas voulu dire.* Seul, il a passé à travers la Mort et l'a vaincue. Chacune de ses paroles est devenue un ange vivant qui est encore présent parmi nous, et Lui-même est toujours avec nous et y sera toujours, ainsi qu'il l'a promis. Ce Sauveur a porté parmi nous le nom de Jésus-Christ et son enseignement est contenu dans l'*Evangile*. Or, tout l'Occulte, la Science intégrale des races humaines, la morale vivante de toutes les nations, le summum de la science, toute la Vérité qui peut être donnée aux hommes, tout cela est contenu dans l'Evangile. Comment pouvons-nous l'y trouver? *En le vivant* chaque jour davantage, c'est cela que tous les vrais Initiés blancs ont su lire non seulement dans le Livre terrestre, mais aussi dans l'Evangile vivant écrit dans les Cieux de toute Eternité. Voilà pourquoi nos grands ancêtres ont été chrétiens. Voilà pourquoi les occultistes blancs d'aujourd'hui essaient de l'être. En un mot, Mesdames et Messieurs, l'*Occultisme* est chrétien *parce que les enseignements du Christ et ses enseignements réels se confondent: Occultisme et Christianisme sont un même mot et n'ont qu'un nom, à eux deux, la Vérité.*

Un pontife de l'occultisme chrétien. — Dans ce même Congrès de 1908, on entendit un discours sur le « Christianisme ésotérique » pro-

noncé par M. Albert Jounet qui peut être considéré comme un pontife de l'occultisme chrétien. Lui-même ne s'est-il pas fait décerner dans la presse, après l'Encyclique *Pascendi*, le titre de chef incontesté des catholiques modernistes (1)? Ceux-ci trouveraient peut être un tel chef compromettant; on verra cependant tout à l'heure qu'il n'est pas sans titre à cette prétention et qu'il y a entre eux, du moins sur les points de départ, un accord incontestable. Ce n'est pas le côté le moins intéressant de la situation.

M. Jounet, auquel nous ne refusons ni la sincérité de l'enthousiasme et des aspirations généreuses, ni la puissance d'esprit et la fécondité du talent, a pris la part la plus active depuis vingt ans à un vaste effort qui, sous le nom de renaissance spiritualiste, tend à une vaste synthèse des antiques hérésies adaptée à l'état actuel de la société et des sciences modernes.

Ecoutons son biographe (2).

Comme la plupart des Français, Albert Jounet est né catholique, mais il appartient à une famille dont les deux branches, paternelle (Jounet) et maternelle (Serret) étaient, dans la majeure partie de leurs membres, républicains, et cela depuis la première Révolution. Il fut donc élevé avec une grande liberté d esprit.

Ses aspirations personnelles le portèrent d'assez bonne heure au mysticisme, sans paralyser une curiosité éclectique qui l'intéressait simultanément à la philosophie, à la littérature, aux différents arts, à la sociologie. La passion de la synthèse le posséda toujours, encore que la tendance religieuse restât dominante en lui.

Le hasard d'une lecture faite à quinze ans lui fit découvrir l'Esotérisme, la Kabbale, le néo-spiritualisme, qui le frappèrent sans doute par ces deux idées: l'une, que les symboles religieux contenaient un sens plus profond, plus rationnel que leur lettre extérieure; l'autre, que le monde invisible pouvait se manifester à l'âme non seulement par des conceptions abstraites ou imaginatives, mais par une action sensible, expérimentale. Il étudia donc avidement et pendant des années l'Esotérisme, celui bien entendu qui demeure attaché à la métaphysique théiste et à un minimum de croyances chrétiennes.

Au cours de cette étude, combinée d'ailleurs avec d'autres études philosophiques, esthétiques, etc... et traversée d'intuitions personnelles, il se formait à lui diverses conceptions religieuses successives, identiques par le sens général, distinctes par des nuances; et ces conceptions s'exprimèrent dans la première série de ses livres: *L'Etoile sainte* (1884), le *Royaume de Dieu* (1887), les *Lis noirs* (1888), le *Livre du Jugement*, Ier volume, (la création, la chute) (1889), le *Livre du Jugement*, 2 volumes (la rédemption) (1892), *Esotérisme et socialisme* (1893), et dans la Revue *L'Etoile* (1889-1895).

En toutes ces publications, sauf pour l'*Etoile sainte*, qui ne renferme rien que d'orthodoxe, il tente une rénovation religieuse sans se soucier d'être ou non d'accord avec le Catholicisme, qu'il combat à l'occasion.

Mais, parallèlement à l'étude abstraite et à l'œuvre littéraire, il avait poursuivi un effort de relation expérimentale et sensible avec l'au delà. Il fut ainsi

1. L'*Intransigeant*, 8 mars 1908.

2. E. Bellot. *A. Jounet et son œuvre.*

amené à faire intervenir dans ses expériences mystiques l'influence des saints et de la mystique catholiques. Enfin, pendant une période de danger pour un être cher, il perçut que l'influence invisible venue de l'au delà catholique était supérieure aux autres influences invisibles; ce qui détermina sa conversion.

Cependant, converti au Mystère catholique divin, et par une influence directe de l'au delà, il ne se rendait point approbateur ni complice des erreurs ou des fautes que le catholicisme humain peut avoir commises dans son histoire. La preuve en est qu'il ne renonçait pas à la rénovation religieuse, seulement il la cherchait désormais dans un catholicisme renové, qu'il n'a cessé de préconiser depuis (1).

Ce catholicisme devait réunir l'enseignement de l'Eglise, en ce qu'il a de *divin*, à toutes les générosités et vérités modernes.

Albert Jounet entreprit donc d'ériger, sous le nom d'*Harmonie Messianique*, « une synthèse qui, dressée entre l'Eglise et le monde nouveau, incorporerait les vérités modernes aux vérités chrétiennes, mais rejetterait les erreurs de l'Eglise et les modernes erreurs. »

L'Harmonie Messianique est, par conséquent, « la concentration de toutes les vérités dans le christianisme intégral et l'adhésion à ce christianisme de tous les hommes qui librement acceptent d'y adhérer. »

Voici, de la même plume, le portrait de ce réformateur philosophique et religieux, qui est en même temps un poète.

Incarnation brune de Lohengrin, son effigie, d'une patine insolite, encadrée de chevelure fine comme une ombre, s'allonge anxieuse avec des lignes émues de jeune Christ. Dans cette estompe, des yeux éplorés, mourants, palpitent doux et tendres, ainsi qu'au firmament embruni le seraient deux étoiles lointaines. Et de cette créature émanent des effluves attractifs, bienfaisants, qui pénètrent, charment, épurent, sa voix chantante, comme un luth berce doucement et suavement transporté dans de beaux rêves... réalités anticipées d'un avenir qu'il croit meilleur. Dans son imprécision insaisissable, nous le voyons là devant nous, présent par l'évocation, nous tempérant de sa sagesse, nous stimulant de sa croyance, Puisse-t-il nous envoûter de lumières et de voyance pour pénétrer l'abscons merveilleux de son œuvre !

Chaque fois qu'un livre nouveau a émané du jeune apôtre, des critiques très sérieux l'ont admiré sans en pénétrer toujours l'essence métaphysique. Eux-mêmes, les initiés, ne savent toujours dire ce qu'ils comprennent. Ils s'entendent, paraît-il, par une intuition attractive, par la sympathie de leurs âmes, par la langue spirituelle, la seule et véritable langue des parfaits, pour eux.

Néanmoins, Albert Jounet sait se faire tout à tous: aux profanes il sait parler la vertu vulgaire, mais sans la moindre vulgarité. Dans sa synthèse messianique, son jet à la force, l'ampleur, la poésie des grands maîtres, et la limpidité des pages sublimes d'exégèse furent admirablement mises par lui à la portée de chacun. Tout le monde comprit cette langue, qui n'est point pourtant la langue de tout le monde.

Sa langue est une plume parlante, sa plume est une langue écrivante, soit qu'il allocutionne un public, soit qu'il articule à un périodique. Qu'il prononce des conférences à l'hôtel des Sociétés savantes, qu'il écrive des chapitres dans son journal, c'est toujours cette pénétrante mélodie qui s'épand

1. C'est là une démonstration par le fait de l'impossibilité de concilier l'occultisme avec le catholicisme. Nous en verrons d'autres exemples à la fin de cette étude.

et qui captive lecteurs ou auditeurs. Son succès dans le double apostolat est considérable, et on est tout surpris, quelque profane qu'on soit, d'ouïr la vérité, tel l'animal qui ne sait pas la musique est charmé par les accords d'un instrument.

Pourtant, il est des heures où le mage dialogue avec un monde supérieur en des termes familiers à l'au delà, mots étrangers à notre sphère. Ce n'est pas le philosophe, mais le poète. De ces confabulations éthérées rien ne nous arrive qu'un bruit de voix dont l'articulation nette nous échappe.

Son *Livre du Jugement*, poème en deux gros volumes, est un écho d'outre-monde devant lequel les plus grands se trouvent les plus petits. Là-dedans, dit le kabbaliste Franck, « on n'avance que lentement, en appelant à soi le » souvenir, l'espérance et la méditation. C'est ainsi que je me représente le » travail des générations reculées, lisant, dès leur apparition, les premières révé- » lations écrites qu'aient reçues les hommes. C'est également de cette façon » qu'on a dû lire les œuvres philosophiques de Pythagore et de Parménide. » Tout cela est très beau, très original, très profond. C'est de la kabbale, de » l'apocalypse et autre chose encore... »

On comprendra que devant de telles immensités intellectuelles nous ne nous hasardions de risquer un vol téméraire, crainte d'en retomber foudroyés. Pour nous, profanes, à de telles hauteurs le vertige s'empare du plus brave; les ailes les mieux empennées doivent se désagréger dans les flammes empyrées, et comme de malheureux Icares on doit rouler dans les flots tumultueux de l'incroyance. C'est la face contre terre qu'on approche de ces symboles, ainsi qu'autrefois les *patriarches devant le Saint des Saints.*

Gardons-nous donc de cette témérité. Aussi bien, un simple coup d'œil embrassant le portique du temple nous permettra d'en entrevoir les profondeurs.

Le gros volume que M. Jounet a écrit pour réfuter les impies blasphèmes de Strada sur Jésus-Christ n'est pas une de ses œuvres les moins curieuses (1). (*Jésus-Christ d'après l'Evangile*, 1900). La préface contient une étude de la foi et de ses rapports avec la science qui donne au distingué représentant de l'occultisme, sinon le droit de se considérer comme le précurseur et le chef des modernistes catholiques, du moins celui de n'être pas renié pour leur frère. Ce rapport n'échappera à personne.

Qu'est-ce que la foi? C'est l'acceptation sous le voile du mystère de la vérité infinie, *telle que Dieu la connaît*, et l'effort à se sanctifier pour mériter de connaître un jour la vérité infinie... Il importe extrêmement de comprendre que, sentant les mystères catholiques en rapport spécial avec la vérité divine, *la foi ne les accepte néanmoins qu'à titre d'éléments du mystère général qui représente la vérité divine et infinie, et qu'elle rejette la responsabilité du détail de ces mystères catholiques sur Dieu.*

---

1. L'écrivain caché sous le pseudonyme de Strada, issu également d'une famille catholique, est mort récemment. Philosophe, poète et artiste, comme M. Jounet, il déploya un immense effort dans la même œuvre de synthèse. Ses publications sont innombrables. L'esprit humain n'a guère réalisé un plus parfait chef-d'œuvre d'égarement. Par une disposition merveilleuse de la Providence, et grâce aux prières de la sœur de Strada, femme vertueuse, le prêtre qui écrit ces lignes a pu pénétrer auprès du philosophe mourant et retourner vers son Créateur cette âme aveuglée par un incommensurable orgueil.

Elle dit: « Mon Dieu, ce que j'accepte sous le voile des mystères catholiques, c'est la vérité que vous possédez. J'accepte les dogmes *dans le sens où vous les comprenez et où vous les acceptez vous-même!* »

En effet, si l'essence morale de la foi est de provoquer un effort de sainteté, son essence intellectuelle, trop rarement comprise, consiste à être l'acceptation anticipée et entière de la vérité infinie, et à ne rien admettre qu'en vue de cette vérité et, pour ainsi parler, dans l'intérieur du mystère général qui le représente.

Cette notion de la foi, exactement conforme à celle des modernistes, permet à M. Jounet d'établir comme eux l'indépendance et l'autonomie de la science. L'exemple dont il tire une comparaison n'est pas heureusement choisi, parce qu'il n'oppose pas une vérité dogmatique à une affirmation scientifique, mais sa pensée n'en est pas moins claire.

Remarquez, maintenant, que foi et recherche indépendante se servant de termes pareils ne disent pas identiquement pareille chose.

Quand je prononce au nom de la foi: « Je crois que Jésus-Christ est né à Bethléem, » cela veut dire: « J'accepte d'avance, *sous le voile mystique* de cette phrase de l'Evangile, la vérité absolue et définitive que Dieu connaît sur la naissance et le lieu de naissance de Jésus-Christ, et je me promets de vérifier cette vérité partielle absolue, car j'espère contempler un jour celle-ci, au Ciel. »

Mais quand je prononce: « Je *sais* ou je *suppose* que Jésus-Christ est né à Bethléem, » alors je parle au nom de la recherche indépendante, et je suis obligé de contrôler et de prouver ce que je prononce.

La foi proprement dite n'est pas obligée de contrôler et de prouver, parce qu'en réalité toutes ses affirmations demeurent mystérieuses *et ne sont que des* SYMBOLES *d'une certitude à venir et céleste.*

On voit donc, à cet exemple fort simple, que foi et recherche indépendante se servant de termes pareils: « Jésus-Christ est né à Bethléem, » ne disent point pareille chose.

Et c'est naturel, puisque foi et recherche indépendante ont fait précéder chacune de termes très différents ces termes pareils, la foi disant: « Je *crois*, » et la recherche indépendante: « Je *sais* » ou: « Je *suppose*. »

La foi, par les termes: « Jésus-Christ est né à Bethléem » affirme une *croyance*, c'est-à-dire *déclare seulement qu'elle s'en remet à Dieu sur cette question*. La recherche indépendante, au contraire, par: « Jésus-Christ est né à Bethléem » affirme une *exactitude* ou une *vraisemblance* qu'elle a dû contrôler et qu'elle doit prouver.

La foi ne peut dire: Je *sais* ou je *suppose* sans cesser d'être foi, sa parole unique est: Je *crois* (exprimée ou sous entendue) (1).

Ce que j'ai montré pour « Jésus-Christ est né à Bethléem, » je pourrais le montrer pour toutes les affirmations de l'Evangile. Dès lors que ces affirmations sont présentées au point de vue de la foi, il en résulte qu'on n'a pas, strictement, à les contrôler ni à les prouver *et qu'il suffit de s'en remettre à Dieu sur les vérités qu'elles symbolisent.*

A nous la confiance de la foi, à Dieu la responsabilité des mystères!

---

1. Le petit enfant du catéchisme n'ignore pas que *croire* c'est *savoir* et tenir pour *certaine* la vérité révélée.

La foi en chacune de ses affirmations particulières et de ses croyances de détail, renouvelle, au fond, l'*acceptation de Dieu et de la vérité infinie* et ne fait pas, en dernière analyse, autre chose que ce renouvellement.

Cela n'empêche pas la foi de sentir l'Evangile et les mystères catholiques en rapport spécial avec Dieu. Mais pourtant elle n'accepte Evangile et mystères *que dans l'intérieur du mystère général qui représente la vérité divine et parce qu'elle admet leur concordance avec Dieu.* C'est donc, en dernière analyse, Dieu qu'elle accepte et, dans la doctrine catholique, ce que la foi, sans le connaître encore, aime, embrasse, d'avance, c'est le *Catholicisme de Dieu!...*

Enfin, n'ayant jamais rien à craindre — car elle accepte Dieu et qui détruira Dieu? — *la vraie foi autorise les chercheurs indépendants à tout explorer et à dire librement ce qu'ils trouvent.*

Quelques esprits jugeront peut-être et trop absolue et trop libérale ma définition de la foi.

Approfondissez, dans son âme, la doctrine catholique et voyez si cette définition ne sort pas de l'âme profonde. L'ère d'effleurer les surfaces est passée. Le temps est venu où l'on creusera jusqu'à l'intime et où, des profondeurs ouvertes, sortiront les absolus qu'elles contiennent. Il faut dégager la foi dans son essence et dans sa force. Il nous faut la vraie foi,supérieure à toute discussion, indestructible à toute critique et libérale à toute recherche.

De cette notion de la foi, M. Jounet tire de merveilleuses applications. Elle lui a permis de découvrir une explication rationnelle de l'infaillibilité qui doit rallier également à ce dogme les libres-penseurs et les croyants. Progrès immense et d'une fécondité sans limite.

Il est clair, tout d'abord, que les mystères catholiques sont infaillibles, à priori, en tant que mystères ou dogmes, car ils se réduisent au mystère général de la vérité connue par Dieu et en partagent l'infaillibilité. Quant au sens qu'ils offrent et aux notions compréhensibles qu'ils présentent, ils sont également infaillibles tant qu'on les présente seulement *au point de vue de la foi*, et non de la recherche indépendante ou de la science qui garde le droit de les vérifier.

L'infaillibilité religieuse de l'Eglise et du Pape se ramène en définitive à celle de la foi, qui se ramène à celle existant en Dieu. Tout théiste, même non catholique, ne peut donc refuser de l'admettre. Bien plus, il y peut même participer. « *Il suffit pour cela d'accepter d'avance, sous le voile des décrets du Pontife, la vérité telle que Dieu la connaît* et de renoncer d'avance à toute conception personnelle que cette vérité ne confirmera point. » On voit qu'en effet ce n'est pas compromettant (1).

Considérée sous un autre aspect, cette infaillibilité du Pape est sacerdotale. « Elle consiste alors dans ceci que les catholiques reconnaissent au Pape, à raison de sa fonction, le droit de formuler seul en décisions définitives *dans l'ordre de la foi*, et d'accord avec la

1. « La recherche indépendante les déclare infaillibles, *latemment*, mais se réserve de vérifier cette infaillibilité et leur accord avec la tradition ». *(L'Eucharistie de la liberté,* p. 8*)*.

Révélation chrétienne, avec l'Ecriture et la Tradition, les points de Dogme et de Morale, et qu'eux-mêmes, catholiques, s'engagent, quelles que soient l'énergie de leurs convictions et la force de leurs preuves, *à ne présenter sur ces points, dans l'ordre de la foi, que des aspirations.* »

Voilà qui demande à être bien compris. Cela revient à dire qu'on demeure parfaitement libre de soutenir les théories les plus contraires aux définitions de l'Eglise infaillible, pourvu qu'on les présente, non pas comme des vérités pour la foi, mais seulement comme une aspiration à les voir ratifiées par la divine et infaillible vérité. Qui pourrait en effet débusquer le penseur de cette position?

M. Jounet s'appuie ici sur une théorie particulière à la Gnose panthéiste, que nous retrouverons plus tard sous la plume d'un écrivain sincèrement attaché de cœur à l'Eglise, M. J. Serre, qui en a fait le pivot de sa synthèse conciliatrice. C'est qu'il n'y a pas d'erreurs absolues, mais seulement des vérités incomplètes.

Si on les complète, en les réunissant à la vérité infinie, elles cessent d'être erreurs. Toute idée proposée au point de vue de la foi est nécessairement unie à l'acceptation d'avance de la vérité infinie. Cette idée est donc toujours implicitement complète, vraie, infaillible. Une idée claire, présentée au point de vue de la foi, peut nous sembler fausse et même devenir fausse, si nous la considérons isolée au point de vue de la recherche indépendante. Mais, dans l'ordre de la foi, cette idée, unie en secret à la vérité infinie, reste vraie. Tâchons de découvrir comment et ne raillons pas au hasard. On est obligé de reconnaître à toutes les idées présentées au point de vue de la foi une infaillibilité pour le moins latente. On a le droit de mieux la dégager. Il ne serait pas intelligent de la nier.

D'où il résulte que toute théorie ou tout système religieux présenté même au point de vue de la foi, comme simple aspiration, se rattache à la vérité infinie, qu'elle jouit en définitive de la même infaillibilité latente que le dogme... et peut narguer celle de l'Eglise et du Pape qui n'est point de nature supérieure. N'est-ce pas ingénieusement conçu?

M. Jounet était donc bien à l'aise, après l'Encyclique *Pascendi*, pour écrire sous le titre de sa brochure *Le Modernisme et l'infaillibilité* cette maxime « Le vrai prime le Pape. » Ecoutons un instant l'occultiste devenu avocat des modernistes.

Une condamnation du Pape tranche-t-elle, *dans l'ordre de la science*, une question scientifique? Evidemment non. La vérité ou l'erreur scientifiques se prouvent, ne se décrètent pas. On peut condamner sans réfuter. On ne peut réfuter sans réfuter. Il y a là une impossibilité absolue, qui tient à la nature des choses. Saint Thomas d'Aquin, le docteur magnifié par le Pape dans l'Encyclique *Pascendi*, démontre qu'il y a des actes impossibles, absolument impossibles, même à la toute-puissance de Dieu. Ainsi Dieu ne peut faire que le passé

ne soit pas tel qu'il a été, qu'une vérité incontestable soit fausse, etc... L'impossibilité de remplacer la réfutation par la condamnation est de même force. *La condamnation n'agit qu'en la sphère de la discipline ecclésiastique et des formules de foi. Mais, en la sphère de la science, elle demeure sans efficacité aucune.* Les hypothèses et les démonstrations, pas seulement d'astronomie, de chimie et de physique, mais d'histoire et de philosophie, se révèlent, au point de vue scientifique, entièrement intactes, aussi longtemps qu'on ne leur a pas opposé des vraisemblances contraires, en cas d'hypothèse, des preuves contraires, en cas de démonstration.

Pour le catholique libéral qui réserve au Pape la faculté de promulguer des formules de *foi*, des symboles *représentant* la vérité infinie dans ce qu'elle a d'extra-scientifique et de mystérieux, la condamnation *n'a d'autre effet que d'interdire qu'on traduise en formules de foi, en symboles de mystère les hypothèses ou les démonstrations condamnées.* Mais, aux regards de la science, malgré la condamnation, hypothèses et démonstrations persistent tant que nulle critique sérieuse ne parvient à les renverser.

Il y a donc un malentendu à la base du décret et de l'Encyclique. Sans préjuger l'erreur ou la vérité de tel ou tel argument des thèses modernistes, on remarquera aisément que les principaux penseurs modernistes, un Loisy, un Edouard Le Roy, un Blondel, un Laberthonnière, ont toujours eu soin de présenter leurs travaux comme des efforts de critique ou d'histoire ou de philosophie et nullement comme des formules de foi. *De là s'ensuit qu'ils n'ont pas pu, l'auraient-ils voulu, avancer d'hérésies. L'hérésie ou l'orthodoxie sont caractères de la foi, non de la science.*

A l'opposé de ce qu'on imagine, elle ne soumet pas les fidèles à l'arbitraire du Pape, elle soumet le Pape au Vrai, et indirectement, au plus humble fidèle, au moindre laïque dès qu'il est capable de *vérifier le Vrai!* Cette question régit le présent et l'avenir du modernisme et de l'orthodoxie, de l'autonomie intellectuelle et de la Papauté. C'est par elle que nous sauverons la liberté dans l'Eglise, et, donc, l'Eglise!

Le champ reste donc ouvert, même pour le catholique, à toutes les découvertes, et aussi à toutes les audaces et fantaisies d'un esprit qui s'égare dans le dédale de ses orgueilleuses conceptions. On pressent quelle carrière s'y donneront des hommes comme M. Jounet. Nous aurons l'occasion de le constater. Un seul trait, emprunté à la même préface de son livre contre Strada. Il se rattache à la Gnose. C'est la réintégration finale de l'humanité en Dieu.

Je l'écrivais plus haut, le Paradis c'est l'homme *transsubstantié* (1) à Dieu. Mais par l'homme c'est tous les hommes qu'il faut entendre et tous les hommes transsubstantiés à Dieu ce sera tous les hommes Christ, toutes les Ames-Christ. Cet Idéal que rien ne dépassera, ce *Théopanthéisme* chrétien, la terre, la chair, le mal, et les systèmes philosophiques révoltés en retardent la réalisation autant qu'ils peuvent....

C'est pourquoi j'ai avancé une interprétation de l'Enfer qui est, selon moi, justifiable par l'ensemble des dogmes chrétiens et qui, assurant *le salut final*

1. Cette expression à laquelle M. Jounet paraît tenir, car il la répète, s'accorde parfaitement avec le panthéisme de la Gnose, mais elle donne un sens complètement faux à la doctrine catholique, en substituant à la vision intuitive l'identification avec Dieu.

de toutes les âmes sans exception (unique moyen de réaliser l'Idéal du Christianisme: toutes les Ames-Christ), *se trouve cependant étrangère à toute hérésie condamnée* (1).

Fidèle néanmoins aux principes exposés précédemment, je ne présente, dans l'ordre de la foi, cette interprétation de l'Enfer *que comme aspiration*. (Avec cela tout est sauf).

Nous n'arrivons enfin au discours sur le christianisme ésotérique qu'après un long détour. Mais il n'était pas superflu de montrer que les principes fondamentaux du modernisme, dont tant de catholiques, même parmi le clergé, demeurent secrètement imprégnés, ouvrent la voie toute large aux erreurs monstrueuses des sectes occultes, qu'ils justifient littéralement la parole du Pape qui appelle le modernisme: le collecteur de toutes les hérésies, et crée parmi ces catholiques un état d'esprit éminemment favorable à leur épanouissement.

On sera même frappé de voir que les mêmes principes modernistes sont étroitement mêlés à cet exposé d'un christianisme gnostique, où se retrouvent les assimilations impies déjà entendues dans le discours de M. Phaneg et l'odieuse profanation du mystère de la Très Sainte Trinité.

La lettre tue. Mais, heureusement, la *lettre meurt*.

L'esprit ne meurt point. Il ne faut donc pas s'effrayer des crises morales et religieuses de notre temps. C'est l'agonie de la lettre. Il faut s'attacher à l'impérissable esprit.

Nul ne pourra s'y attacher mieux que vous, spiritualistes libres et sincères, car ce qui vous intéresse dans la religion, c'est son esprit. C'est l'âme, l'immortalité et Dieu. Les questions de culte, de hiérarchie et de politique absorbent trop certaines Eglises. Cela devient le principal. Quant au Créateur infini, généreux, immensément sauveur, à l'âme immortelle, à ses relations psychiques avec son Père céleste et les autres âmes, enveloppées ou dégagées de la chair, cela devient l'accessoire.

C'est demeuré le principal pour vous, et pour le Christ.

Imaginez que *des chrétiens primitifs* ressuscités pénètrent dans l'un de vos groupes d'étude. Ils n'y seraient pas dépaysés. Le souci de l'Au-Delà, l'union psychique avec Dieu et les chères âmes disparues, les phénomènes de prémonition et d'inspiration, de voyance, passionnaient, autant que vos groupes, les assemblées des premiers chrétiens. Et les *charismes* d'alors *impliquaient ce que nous appelons aujourd'hui le psychisme*.

Mais imaginez ces chrétiens primitifs ressuscités pénétrant dans telle réunion sacrée où un maître décide l'avenir de l'Eglise. Ils y seraient fort dépaysés. Le souci de l'En-Deçà leur y paraîtrait l'emporter sur le souci de l'Au-Delà et le goût de conserver le pouvoir en ce monde sur le goût d'explorer l'autre monde. Les chrétiens antiques s'ébahiraient du Jésus nouveau, le Jésus caporaliste...

1. L'éternité des peines est une vérité de foi, clairement et fréquemment exprimée dans l'Evangile, *(ite, maledicti, in ignem æternum)*, affirmée dans le symbole de saint Athanase, confirmée par le IVe Concile de Latran, impliquée dans plusieurs canons du Concile de Trente et solennellement professée par l'Eglise.

Mais le Christ véritable a dit: « Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra ». Et il serait légitime d'en conclure: « Celui qui voudra sauver son autorité la perdra ». Car, dans l'ordre divin, ce qu'on veut garder pour soi-même, à tout prix, on le perd, et l'on sauve ce qu'on abandonne à Dieu.

... Préservons-nous d'imiter ces esclaves des choses du dehors, ces hallucinés du visible. Ne cherchons pas comme eux le Christianisme dans l'extérieur le plus épais, dans la politique et l'oppression. *Ne le cherchons même pas d'abord dans son histoire et les faits externes de l'Evangile. Mais cherchons d'abord le Christianisme dans l'intérieur. Et découvrons-le au fond de notre âme* [1]. *Par la foi, l'expérience intime, la mystique et la raison, par le concours lucide et ardent de toutes nos facultés*, acceptons et arrivons à vivre et à prouver, en nous, les vérités religieuses primordiales, le Dieu infini, la vertu, l'immortalité, *l'espoir du salut de tous et de l'éternelle gloire en Dieu.* La foi nous fait accepter ces vérités. L'expérience intime et la mystique nous les font sentir et vivre. Enfin la raison nous les prouve. Car notre raison démontre que l'Infini est sans limites, dans la durée comme dans l'espace, qu'il ne manque pas des facultés, intelligence, amour et volonté qu'il nous donne et que le néant s'atteste impossible. Or l'Infini possédant volonté, intelligence, amour c'est Dieu même, la vertu n'est que la subordination du moi à l'Infini, l'immortalité résulte de l'impossibilité du néant. Et l'espoir du salut de tous et de l'éternelle gloire en Dieu n'est que la déduction logique de cette immortalité et d'un Dieu sans limites dans sa miséricorde comme dans son existence.

... Appuyé sur ces vérités, ayant senti et prouvé le Divin et l'humain, nous pouvons méditer par la raison, accepter par la foi l'union suprême de ces deux termes, le plus haut idéal concevable: l'Homme-Dieu.

Et tous les autres mystères du Christianisme, nous les ramenons à l'état d'expressions, de dépendances de cette vérité générale: *la divinisation humaine.*

En discernant au fond de nous le Christianisme ésotérique essentiel, nous acquérons l'intuition qui nous permet de le saisir dans les textes de la Tradition. Suivre la méthode opposée, apporter un texte à ceux qui n'ont pas ranimé en eux-mêmes l'intuition à la fois mystique et rationnelle, c'est incohérent. C'est exiger la fonction sans le concours de l'organe. Ouvrez l'Evangile devant un homme qui dort. Il ne lira pas. Il faut le réveiller. Or, tels que la nature nous a faits, nos aptitudes religieuses sont assoupies. Il faut les réveiller au contact de la lumière intérieure. Et, quand elles ont lu, en nous, le Christianisme vivant, alors elles peuvent le relire, à travers nos yeux de chair, dans le Christianisme textuel, traditionnel.

Et le Christ idéal, évoqué d'abord dans notre esprit, nous le retrouvons dans le Christ historique.

Cette méthode qui commence par Dieu et l'âme et non par l'extérieur, pas même par la vie terrestre de Jésus, *la Tradition l'autorise.* Ce n'est point une fantaisie moderne. C'est la méthode de l'Evangile selon saint Jean. Car saint Jean commence par « la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », la révélation de Dieu à l'âme, et il ne traite qu'ensuite du Verbe fait chair, du Christ de l'histoire. *C'est la méthode logique et définitive.* Saint Jean, écrit après les Synoptiques, doit leur être regardé comme supérieur. Là aussi il faut dire: « Les derniers seront les premiers ».

L'accord entre catholiques avec les spiritualistes et théistes sera

1. C'est l'immanence vitale.

d'abord facilité par l'abandon de la divinité de Jésus-Christ. Car M. Jounet qui croit la défendre en vient à la nier formellement.

Ses formules, plus captieuses encore qu'inexpérimentées, sont nettement la négation du mystère de *Dieu fait homme*. Au surplus, cet apôtre de la divinisation humaine ne laisse pas percer de plus évident souci que de repousser l'unique moyen choisi par notre Dieu infiniment bon pour ramener à sa destinée éternelle l'homme déchu.

L'Homme-Dieu ne signifie pas l'homme substitué à Dieu.

Le Christianisme du dehors, exotérique, si, dans sa doctrine officielle, il n'a jamais voulu ou jamais osé une pareille substitution, l'a rendue possible dans les tendances inconscientes de bien des fidèles, par la manière obscure dont il s'est exprimé et par l'orientation qu'il a laissé prendre au culte.

La doctrine théorique défend, saint Thomas d'Aquin le précise, de dire que Jésus, en tant qu'homme, est Dieu.

Néanmoins, la plupart de ceux qui n'adoptent pas le Christianisme ou qui l'ont quitté, gardent l'impression que l'homme Jésus est Dieu dans le Christianisme.

Et ce n'est pas tout à fait leur faute. On aurait dû nettifier, par des divulgations populaires et claires, *qu'en l'être complexe Homme-Dieu, c'était Dieu seul qui était Dieu, ainsi qu'en nous c'est l'âme qui est âme.*

Et l'on aurait dû réserver très nettement, très évidemment à Dieu la même place souveraine et sans égale dans la prédication et le culte que dans la doctrine.

Il ne faut jamais perdre de vue les vérités premières qui dominent les autres et que nulle spéculation théologique ultérieure n'a le droit de changer. Ce qu'il y a d'abord de certain, dans le mystère de la Trinité, c'est que Dieu est unique; dans le mystère de l'Incarnation, c'est que Dieu seul est Dieu; dans le mystère de la Rédemption, c'est que Dieu nous sauve. Et aucun développement, aucune subtilité n'ont licence d'affaiblir ces certitudes. Les Eglises chrétiennes oublient trop souvent l'esprit sinon la lettre officielle de ces grands axiomes. Tout va, chez les protestants, au Christ, auteur de la justification; chez les catholiques, au Christ mystique, à l'Eucharistie, à la Vierge et aux Saints. *On dépouille l'Eternel de ses prérogatives.* Inconsciemment, les Eglises tendent à faire de Dieu le roi Lear de la religion.

Nous, chrétiens ésotériques, nous maintenons rigoureusement, au contraire, les axiomes qui obligent les mystères du Christianisme au respect absolu de l'Eternel et de la raison. Et ce respect, cette authentique et lucide orthodoxie facilitent notre accord avec les spiritualistes et théistes libres que choquent, à juste titre, les hérésies, les idolâtries d'allure et d'accent des orthodoxies prétendues.

Pour bien comprendre la page sur la Trinité ésotérique, il faudrait avoir présente à l'esprit la théorie monstrueuse et satanique de la Gnose qui introduit l'élément féminin dans le sein de l'adorable mystère et promet le salut à l'humanité par l'apparition d'une femme-Dieu, sous l'image de laquelle Lucifer, nous le dirons plus tard, séduit et fascine ses adeptes. Mais nous citons ici ce passage pour le développement du christianisme ésotérique. Il s'éclaircira plus loin.

L'orateur appuie sa démonstration sur la loi du ternaire déjà connue

et sur celle d'analogie. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. Mais, comme nous l'avons dit, c'est le raisonnement inverse.

Après avoir déduit l'unité en Dieu, il ajoute

Et si l'on contemple l'Humanité et la nature, la distinction la plus puissante, la plus générale qu'on y observe, c'est la polarité, la sexualité, avec leurs trois termes, équilibre, expansion virile, attraction féminine [1]. Elle se retrouve dans l'esprit sous forme de trois pouvoirs intellectuels et moraux, l'équilibre, l'expansif et l'attractif. C'est un ternaire spirituel analogue qui, en Dieu, constitue la Trinité. Il ne faut pas méconnaître, sans pourtant confondre la chair et l'esprit, le caractère moralement viril de l'expansion divine et le caractère moralement féminin de la divine attraction. La Trinité ainsi comprise s'harmonise, en effet, avec la chaîne immense de toutes les polarités créées. Elle repose sur des vérités naturelles, évidentes et sans nombre, qui la confirment. L'électricité, l'aimant, les couleurs complémentaires, les acides et les bases de la chimie, les hémisphères de la terre, les soleils et les planètes, les étoiles conjuguées, les polarités des plantes, des animaux, du corps humain et de l'âme, tout témoigne *en faveur de la Trinité ésotérique et profonde.* La Trinité exotérique, où l'élément féminin se dénonce à peine indiqué dans le symbole de la Colombe, est loin d'offrir autant de certitude et de sérieux.

On se demande pourquoi l'expansion virile s'est manifestée de préférence dans le monde, pourquoi le Verbe descendit en Jésus plutôt que l'éternelle Colombe dans une femme. Peut-être que, si la Divinité avait paru avec une âme et une forme de femme en ce monde, elle l'aurait trop sauvé. La Divinité-Femme se serait attachée à son œuvre avec plus de détail et de ténacité. Et, surtout, elle n'aurait pas laissé les domestiques, les prêtres, devenir maîtres et refaire, pour la plier à leur commodité, l'œuvre de la Maîtresse. Le monde ne méritait pas, sans doute, un salut aussi achevé.

Peut-être encore, vu la tonalité attractive du Féminin divin, est-ce en mode attractif, en mode de surassomption, au cœur du Paradis, que s'accomplira, un jour, l'Incorporation de la Femme-type dans la Divinité, alors que c'est en mode expansif et du Ciel vers la Terre, que s'est accomplie l'Incarnation de la Divinité dans l'Homme-type.

Du reste, le prodige qui s'est effectué avec une intensité suprême dans le Christ et qui s'effectuera peut-être, un jour, avec une intensité complémentaire dans la Vierge (2), est opérable avec une intensité moindre, dans chaque homme, chaque femme.

Enfin, sous des termes à peine voilés, le christianisme ésotérique refuse de devoir le salut à la bonté de Dieu, à sa grâce dont la distribution demeure pour le catholique un mystère adorable. Pas d'exception. Et c'est comme application du *Karma*, de l'inexorable *loi* des théosophes, qu'il promet à tous les hommes leur « transsubstantiation » en Dieu.

---

1. Ce sont, on le verra plus tard, les trois déterminations que la Gnose établit en Dieu. L'équivalent de ces trois termes se retrouvera dans celle de la vérité qui est, selon les gnostiques, l'équilibre entre deux erreurs opposées.

2. Allusion à l'avènement du Saint-Esprit dans une femme que nous verrons attendue par la Gnose.

Un des motifs qui font rejeter le Christianisme par beaucoup de penseurs modernes, c'est que le Christianisme exotérique enseigne ses mystères comme des caprices, des exceptions tandis que pour la science et la philosophie modernes, tout est loi.

Mais le Christianisme ésotérique comprend différemment les mystères. S'il admet des intensités particulières de l'action d'une loi (et la science ne les repousse pas *a priori*), il ne les sépare pas, cependant, de la loi générale. Aujourd'hui, le grand public est mûr pour cette manière de penser secrète de l'élite ancienne. Il veut, après le Christianisme d'exception, le Christianisme-loi. Or, la doctrine chrétienne ésotérique révèle une présence de Dieu en chaque homme, chaque femme et la possibilité, pour quelques-uns dès ici-bas, pour tous au moins dans la vie future, d'une sorte d'*Incarnation personnelle*. Cette présence, cette possibilité sont la loi générale dont la vie du Christ constitue l'intensité suprêmement divine.

Saint Paul avoue une sorte d'Incarnation dès ici-bas en lui quand il déclare: « Je complète, par mes souffrances, la passion de Jésus », et: « Ce n'est pas moi-même qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Cet état sublime, que des héros comme saint Paul atteignent en ce monde, tous peuvent l'atteindre graduellement dans l'Au-Delà. Donc, à l'avenir d'immortalité des théistes, des spirites et des occultistes non chrétiens, le Christianisme ésotérique ajoute un avenir de *divinisation universelle*.

Et, voilà bien des siècles, l'orthodoxe saint Grégoire de Nysse proclamait, sans être entendu, cette universalité: « Nous ne doutons pas, disait-il, que tous seront un seul corps du Christ et que l'image de Dieu resplendira en tous également. »

C'est la formule du progrès absolu, l'égalité, la fraternité et la liberté en Dieu et à un degré que la Révolution n'osa pressentir.

C'est l'espoir inouï de la ferveur et de la grandeur humaines. Et, comme Dieu nous aime, c'est aussi l'espoir de Dieu!

En terminant ce premier article, je sens le besoin de m'excuser encore auprès du lecteur, d'affliger sa foi en déroulant sous ses yeux tant d'impiétés et de blasphèmes. Il faut cependant qu'il s'arme de courage. Il nous reste un triste chemin à parcourir. Mais la conjuration contre Dieu, contre son Christ et son Eglise est devenue si audacieuse, elle trouve tant de catholiques mal préparés à se défendre contre elle, que la première préservation nécessaire est d'en dévoiler toute l'horreur.

II. — LA GNOSE.

La lutte contre la Gnose fut le grand effort doctrinal de l'Eglise au second siècle. Le Gnosticisme représentait un double effort de la pensée philosophique et de la pensée religieuse. Le premier cherchait à absorber le christianisme en le transformant en une philosophie religieuse; l'autre tendait à lui trouver un sens plus profond que ne comportait la simplicité de l'Evangile et à le transformer en une mysta-

gogie d'initiations et de rêves. Dans les deux cas, c'était une science plus haute (gnosis) qui prétendait se substituer à la foi commune et ordinaire (pistis). Le gnostique était censé comprendre sa foi et en avoir percé le mystère.

Les écrits gnostiques ayant pour la plupart disparu, il est difficile de savoir ce qu'ont été au juste les systèmes gnostiques des cinquante premières années — de 120 à 170 environ — et la doctrine précise qu'ont professée ceux qui les ont d'abord émis. En l'état de nos connaissances des systèmes gnostiques du IIe siècle, il ne semble pas possible d'en donner une classification satisfaisante; néanmoins, on peut les partager en deux grandes catégories : ceux qui ont emprunté aux religions syrienne, chaldéenne et perse, pour composer la gnose *syrienne* (Simon, Ménandre, Saturnin, les Ophites, etc...) et ceux qui ont emprunté à la religion de l'ancienne Egypte pour composer la gnose *alexandrine* (Valentin et ses disciples, Basilide, Carpocrate, les docètes, etc...).

Le Docteur Papus, dans son *Traité de science occulte*, donne une division plus détaillée . 1o *Groupe primitif* ou *palestinien*, avec Simon-le-Mage, Ménandre et Cérinthe, comme protagonistes; 2o *Groupe syriaque*, avec Saturnin ou plutôt Satornilus et Bardesanes; 3o *Groupe égyptien*, le plus nombreux et le plus intéressant, avec Basilide, Valentin et les Ophites; 4o *Groupe sporadique*, avec Carpocrate et son fils Epiphane; 5o *Groupe asiatique*, avec Cerdon et Marcion, auxquels selon le F.· Fabre des Essarts, *alias* SYNÉSIUS, *Patriarche de l'Eglise Néo-Gnostique Valentinienne*, il y a lieu d'ajouter Manès.

La gnose constitua certainement pour l'Eglise un péril considérable. Plusieurs des hommes qui la dirigeaient étaient d'une pénétration peu ordinaire, capables de vues synthétiques, éloquents, offrant parfois dans leur vie une régularité morale qui augmentait leur autorité. A l'Eglise, ces hommes venaient offrir précisément ce qui lui manquait encore, une conception d'ensemble de l'histoire et de l'œuvre du salut, une philosophie du christianisme et de ses rapports avec le paganisme et le judaïsme, une intelligence plus profonde de sa foi. Il est vrai qu'ici, en prétendant éclairer cette foi, la gnose la détruisait : sur presque tous les points fondamentaux, elle se trouvait en contradiction avec l'Evangile; elle ruinait sa simplicité et sophistiquait son enseignement. Elle n'était que la sécularisation aiguë du christianisme, une philosophie substituée à la révélation, une tentative du paganisme pour continuer de vivre sous le couvert de l'Eglise. Mais néanmoins, cet étrange alliage habilement présenté à des esprits curieux et insuffisamment affermis ne pouvait que leur offrir infiniment d'attraits. On le vit bien à la vogue qu'obtint le gnosticisme, aux efforts que sa défaite nécessita de la part des controversistes, et au

soin que mit l'Eglise à anéantir, autant qu'elle le put, son souvenir et sa littérature (1).

Dans la suite des siècles, les sectes occultes qui se formèrent au sein du christianisme, et la Franc-Maçonnerie elle-même (2), n'offrirent presque toutes qu'une adaptation plus ou moins grossière des erreurs gnostiques à l'état contemporain de la science religieuse et profane, et souvent en revendiquèrent la tradition comme leur propre héritage.

La restauration de la Gnose. — Un grand effort a été tenté en France dans ces vingt dernières années pour restaurer cette tradition et réorganiser la Gnose. Les diverses sectes qu'on a vu surgir depuis la même époque s'inspirent, nous l'avons déjà constaté, à cette source commune. Mais cet effort demande une constatation particulière.

La Gnose a été rénovée en 1888 par Jules Doinel, archiviste départemental du Loiret et membre du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient de France (3). Une charte de 1022, écrite de la main du chancelier épiscopal, Etienne, avait ramené son attention sur ce personnage, l'un des quatorze hérésiarques brûlés, le 28 décembre 1022, à Orléans, pour avoir pratiqué et professé la doctrine gnostique.

Doinel se sentit soudain possédé d'un ardent amour pour la Gnose et se donna la mission d'en recueillir les débris épars ou plutôt d'en renouer et rajeunir l'antique tradition. Il ressuscita l'Eglise gnostique dont il se fit le premier Patriarche sous le nom de Valentin II. Fort du principe cher à toutes les confessions gnostiques, dit son successeur, le Patriarche Synésius (Dr Fabre des Essarts) : « le sacerdoce peut être conféré dans toute sa plénitude par simple influx divin, sans l'action d'un signe initiatique », il n'alla demander ses pouvoirs à aucun centre d'initiation. « Il était prêtre de par l'action de ce mystérieux influx et crut pouvoir légitimement s'écrier : « C'est l'Éon Jésus lui-même qui m'imposa les mains et me sacra évêque de Monségur (4). » Le F.·. Doinel groupa de hautes intellectualités. Un synode ne tarda pas à être constitué et, en 1893, consacra son titre d'évêque de Monségur dont il avait déjà été investi par voie intuitive. Une hiérarchie s'établit. Plusieurs évêques furent créés. Ecoutons Synésius raconter sa propre élection :

« Plusieurs ordinations eurent lieu dans les formes déterminées par le Rituel, en un modeste sanctuaire situé rue de Trévise, que la librairie Chamuel avait bien voulu mettre à la disposition des néo-gnostiques.

---

1. Tixeron. *Histoire des dogmes dans la théologie ancienne.*

2. « La Gnose, a écrit le T.·. Il.·. F.·. Albert Pihe, est la moelle de la Franc-Maçonnerie ». *La Gnose,* mars 1910, p. 82.

3. Ce détail est donné par *La Gnose,* mars 1910, p. 84.

4. Le titre d'évêque de Monségur est un souvenir des Albigeois auxquels les gnostiques affirment se rattacher.

« C'est là que celui qui écrit ces lignes fut consacré évêque de Bordeaux par S. G. Valentin, avec les évêques de Toulouse et de Concorezzo comme assesseurs.

« Le cérémonial et les costumes sacrés étaient alors réduits à leur strict minimum. Le consécrateur avait pour unique ornement une large écharpe de soie violette, bordée de galons d'or, avec une colombe d'argent entourée de rayons, brodée sur la partie qui recouvrait les épaules.

« Les trois évêques imposèrent les mains au récipiendaire, puis pratiquèrent les symboliques apolytroses et lui firent prêter serment de fidélité à l Eglise gnostique, serment qu'il a rigoureusement observé jusqu'à présent, et qu'il espère observer toujours, avec l'aide des T. S. (Très Saints) Eons. »

La grâce divine a des desseins et des ressources insondables. L'initiateur de ce mouvement satanique, J. Doinel, le Patriarche Valentin II, détesta ses erreurs et revint au catholicisme. En décembre 1895, la nouvelle suivante fut communiquée aux évêques gnostiques: « Doinel a abjuré la foi gnostique entre les mains de l'évêque catholique d'Orléans. Il lui a remis ses insignes patriarcaux, s'est confessé et a communié solennellement dans la cathédrale. » Dans un livre écrit après sa conversion, dont nous allons parler, Doinel dit que son pallium a été offert en ex-voto à Ars, pour être placé sur l'autel de sainte Philomèle. M. le chanoine Convers, curé d'Ars, a certifié par une lettre du 29 avril 1910, avoir reçu en effet un pallium qui lui fut envoyé par l'archevêché de Lyon, et qu'il crut être celui d'un schismatique oriental. Il le fit défaire et s'en servit pour couvrir l'autel de la sainte Vierge dans la vieille église d'Ars, où il est encore. Les restes de ce pallium répondent bien à la description que Doinel en fait dans son livre.

L'hérésiarque converti se sentit pressé du besoin de réparer autant qu'il était possible le mal dont il avait été l'auteur. Sous le pseudonyme de J. Kostka (il attribuait en partie à saint Stanislas la grâce de son retour), il écrivit dans la *Vérité française* une série d'articles alors fort remarqués, où se trouvent les détails les plus singuliers sur les sectes occultes et en particulier celle des gnostiques, et un aperçu du rituel liturgique ainsi que des mystères sataniques qu'elles célèbrent et de ceux de la Franc-Maçonnerie. Ces articles furent plus tard réunis en volume sous le titre de *Lucifer démasqué*. Il y règne un ton de foi et de repentir d'une note si juste, à la fois si profonde et si mesurée, une réserve si sincèrement chrétienne au milieu de descriptions abominables et de révélations où rien n'est écrit pour satisfaire la curiosité, qu'il est impossible de ne pas accorder une grande valeur à ce témoignage. Le livre de M. Doinel ne saurait être comparé à certains ouvrages d'autres pénitents, d'un style tout différent.

Les Gnostiques ont prétendu que Doinel était revenu à eux. Lors même que, sous le coup des persécutions auxquelles le converti fut en butte, il serait vrai qu'il ait fait retour au gnosticisme, ses révélations sont trop conformes aux faits et aux documents qu'on a pu recueillir

par ailleurs, pour que ce changement autorise à n'en pas tenir compte. Mais ce sont les assertions intéressées des Gnostiques qui doivent être écartées. Non seulement elles sont suspectes, mais on leur a opposé le témoignage le plus digne de foi. Doinel, en revenant au gnosticisme, aurait humblement accepté un poste secondaire dans la hiérarchie et changé son nom de Valentin en celui de Simon. Synésius a adressé à M. de La Rive, directeur de la *France chrétienne* (1), la copie de deux lettres du primat Simon où celui-ci aurait démenti le fait de son abjuration de la foi gnostique et expliqué qu'il avait feint une conversion dans l'espoir sincère de réconcilier l'Eglise avec la Gnose.

Cette explication est malheureusement impossible à concilier avec l'état d'esprit que dénotent les articles de J. Kostka, qui ne peut faire aucun doute pour l'interprète attentif d'un document humain, et avec les révélations redoutables que ces articles contiennent sur les mystères gnostiques et maçonniques. Celles-ci ne sont pas créées de toute pièce, mais consistent en grande partie dans le commentaire de textes et de faits dont la réalité est parfaitement établie. Mais, en outre, à ces assertions, un écrivain catholique bien connu, M. Georges Bois, avocat à la cour d'appel de Paris, très instruit des sciences occultes, oppose le récit suivant qui a été publié par le journal *le Lorrain* de Metz, et reproduit par *l'Univers* du 18 avril 1908.

M. Doinel, homme d'une intelligence étendue, et d'une culture littéraire distinguée, mais aussi d'un tempérament ardent, avait commis l'erreur, après une éducation chrétienne, de faire quelques pas imprudents dans une voie mauvaise: le spiritisme, l'occultisme, les initiations maçonniques et gnostiques. Là, il avait trouvé des complices, des amis et des chefs qui étaient charmés du parti qu'on pouvait tirer de lui. Emporté de son côté par la fougue qui lui était naturelle, il avait marché à pas de géant dans les sentiers défendus, y avait usé sa jeunesse et son âge mûr.

Il sortit de ce mauvais pas au déclin de la maturité. Il fut dans son repentir aussi résolu qu'il l'avait été dans l'erreur.

C'est lui qui signait du pseudonyme de Jean Kotska, dans la *Vérité*, une série d'articles très remarqués, il y a près d'une dizaine d'années. Il s'appelait de son vrai nom Jules Doinel du Val Michel. Il était archiviste départemental, fondateur d'une loge d'Orléans, haut dignitaire de la franc-maçonnerie et de la gnose... Je n'ose me flatter d'avoir été l'instrument de la conversion de Doinel, mais il me sut gré d'avoir tendu vers lui une main cordiale. Sa sincérité n'était pas douteuse...

On mit en doute sa persévérance.

Ses anciens amis, d'ailleurs, n'auraient pas demandé mieux que de le reconquérir. Ils avaient besoin de lui, ils n'avaient pas su le remplacer. Ils suivaient avec une certaine inquiétude son œuvre de retour chez les catholiques et remarquaient avec joie le peu de profit qu'il en avait retiré. Il était pauvre et sa conversion lui avait fait perdre des emplois dont il avait besoin pour faire vivre sa famille. Bientôt le bruit courut que Doinel était redevenu gnostique.

---

1. Nº du 20 mai 1910.

Il en fut sans doute impressionné péniblement, mais pas découragé. Un malheur posthume l'attendait...

Dans une revue, je retrouve tout récemment ce mensonge affirmé: Doinel est redevenu gnostique vers la fin de sa vie découragée.

M. Doinel avait demandé en vain aux gnostiques de lui rendre certains de ses anciens écrits qui étaient restés entre leurs mains. On a refusé de les lui restituer et même on les a publiés comme ayant été composés par lui après l'époque de sa conversion, pour faire accroire qu'il était vraiment retourné au gnoticisme.

Je tiens à dire, pour l'honneur d'un homme qui a été mon ami, qu'il n'a pas été, même un instant, découragé. Et il y avait du mérite, car son épreuve a été dure. Elle a été acceptée jusqu'à son terme dans un esprit de résignation et d'expiation. Il n'eut pas même un mot d'amertume pour ceux qui croyaient à son apostasie.

Doinel est mort d'une crise d'emphysème cardiaque pulmonaire dans la nuit du 16 au 17 mars 1902. Il était seul dans une chambre d'hôtel à Carcassonne. Son agonie dans l'abandon a dû être affreuse; mais le matin, sa logeuse le trouva mort à genoux sur son lit, son chapelet passé autour du cou.

Il avait l'habitude de m'écrire. Je ne puis citer que des extraits:

« 22 janvier 1902: « Cher monsieur et ami, merci de votre lettre. Elle m'apporte un vrai parfum d'amitié chrétienne... Je suis comme tout le monde entre les mains de Dieu. *Une bonne confession générale m'y a mis plus que jamais*. Je me suis rappelé votre parole: « il est bon d'être toujours prêt. Vous rappelez-vous? C'est ainsi qu'il est bon d'être aimé par des amis chrétiens. »

Le 20 février, à propos de la mort d'une femme de lettres qui avait grand peur de l'enfer tout en vivant dans un milieu incrédule où elle mourut sans sacrements: « L'exemple que vous me citez m'a fait mieux encore apprécier les bontés de Dieu pour nous. Vous d'ailleurs, vous n'avez pas à expier de longues années de péché, d'occultisme et de révolte.. Quant au bonheur que vous me souhaitez, il ne repose que sur celui qui nous a aimés et qui a versé son sang pour nous. Le reste est sacrifié depuis longtemps. »

Encore une citation. Celle-ci du 3 mars 1902. Malgré son état de santé il se déplace de Carcassonne à Toulouse pour assister à une fête. *C'est quinze jours avant sa mort: « Je vais assister le 7 à la fête de saint Thomas d'Aquin chez les Dominicains*. Je descends... Si vous avez quelque chose à me dire écrivez-moi là. »

Ce que j'avais à lui dire fut lu par une personne amie, pendant la veillée mortuaire. Sa persévérance dans la conversion me semble prouvée.

La retraite de Doinel eut pour conséquence une division au sein de l'Eglise gnostique. Il arriva même que, tandis que Synésius niait la conversion de Doinel au catholicisme, M. Bricaud, qui avait pris le nom de S. B. le Patriarche Jean II, en soutint la sincérité en le déclarant incapable de supercherie.

A la fin de l'année 1907, fut fondé, sous la direction du patriarche Jean II, le *Réveil gnostique*, revue qui paraît tous les deux mois. Par suite de ces divisions, Synésius, qui prétend également au titre de Patriarche de France, fonda *La Gnose*, revue mensuelle, à la fin de 1909.

A son début, le *Réveil Gnostique* s'intitulait: « *organe de l'Eglise*

gnostique. Catholicisme ésotérique ». En janvier 1909, il est devenu, sur le papier du moins, « *organe de l'Eglise gnostique universelle: catholique gnostique* ». De son côté, *La Gnose* s'intitule: « *organe de l'Eglise gnostique universelle* ». Celle-ci porte sur sa couverture une combinaison d'emblèmes maçonniques et gnostiques dont la *France chrétienne* a donné une analyse détaillée (9 décembre 1909).

M. Bricaud (Jean II) explique ainsi l'origine de son Eglise.

Nous devons dire aussi que nous ne sommes en aucune façon le successeur de S. G. ✝ Doinel qui sous le nom mystique de Valentin II tenta de rénover une Eglise gnostique Néo-Valentinienne. Nous n'avons jamais connu le patriarche Valentin II. Sa tentative de rénovation Valentinienne ne donna pas de résultat pratique et fut en grande partie désorganisée par suite de sa conversion à l'Eglise romaine. Nous n'avons connu S. G. ✝ J. Doinel que comme évêque de Carcassonne, après son retour au Gnosticisme *chrétien moderne* et non *Valentinien* (1). Il s'était rallié d'une façon complète à la Gnose moderne préconisée par S. G. ✝ Sophronius. Voilà pour ce qui concerne S. B. Valentin II.

Quant à l'Eglise gnostique universelle (catholique gnostique), qui date de trois ans à peine, elle n'a par conséquent jamais eu aucun rapport avec l'ancienne Eglise Néo-Valentinienne.

Elle a adopté les principes et le symbole de l'Eglise gnostique moderne tels qu'ils ont été fixés au Concile de Toulouse en 1903 par S. G. ✝ Sophronius, et auxquels, ainsi que nous l'avons dit plus haut, S. G. ✝ Doinel avait donné son adhésion. Nous sommes le Ier Patriarche de cette Eglise. C'est donc bien à tort que certains journaux croient devoir faire remarquer que nous ne sommes pas le successeur de S. B. Valentin II. Nous ne prétendons nullement l'être.

De même que S. G. ✝ Sophronius, à plusieurs reprises, a protesté jadis dans *La Gnose Moderne* contre cette tendance que l'on a de nous confondre avec les gnostiques Valentiniens, nous protestons à notre tour, ne tenant nullement à cette confusion.

Voici le programme de ce gnosticisme *chrétien moderne:*

L'Eglise catholique gnostique a pour but essentiel de restituer à l'humanité son unité religieuse primitive, c'est-à-dire, en lui faisant rejeter les erreurs d'où sont sorties les différentes religions, d'établir et de répandre une Religion conforme à la tradition universelle et par là véritable catholique.

Elle ne prétend s'imposer aux consciences, ni par la force du pouvoir civil ou militaire, ni par de vaines menaces de châtiments d'outre-tombe, ni par de fallacieuses promesses de récompenses futures.

Basée, d'une part, sur la tradition universelle (de tous les peuples civilisés) et non pas seulement sur la tradition hébraïque de la Bible (2), et, d'autre

1. C'est cependant le même Jean II qui écrivait dans sa revue, en réponse à Synésius, en mars 1909 :

« Il n'est pas bon de laisser se créer des légendes. Nous comprenons fort bien à quel mobile a obéi M. Fabre des Essarts, en essayant de nier la conversion de † Valentin II. Mais la vérité importe avant tout. Disons-le hautement, nous ne croyons pas à la *protestation énergique* de notre regretté frère † Doinel. Mystique, dans toute la force du terme, et par-dessus tout sincère et franc, il était incapable de jouer un « double jeu ». Sa conversion fut réelle. »

2. C'est un point par lequel la Gnose se distingue de la Kabbale.

part, sur la philosophie et la science moderne, ses vérités se présentent non seulement comme objets de foi, mais comme objets de démonstration philosophique et scientifique; elle ne s'adresse qu'à la raison qui est la même chez tous les hommes.

L'Eglise catholique gnostique est large et tolérante. Elle respecte les coutumes et les lois de tous les peuples, ce qui lui permet d'admettre tous les hommes, de toutes nationalités, de toutes langues, de toutes races, nés et élevés dans n'importe quelle religion.

Elle recommande à ses membres que, dans toutes les circonstances de la vie, ils se prêtent un mutuel appui et se traitent en *frères*.

Voici, d'autre part, extraits de *La Gnose*, les statuts de l'Eglise de Synésius.

I. — Le gnosticisme est une doctrine philosophique et traditionnelle. Il a pour but de restituer l'unité primitive religieuse.

II. — Le gnosticisme ne s'impose aux consciences ni par la violence ni par la menace de châtiments après la mort.

Science Intégrale; de ce fait, son enseignement comporte une doctrine évolutive,
III. — Il professe, conformément à son titre, que la religion véritable est la
qui s'ouvre toujours aux progrès successifs et indéfinis de l'intelligence humaine.

IV. — Il est accessible à tous les hommes, sans distinction de nationalité, de langues ou de races.

V. — On est admis à la plénitude de la connaissance des vérités gnostiques par des grades successifs qui ne sont conférés qu'au mérite et à la valeur intellectuelle des aspirants.

VI. — Les cérémonies gnostiques, les dogmes, les rites sont expressément respectueux des lois de la République.

VII. — L'Eglise gnostique de France est sous la haute direction d'un patriarche, qui a Paris pour résidence épiscopale et qui s'intitule évêque de Montségur, en souvenir du massacre des derniers Albigeois. Mais ces titres ne confèrent au chef de l'Eglise aucune suprématie dogmatique. Il est simplement *primus inter pares* et il ne peut prendre aucune décision importante sans l'approbation du Saint-Synode.

VIII. — Le Saint-Synode est composé de tous les évêques gnostiques.

IX. — La caractéristique de l'Eglise gnostique est de représenter et de restituer l'ancienne Eglise chrétienne, démocratique et égalitaire.

A en croire le patriarche de cette seconde Eglise, la sienne serait seule vitalement constituée. Il écrit à la *France chrétienne* (1), qui paraissait n'attacher d'importance qu'à l'autre:

L'Eglise Gnostique Universelle dont vous parlez n'existe qu'à l'état de pur concept. Aucune réalisation cultuelle n'a été faite, que je sache, pas plus par Sophronius de Toulouse que par Johannès de Lyon. (Dr Bricaud).

J'ai par trois fois demandé à ce dernier s'il célébrait l'hiérurgie, si des fidèles nombreux y assistaient, je n'ai jamais obtenu un mot de réponse. C'est significatif.

Mes fidèles à moi se réunissent au contraire chaque dimanche à Paris, en notre sanctuaire ordinaire, y reçoivent les divers grades initiatiques, y suivent les cérémonies hierurgiques et y entendent un prône instructif. Je mets au défi Sophronius, Johannès et leurs amis de pouvoir en dire autant.

---

1. N° du 20 mai 1909.

J'ajoute que l'Eglise de Bohême, avec Jérôme pour patriarche, et celle de Belgique avec Henri pour pasteur, qui sont restées étroitement unies à celles de Paris, célèbrent aussi nos saintes cérémonies depuis nombre d'années.

Une autre preuve matérielle de l'existence réelle de notre Eglise, c'est mon portrait *in pontificalibus*, qui figure actuellement au Salon des Artistes français. Le peintre éminent qui en est l'auteur, Mme Pelletier-Roman, se fût dispensé de porter au catalogue le nom du chef d'une Eglise inexistante.

Je vous envoie au surplus ma dernière homélie qui achèvera de vous renseigner sur les destinées actuelles de l'Eglise de France.

Lui-même, dans le premier numéro de *La Gnose*, fait connaître cet état prospère à ses fidèles.

A TOUS LES PARFAITS ET PARFAITES, ASSOCIÉS ET ASSOCIÉES, QUI LIRONT CES LIGNES, SALUT, AMOUR ET BÉNÉDICTION EN NOTRE-DAME LE SAINT-ESPRIT!

Un temple modeste par ses dimensions, mais convenablement orné par les soins de nos fils et de nos filles, a pu s'aménager dans un des quartiers à la fois les plus intellectuels et les plus populeux de la capitale. Nous n'avons pas cru toutefois devoir dès maintenant l'ouvrir au public, et bien que nous ayons fait, en temps congruent, notre déclaration, nous avons préféré prier et parler, jusqu'à nouvel ordre, en réunions privées.

La sainte hiérurgie a été régulièrement célébrée chaque dimanche, conformément aux saints Rites. Nous avons eu la faveur de conférer les sacrements à nos fidèles et d'initier quelques-uns d'entre eux aux grades importants du Septénaire sacré.

L'enseignement doctrinal qui doit marcher de pair avec les cérémonies religieuses a fait l'objet d'une série de prônes dominicaux pieusement écoutés et qui paraîtront sous forme de fascicules au cours de la nouvelle année liturgique. La première triade, qui contient Simon le Mage, Ménandre et Saturnin, est déjà prête à être livrée à l'impression.

Nous avons pu célébrer avec une solennité particulière la fête de la Vierge de Lumière, et nous avons ajouté au canon de la hiérurgie le nom de notre grande Jeanne d'Arc, devenue le parhèdre céleste de l'immortel Jean Huss, (!!!) et nous lui avons consacré à elle-même une hiérurgie spéciale.

Le chant du *Rorate* et les litanies de la Vierge de Lumière ont été insérés également dans les textes hiérurgiques.

Enfin, un précieux charisme nous a été accordé par le vouloir d'En-Haut. Nous avons conféré à notre frère Palingénius l'époptée intégrale et, par ainsi, nous avons pu être utilement secondé dans notre tâche patriarcale, qui commence à devenir un peu lourde à nos vieilles épaules.

C'est certainement par une intervention toute spéciale des Eons protecteurs, que cette année 1909, la XXe de la Restitution de la Gnose, qui a vu tant de désastres, tant de sanglantes folies démiurgiques, ait également assisté à la définitive organisation de notre chère Eglise, à Paris.

Au surplus, ce qu'il est important de connaître, ce sont moins ces querelles intestines que les données communes du système religieux compris sous le nom de Gnose. C'est de lui qu'il nous faut maintenant prendre un aperçu.

Les plus subtils s'égareraient dans ses dédales, dans la diversité et les contradictions des systèmes. Il ne faut donc rien attendre de plus

ici qu'une esquisse, nécessairement très imparfaite et incomplète, de sa physionomie générale.

Nous cédons la parole aux gnostiques, comme précédemment aux occultistes. Ce sont leurs textes qu'on va lire. Et, tout d'abord, voyons par quel preste tour de main la Gnose moderne, qui se donne aussi le nom de néochristianisme, fait table rase du catholicisme, pour se substituer à lui.

Le rôle de la Gnose. — L'Eglise catholique commit une grande faute en livrant tous ses mystères à la foule au lieu de se conformer aux instructions de son divin Maître (1).

Jésus n'avait pas voulu qu'on laissât les pistiques à leurs dogmes déformés, à leurs légendes et à leurs superstitions, comme on l'avait fait jusqu'à lui. Sa volonté était qu'on fît tout ce qu'il serait possible pour leur faire abandonner leurs croyances erronées, et, puisqu'ils étaient incapables de comprendre les dogmes, *on leur enseigna la religion pure et simple, sans dogmes, sans culte.* Lui-même n'en prêcha pas d'autre au peuple, soit en Galilée, au bord du lac de Génésareth, soit à Jérusalem, sous le portique de Salomon, soit à Sichem, auprès du puits de Jacob. Et aux yeux du peuple, il ne parut être autre chose qu'un *homme approuvé de Dieu*, selon l'expression de l'apôtre Pierre.

La religion pure et simple est la seule que contiennent les évangiles synoptiques. Elle est à la portée des intelligences humaines les plus rudimentaires. Croire au bien, aux lois du monde moral, à l'amour et à la sainteté de Dieu, à la vie future, quoi de plus simple! Ces affirmations, les plus riches et les plus vastes de toutes, sont trop élémentaires pour qu'on puisse les appeler des dogmes, car ce n'est pas là ce qu'on entend par des dogmes en théologie. Cette religion n'a pas non plus ce que l'on appelle un culte, car on ne peut qualifier de ce nom la réunion des fidèles, dans une salle commune, pour y écouter une instruction accompagnée de quelques prières ou de quelques cantiques. Avec cette religion on n'a pas à craindre que l'imagination populaire déforme des dogmes qui n'existent pas, ni que les actes de son culte dégénèrent en pratiques superstitieuses, puisque ce culte n'existe pas. Enfin, cette religion de Jésus est celle que réclament de nos jours un grand nombre de borboriques non encore dépourvus de tout sentiment religieux.

A côté de cet enseignement populaire ou *exotérique* comme disent les savants, Jésus avait un enseignement *ésotérique*, secret, gnostique, qu'il exposait à ses disciples dans les réunions intimes. Il leur expliquait le véritable sens des paraboles qu'il avait prononcées en public et leur donnait toutes les explications qu'ils désiraient. C'est à Pierre, à Jac-

1. Elle aurait conservé son enseignement ésotérique jusqu'au pape Léon III. (Guaïta. *Au seuil du mystère;* p. 44.)

ques et à Jean, qu'il confia plus particulièrement cet enseignement ésotérique, et c'est à ces trois disciples seulement que, sur la montagne de la transfiguration, il apparut *tel qu'il était réellement* (1) et non tel qu'il paraissait aux yeux du peuple. Mais il leur recommanda le secret de ce qu'ils venaient de voir.

L'apôtre Jean devint très vieux, comme on sait, et mourut après tous ses collègues. Il avait enseigné la gnose à un petit cercle de disciples, qui en laissèrent écrire divers fragments sous le nom d'évangile selon saint Jean. Le christianisme n'est donc pas ce que beaucoup de borboriques de tous les degrés le croient. Il est ouvert aux ignorants, mais il ne leur est pas entièrement réservé; pour les esprits cultivés et capables, il y a des enseignements profonds. Il n'y a pas, d'ailleurs, deux religions: une pour les ignorants et une autre pour les savants; il n'y a qu'une seule et même religion pour tous, accompagnée de science pour les uns, de non science pour les autres, ainsi qu'il convient, et suivie de pratiques d'un ordre élevé pour les uns, sans aucune de ces pratiques pour les autres.

Ainsi entendu dans sa forme, le christianisme renouvelé par la science moderne, pourra prendre le nom de *christianisme scientifique*, et très légitimement aussi, celui de *catholicisme*. Car la science n'a pas de patrie; elle est universelle. Après le christianisme de la période Aryenne et le christianisme de la période Hellénique qui lui succéda, va maintenant fleurir le christianisme de la période moderne; mais on devra ne jamais perdre de vue que ce ne sont pas là trois religions différentes, trois christianismes différents, mais une seule religion, un seul christianisme à trois périodes différentes de son développement scientifique.

Si le christianisme, comme système, doit survivre et être digne de l'immortalité, sa continuation dépend d'une renaissance du gnosticisme, qui doit forcément renaître après tant de siècles d'une foi aveuglée. L'Eglise s'est étendue, s'est énormément accrue, mais si on la compare à ce qu'elle aurait pu être, elle manque encore presque entièrement de spiritualité intelligente. Le christianisme d'aujourd'hui ne donne aucune explication des problèmes qui naissent dans un cerveau chercheur. Le christianisme comme le comprenaient les gnostiques pouvait expliquer bien des choses. Si le christianisme veut devenir le véritable instructeur des nations, il doit avoir une gnose, et l'on ne comprend pas seulement sous gnose ce qu'on appelle aujourd'hui la science; mais une science de l'âme et de l'esprit, une science qui s'occupe autant de l'invisible que du visible, une science qui touche aux profondeurs de l'être en même temps qu'elle s'occupe de la surface des choses.

La Gnose s'adresse à tous, aux *catholiques-romains* qui se sentent virtuellement en dehors des dogmes immuables et de l'intransigeance de

1. C'est-à-dire en corps astral.

leur Eglise, qui ne peuvent plus avoir la foi aveugle qu'elle exige (1), qui sont *excommuniés de fait*, et ont assez de loyauté dans leur conscience, assez de respect pour elle, pour s'en séparer dès qu'ils n'y croient plus. *La Gnose* s'adresse aux protestants de toute confession, à toutes les sectes de l'ancien et du nouveau monde (et Dieu sait si elles sont nombreuses !), à la Réforme en un mot qui, suivant l'auteur cité plus haut, « n'a été qu'une dépression de l'esprit religieux, un recul « vers l'esprit judaïque, un émiettement chrétien, une dissolution et « non pas un progrès. » Elle s'adresse, *la Gnose*, aux israélites dont la foi, principe apparent du christianisme, toujours debout sans avancer, n'est en réalité que le lien national d'un peuple dissous; elle s'adresse aux mahométans tournés vers la Mecque, comme à nos frères d'Extrême-Orient, comme à tous les philosophes, à tous les penseurs, à tous les croyants, et elle leur dit: voilà ce que je suis, voilà ce que je crois, voilà ce que j'espère.. Voilà sur quoi je m'appuie. Si votre esprit n'est pas en accord avec la foi que vous professez, si vous êtes assaillis de doutes, si vous vous sentez hors de la communion de vos frères, oh! de grâce, ne persévérez pas dans l'indifférence ou ne vous abaissez pas à l'hypocrisie. Le Christ a dit: « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Si vous n'êtes pas, si vous ne pouvez plus être loyalement catholique, protestant, juif ou musulman convaincu, venez à moi, ne restez pas avec ce vide affreux que laisse dans l'âme une religion morte, — c'est un vide dont on meurt! Mais si au contraire, quelle que soit votre foi, vous y adhérez de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces spirituelles; si votre raison s'incline sans controverse sous ses enseignements, si, en un mot, vous êtes un fidèle — non pas seulement de nom, mais de fait — oh! alors, restez là où Dieu vous a mis, et bénissez-le de n'avoir point permis que cette foi précieuse fût ébranlée en vous.

La profession de foi gnostique. — Pour être admis dans l'Assemblée des gnostiques, il faut confesser les deux dogmes fondamentaux, savoir: la foi à l'émanation et le salut par la science (Gnose).

Le dogme de l'émanation est opposé à celui d'un Dieu créateur. Le salut par la Gnose est opposé au salut par la foi.

La Gnose est donc la science religieuse par excellence, c'est-à-dire la connaissance véritable des trois mondes, divin, spirituel et matériel, ainsi que de leurs rapports.

Elle a pour base: 1° la tradition ancienne dont une partie a été conservée dans les *Védas*, le *Zend-Avesta*, et certains livres hébraïques, tels que les Psaumes, le livre de la Sagesse, l'Ecclésiaste (on verra que les gnostiques répudient en général l'Ancien Testament) et la Kab-

1. Appel aux modernistes.

bale; 2o la tradition ésotérique du christianisme; 3o la science, à laquelle le gnosticisme chrétien adapte la tradition.

La Gnose comprend deux parties: 1o l'exposé des mystères *illuminateurs*, c'est-à-dire des vérités secrètes pour le vulgaire et qui donnent l'explication des choses des trois mondes. Ce sont ces vérités qui éclairent, illuminent les intelligences; 2o l'exposé des mystères *purificateurs*, c'est-à-dire des rites secrets qui effacent les péchés, purifient et sanctifient l'âme et lui permettent de s'élèver dans le sein du plérôme.

Il existe un catéchisme gnostique « à l'usage des fidèles », par questions et réponses, composé par M. Bricaud (Patriarche Jean II). Nous en suivrons l'ordre, en complétant au besoin ses réponses par d'autres extraits d'écrits autorisés.

Que le lecteur, encore une fois, m'excuse de lui dévoiler tant de monstrueux blasphèmes. Qu'il élève son cœur à Dieu, et implore sa miséricorde pour les profanateurs.

I. — *Mystères illuminateurs.*

LE MONDE DIVIN. — La foi catholique, confirmant les données de la saine raison, nous enseigne que Dieu est un *pur esprit*. De la notion de la *simplicité* divine il découle qu'en Dieu, pur esprit, il ne saurait y avoir composition de puissance et d'acte. Si cette composition existait en l'essence divine, celle-ci aurait quelque chose de premier et quelque chose de second; et le premier, la puissance, serait moindre que le second, l'acte, dans l'ordre de la perfection. Cela est impossible. Dieu est premier, tout premier, conséquemment il est premièrement ce qui est plus parfait: il est tout acte, et saint Thomas a bien dit de lui: *Deus est actus purus*, Dieu est acte pur.

Nos nouveaux spiritualistes, comme les gnostiques leurs aînés, n'ont pu s'élever jusqu'à cette notion de l'esprit et de l'acte pur, et ils ont pris l'esprit de l'homme pour mesure de celui de Dieu. En l'homme nous distinguons la puissance de penser et l'acte de penser. La puissance précède l'acte. L'aptitude à connaître n'est pas la connaissance. Le temps sépare en l'homme ces deux choses; et cela tient aussi à ce que notre esprit attend des sens les images et les formes sur lesquelles s'exerce son activité. Raisonnant sur un esprit créé, nous ne pouvons nous empêcher de concevoir que la puissance est au moins logiquement antérieure à l'acté, que penser est plus parfait que d'avoir simplement la puissance de penser, que, par conséquent, l'acte perfectionne la puissance et forme avec elle une sorte de composition intellectuelle. Mais nous concevons aussi que l'esprit serait plus parfait s'il était la pensée même.

Ce qui se dit ici de l'intelligence doit également s'entendre de la volonté, et de toutes les perfections divines (1).

Les gnostiques transportent dans la *réalité* de l'Etre divin, cette distinction entre la puissance et l'acte, conçue comme apportant à celle-là un perfectionnement par celui-ci. On peut pressentir les contradictions qu'elle introduit dans la notion de Dieu et les impossibilités d'une explication plausible de son activité et de ses œuvres. Mais ce qu'on ne saurait soupçonner, c'est l'extravagance de celle que la Gnose nous présente et l'agglomération d'impiétés blasphématoires qu'elle accumule de sang-froid. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette singerie de notre divine religion la rage de Satan déchaînée contre Dieu. Lorsque, plus tard, un de ses suppôts désabusé nous révélera que ces suggestions de l'orgueil infernal ne tendent à rien moins qu'à faire aimer et adorer le Prince des ténèbres sous le nom de ce Dieu déshonoré, nous n'aurons plus de peine à le croire.

Ecoutons d'abord ce qu'enseigne la Gnose sur l'Unité et la Trinité divine.

Dieu est l'*Etre*, un, simple, infini et absolu. L'Etre n'a pas eu de commencement; il est éternel et présent partout. Il est immense: tout ce qui est, est en lui. Primordialement, l'Etre est toute puissance, c'est-à-dire, il est l'Etre *en puissance*. Secondairement, il est l'être en activité: *l'Etre en acte*. L'Etre en puissance passe à l'acte en prenant conscience de lui-même (2). Le mot qui exprime ce passage est le mot ÉMANER. L'Etre en puissance émane l'Etre en acte, et l'Etre en acte est une émanation de l'Etre en puissance. Ce ne sont pas deux êtres, mais deux aspects de l'Etre, ne formant qu'un seul Dieu.

Il ne peut y avoir plus d'un Dieu, puisque Dieu est un et infini; mais il y a en lui trois personnes, c'est pourquoi Dieu est dit Trinité.

La conception Trinitaire est commune à toutes les grandes religions, vivantes ou mortes. La doctrine chrétienne qui l'enseigne également s'accorde parfaitement avec les autres religions; mais, il ne serait pas juste de rendre les initiés gnostiques qui ont développé les fondements de la religion chrétienne responsables de la fausse interprétation que l'on a cru, dans la suite des siècles, devoir donner à la doctrine primitive. Il faut donc, en nous plaçant sur le terrain étymologique seulement, donner une explication du « mystère » de la Sainte Trinité. Quelle est l'étymologie du mot *personne*? Le latin *persona* évi-

---

1. Lire Monsabré : Conférences de Notre-Dame, Carême de 1874, Septième conférence : L'Etre divin.

2. Tout est là. Mais c'est l'inextricable contradiction initiale. Comment l'être qui est *en puissance*, exerce-t-il l'*acte* de prendre conscience de lui-même; et de quelle réalité prend-il conscience, puisqu'il est simplement l'être en puissance?

demment. Bien. Mais que signifie le mot *persona? Persona* signifie masque, ce qui recouvre un objet, un masque de théâtre, un rôle, et par conséquent, un aspect, une manifestation, une manière d'être. Plus tard, on a donné au mot personne un sens plus particulier : le sens de quelque chose de distinct, de séparé, et comme en français le mot personne signifie aussi un individu doué de liberté et de raison, *il s'établit une confusion des deux sens*, en sorte que les personnes divines ont éloigné beaucoup de très bons esprits de la doctrine chrétienne et ont engendré des discussions qui ont fait couler des flots d'encre et de paroles. Mais primitivement, et conformément à l'étymologie, *personne* était synonyme de masque (aspect ou manifestation).

On voit donc quelle lumière projette le mot latin *persona* sur le mystère de la Sainte Trinité. Nous devrions logiquement dire: Un seul Dieu sous trois aspects, trois rôles, trois *déterminations*. Il est évident qu'il y a là simple phénomène de corruption du sens d'un mot; il n'en faut cependant pas davantage pour rendre absurde et par conséquent inacceptable toute une doctrine. Mais d'après ce qui précède, on conçoit facilement que les trois personnes de la Trinité chrétienne ne sont que les trois masques (rôles ou aspects), de la *Divinité ineffable et indivisible* nommée PROPATOR par les gnostiques.

Le Père n'est donc autre que l'Etre en acte, le premier-né de l'Etre en puissance, le premier être; il n'est pas l'Etre, mais un être; il est le Père, tandis que l'Etre est le Premier Père (*Propator*) « dont tous les êtres sortent par émanation, *y compris Dieu lui-même* (1) ». Le Propator, appelé aussi *Le Grand Abyme*, en prenant conscience de lui-même, devient le Dieu pur esprit (νοῦς). Tous les êtres contenus en lui, aspirent à passer aussi de la puissance à l'acte. Mais le premier qui y passe (νοῦς) n'étant arrêté par rien prend tout son développement, tandis que les autres sont arrêtés par lui dès le début de leur passage à l'acte; ce ne sont que des *germes* qui tendent à se développer. La vie universelle ne sera donc que le développement d'une panspermie; le devenir de l'univers n'est qu'une évolution. Tout procédera du Père par émanation.

Le Fils, dans le plérôme divin est le *Logos* (le Verbe). Comme créateur, il est le mouvement vibratoire qui agite le feu ou l'éther sous lequel Dieu est symbolisé. Comme rédempteur, il est Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit, comme Dieu, est *Zoè* (la Vie). Comme créateur, il est le souffle, la force excitant ce mouvement vibratoire, l'éther se mouvant en masse, formant des courants, des tourbillons, des effluves, partant du foyer divin de l'Univers pour arriver aux confins du monde physique et le retourner au foyer divin, au plérôme. Il se nomme alors *Pneuma-agion* (le Souffle saint).

---

1. *Le Réveil Gnostique*, septembre 1908, p. 2.

Les émanations se font toujours par syzigies, couple mâle et femelle. Elles sont appelées *Eons*. La première syzigie émanée de *Bythos*, l'*Abime*, est formée de νοῦς et Aléthéia ou Sophia (la Vérité ou la Sagesse), qui est la possibilité ou le germe de tout être. Au sein du plérôme divin, νοῦς émane Logos et Zoè, qui, dans l'activité extérieure de la divinité, forment cette autre syzigie, *Christos* et *Pneuma-agion*.

Tout procède donc par émanation de l'Etre en puissance que Simon désigne sous le Symbole du *Feu* et que Valentin appelle l'*Abîme* (Bythos). Dans les Loges on le vénère sous le nom d'*Etoile Flamboyante*. Dans sa manifestation extérieure sont renfermées les semences de la matière. Dans sa manifestation intérieure évolue le monde spirituel. Il contient donc l'absolu et le relatif, la Matière et l'Esprit, l'Un et le Multiple, et les émanations de Dieu.

C'est un devenir universel de Dieu dans l'Homme et dans le Monde, une évolution, un *processus* de l'Absolu. Le premier principe, l'Etre pur, l'Abîme, le Père, est une essence indéterminée qui se détermine, qui se déploie dans la multiplicité des êtres et des choses, lesquels deviennent de moins en moins parfaits, à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. C'est l'Evolution. Un second *processus* se produit. Le Fini gravite vers l'Absolu. L'Etre se ressaisit lui-même. C'est l'*Involution*.

Au faîte du monde supérieur se trouve donc l'Abîme pur, inaccessible, insondable. Il a une compagne éternelle, le *Silence* (*Sigè*). Ils forment la première syzigie, le premier couple divin. Dieu est amour, l'amour n'existe pas sans l'objet aimé. C'est pourquoi de l'Abîme-Silence, masculin-féminin éternel, émanent par couples ou syzigies successives, les *Eons*, (αιωνες, éternels) qui composent le plérôme. De ces deux qui forment la syzigie, l'un est actif, l'autre passif; l'un est masculin, l'autre est féminin; l'un est Lui; l'autre, Elle. La première syzigie, émanée de l'Abîme-Silence est formée de νοῦς, (l'Entendement), et Aléthéia ou Sophia (la Vérité ou la Sagesse). Le nombre des syzigies émanées de celles-ci varie suivant les différents systèmes. Elles composent le plérôme divin.

Le nom de Sophia est donné par dérivation à toutes les créatures qui font partie de l'Etre, à raison de leur origine. Dans le principe, il y a deux Sophia : la Sophia céleste est la Pensée éternelle, la Nature éternelle; c'est la première extériorisation de Dieu; elle représente la Dualité, le Féminin, le Passif, l'Epouse. Du baiser permanent de l'Eternel et de son Epouse, Dieu et la Nature, naît la Multiplicité, l'ensemble de tous les germes, de toutes les créations.

Cette Sophia céleste est masculin et féminin. Comme masculin, elle est la Grande Sagesse de Dieu; comme féminin, elle est la Grande Puissance, l'*Homme céleste*, de qui dérivent toutes les créatures com-

posant l'*Eglise* ou *Assemblée* des êtres, c'est lui qui les attire, les développe, les fait monter.

Notre création est issue d'une seconde Sophia, fruit elle-même de la Sophia éternelle, germe déposé en celle-ci par le Père, mais né hors d'elle, dont voici l'origine.

Sophia voyant que le Père a procréé sans épouse veut l'imiter. Cet effort ne produit qu'un être imparfait, un Ektroma, *Sophia-Achamoth.* Cette *Achamoth* est exclue du plérôme, c'est elle qui est l'Œuf du Monde. Elle supplie le plérôme de lui venir en aide, Christos et Pneuma sont envoyés pour lui donner une forme, après quoi ils rentrent dans le plérôme; mais l'Eon Jésus, émané par tous les autres réunis, est député vers elle pour la consoler, la délivrer et la ramener dans le plérôme. Des diverses passions et sentiments de cette Sophia déchue il fait deux essences : l'une mauvaise, la matière et ses déterminations; l'autre, bonne, un élément de salut, provenant du mouvement de Sophia vers la lumière. Les gémissements des êtres sont les gémissements de Sophia-Achamoth, leurs maux sont les maux soufferts par Sophia-Achamoth.

Ce ne sont sans doute partout là que des mythes cachant sous leur symbolisme une explication de la Nature et de Dieu qui constituent l'unique Etre universel. Mais nous verrons plus loin, en montrant le caractère luciférien du culte gnostique, comment l'Esprit du mal, qui a suggéré à des insensés ces extravagantes aberrations, les exploite au profit de sa haine et de son orgueil.

Le monde spirituel. — Le Père a suscité un grand nombre d'êtres, mais pas tous les êtres possibles; aussi en suscite-t-il tous les jours de nouveaux. Ils sont plus ou moins avancés, suivant le degré de leur développement, et constituent trois hiérarchies d'esprits: la hiérarchie élémentale (les élémentals), la hiérarchie hominale et la hiérarchie angélique.

Il n'y a pas de purs esprits. Tous les esprits sont revêtus d'un corps éthéré, très subtil, qu'on nomme corps spirituel ou pneumatique. Ils peuvent nous apparaître en matérialisant leur corps subtil et même devenir palpables. (C'est le principe de toutes les apparitions d'esprits dans l'occultisme. On les appelle matérialisations). Mais cette forme n'est qu'une forme d'emprunt leur vraie forme nous est inconnue.

Les théologiens disent que les anges sont d'une *nature différente de celle des hommes*. Or, il n'en est rien. Les anges sont des êtres essentiellement passionnels et cosmiques. C'est le sentiment qui l'emporte chez eux sur l'intelligence; c'est pourquoi leur volonté est fortement sollicitée par la passion; ils sont peu libres et agissent avec passion, soit pour le bien, soit pour le mal.

Les esprits, étant libres, avaient la possibilité de commettre le mal.

La tradition nous enseigne que certains chefs de la hiérarchie angélique ont refusé d'obéir à des lois qui régissent le plérôme; qu'ils ont voulu franchir les degrés supérieurs à leur classe sans remplir les conditions requises, ce qui a causé un grand désordre dans la seconde partie du plérôme (le plérôme spirituel). Toutes les merveilles du plérôme avaient excité les désirs d'une partie d'entre eux, et leur donnèrent l'envie d'imiter Dieu, et pour cela, de connaître les mystères qui leur étaient cachés. Ils s'élevèrent donc au-dessus de leurs cercles vers le propator, virent comment tout avait été engendré du père, et à leur tour, ils voulurent produire comme lui, ils voulurent diriger l'évolution des êtres. Mais ils ne réussirent qu'à produire la confusion et le chaos. Cette sédition amena une lutte effroyable entre les esprits, et les légions des esprits rebelles furent désorganisées et rejetées en dehors du plérôme dans les ténèbres extérieures (le cénôme). Le Père envoya Christos et Pneuma-Agion pour rétablir l'ordre dans le plérôme spirituel.

Le monde matériel ou hylique. — Il s'est formé autour et à l'extrémité du plérôme lumineux, sous forme de nuages immenses appelés nébuleuses primitives (1). Celles-ci se composaient (indéfinissable méli-mélo de matière et d'esprit) de gaz incandescents de diverses natures, de tous les élémentaux supérieurs, de tous les esprits chassés du plérôme. On appelle chaos ce mélange de tous les esprits déchus. Il eut pour organisateur Athamas, qu'on nomme aussi *Démiurge*, à cause de ce rôle, mais non sans l'intervention du Christ, car rien n'a été fait sans le Logos. Si le monde est imparfait et mauvais, c'est qu'il a été organisé contre les intentions de l'Etre infini.

Chaque chef d'esprits rangea sous ses ordres tous ses archons et élémentaux, et cette armée ainsi formée s'est séparée de la voisine en se concentrant et en concentrant avec elle une portion des gaz de la nébuleuse. Plus tard, par suite du refroidissement, se sont formées les sphères, en partie liquide, en partie gazeuse, qu'on nomme planètes, et telle est la terre. C'est l'archon Satan ou le prince des puissances de l'air qui a présidé à l'organisation de la terre.

La terre, telle que nous la voyons, s'est formée en six époques. Elle se couvrit successivement d'eau, de lichens, de mousses, de forêts, d'animaux, de mammifères de toute espèce, dont quelques-uns, bipèdes et bimanes, ressemblaient tout à fait à l'homme, mais n'étaient doués ni de raison, ni de parole. On les appelle les *précurseurs* de l'homme.

Les esprits des hommes ont une origine céleste. Ils appartiennent à la

1. Tout ceci n'est qu'une adaptation assez grossière de la Gnose à la science moderne ou aux théories qu'on décore de ce nom.

hiérarchie hominale des enfants de Dieu, et ils sont venus sur la terre pour s'unir à l'âme et au corps de l'*anthropoïde précurseur*, afin de perfectionner son âme et de l'amener avec eux dans le plérôme. Mais presque tous ces esprits ainsi descendus à son secours ont échoué. Séduits par les mirages trompeurs d'ici-bas, ils se laissèrent aller aux impulsions de l'âme, au lieu d'en rester les maîtres. Dès lors, l'homme selon l'esprit devint l'homme selon la chair. L'homme primitif fut frappé de *déchéance*. Cette déchéance consiste en la perte de presque toutes les facultés dont il jouissait dans son état primitif. Dans cet état, il subissait une longue série de métamorphoses qui dégageaient successivement son esprit et son âme de son corps, lequel se spiritualisait en se dématérialisant. L'esprit de l'homme quittait alors la terre pour rentrer dans le plérôme, entraînant avec lui l'âme et le corps spiritualisé ou glorieux (1).

La déchéance se perpétue par hérédité. C'est le *péché* originel, par suite duquel les hommes naissent sujets de l'archon terrestre et de ses légions, qui exercent sur nous une action fascinatrice dont l'effet est de nous embourber dans la matière, qui excitent les élémentaux contre nous, et nous font souffrir de la pesanteur, du chaud, du froid, des maladies, de la mort, des réincarnations et des vies successives.

Le Christ-Sauveur. — Jésus est le plus grand des hommes qui soient apparus sur la terre pour faire avancer l'humanité dans la voie du vrai et du bien. Ce qui le distingue des autres grands hommes, c'est qu'il a manifesté le *logos* au degré le plus élevé qu'il soit possible.

Mais, relativement à son corps, presque tous les gnostiques sont unanimes à dire qu'il n'était qu'une apparence (docétisme). Jésus n'a fait que passer à travers Miriam, comme l'eau dans un tube, et il a revêtu de l'*ombre de la chair* son corps lumineux et éthéré. Car on ne peut pas admettre que celui qui est descendu sur la terre pour délivrer les hommes de la matière, se fût soumis à la matière en s'y incorporant. Le corps sous lequel il a été vu n'était donc qu'une apparence. Les fonctions de ses organes, ses souffrances, sa mort, n'étaient que des apparences. Sa passion n'a été que l'image de l'immense douleur qu'éprouvent dans tout l'univers ses membres restés attachés à la matière.

---

1. Qui ne voit en tout cela, et dans ce qui va suivre, une honteuse et sacrilège tentative pour adapter la doctrine chrétienne à l'occultisme, d'une part, et de l'autre, au panthéisme brahmanique avec lequel certaines branches gnostiques ont tant de rapport? Celles-ci expliquent le mythe du démiurge par l'effort égoïste qui porte l'homme à s'individualiser, au lieu de s'involuer dans l'Etre. Le démiurge ne serait autre chose que la collectivité de cet effort, sans existence propre. C'est lui qui créerait la distinction de l'esprit et de la matière, du bien et du mal, laquelle n'est rien en dehors de lui : car l'imparfait n'existe pas en lui-même et fait nécessairement partie du parfait qui doit tout contenir.

C'est à l'âge de trente ans qu'il est devenu le foyer du Christ sur la terre. Le Christ ne demeura pas en lui jusqu'à son supplice. Ayant fini son rôle de Logos, le foyer de lumière qui était en lui n'avait plus raison d'être et il disparut au moment de l'arrestation de Jésus.

Jésus est venu pour nous délivrer. On est *délivré* par la foi, la confiance ferme en Jésus et par cette confiance que si l'homme sait qui est Jésus, pourquoi il est venu, quelle est notre origine, notre destinée, en un mot, si l'on est *illuminé* par la Gnose, dont la connaissance est le salut.

Jésus ne nous a donc pas délivrés en venant expier sur la croix les péchés des hommes (il n'y a que le Démiurge qui exige des expiations), il nous a délivrés en nous enseignant la *vérité*, contenue dans la tradition ésotérique qu'il a léguée à quelques-uns de ses disciples (1).

Lecteur, arrête-toi ici pour redire le credo de la sainte Eglise catholique renfermé dans le symbole des apôtres, et répéter avec elle *Christe, Fili Dei vivi, miserere nobis! Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum!*

L'ASCENSION AU PLÉROME. — A la fin des temps, les royaumes terrestres seront détruits, les hommes pénétrés de plus en plus de l'esprit du Christ rétabliront sur la terre le royaume céleste. Ils seront réintégrés dans leur état primitif. De même que la science aura trouvé le moyen de s'assujettir toutes les forces naturelles, *elle* trouvera le moyen de rendre au corps de l'homme ses propriétés primitives. Nos relations avec le monde invisible seront rétablies. Les matérialisations ou apparitions d'esprits seront de plus en plus fréquentes et persisteront, en sorte qu'au milieu des vivants on verra un grand nombre de morts. Les hommes qui vivront alors ne mourront pas. Ils auront trouvé moyen de changer la mort en une simple métamorphose, comme cela avait lieu au temps de l'homme primitif. Ce royaume céleste sur la terre ne doit pas durer toujours. Nous toucherons alors à l'époque de l'ascension au plérôme. Elle sera caractérisée par la venue du Sauveur qui viendra lui-même sur la terre avec son corps pneumatique, accompagné des saints qui auront déjà fait retour au plérôme et d'une multitude d'anges. Ceux qui voudront alors se convertir ne le pourront plus. Les portes de la lumière seront fermées à jamais. Tous les parfaits groupés autour du Sauveur s'élèveront avec lui et rentreront dans le plérôme d'où ils étaient sortis. Les âmes qui après la série suc-

1. Les hommes se partagent en trois catégories : les *pneumatiques*, élite de l'humanité composée des vrais initiés de la Gnose ; les *psychiques*, simples intellectuels, sujets du Démiurge ; les *hyliques*, hommes matériels et grossiers, asservis aux choses inférieures. Les *pneumatiques* obtiennent seuls leur réintégration dans le Plérôme. Et voilà l'œuvre de la Rédemption!

cessive des vies n'auront pas été épurées rentreront dans la masse confuse des germes et seront anéanties comme individus. La résurrection de la chair est une absurdité. Les corps ne ressusciteront pas, la cendre des morts n'entrera pas dans le ciel. La terre, sépulcre immense, brûlée par un feu intérieur, s'évanouira comme un rêve.

II. — Les mystères purificateurs.

Cette partie du catéchisme gnostique comprend d'abord trois leçons sur la vie religieuse, la prière et le péché. La première et la seconde sont de grossières contrefaçons des principes de la vie chrétienne, avec une interprétation toute naturaliste de la prière, dans laquelle est inséré le texte du Pater.

Le péché est « une désobéissance aux lois morales, c'est-à-dire du monde des esprits raisonnables », un désordre dans le monde spirituel. La punition est l'exclusion du plérôme, ayant pour conséquence la réincorporation avec perte de la personnalité et la perpétuité de la douleur. L'habitude du péché persistant après un nombre plus ou moins grand de réincorporations, peut désagréger l'être spirituel tout entier. C'est la mort éternelle (c'est-à-dire l'anéantissement).

Abominable profanation de la doctrine catholique et parodie infâme qui nie tous ses dogmes en les singeant. Il ne restait plus que de parler de conditions requises pour la rémission des péchés, de jeûnes, d'abstinence, de méditation, de recours aux prières de Jésus-Christ et des saints, et, pour comble de sacrilège, au ministère sacerdotal et aux rites sacramentaux. On n'y a pas manqué.

Le travertissement impudent des institutions sacramentaires par lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ a pourvu à l'entretien de la vie surnaturelle dans nos âmes et dans l'Eglise est le dernier degré de ces profanations.

La doctrine de l'Eglise sur la nature des Sacrements, leur efficacité, les conditions qu'ils requièrent se retrouve dans le gnosticisme, mêlée à des erreurs grossières et à d'extravagantes fantaisies. Mais il en réduit le nombre à cinq, et nie le caractère de sacrement au mariage et à la pénitence. Le mariage a toujours existé dans l'Eglise, mais il n'est qu'une simple cérémonie religieuse. Quant à la pénitence, un sacrement particulier n'aurait pas de raison d'être, parce qu'elle est une des conditions subjectives requises pour tous les sacrements. La Confirmation est remplacée par un second baptême.

Interprétant à sa guise les paroles de l'Evangile, la Gnose distingue le baptême de l'eau et celui du feu et du vent, dont elle fait deux sacrements distincts. Au premier, qu'on peut recevoir à l'âge de dix ans, après une instruction religieuse élémentaire, elle attribue des effets analogues à ceux du sacrement véritable, mais la grâce ne s'appelle

plus qu'« une certaine modification » produite dans l'âme qui donne le moyen de devenir enfant de Dieu et prépare à recevoir la plénitude du Saint-Esprit. Le baptême de vent et de feu est nécessaire pour que l'homme soit absolument délivré des liens de l'archon terrestre, car le Christ a déclaré que sans le baptême d'eau et de vent personne ne peut rentrer dans le plérôme. Pour le recevoir, il faut être âgé de vingt ans, sauf les cas d'extrême nécessité. Il perfectionne l'effet du premier baptême.

Les revues gnostiques racontent avec un luxe de détails, d'après un papyrus retrouvé, les cérémonies symboliques par lesquelles Jésus aurait institué ces deux baptêmes et les enseignements dont il les accompagna.

Le mystère du *Grand Nom* est celui par lequel un Parfait reçoit la puissance sacerdotale. Cette puissance ne se transmet point d'un « sacerdote » à l'autre. C'est encore là une erreur de l'Eglise Gréco-Romaine. Jésus n'a point donné à ses apôtres la puissance sacerdotale pour être transmise par eux aux évêques, et ainsi indéfiniment. C'est lui qui choisit, appelle le « sacerdote », auquel la puissance sacerdotale est toujours donnée par le Saint-Esprit.

Le mystère des onctions pneumatiques est une imitation du sacrement de l'Extrême-Onction. Il a pour effet de donner la force de résister aux tentations des *larves* produites dans l'âme par le péché et des élémentaux qui profitent de la faiblesse du malade pour l'assaillir; enfin il nous délivre du mal.

Parlerai-je de l'adorable sacrement de l'Eucharistie défiguré et profané sous le nom de *Mystère ineffable*, où la présence réelle de notre Sauveur n'est plus que celle de son corps *pneumatique*, déterminée, non plus par un miracle de la toute puissance divine, mais par l'influence presque physique de l'intention et de la volonté des assistants? Oui, la sacrilège et infernale parodie est poussée jusque-là. Comment, demande le catéchisme gnostique, le corps et le sang pneumatiques du Christ peuvent-ils prendre les apparences du pain et du vin? Par le *phénomène* de la *transélémentation* ou *transsubstantiation* opérée par le Saint-Esprit.

Le patriarche Jean II, auteur de ce catéchisme, a publié ailleurs une longue homélie sur le Mystère ineffable où il présente en ces termes l'explication de ce « phénomène ».

Les admirables découvertes scientifiques contemporaines (je parle des plus récentes) et je cite entre toutes celles de Becquerel, sur le pouvoir radio-actif de l'*Uranium* et du *Thorium*, les démonstrations de M. et de Mme Curie sur le *Radium*, l'*Iridium* et le *Polonium*, jettent sur cette question merveilleuse de la divine transsubstantiation un jour tout nouveau.

J. Thompson, aujourd'hui lord Kelvin, ce maître incomparable de la physique moderne, a conclu de ces découvertes, l'orgueil de notre jeune école, que dans

les corps, les molécules et même les atomes sont dans un état perpétuel de dissociation; que si la composition des corps reste la même, cela tient à ce que les atomes ultimes, les corpuscules comme il les appelle, se recombinent à peu près à proportion de l'œuvre de dissociation. Lord Kelvin est arrivé par ses calculs à ce résultat, que chaque molécule de bismuth, par exemple, subit cette dissociation 40 millions de fois par seconde, en moyenne. Dans les métaux qui sont plus conducteurs encore, la dissociation des molécules serait plus rapide.

Eh bien! frères et sœurs bien-aimés, supposons que les corpuscules, au lieu de se recombiner, soient tous rejetés au dehors sous forme de radiation, et qu'en même temps, les corpuscules émis par un second corps viennent prendre la place de ceux du premier, on obtiendra une véritable transsubstantiation, un changement de substance de ce premier corps. La structure de ses atomes chimiques et de ses molécules n'aura pas changé, mais sa substance ne sera plus la même, ce sera celle du second corps. Or c'est justement ce qui se joue dans le mystère ineffable.

Mais quelle force, quelle puissance produit cette merveilleuse transélémentation?

Frères et sœurs, c'est le Saint-Esprit, c'est le Pneuma-Agion.

C'est le courant de Pneuma-Agion qui entraîne et fixe dans l'Eucharistie, *la substance du corps* du Sauveur. Ces courants divins qui remontent et descendent du Plérôme à la Terre entraînent avec eux des monades, constituant le corps pneumatique (du Sauveur). *L'Assemblée par son immense désir et l'Evêque par ses paroles et par son geste* (*expression de sa ferme volonté et de son intention*) *attirent et dévient les courants et les font concourir vers les espèces*. Les courants convergent vers le centre du fragment de pain et y précipitent les monades (du corps pneumatique du Sauveur) pendant que les monades (corpuscules ultimes) des espèces sont dispersées en tout sens et produisent des effluves lumineux.

Toutefois, ne pensez pas que pour venir sur l'Offrande, le Christ-Sauveur abandonne le Plérôme. Il est à la fois dans le Plérôme et dans les espèces « à cause de l'immensité de son corps ». Il est tout entier (entièreté qualitative et non quantitative) sous chaque espèce, parce qu'il est indivisible, en sa qualité d'individu vivant, et que seules les espèces sont divisibles. Il est avec son âme, son esprit, sa divinité. Il est tout entier dans le pain, tout entier dans le vin et la divinité que nous adorons et que nous recevons est le troisième Eon du second Tridyname, que Valentin appelait *Anthropos*, l'Homme divin.

La portion de la substance du corps pneumatique du Christ qui se trouve dans chaque fragment du pain, n'est point détachée de ce corps céleste (indivisible comme nous l'avons dit), mais elle forme à ce corps comme autant d'appendices qui descendent sur la Terre et imprègnent chaque fragment du pain; appendices invisibles, en sorte que les fragments sont vus séparés, alors qu'en réalité ils sont unis au corps du Christ et rattachés entre eux par ce corps sacré.

En 1894, les évêques gnostiques publièrent le *rituel* de leur Eglise, imitation du rituel cathare, et le cérémonial des Albigeois des XIe et XIIe siècle. J'anticipe ici sur les rapports des sectes occultes avec l'esprit infernal pour reproduire la partie de ce rituel concernant la fraction du pain. Quand il s'agit de déterminer la liturgie, raconte J. Doinel, les chefs gnostiques furent sous l'influence sensible et intense de Lucifer et d'une vision de l'hérésiarque Etienne, brûlé en 1022, à Orléans, par le roi Robert; vision suivie de celle de Gailhabert de

Castres, évêque gnostique de Toulouse au XII[e] siècle. Dans une célèbre réunion spirite tenue en 1890, dans un oratoire occultiste de Paris, les évêques cathares se manifestèrent d'une façon significative, et donnèrent leurs noms, qui furent vérifiés dans le recueil de Doat à la Bibliothèque nationale, et reconnus véritables. Ils dictèrent les formes liturgiques et le rite sacramentel. C'est d'après cette étonnante manifestation que les rituels furent composés.

Les Parfaits étant réunis, les femmes la tête couverte d'un voile blanc et les hommes ceints d'un cordon blanc, ils s'agenouillent et reçoivent la bénédiction de Sa Seigneurie l'évêque. Puis ils se relèvent et le chœur chante le cantique:

Beati vos AEones
Verâ vitâ vividi!
Vos Emanationes
Pleromatis lucidi!
Adeste, visiones,
Stolis albis candidi.

Sur l'autel drapé d'un lin très pur, l'Evangile grec de Jean repose tout ouvert, entre deux flambeaux. L'Evêque, au milieu du diacre et de la diaconesse assistants, est debout. Une fois le cantique achevé, Sa Seigneurie récite le *Pater* en grec. L'assistance répond: *Amen!*

Le diacre présente la coupe et le pain au prélat. L'Evêque revêtu de l'étole violette, le tau (1) sur la poitrine, l'infula sur la tête, élève les mains sur les espèces en disant: *Eon Jesus prius quam pateretur mystice, accepit panem et vinum in sanctas manus suas et elevatis oculis ad cœlum, fregit* (l'évêque rompt le pain), *benedixit* (l'évêque forme le tau sur le pain et la coupe), *et dedit discipulis suis, dicens* (tout le monde se prosterne): *Accipite et manducate et bibite omnes!*

Le diacre portant le plateau et la diaconesse portant la coupe, précèdent Sa Seigneurie, qui s'avance vers les Parfaits. L'orgue joue une marche religieuse et lente.

L'évêque, prenant le pain, l'élève au-dessus de l'assemblée en disant: τουτο εστιν το σωμα πνευματικον του χριστου.

Puis il repose le pain sur le plateau, s'agenouille et adore.

Il se relève, prend la coupe et l'élève en disant: *Calix meus inebrians quàm præclarus est! Calicem Salutaris accipiam et nomen Domini invocabo.* — τουτο εστιν το αιμα πνευματικον του χριστου

Il s'agenouille et adore.

Il se relève, rompt un fragment du corps spirituel de l'Eon Jésus et le mange. Il boit à la coupe du sang.

Pause. Orgues.

Il s'avance ensuite vers chaque Parfait et tend le pain et la coupe à chacun.

Silence. Orgues. — Adoration.

De retour à l'autel, l'évêque étendant les mains dit: Que la grâce du très saint Plérôme soit toujours avec vous!

Les restes des espèces consacrées sont brûlées sur un réchaud, car le corps pneumatique du Seigneur ne doit pas être profané.

1. Le tau est un caractère de l'alphabet grec représentant une croix déformée, que les gnostiques adoptent pour symbole.

Après quoi, Sa Seigneurie donne la bénédiction gnostique et se retire entre les deux assistants, qui portent les flambeaux.

Et sur l'autel catholique, la divine Victime renouvelle réellement le sacrifice du Calvaire pour crier miséricorde à son Père en faveur des suppôts du diable qui parodient jusqu'au sacrement de son amour!

La Gnose et le Catholicisme. — Le dernier chapitre du catéchisme gnostique est consacré à l'*Eglise*. C'est toujours le même procédé de transposition, le même effort pour conserver la forme de l'enseignement catholique et sa terminologie même, en substituant à la divine Epouse du Christ une hideuse caricature. Le chef de l'Eglise est le Christ, et, naturellement, « il n'y en a point d'autre ». A l'église plérômatique céleste ou invisible, on applique les notes d'unité, de sainteté, de catholicité et d'indestructibilité. L'Eglise visible devrait avoir les mêmes caractères, mais malheureusement ils sont moins sensibles. Les membres de l'Eglise visible, d'accord sur certains points de doctrine et de morale, ne sont pas d'accord sur d'autres; ils se sont divisés en plusieurs fragments ou orthodoxies: (grecs, arméniens, cophtes, vieux catholiques, romains, anglicans, etc...) lesquels prétendent chacun avoir raison et donnent tort aux autres. La plus orgueilleuse de ces portions de l'Eglise visible est sans contredit l'Eglise romaine; c'est elle aussi qui s'est toujours la plus alliée aux princes de ce monde.

Le rôle de l'Eglise gnostique est de prêcher une doctrine qui est celle de la race humaine supérieure, qui n'a pas été corrompue par les idées des races sémito-couschites et qui se conforme le plus fidèlement à la tradition universelle et à l'enseignement du Christ-Sauveur. C'est enfin de travailler selon ses moyens à l'unification des orthodoxies; à s'*associer* tous les hommes de bonne volonté qui sont en dehors de l'Eglise visible et mériter par là d'être véritablement catholique.

Ce rôle est ainsi développé par le même Patriarche Jean II (Dr Bricaud)

Nous assistons depuis près d'un siècle à un évolution de l'idée religieuse, à laquelle celle qui eut lieu à l'époque où le christianisme fit invasion dans la société gréco-romaine peut seule être comparée.

Tout le monde sent aujourd'hui que l'Eglise romaine court à sa perte, et nous voyons les convaincus défendre pied à pied la vieille orthodoxie catholique romaine contre l'envahissement des doctrines scientifiques, comme luttèrent autrefois les vieilles familles romaines pour leurs dieux contre le Christ et ses apôtres.

Les prêtres eux-mêmes ne le cachent plus; ils montrent les temples déserts et font voir la société se désorganisant à mesure que s'établit ce qu'ils appellent « le règne de l'iniquité et du crime ».

Comment donc cette Eglise, cette orthodoxie romaine qui compte plus de dix-neuf cents ans de durée, qui a évité tant d'écueils, en est-elle venue à cette

extrémité? Quelles sont donc les causes secrètes ou visibles qui sont en lutte avec elle, et contre lesquelles elle ne peut se défendre?

Les prêtres n'avaient-ils donc pas dit que l'Eglise romaine était d'institution divine, et que le Christ lui avait promis la perpétuité et l'universalité?

Et cependant ne la voyons-nous pas abandonnée par tous les savants et perdre le terrain qu'elle avait primitivement conquis?

La vérité est que l'orthodoxie romaine, comme toutes les orthodoxies, est double. Il y a en elle deux éléments à considérer: l'élément qui peut être appelé *divin* et qui est commun à toutes les religions qui ont existé depuis l'origine de l'humanité, et l'élément propre à chaque orthodoxie que l'on considère.

Alors que l'élément commun à toutes les religions (catholicisme) est *rationnel* et traditionnel, et par suite éternel, l'élément propre ne convient qu'à une époque, à un moment donné de l'évolution de l'humanité, et est par cela même transitoire.

C'est ainsi que dans la lutte actuelle des partis contre l'orthodoxie catholique romaine, le catholicisme proprement dit n'est pas en cause, mais seulement l'orthodoxie romaine, toujours destinée à tomber un jour.

Nous savons que le catholicisme romain peut être appelé à disparaître à un moment donné, comme il disparut de certains pays vers le milieu du seizième siècle, sous la poussée du protestantisme. Or, le discrédit dans lequel est tombé le catholicisme romain à l'heure où nous sommes, son abandon par la plupart des penseurs et des hommes de science, sont des signes avant-coureurs de sa ruine définitive, pour faire place à une nouvelle forme religieuse, plus en harmonie avec les idées et les mœurs modernes.

De plus, l'histoire nous montre que toutes les fois qu'une orthodoxie n'a pas été soutenue par une puissance politque, il s'est produit dans son sein des ruptures et des divisions.

Un évêque catholique, Mgr Turinaz, de Nancy, l'a bien compris lorsqu'il a écrit, il y a quelques années: « J'ai la conviction profonde que les plus grands périls de l'Eglise à cette heure ne viennent pas du dehors... Nos plus grands périls viennent des doctrines fausses et dangereuses qui atteignent indirectement ou directement la foi elle-même; des tentatives qui ont pour résultat de rompre les liens de la discipline, de semer dans le clergé la division et la révolte... Si un schisme est à craindre, il aura son principe, son appui et ses ressources dans les erreurs, les tentatives et les innovations que je combats... » (1).

Ces innovations que Mgr Turinaz dénonçait, nous les connaissons aujourd'hui sous les noms de *théologie « positive »*, *modernisme*, etc... qui ne tendent à conserver que ce qui fait le fond de toutes les religions: la croyance en l'existence de Dieu et la survivance de l'âme.

Ainsi, tous ceux qui tendent à sortir des orthodoxies se trouvent posséder la même religion, c'est-à-dire la Religion tout court.

Mais, parmi ceux-ci, il en est qui savent que la religion n'est pas seulement réduite à la croyance en l'existence de Dieu et la survivance de l'âme.

C'est ici qu'intervient utilement le gnosticisme, dont le but est de faire entrevoir à tous ces penseurs religieux l'importance de bien d'autres croyances qu'ils n'avaient peut-être pas comprises jusqu'alors.

Son but est de leur montrer la religion universelle intégrale en accord parfait avec la science et la philosophie. Mais tous les hommes n'étant pas égaux en intelligence et en savoir, cette religion intégrale ne saurait convenir à tous, il doit rester le lot d'un petit nombre d'initiés.

---

1. Les Périls de la foi et de la discipline.

Bien plus, ce n'est pas le gnosticisme qui s'approprie par une imitation sacrilège les mystères catholiques, c'est le catholicisme qui est dérivé de la Gnose dont il a corrompu la sainte doctrine. Sophronius faisant dans le *Réveil gnostique* un exposé du gnosticisme au second siècle, conclut en ces termes: « Par ce rapide exposé, le lecteur peut s'apercevoir facilement que la doctrine catholique romaine n'est que la Gnose mutilée, un emprunt fait au gnosticisme et surajouté au judaïsme. Or, ajoute-t-il, ce que le catholicisme a fait pour le dogme, il l'a fait aussi pour le culte. Les onctions de baume après l'immersion du baptême sont un emprunt au gnosticisme; il en est de même de l'extrême-onction, du chant des hymnes, des images du Christ, soit peintes, soit sculptées. » Et il s'appuie sur ce passage de Renan: « Sous ce rapport, l'influence des gnostiques dans l'histoire du christianisme fut de premier ordre. Ils constituèrent le pont par lequel une foule de pratiques païennes entrèrent dans l'Eglise. Ils jouèrent dans la propagande chrétienne un rôle capital. C'est par le gnosticisme que le christianisme se proclama d'abord comme une religion nouvelle, destinée à durer, ayant un culte, des sacrements, pouvant produire un art. C'est par le gnosticisme que l'Eglise fit sa jonction avec les mystères antiques, et s'appropria ce qu'ils avaient de satisfaisant pour le peuple. C'est grâce à lui que vers le IVe siècle, le monde put passer du paganisme au christianisme sans s'en apercevoir, et surtout sans se douter qu'il se faisait Juif. L'Eclectisme et l'ingratitude de l'Eglise catholique se montrent ici d'une façon admirable. Tout en repoussant les chimères des gnostiques et en les anathématisant, l'orthodoxie reçut d'eux une foule d'heureuses idées de dévotion populaire. Du théurgique, l'Eglise fit le sacramentel. Ses fêtes, ses sacrements, son art, vinrent pour une grande partie des sectes qu'elle condamnait. Le christianisme pur n'a laissé aucun objet matériel; la première archéologie chrétienne est gnostique... »

Les Gnostiques ont trouvé dans Renan l'autorité sur laquelle ils avaient besoin de s'appuyer, et leur science historique a autant de valeur que leur fameuse science religieuse elle-même. Un moderniste italien, l'abbé Buonaiuti, a récemment renouvelé les mêmes assertions dans un livre sur le gnosticisme. Après avoir déclaré que la tradition ecclésiastique est gâtée par un aveuglement dogmatique en ce qui concerne le gnosticisme, il montre le Christianisme adaptant la métaphysique que les premiers Pères de l'Eglise avaient si âprement combattue dans les gnostiques, au nom de la tradition. La Gnose, en mourant comme schisme, tuée par les Pères de l'Eglise, s'est vengée de la manière la plus efficace que l'histoire ait enregistrée: en triomphant dans cette Eglise qui avait voulu l'anéantir. « L'Eglise, dit-il, dans sa théodicée et dans ses rites n'est autre que le Gnosticisme ».

Pour finir sur ce point, je relève encore dans la même revue ces lignes suggestives :

« — Un prêtre romain qui se rend bien compte des défauts de sa dogmatique nous demande ce qu'il aurait à faire pour devenir gnostique.

Rép. — Abandonnez la théorie de la Rédemption par le supplice de la croix et ne vous appuyez plus uniquement sur la Bible ; mais tenez compte de la tradition sacrée des autres peuples. Etudiez la Magie, car sans cette étude préalable, il est impossible de *comprendre* les rites appelés sacrements ou mystères purificateurs. Sur tous les autres points il sera facile de nous entendre. »

LA GNOSE ET L'OCCULTISME. — Ce dernier trait semble indiquer un étroit rapport entre le gnosticisme et l'occultisme. De fait, le Patriarche de la Gnose, Jean II (Dr Bricaud), est aussi l'auteur d'un manuel d'occultisme, et il écrit dans le *Réveil gnostique*, après avoir donné la classification des sciences occultes du Dr Fugairon « Les Gnostiques sont des occultistes. Ils s'efforcent d'adapter la Gnose à l'occultisme, à la philosophie moderne et à la science moderne. » L'alliance paraît en effet naturelle et avantageuse. Mais cette promiscuité de la métaphysique religieuse qui est l'essence de la Gnose avec des sciences expérimentales mal établies ne compromet-elle pas la vraie et pure science de la religion ? C'est ce que soutient la revue, *La Gnose*, par esprit de contradiction peut-être entre les deux églises gnostiques, mais non sans apparence de raison. Il est même assez piquant d'y relever une bonne critique de l'occultisme, à propos de l'*Alliance spiritualiste :*

La Gnose, dans son sens le plus large et le plus élevé, c'est la connaissance ; le véritable gnosticisme ne peut donc pas être une école ou un système particulier, mais il doit être avant tout la recherche de la vérité intégrale. Cependant, il ne faudrait pas croire pour cela qu'il doive accepter toutes les doctrines quelles qu'elles soient, sous le prétexte que toutes contiennent une parcelle de vérité, car la synthèse ne s'obtient point par un amalgame d'éléments disparates, comme le croient trop facilement les esprits habitués aux méthodes analytiques de la science occidentale moderne.

On parle beaucoup actuellement d'union entre les diverses écoles dites spiritualistes ; mais tous les efforts tentés jusqu'ici pour réaliser cette union sont restés vains. Nous pensons qu'il en sera toujours de même, car il est impossible d'associer des doctrines aussi dissemblables que le sont toutes celles que l'on range sous le nom de spiritualisme ; de tels éléments ne pourront jamais constituer un édifice stable. *Le tort de la plupart de ces doctrines soi-disant spiritualistes, c'est de n'être en réalité que du matérialisme transposé sur un autre plan, et de vouloir appliquer au domaine de l'Esprit les méthodes que la science ordinaire emploie pour étudier le Monde hylique.*

Ces méthodes expérimentales ne feront jamais connaître autre chose que de simples phénomènes, sur lesquels il est impossible d'édifier une théorie métaphysique quelconque, car un principe universel ne peut pas s'inférer de faits particuliers. *D'ailleurs, la prétention d'acquérir la connaissance du Monde*

spirituel par des moyens matériels est évidemment absurde; cette connaissance, c'est en nous-mêmes seulement que nous pourrons en trouver les principes, et non point dans les objets extérieurs...

« Il est donc impossible à ceux qui cherchent à acquérir la connaisance spirituelle de s'unir à des expérimentateurs, psychistes ou autres, non point qu'ils aient du mépris pour ces derniers, mais simplement parce qu'ils ne travaillent pas sur le même plan qu'eux. Il leur est non moins impossible d'admettre les doctrines à prétentions métaphysiques s'appuyant sur une base expérimentale, doctrines auxquelles on ne peut pas sérieusement accorder une valeur quelconque, et qui conduisent toujours à des conséquences absurdes. La Gnose doit donc écarter toutes ces doctrines et ne s'appuyer que sur la Tradition orthodoxe contenue dans les Livres sacrés de tous les peuples, Tradition qui en réalité est partout la même, malgré les formes diverses qu'elle revêt pour s'adapter à chaque race et à chaque époque. Mais, ici encore, il faut avoir bien soin de distinguer cette Tradition véritable de toutes les interprétations erronées et de tous les commentaires fantaisistes qui en ont été donnés de nos jours par une foule d'écoles plus ou moins occultistes, qui ont malheureusement voulu parler trop souvent de ce qu'elles ignoraient. Il est facile d'attribuer une doctrine à des personnages imaginaires pour lui donner plus d'autorité, et de se prétendre en relation avec des centres initiatiques perdus dans les régions les plus reculées du Thibet ou sur les cimes les plus inaccessibles de l'Himalaya; mais ceux qui connaissent les centres initiatiques réels savent ce qu'il faut penser de ces prétentions.

La Gnosticisme et la Franc-Maçonnerie. — Une question fort intéressante est celle de savoir s'il existe des rapports entre le gnosticisme et la Franc-Maçonnerie (1). La constatation de ce lien expliquerait la rénovation de la Gnose et projetterait ainsi quelque lumière sur les secrets de la Maçonnerie. On n'a pas oublié que J. Doinel, restaurateur de la Gnose, était membre du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient de France. C'est là un premier indice qui a sa valeur. Il raconte, et nul témoin n'en pouvait être mieux informé, que le Martinisme, qui est, on le verra, une des sectes les plus redoutables de la Maçonnerie, a fourni de nombreux adeptes à la Gnose. Mais il faut remonter plus haut dans l'histoire.

A propos de la conversion du même J. Doinel et du témoignage que lui rendait Bricaud, une revue maçonnique, l'*Acacia*, disait récemment: « Je ne vois pas trace de Gnoticisme dans le mouvement maçonnique actuel ». Doit-on voir dans cette négation une nouvelle preuve de la décadence de la Maçonnerie et de la méconnaissance de ses doctrines dont nous l'entendrons accuser plus tard? C'est ce qui semblerait résulter des explications données en réponse par les revues gnostiques.

La Franc-Maçonnerie serait ni plus ni moins d'origine gnostique. Elle serait issue de l'alliance des représentants des sociétés gnostiques avec les loges d'ouvriers constructeurs auxquels sont dus nos édi-

1. Il n'est question ici que du lien historique. Nous réservons pour plus tard l'identité des mystères sataniques qui rattachent la Maçonnerie et les sectes occultes à la puissance infernale par une filiation commune.

fices catholiques du XIIIe au XVIIe siècle. Voici l'explication historique que l'on donne de cette origine.

Depuis le IXe siècle jusques et y compris le XIIIe siècle, les moines, surtout les Bénédictins, monopolisèrent la science et la construction des grands édifices. Mais, ayant besoin d'un personnel nombreux, ils se virent forcés de faire des élèves parmi les laïques. Les moines chargés de cet enseignement étaient appelés *Vénérables*, parce qu'ils étaient religieux, et *Maîtres*, parce qu'ils enseignaient. Au XIIIe siècle, les élèves constructeurs allemands secouèrent le joug de leurs chefs monastiques et se constituèrent en groupes, en corps d'états, pour construire pour leur propre compte, sans être subordonnés aux moines. Le monopole passa ainsi des moines aux laïques.

Au commencement du XIVe siècle, eut lieu l'arrivée en Angleterre d'un certain nombre d'ateliers de constructeurs allemands. L'admission d'apprentis anglais en fut la conséquence, et bientôt se formèrent, en Angleterre, des ateliers de constructeurs anglais.

L'enseignement communiqué aux apprentis et compagnons anglais différa de celui que recevaient les allemands en ce qu'il ne se borna pas seulement à donner à ses membres des leçons techniques indispensables au métier de constructeur, mais en ce qu'il affecta une tendance très marquée à ajouter des enseignements destinés à moraliser et s'occupa de développer l'intelligence des ouvriers.

La corporation des constructeurs prit alors le nom de « *Fraternité des Libres-Maçons* » employant le mot « Fraternité » dans le sens de « confrérie », de réunion des frères, et le mot « maçons » dans le sens de constructeurs en maçonnerie.

Pendant les XVe et XVIe siècles, l'influence des tendances intellectuelles de la « Fraternité » anglaise se développa notablement et prit un essor considérable: « En contact avec le clergé de l'époque, ils se rendirent bientôt possesseurs de tous les secrets de fonctionnement et de dogme de l'Eglise, et, appréciant à leur juste valeur leurs imperfections, leurs contradictions flagrantes, ils donnèrent une large part à la discussion des croyances religieuses de l'époque. L'égalité des droits qui existait entre tous les membres de la fraternité, la liberté d'action qui leur assurait le monopole de leurs secrets de construction, firent en même temps de la *Fraternité des Libres-Maçons*, un foyer d'idées et d'aspirations libérales. Mais, jusqu'à la fin du XVIe siècle, la « Fraternité » s'occupa exclusivement d'élever des basiliques, des couvents, des édifices de style gothique, au moyen des secrets de construction qu'ils tenaient des constructeurs allemands (1). »

Au milieu du XVIIe siècle, eut lieu une modification importante dans le fonctionnement de la « Fraternité ». Le compagnon Inigo Jones in-

1. Cours de Maçonnerie pratique.

troduisit en Angleterre le style italien du temps d'Auguste, style qui, par ses conditions esthétiques, enthousiasma la noblesse anglaise, heureuse de mêler une note architecturale pleine de vie et de lumière aux mornes et attristantes clartés de son ciel toujours brumeux.

Un véritable engouement s'ensuivit, et le style gothique fut délaissé. Le monopole gardé si longtemps par la *Fraternité des Libres-Maçons* reçut le coup de mort.

Afin de ne pas disparaître comme corporation, les Libres-Maçons renchérirent sur les aspirations intellectuelles, et décidèrent d'accepter parmi eux des non-constructeurs, des non-ouvriers, qui se trouveraient en communauté d'idées libérales avec la « Fraternité », et augmenteraient sa valeur et son importance de toute l'influence de leur position et de leur fortune. Ils désignèrent ces non-constructeurs sous la nomination de *Maçons Acceptés*, et la « Fraternité » prit le nom de « *Fraternité des Maçons libres et acceptés* (1) ».

Elle eut un renouveau de puissance. Cette puissance parvint à son apogée lors de la construction de l'église Saint-Paul, à Londres, construite par les *Maçons libres*, les ouvriers, avec les deniers des *Maçons acceptés*, les Frères riches et influents. L'église Saint-Paul une fois terminée, le dualisme ouvrier et non ouvrier fut fatal à la « Fraternité », et au commencement du XVIIIe siècle, seules, quatre loges de *Maçons libres et acceptés* fonctionnaient régulièrement à Londres, se réunissant en *tenues* dans quatre auberges d'ouvriers.

Il y avait à cette époque une société alchimique dite des *Rosicruciens*, héritière de l'ordre des Templiers et qui conservait le Gnosticisme primitif. Son fondateur est connu sous le nom de Chrétien Rosencreuz, templier qui avait successivement parcouru la Turquie, la Palestine, l'Arabie, tout l'Orient, remontant ainsi aux sources de la tradition ésotérique, pour opposer *la Gnose*, par le moyen d'une société mystérieuse, à l'ignorance et *au fanatisme de l'Eglise romaine.*

Le nom de Rosicruciens venait de l'emblème adopté par la société: une rose sur une croix, symbolisant, philosophiquement, l'union de la science et de la foi, et gnostiquement, le salut, non par la foi, mais par la science.

Les membres de cette société se consacraient à l'alchimie et à la propagation de la Gnose. D'abord peu nombreux, leur nombre s'était accru successivement, à tel point qu'au commencement du XVIIIe siècle, ils étaient fort estimés en Angleterre surtout, où ils jouissaient d'une influence des plus considérables (2).

---

1. *Speculative Freemasonery, by John Yarker;* Londres, 1872.

2. *The Mystictie,* by Mackey. — *Le Gnosticisme et la Franc-Maçonnerie,* par Ed. Hans.

Or, le 24 juin 1717, les *Rosicruciens*, Jean-Théophile Desaguliers, naturaliste, et Jacques Anderson, ministre protestant, « assistés, dit la lettre de convocation, des frères Georges Payne, King, Calvert, Luniden, Elliot, et beaucoup d'autres », convoquèrent, dans l'auberge du Pommier, sise dans Charles Street, près du marché de Covent-Garden, à Londres, tous les membres des quatre Loges maçonniques qui seules se trouvaient en activité à Londres à cette époque.

Cette réunion avait pour but d'opérer la fusion de la « *Fraternité des Maçons libres et acceptés* » avec la « *Société alchimique des Rosicruciens* » pour permettre aux Rosicruciens d'abriter leurs recherches alchimiques et leurs idées gnostiques sous le manteau respecté de la Fraternité et de procurer aux Maçons libres et acceptés les avantages que seuls, les adeptes riches et influents des Rosicruciens pouvaient leur apporter.

L'Assemblée accepta à l'unanimité cette fusion et la *Franc-Maçonnerie* naquit de cette acceptation. La « Société Alchimique des Rosicruciens », la « Fraternité des Libres-Maçons » et la « Fraternité des Maçons libres et acceptés » disparurent pour toujours et la Franc-Maçonnerie, foyer du Gnosticisme pur, s'éleva en face de l'Eglise Romaine, foyer du Gnosticisme faussé et corrompu (1).

Le groupement de ces quatre loges de Londres, assemblées à l'auberge du Pommier, prit le nom de « Grande Loge d'Angleterre ». En 1723, Anderson rédigea, fit accepter et publia le « Livre des constitutions des Maçons libres et acceptés ». Cette dénomination fut conservée pour écarter la possibilité même d'un soupçon sur le véritable but de la Franc-Maçonnerie naissante. Mais le but secret de la nouvelle Société était toujours de reprendre l'œuvre des anciens Gnostiques et des Templiers, qui était de substituer au christianisme sémitisé et dégénéré de l'Occident, un christianisme ésotérique, gnostique, que ses chefs avaient appris à connaître en étudiant les livres sacrés de l'Orient et en s'affiliant à quelques sociétés secrètes du même pays. Le but avoué était la propagande du libéralisme dans tout l'univers.

On conserva, pour écarter tout soupçon que la nouvelle Franc-Maçonnerie fût autre chose que la continuation des « Maçons libres et acceptés », toutes les appellations et toutes les cérémonies et particularités que cette dernière avait reçues de la *Fraternité* des constructeurs. Une seule modification fut adoptée. Les *Maîtres* formèrent un degré

---

1. *Note sur les Rosicruciens.* — « Les membres de la Rose-croix pratiquaient l'alchimie, et leur ordre fut vraisemblablement l'organisation régulière de la fraternité internationale et absolument secrète des alchimistes lesquels, à travers le moyen âge, remontent jusqu'à l'antiquité et furent vraisemblablement les continuateurs des *Gnostiques* de la première période du christianisme... Le Gnosticisme fut probablement l'extériorisation de la doctrine secrète des *Mystères* de la Grèce plus ancienne. » (L'*Acacia*, numéro de mai 1908.)

séparé et distinct des *Compagnons*, et c'est sous le triple classement d'*Apprentis*, *Compagnons et Maîtres* que l'armée du gnosticisme pur s'élança à la conquête du monde.

Mais il ne faudrait pas croire que le gnosticisme qui s'abrita ainsi derrière les symboles de la corporation des ouvriers maçons fût un gnosticisme très pur. Ce fut, au contraire, un gnosticisme très adultéré, mais d'une façon différente de celle du catholicisme.

La franc-maçonnerie se présenta au monde comme une Société de secours mutuels en même temps qu'une Société d'études philosophiques. Les statuts défendirent de s'occuper, dans les réunions, soit de religion, soit de politique.

On admit d'abord dans la franc-maçonnerie des hommes de toutes croyances, pourvu qu'à la base de ces croyances se trouvassent celles de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la conscience morale. On pensait que ces trois croyances étaient universelles et vérités incontestables. Quant à toutes celles qui font la diversité des religions, on permettait à chacun de les conserver par suite du principe de la *tolérance*, mais on se réservait de les passer à la critique du *libre examen*, d'en rechercher les origines, les transformations, etc... De même, chacun pouvait garder ses opinions politiques, mais l'un des buts de la franc-maçonnerie était de rechercher quelle était la meilleure forme d'organisation sociale. Et de même que les ouvriers maçons avaient travaillé à la construction des grandes cathédrales, les *francs-maçons* devaient travailler à la construction de *l'édifice social* reconnu le meilleur. Ces études sociologiques et ce but de la franc-maçonnerie étaient cachés aux profanes sous les symboles de la construction du temple de Salomon.

On comprend maintenant la raison du *secret maçonnique*. Les gouvernements voulaient bien accorder à une Société d'hommes éclairés et honnêtes la permission de s'occuper de sociologie, mais ils n'auraient pas permis que les questions soulevées par cette science le fussent en public, car des désordres sociaux auraient pu s'ensuivre. De même, on pouvait tolérer que des gens honnêtes et instruits s'occupassent dans leurs réunions d'histoire religieuse et de critique philosophique; mais, si ces critiques s'étaient produites dans des réunions publiques, l'Eglise catholique aurait jeté les hauts cris, et, comme elle était toute puissante, elle aurait poussé les gouvernements à abolir l'institution maçonnique. On sait que, même malgré cette discipline du secret, l'Eglise catholique a toujours vu d'un mauvais œil la franc-maçonnerie qu'aujourd'hui elle déteste.

Les Rosicruciens, en fondant la franc-maçonnerie, ajoutèrent aux symboles maçonniques et architecturaux *les symboles alchimiques et gnostiques*. Tandis que les premiers avaient la prépondérance dans les

grades inférieurs, les seconds la prenaient dans les grades supérieurs. Les études alchimiques introduisirent encore dans la franc-maçonnerie les doctrines *Hermétiques*. On sait que celles-ci ont pour auteurs des Juifs d'Alexandrie ayant fait un affreux mélange des idées bibliques et chrétiennes avec les idées égyptiennes, grecques, phéniciennes, etc... Il en résulta que la langue hébraïque et l'histoire hébraïque tinrent une grande place dans la franc-maçonnerie. Presque tous les mots de passe sont hébreux, et la légende de la construction du temple de Salomon se continue par celle de sa destruction, par l'histoire de la captivité des Hébreux à Babylone, de leur délivrance par Cyrus et de la construction du nouveau temple.

Il n'y a rien, du reste, de surprenant à ce que la franc-maçonnerie ait été envahie par la Bible, puisqu'elle a été fondée dans la biblique Angleterre.

Mais ce n'est pas tout. Un nouvel élément vint encore se mêler au gnosticisme maçonnique. On sait que les fameux *Templiers*, qui furent condamnés au bûcher par Philippe-le-Bel et le pape Clément V, avaient été initiés en Orient aux doctrines gnostiques. De prétendus descendants de l'Ordre se firent recevoir francs-maçons et apportèrent dans l'association des idées de vengeance à exercer contre le Roi de France et le Pape (1). Dès lors, le nom de Jacques Molay figura, au milieu des poignards et des têtes de mort, parmi les emblèmes maçonniques. L'initiation aux plus hauts grades ressembla à une initiation à la Sainte Vœhme. Il n'en fallait pas davantage pour faire croire aux profanes qui n'avaient que des idées fort erronées sur la franc-maçonnerie, que l'association était composée, dans ses hauts grades, d'assassins politiques, et que le but final de l'Ordre était *l'abolition du trône et de l'autel*.

Depuis lors, en France, les royalistes et le clergé ont toujours pensé

---

1. La cause et l'explication historiquement établies de cette invasion de l'Albigéisme gnostique dans l'Ordre des Templiers sont, croyons-nous, peu connues. Ce fut l'erreur d'un saint. Dieu permet que les saints eux-mêmes n'entrevoient pas toujours les conséquences de leurs actes.

La Règle du Temple, rédigée sous l'inspiration de saint Bernard, contenait une disposition particulière, où se révèle l'esprit de mansuétude de l'Eglise, mais qui devait ouvrir la porte à d'étranges abus.

Elle autorisait l'Ordre à chercher des recrues pour les guerres saintes, parmi les seigneurs accusés d'un crime quelconque, l'hérésie y comprise. Sans doute la même clause exigeait des garanties morales de la part de ces singuliers novices. Mais le péril d'entraînement était grand de la part de l'Ordre et de la leur. L'événement le montra bien. En effet, cette clause de la Règle du Temple s'appliqua tout naturellement, et dans des cas multipliés à l'excès, aux seigneurs languedociens tombés dans l'hérésie albigeoise, qui trouvaient là une issue heureuse. Leurs richesses et leur puissance les rendirent bientôt influents dans l'Ordre. De là, sa perversion.

La Règle du Temple, publiée par H. de Curzon (p. 24). Cette Règle, dont le plus ancien manuscrit est du XIIIe siècle, fut annexée au procès-verbal du Concile de Troyes (1128).

et proclamé que la franc-maçonnerie n'était qu'une association politique ayant pour but l'abolition de la religion ou la déchristianisation de la France et l'établissement d'un gouvernement socialiste.

En fait, la Maçonnerie française poursuit comme but l'émancipation de l'humanité par les institutions libres et le régime constitutionnel, avec des moyens pacifiques; elle ne préconise les moyens violents que pour anéantir l'ignorance.

Ce programme est bien un programme de politique théorique que les francs-maçons, chacun individuellement, selon son influence dans le monde, cherchent à faire passer dans la pratique. Il ne faut donc pas confondre la franc-maçonnerie, école de sociologie et par suite de politique, avec l'action politique de chacun de ses membres. Ceux-ci puisent dans la Maçonnerie leurs principes; mais ce n'est pas la Maçonnerie, en tant que Société d'études, qui les applique; ce sont chacun de ses membres, individuellement et à titre de citoyens.

Il n'en est pas moins vrai que, de nos jours, la franc-maçonnerie française néglige les questions philosophiques pour ne s'occuper presque exclusivement que de sociologie, et cela depuis que Littré est entré dans cette association. A la place de la *religion naturelle* de J. Simon, qui fait la base de la franc-maçonnerie universelle, les francs-maçons français ont adopté la *philosophie positive* d'Aug. Comte et de Littré. Dès lors, plus de gnosticisme ni d'hermétisme, plus de symbolisme. Inutile aussi la discipline du secret, puisque aujourd'hui ce que les francs-maçons discutaient dans les loges est connu de tout le monde et que tout le monde discute publiquement. Finalement, transformation de la franc-maçonnerie en une Société ordinaire de secours mutuels et en un club politique où l'on se fait recevoir pour arriver au Conseil général, à la députation, au Sénat, etc....

On doit comprendre maintenant une des raisons de la reconstitution de nos jours de l'Eglise gnostique et de ses allures quelque peu franc-maçonniques.

Le Gnosticisme, aujourd'hui émancipé de la tutelle maçonnique, s'est épuré avec l'appui de la science moderne et peut poursuivre maintenant en liberté le cours de ses destinées. Mais avant de supplanter tout à fait les différentes formes que la religion a prises dans le monde, il est obligé de se constituer sur un plan semblable à celui qu'avaient adopté les premiers fondateurs de la franc-maçonnerie.

De cette origine résulterait donc une sorte d'identité, à tout le moins une réelle parenté, entre la véritable initiation maçonnique et l'initiation aux mystères de la Gnose; et ainsi s'expliquerait que les secrets de l'une comme de l'autre soient impénétrables à ceux qui n'atteignent pas au rang des Parfaits. C'est ce que nos docteurs exposent comme il suit.

La Gnose, a dit le T.·. Ill.·. F.·. Albert Pike, est l'essence et la moelle de la Franc-Maçonnerie. Ce qu'il faut entendre ici par gnose, c'est la connaissance traditionnelle qui constitue le fonds commun de toutes les initiations, et dont les doctrines et les symboles se sont transmis, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, à travers les Fraternités secrètes dont la longue chaîne n'a jamais été interrompue.

Toute doctrine ésotérique ne peut se transmettre que par une initiation, et toute initiation comprend nécessairement plusieurs phases successives, auxquelles correspondent autant de grades différents. Ces grades et ces phases peuvent toujours se ramener à trois; on peut les considérer comme marquant les trois âges de l'initié, ou les trois époques de son éducation, et les caractériser respectivement par ces trois mots: naître, croître, produire. Voici ce que dit à ce sujet le F.·. Oswald Wirth . « L'initiation maçonnique a pour but d'éclairer les hommes, afin de leur apprendre à travailler utilement, en pleine conformité avec les finalités mêmes de leur existence. Or, pour éclairer les hommes, il faut les débarrasser tout d'abord de tout ce qui peut les empêcher de voir la Lumière. On y parvient en les soumettant à certaines purifications, destinées à éliminer les scories hétérogènes, causes de l'opacité des enveloppes qui servent d'écorces protectrices au noyau spirituel humain. Dès que celles-ci deviennent limpides, leur transparence parfaite laisse pénétrer les rayons de la Lumière extérieure jusqu'au centre conscient de l'initié. Tout son être, alors, s'en sature progressivement, jusqu'à ce qu'il soit devenu un Illuminé, dans le sens le plus élevé du mot, autrement dit un Adepte, transformé désormais lui-même en un foyer rayonnant de Lumière.

L'initiation maçonnique comporte ainsi trois phases distinctes, consacrées successivement à la découverte, à l'assimilation et à la propagation de la Lumière. Ces phases sont représentées par les trois grades d'Apprenti, Compagnon et Maître, qui correspondent à la triple mission des Maçons, consistant à rechercher d'abord, afin de posséder ensuite, et pouvoir finalement répandre la Lumière.

Le nombre de ces grades est absolu il ne saurait y en avoir que trois, ni plus ni moins. L'invention des différents systèmes dits de hauts grades ne repose que sur une équivoque, qui a fait confondre les grades initiatiques, strictement limités au nombre de trois, avec les degrés de l'initiation, dont la multiplicité est nécessairement indéfinie.

Les grades initiatiques correspondent au triple programme poursuivi par l'initiation maçonnique. Ils apportent dans leur ésotérisme une solution aux trois questions de l'énigme du Sphinx . d'où venons-nous? que sommes-nous? où allons-nous? et ils répondent par là à

tout ce qui peut intéresser l'homme. Ils sont immuables dans leurs caractères fondamentaux, et forment dans leur trinité un tout complet, auquel il n'y a rien à ajouter ni à retrancher: l'Apprentissage et le Compagnonnage sont les deux piliers qui supportent la Maîtrise.

Quant aux degrés de l'initiation, ils permettent à l'initié de pénétrer plus ou moins profondément dans l'ésotérisme de chaque grade; il en résulte un nombre indéfini de manières différentes d'entrer en possession des trois grades d'Apprenti, de Compagnon et de Maître. On peut n'en posséder que la forme extérieure, la lettre incomprise; en Maçonnerie, comme partout, il y a, sous ce rapport, beaucoup d'appelés et peu d'élus, car il n'est donné qu'aux initiés véritables de saisir l'esprit intime des grades initiatiques. Chacun n'y parvient pas, du reste, avec le même succès; on sort à peine, le plus souvent, de l'ignorance ésotérique, sans s'avancer d'une manière décidée vers la Connaissance intégrale, vers la Gnose parfaite.

Celle-ci, que figure en Maçonnerie la lettre G.·. de l'Etoile Flamboyante, s'applique simultanément au programme de recherches intellectuelles et d'entraînement moral des trois grades d'Apprenti, Compagnon et Maître. Elle cherche, avec l'Apprentissage, à pénétrer le mystère de l'origine des choses; avec le Compagnonnage, elle dévoile le secret de la nature de l'homme, et révèle, avec la Maîtrise, les arcanes de la destinée future des êtres. Elle enseigne, en outre, à l'Apprenti à élever jusqu'à leur plus haute puissance les forces qu'il porte en lui-même; elle montre au Compagnon comment il peut attirer à lui les forces ambiantes, et apprend au Maître à régir en souverain la nature soumise au sceptre de son intelligence. Il ne faut pas oublier, en cela, que l'initiation maçonnique se rapporte au Grand Art, à l'Art Sacerdotal et Royal des anciens initiés. » (*L'Initiation Maçonnique*, article publié dans *L'Initiation*, 4e année, no 4, janvier 1891.)

L'organisation initiatique, telle qu'elle est ici indiquée dans ses traits essentiels, existait dès l'origine dans le Gnosticisme comme dans toutes les autres formes de la Tradition. C'est ce qui explique les liens qui ont toujours uni le Gnosticisme et la Maçonnerie, liens que montrent mieux encore certains passages de quelques discours maçonniques du F.:. Jules Doinel.

En laissant de côté pour le moment le point de vue restreint du Gnosticisme, nous insisterons surtout sur le fait que l'initiation maçonnique, comme d'ailleurs toute initiation, a pour but l'obtention de la Connaissance intégrale, qui est la Gnose au sens véritable du mot. Nous pouvons dire que c'est cette Connaissance même qui, à proprement parler, constitue réellement le secret maçonnique, et c'est pourquoi ce secret est essentiellement incommunicable.

Cette étroite relation entre le Gnosticisme et la Franc-Maçonnerie, confirmée encore actuellement par ce fait que souvent les Pontifes de la Gnose occupent en même temps de hauts grades dans les sociétés secrètes, aide à comprendre l'effort fait aujourd'hui par les promoteurs de l'*Alliance spiritualiste* pour restaurer dans la Maçonnerie le culte de sa tradition. Elle apparaîtra de nouveau dans la commune filiation qui les rattache directement l'un et l'autre au père du mensonge, au séducteur infernal, comme à leur vrai et suprême chef. Elle permet déjà de pressentir dans quelle voie s'engagent les catholiques qui, lâchant la main maternelle de l'Eglise et s'émancipant de sa divine tutelle sur les intelligences, se flattent de concilier encore la foi qu'ils doivent à sa doctrine avec les honteux et absurdes mensonges de l'ésotérisme.

III. — LA KABBALE

En dehors du spiritisme, le groupe occulte le plus considérable est celui des initiés suivant la doctrine kabbaliste. Ce fait atteste le progrès de l'influence des Juifs dans le monde intellectuel, comme la puissance de la Franc-Maçonnerie, qui est un instrument entre leurs mains, accuse leur triomphe politique.

La Kabbale ou Cabale est leur tradition ésotérique.

On se tromperait d'ailleurs en voyant dans la Kabbale, la Gnose, la Théosophie, l'Occultisme, autant d'écoles entièrement distinctes les unes des autres, ayant chacune leur corps de doctrines propres. Elles se rencontrent toutes, à part des différences secondaires, dans une même explication de Dieu, de l'homme et du monde, et vivent en commun sur le même fond d'erreurs monstrueuses que le lecteur connaît déjà. Aussi bien, les nouveaux docteurs de l'humanité n'ont garde de se confiner dans l'une ou dans l'autre. Leurs principaux représentants sont versés dans presque toutes à la fois. Occultistes, Gnostiques, Théosophes, Kabbalistes, Martinistes et Rose-Croix se donnent la main. En étudiant plus à fond ces systèmes, on découvrirait probablement qu'ils dérivent d'une même source première, la Kabbale, et que le Juif est leur commun inspirateur. Mais ceci n'entre pas dans notre sujet.

La vraie différence entre ces écoles consiste dans les sources diverses où elles recherchent l'*ésotérisme* qui est leur principe fondamental à toutes.

Pour la Gnose, c'est la tradition universelle de tous les peuples, dont elle se prétend l'héritière. Elle veut bien en reconnaître un organe dans l'Evangile et dans quelques écrits du Nouveau Testament, où, seule d'ailleurs, elle sait lire cette tradition. Mais elle répudie l'Ancien Testament, dont le Dieu despotique et cruel est à ses yeux un monstre, et l'ennemi du Dieu d'amour de l'Evangile. Pour elle, le Dieu des Hébreux

n'est autre que le Démiurge et l'Ancien Testament son œuvre. La Kabbale se donne pour fondée strictement sur la tradition hébraïque, dont l'Ancien Testament est le principal trésor. La Théosophie ne se réclame directement ni de la tradition universelle, ni de l'interprétation de l'Ecriture; elle est surtout une révélation intérieure de la science et de la vie divine, obtenue par les secrets de la contemplation qu'elle emprunte au brahmanisme et au boudhisme. L'occultisme consiste principalement dans la connaissance de ceux de la nature, mais, comme on l'a déjà vu, il s'allie à la Gnose, à la Kabbale, à la Théosophie.

Chacune à sa manière, ces écoles exigent de ceux qui aspirent à pénétrer leurs secrets, une savante initiation de l'esprit aux théories philosophiques et scientifiques qui lui sont particulières.

Pour les Kabbalistes, la Bible n'est aucunement un livre historique, encore moins prophétique, ayant un but d'utilité universelle et enseignant à tous les desseins et la conduite de Dieu sur le genre humain. C'est un livre d'initiés, contenant une doctrine secrète sous de purs symboles, et dont une rare élite possède la clef. Encore apprendrons-nous tout à l'heure que la dite clef n'a été découverte que dans ces vingt dernières années. Pauvre humanité, qui attendait depuis de si longs siècles l'apparition du marquis de Saint-Yves d'Alveydre, de l'ingénieur Hiebling ou de M. Jounet!

Voici comment Papus présente l'œuvre de Moïse, dans un opuscule où il prend soin d'affirmer à plusieurs reprises que kabbalisme et occultisme sont des systèmes essentiellement chrétiens.

Moïse créa, pour l'occident, ce que Fo-Hi avait créé pour l'orient, un Peuple chargé de porter, à travers les âges, *un résumé symbolique et initiatique* de tout l'occultisme antique.

L'œuvre confiée par Moïse à ses initiés renfermait la synthèse de la science des rouges, acquise par Moïse en Egypte, *comme prêtre d'Osiris*, et de la science des noirs [1], acquise auprès de son beau-père Jéthro, *dans le temple* du désert. Ces deux traditions avaient de plus été strictement vérifiées *dans la lumière secrète de la nature par l'extase et la vision directe*, qui avaient unifié la révélation et avaient ramené au point de vie réelle les anciennes chroniques des guerres de Ioah, dont Moïse s'était inspiré. Le créateur intellectuel des Hébreux constitua son livre en Esprit, Ame et Corps, comme un organisme qu'il était et de la façon suivante: le corps fut la Massora, ou règles pour écrire ou copier les caractères sacrés, avec défense d'en changer aucun sous peine de mort spirituelle. L'Ame, double et indéfiniment extensible comme toutes les âmes, fut le Talmud, ou code juridique, avec ses deux pôles:

1. Les Kabbalistes contemporains reconnaissent quatre sources historiques de la tradition. Les races primitives se seraient partagées en quatre branches. Les Lémuriens, qui devaient être jaunes-rougeâtres. Leur tradition se conserverait au Thibet et dans quelques centres taoïstes de la Chine. Les Atlantes, qui avaient la peau rouge. Les Ibères, les Etrusques et surtout les Egyptiens sont des colonies d'Atlantes. Les Noirs, originaires de l'Afrique actuelle. Les Blancs, originaires du continent Européen, le dernier évolué.

la Mishna et la Ghémarah. Enfin l'Esprit de l'œuvre, que, seul, Moïse transmit de son vivant et oralement, fut la Kabbalah. C'est à cette Kabbale, transmise plus ou moins fidèlement jusqu'au moment où saint Jean la dévoile dans son évangile et son Apocalypse, que se réfèrent la plupart des sociétés initiatiques d'occident, dévouées à la défense du Christ.

On distingue la Kabbale *littérale* et la Kabbale *théorique*. La Kabbale littérale est attribuée à Moïse, la Kabbale théorique se rattacherait au souvenir de la captivtié de Babylone. Cependant nous venons de voir que Papus attribue également celle-ci à l'auteur de la Genèse. De la sorte, on maintient une apparence de contact avec la véritable tradition religieuse.

Sur la Kabbale littérale, la tradition professée par les Juifs, et acceptée de confiance par les occultistes, est que Moïse lui-même, prévoyant le sort que son livre devait subir et les fausses interprétations qu'on devait lui donner par la suite des temps, eut recours à une loi orale, qu'il donna de vive voix à des hommes sûrs et dont il avait éprouvé la fidélité, et qu'il chargea de transmettre dans le secret du sanctuaire à d'autres hommes qui, la transmettant à leur tour, d'âge en âge, la fissent ainsi parvenir à la postérité la plus reculée. Cette loi orale que les Juifs modernes se flattent encore de posséder se nomme Kabbale, d'un mot hébreu qui signifie ce qui a été reçu, ce qui vient d'ailleurs, ce qui passe de main en main.

Pour les rabbins et le peuple qu'ils guident, la Kabbale littérale est une interprétation mécanique des livres sacrés par des moyens qui semblent d'abord presque puérils, tels que l'équivalence et substitution l'un à l'autre de mots dont les lettres additionnées donnent le même total numérique, ou bien la transposition des lettres d'un mot pour former un mot nouveau formé par les initiales ou les finales des mots de la phrase.

Ces procédés et d'autres analogues font de la Cabale littérale une méthode d'interprétation basée sur la prédominance voulue *de la lettre sur l'esprit.*

Dans quel but? Peut-être dans une pensée d'ordre, non religieux mais politique et de grande valeur pour la conduite humaine du peuple judaïque. C'est que les textes sacrés lus de cette manière n'admettent pas la controverse, car il n'est pas d'erreur possible dans le compte des mots. Aussi ne voit-on pas les Juifs se diviser entre eux sur des questions qui touchent leurs dogmes ou leurs mystères. Le souvenir des violentes querelles entre Kabbalistes et les non Kabbalistes est déjà bien lointain. Ils gardent à travers le monde la cohésion de l'unité. Ainsi la Cabale se révélerait sous un autre aspect la politique unitaire sous la forme de dogme religieux.

Voici, selon Papus, les principes de la Kabbale littérale :

Le point de départ de toute la Kabbale c'est l'alphabet hébraïque. L'alphabet des Hébreux est composé de vingt-deux lettres; les lettres ne sont cependant pas placées au hasard les unes à la suite des autres. Chacune d'elles correspond à un nombre d'après son rang, à un hiéroglyphe d'après sa forme, à un symbole d'après ses rapports avec les autres lettres. Toutes les lettres dérivent de l'une d'elles, le *iod*, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Chaque lettre hébraïque représente donc trois choses :

1° Une lettre, c'est-à-dire un hiéroglyphe;

2° Un nombre, celui de l'ordre qu'occupe la lettre;

3° Une idée.

Combiner des lettres hébraïques c'est donc combiner des nombres et des idées; de là la création du *tarot*.

Et Papus ajoute :

Chaque lettre étant *une puissance* est liée plus ou moins étroitement avec les forces créatrices de l'Univers. Ces forces évoluent dans trois mondes, un physique, un astral et un psychique, chaque lettre est le point de départ et le point d'arrivée d'une foule de correspondances. Combiner des mots hébraïques c'est par suite agir sur l'univers lui-même, de là les mots *hébreux* dans les cérémonies magiques.

N'en déplaise à l'illustre Kabbaliste, voilà qui dépasse complètement les limites de la vraisemblance et du bon sens. Cette relation imaginée entre des caractères matériels et les forces créatrices de l'Univers et l'influence de ceux-là sur celles-ci a l'avantage de prêter un caractère scientifique aux prestiges de la magie et de l'occultisme, mais les conditions mêmes qu'exigent pour leur succès ceux qui les opèrent prouvent que leur effet, quand ils en ont un réel, est dû à la volonté des intéressés et suppose un pacte avec l'invisible.

La Kabbale littérale se donne donc comme une sorte d'algèbre dont les formules permettent de trouver au prix de longues recherches la solution du mystère. M. Edmond Dace, président de la loge Martiniste Valléda (on voit une fois de plus que la science Kabbaliste n'est pas étrangère aux autres sectes occultes) disait au congrès spiritualiste de 1908

Pour essayer de lire et de comprendre ces anciens textes, il faut tout d'abord avoir pénétré la pensée de ces races disparues et savoir que chaque mot pour l'initié avait, outre son sens extérieur et profane, des sens secrets multiples. Nous avons une science, l'algèbre, qui se rapproche un peu de celle-là. Une formule unique cache toutes les adaptations possibles. De même le mot hiératique n'est qu'une formule d'une algèbre spéciale qui s'adapte à la pensée. Cette algèbre, c'est la cabale.

A sa lumière l'aridité des textes anciens s'éclaire et se développe, et le chercheur reste ébloui devant ce prodige de livres écrits à sept sens, qui deviennent tout à coup lumineux et simples pour qui possède les sept clefs de leur traduction.

La quantité de ces adaptations varie d'ailleurs à l'infini suivant la fantaisie des systèmes; et cette souplesse est d'autant plus nécessaire que les systèmes eux-mêmes ne se fondent pas seulement sur la science positive des nombres dont les combinaisons se vérifieraient exactement par celles des caractères de l'écriture; mais cette science elle-même est le fruit d'une intuition inspirée des mystères de Dieu et du monde. C'est le plus élégant des cercles vicieux.

C'est de la Kabbale littérale dont je disais plus haut que l'intelligence en avait été refusée au genre humain jusqu'en ces dernières années. Le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, la gloire de la Kabbale contemporaine, est enfin venu pour le tirer de ce malheur. *L'Initiation* nous en apportait l'heureuse nouvelle, en l'an 1909, en annonçant la publication posthume de son grand ouvrage.

La Bible est indispensable à connaître pour tout esprit cultivé. Dans la Bible même, le Sepher Bereschit (la Genèse) de Moïse cache les plus importants secrets de la science égyptienne sur les forces occultes de la Nature et de l'Homme. Or, les clefs véritables de la langue sacrée n'ont jamais été données, et, tous les dictionnaires de la langue hébraïque, composés d'après les fausses révélations (?) des Septante, sont incapables de permettre une traduction réelle de la Genèse.

Il s'ensuit que les savants contemporains discutent sur des textes trahis et non traduits, que l'Eglise réformée commente des versions fausses et qu'on fait dire à Moïse des enfantillages et des niaiseries, indignes d'un initié de sa valeur.

Après plus de vingt ans d'efforts, Saint-Yves d'Alveydre est parvenu à établir enfin *une véritable traduction de la Genèse*, conforme aux idées de Moïse et révélant la grandeur de la pensée du génial initiateur.

Cette traduction, fidèle d'après les clefs de la langue primitive retrouvée par Saint-Yves, est faite en prose rythmée, comme l'original moïsiaque. Le sens ésotérique de tous les termes spéciaux est révélé et commenté.

Pour bien prouver qu'il ne s'agit pas d'un œuvre d'imagination, les mêmes clefs sont adaptées aux premiers versets de l'Evangile de saint Jean. Enfin, chacune des clefs de la langue secrète des Temples est analysée et commentée dans une section spéciale.

Et encore :

Les anciens sages se servaient pour consigner leurs découvertes et leurs enseignements de caractères interprétables de trois façons successives sous l'apparence vulgaire de l'idiome démotique:

1° Par symbolisme, comme nos signes algébriques ou chimiques, pour exprimer les lois des faits;

2° Par allégorie, ou hiéroglyphisme, pour faire comprendre la biologie de ces mêmes lois;

3° Par anagogie comme désignant l'essence immuable et homogène de ces lois, leur réalité éternelle. Tel est l'ésotérisme des langues hiératiques primitives.

Or, chacune de ces trois interprétations peut s'appliquer à chacun des genres spécifiques créaturels: aux sciences positives, à l'ethnographie, à la psychologie, à la cosmologie, etc., etc.; de sorte que, hors du démembrement de l'Église patriarcale primitive chacune des écoles ou des régions qui

s'en détachèrent, ne s'occupant que d'un seul des points de vue de la synthèse originelle, les langues que leurs protagonistes inventèrent (le chaldaïque, le sanskrit, l'arabe, le chinois) furent pourvues d'une clef hiérogrammatique adaptée à ce point de vue. C'est pour cela, qu'au lieu de trois sens primordiaux, le *veda*, par exemple, est susceptible de recevoir cinquante-deux interprétations, le chinois, soixante-quatre; le chaldaïque, quatre; l'arabe, vingt-huit, et ainsi de suite.

La logosophie de Saint-Yves est la restitution de l'enseignement patriarcal. De sorte que, à son école, trois systèmes de commentaires sont seuls possibles.

Le premier et le plus connu, c'est cette étude philologique dont l'exégèse moderne nous offre le type le plus net; elle aboutit à la compréhension logique et rationnelle ordinaire.

Le second est l'étude du texte par des artifices de calculs, de transpositions, d'inversions, de schémas; elle embrasse tout le domaine des sciences occultes: les kabbalistes l'enseignent; elle procure, non pas une synthèse, mais une syncrèse, intermédiaire entre l'observation expérimentale et l'intuition inspirée,

La troisième est l'étude du même texte lu successivement de droite à gauche et de gauche à droite, de haut en bas et de bas en haut, de façon à combiner les trois hiérogrammatismes: l'hébreu, le sanscrit et le chinois; il est possible ainsi d'en extraire l'arcane primitif. Telle est la méthode employée par Saint-Yves.

Cette précieuse découverte a été baptisée du nom d'*archéométrie*. Il est vrai que sa valeur est contestée par certains Kabbalistes. Mais voici qui est plus merveilleux encore. Au congrès spiritualiste de 1908, M. Hiebling, ingénieur chimiste, a fait une communication sur « l'initiation hébraïque et les sciences occultes » qui ne tend à rien moins qu'à renouveler de fond en comble la science de la Kabbale, pour le plus grand triomphe de l'occultisme. Il commence même par une exécution fort peu respectueuse.

De tout temps, et jusqu'à la fin du moyen-âge, on a cherché dans ces textes autre chose que le sens vulgaire qui leur a été donné par les premiers traducteurs. L'ensemble des essais tentés dans cette voie, émaillé de quelques pâles exactitudes, et mêlé surtout d'innombrables élucubrations sorties d'imaginations exaltées, est aujourd'hui connu sous le nom de Cabale. Ces tentatives sont restées vaines; elles tendent simplement à prouver ce fait: la croyance jadis universelle à un autre sens de ces textes.

C'est cet autre sens que nous avons eu la bonne fortune de découvrir et que nous allons vous signaler.

L'originalité de la découverte de M. Hiebling consiste à démontrer que tous les phénomènes occultes, attribués aujourd'hui à un merveilleux progrès des sciences de la nature, extériorisation du corps astral, ses matérialisations, les merveilles de l'hypnotisme, les communications avec le monde des esprits, la lévitation (attraction des objets à distance et apports d'objets invisiblement transportés de loin et apparaissant inopinément), etc... étaient parfaitement connus des anciens. La Bible n'aurait pas été écrite à d'autre fin que de transmet-

tre aux initiés les secrets de cette science sous le symbole profondément caché des caractères.

Que diriez-vous si vous appreniez que l'ensemble de ces phénomènes a fait, il y a des milliers d'années, l'objet d'une science positive parfaitement connue et pratiquée par certaines castes de l'antiquité? si vous appreniez qu'il existe toute une série de traités spéciaux et secrets, qui décrivent le détail de toutes les opérations et manipulations nécessaires en vue de l'obtention de tel ou tel résultat?

Ces traités ont plus ou moins passé par les mains de chacun; mais les circonstances, autant que les vicissitudes des siècles, leur ont donné une forme qui les rend actuellement méconnaissables: ce sont la plupart des livres qui constituent la *Bible hébraïque.*

... Je fis ma première découverte intéressante le jour où, après dix-huit mois d'efforts, je trouvai dans le Pentateuque lui-même la description détaillée de tout le Système Cryptographique qui a permis de l'écrire. *Une centaine de personnifications, utilisées avec des rôles très divers, ont été créées dans ce but. Inutile d'ajouter que depuis Adam jusqu'au dernier personnage cité aucun n'a jamais eut existence réelle.*

Aujourd'hui toute difficulté a disparu; le dernier bastion a été enlevé... et ils étaient nombreux et solides.

Je crois être agréable au lecteur en lui faisant grâce d'un mécanisme dans lequel je serais le premier à perdre mon latin. Ce sont surtout les résultats qui l'intéresseront.

Au chapitre II de la Genèse, les noms symboliques des quatre fleuves qui sortaient de l'Eden nous apprennent que les anciens tiraient l'or du sable des alluvions; qu'ils avaient reconnu l'origine neptunienne de ces sables ainsi que celle des roches calcaires du Trias, du Jurassique et du Crétacé. Le verset 2 du chapitre I montre qu'ils avaient également reconnu l'origine primitivement ignée du globe terrestre. Jusqu'au chapitre X inclus, il n'est question que de la science occulte et de la mise en jeu de l'énergie vitale latente dans tout être animal. Le chapitre XI, histoire de la Tour de Babel, commence l'exposé du mécanisme de la langue « *que l'on vient de créer pour assurer aux initiés le secret de leur science merveilleuse.* » Par où l'on voit l'incomparable adresse de Moïse qui dissimule assez habilement son invention pour faire prendre entièrement le change aux pauvres gens, et leur donner à croire que l'unité de langage qui régnait jusque-là parmi les hommes prit justement fin dans cette circonstance, où Dieu punit leur fol orgueil par la confusion des langues qui les obligea à se disperser, etc... etc... Pour résumer

Qu'enseignent tous ces textes?

Nous avons depuis peu la télégraphie sans fil et déjà on nous annonce la téléphonie sans fil, — donc sans intermédiaire visible. Les inventeurs enfin travaillent à un appareil qui permettrait au téléphoniste de voir la personne qui lui parle. On essaie dans ce but d'utiliser les propriétés du Sélénium.

Les anciens qui ignoraient le Sélénium au même titre que l'électricité, les ondes lumineuses et les ondes sonores, décrivent des méthodes qui permettaient aux savants de parler et de voir directement à n'importe quelle distance. La force qu'ils utilisaient étaient toujours la même; au lieu de manier l'électricité ils maniaient directement la vie. La même énergie leur permettait de guérir; ils savaient aussi facilement remplir de vie et, par suite, de santé, que nos électriciens savent recharger un accumulateur d'électricité. Les aveugles pouvaient recouvrer la vue et les paralytiques l'usage de leurs membres.

Tous les moyens mis en jeu sont minutieusement décrits.

Jamais les anciens n'utilisent le médium humain.

Dans l'initiation hébraïque on employait exclusivement des animaux; les espèces ovine et bovine pour les grandes opérations; la colombe et la tourterelle pour les travaux courants. Ajoutons que les initiés de l'Inde se servaient également du cheval.

Dans les grandes opérations l'animal est mis à mort; *de là l'origine des sacrifices d'animaux dans l'antiquité, sacrifices dont le peuple n'a jamais connu que les apparences.*

Avec les enseignements très précis de ces textes, il devient dès aujourd'hui possible de reproduire, en toute connaissance de cause, tous les phénomènes qui pendant des siècles ont ébloui l'imagination de nos pères, tous les phénomènes du fakirisme de l'Inde, la plupart des guérisons subites affirmées au cours des âges, toutes les actions à distance entre êtres vivants, et — qui sait — de mettre sans doute à la disposition de l'humanité actuelle un véritable trésor de connaissances nouvelles, utiles tant au point de vue médical qu'au point de vue philosophique et social.

Et voilà pourquoi nous a été donnée la Bible.

La Kabbale *théorique* se fonde-t-elle aussi exactement sur la tradition hébraïque? C'est bien la prétention des rabbins-kabbalistes, et et l'on en saisira facilement la portée. Mais cette prétention est mensongère, du moins de la part des Kabbalistes de gauche, auxquels nous avons affaire. Il est exact que beaucoup de traditions Kabbalistes sont conformes à la vraie tradition religieuse, et celles-là, consultées à leurs vraies sources, apportent à celle-ci des éclaircissements et confirmations utiles. Mais les gloses sont panthéistes, de par les afflux païens avec lesquels la Kabbale des temps modernes s'est formée.

En somme, la Kabbale théorique, c'est la tradition orale de Moïse faussée, paganisée, et, on peut le dire, diabolisée par les apports chaldéens et persans.

Ce qui explique que les *Juifs Kabbalistes* actuels ont tant de facilité à concentrer toutes les théories ennemies du catholicisme en une *synthèse nouvelle* opérant la conciliation de tous les systèmes, c'est justement que la Kabbale, leur outil de pénétration et de conquête, a été faite d'idées empruntées, volées aux théologies et philosophies panthéistes des chaldéens et des persans, idées qui furent ensuite digérées et assimilées par des cerveaux intellectuels de mauvais Juifs, ennemis de Notre-Seigneur, et combinées par eux avec la véritable tradition.

Quand nous viendrons aux infiltrations de ces doctrines parmi les catholiques, nous rencontrerons un exemple remarquable de cet effort.

Ceci dit, on s'explique que la Kabbale théorique nous ramène à l'occultisme, à la théosophie et à la Gnose qui en sont probablements des dérivés.

Elle a pour but de remplacer la Genèse, et d'expliquer la création en niant le Dieu créateur. A la place de Dieu la Cabbale nous présente un Etre Infini, l'Ensoph (Aïn-Soph), c'est-à-dire, qui signifie Sans Fin, qui n'a plus les caractères et n'exerce plus l'action qui peignent Dieu dans la Genèse. A la place de la création la Cabbale suppose l'émanation. Et voici la différence. Par la création Dieu tire le monde du néant, il fait quelque chose avec rien, pour parler avec le terre-à-terre le plus littéral. Dans l'émanation, l'Ensoph tire le monde de lui-même. Il n'est pas le Dieu créateur du ciel et de la terre.Le dogme qui ouvre le *Credo* catholique disparaît. Et nous avons à comprendre un être sans fin, un Ensoph qui tire ce qui existe de ce qui existait déjà, c'est-à-dire de lui seul. Les esprits, la matière, en un mot le monde visible et invisible et tous les êtres qu'il contient sortent de l'Ensoph en dix développements successifs et engendrés les uns par les autres, qui sont les dix séphiroth (au singulier *séphirah*, qui veut dire nombre d'après les uns, et souffle suivant d'autres). Les dix séphiroth et l'Ensoph font ensemble le nombre onze, qui exprime tout à la fois l'unité divine et la totalité des émanations, c'est-à-dire Dieu et, en même temps, tout ce qui existe de visible et d'invisible, y compris l'homme.

Les occultistes effacent le mystère de la Trinité, lui substituent leur théorie du Ternaire et l'homme se fond en Dieu, c'est-à-dire le dieu de l'occultisme, l'âme du monde, le plan divin, dans lequel s'abîment les âmes après leurs ultimes purifications, pendant que les deux autres éléments, corps physique et corps astral, se dissolvent dans les parties correspondantes de l'être unique qu'est l'Univers, c'est-à-dire dans la matière et dans le fluide astral. Le microcosme rentre dans la macrocosme et devient un avec lui. C'est toujours le panthéisme.

« Résumer l'enseignement de la Kabbale, écrit Papus, serait reproduire toute la partie théorique de l'occultisme ». Nous pouvons donc nous dispenser d'insister.

Sa vitalité vient de s'affirmer par une œuvre très considérable, la traduction française du *Sepher-Ha-Zohar*, (Le Livre de la Splendeur) contenant « la doctrine ésotérique des Israélites ». Cette traduction entreprise pour la première fois en français est l'œuvre de M. J. de Pauly, continuée par M. Lafuma-Giraud. Elle ne formera pas moins de six ou sept gros volumes in-8°. Mais, comme cette doctrine est fort abstruse, M. Jounet vient d'en publier la clef, offrant en public

« l'éclaircissement et l'unification des mystères de la Kabbale ». Voici en quels termes l'*Initiation* annonce l'apparition de cette *Clef du Zohar.*

Le Zohar est un des plus vastes et des plus sérieux monuments de la tradidition occulte. C'est le recueil de l'Esotérisme occidental qui égale en étendue les recueils d'Oupanishads de l'Esotérisme hindou. Et les connaisseurs affirment qu'il les dépasse en profondeur. Il traite tous les grands sujets de la science occulte: Théogonie, Cosmogonie, commentaire de la Genèse, origine et chute de l'humanité, origine, évolution de l'âme. La réincarnation et la vie dans l'astral y sont décrites en détail. On y trouve les documents les plus abondants sur les correspondances qui unissent les êtres et sont la clef du magnétisme transcendant et de la magie. Les hiérarchies d'esprits et d'élémentaux bons et mauvais, les réalités du monde extérieur, les membres de l'homme visible et invisible, les attributs de Dieu, tout s'y enchaîne dans un système à la fois initiatique et logique. Mais ce trésor est un chaos. Les sujets traités fragmentairement, quittés, repris, sans compter l'obscurité du symbolisme, fatiguent l'étudiant et le déçoivent. Ayant par une étude de plus de vingt années dissipé, pour son compte, ces obscurités et triomphé de ce désordre, l'auteur de la *Clef du Zohar* a voulu rendre facile à tous l'accès du grand ouvrage occulte. Non seulement il éclaircit le Zohar, mais il éclaircit en les comparant avec lui, les énigmes de la *Kabbala recentior*, de la Kabbale *chrétienne*, de l'Alchimie et du Psychisme. C'est une synthèse lucide et complète de l'occulte essentiel.



Laissons de côté les inventions de la Kabbale, non sans un douloureux soupir arraché par l'incompréhensible aveuglement de tant de créatures de Dieu qui, à travers les âges, ont dépensé de prodigieux efforts d'esprit pour changer en ténèbres aussi épaisses, la lumière douce et sereine dont leur intelligence était baignée, et convertir la doctrine de vie en une science de mort. Mais arrêtons notre attention sur la puissance qui inspire principalement tous ces efforts, et dont la pénétration croissante de la Kabbale dans les sectes occultes accuse l'effrayant progrès.

C'est la puissance juive.

J. Doinel converti écrivait :

« L'action juive, l'infiltration juive, la haine juive! Que de fois, j'ai entendu des francs-maçons, gémir de la domination que les Juifs imposent aux loges, aux ateliers philosophiques, aux conseils, aux Grands-Orients, dans tous les pays, à tous les points du triangle, comme ils disent, sur toute l'étendue du vaste monde! Il ne m'appartient pas de démasquer cette tyrannie, au point du vue politique, ni au point de vue financier. Mais dans la pensée de Satan, la synagogue a une part immense, prépondérante. Il compte sur les Juifs, pour gouverner la maçonnerie, comme il compte sur la maçonnerie, pour détruire l'Eglise de Jésus-Christ.

» Avant la Révolution, la franc-maçonnerie française fermait ses

loges aux Juifs. On en voit peu, ou on n'en voit point, sur les anciennes listes. Aussi, la franc-maçonnerie française n'avait-elle pas alors ce caractère d'hostilité forcenée, qu'elle affiche de nos jours, contre l'Eglise et contre le Pape. Par contre, les Juifs remplissaient les loges allemandes. Des loges allemandes, sortit ce mouvement de l'*Illuminisme* qui devait, pendant cent années, livrer l'Europe aux bouleversements. Mais, depuis la Révolution, les Juifs ont envahi les loges. L'envahissement a été progressif. Il est complet. La Kabbale a été reine dans les loges secrètes. L'esprit juif a été roi dans les ateliers symboliques. Aux savants, la Kabbale; aux ignorants, l'esprit juif. La Kabbale dogmatise et fait de la métaphysique, la métaphysique de Lucifer. L'esprit juif dirige l'action. Et dogme juif, comme esprit juif, théorie comme réalisation, tout cela est dirigé contre l'Eglise catholique, apostolique et romaine, contre elle et seulement contre elle, et contre son chef visible le Pape, et contre son chef invisible le Christ. Crucifiez-le! Crucifiez-le!

» Pour être plus certains de faire oublier à leurs compatriotes la Bible, la loi de Moïse et les prophéties, les rabbins employèrent les deux premiers siècles de l'ère chrétienne à collectionner leurs commentaires. Cette compilation énorme prit le nom de Cabale ou tradition. La Cabale est depuis vingt siècles la philosophie et la théologie dogmatique des Juifs. Le Talmud est leur code moral. « Il est » impossible, dit le juif Franck, d'expliquer sans elle (sans la Cabale) » les nombreux textes de la Mischna et du Talmud. » La bizarrerie et la futilité disputent dans le Talmud la palme à la haine de tous les peuples. C'est le code même de l'immoralité. Car les rabbins corrompirent sciemment la religion et la morale de Moïse, dont le catholicisme est le complément, pour mieux développer leur idée nationale, l'invincible espoir de la domination universelle. »

Nous n'avons pas à nous occuper ici du Talmud. Il faut seulement ne pas oublier qu'il enseigne aux Juifs, comme une action sainte, le vol, le pillage et l'assassinat des Goïm. Le Juif seul a droit d'exister, la domination universelle lui est promise. Le Juif est devenu bien plus que le peuple de Dieu. Il est Dieu lui-même. La loi de Moïse disait « Tous les hommes ont été créés par Dieu. Adam est leur père commun. Ils sont donc tous frères. Dieu seulement t'a choisi, toi, Israël, pour être son peuple et donner le Messie aux nations. » Les rabbins dans leur Cabale osent dire : « Dieu se montre ici-bas sous les traits du Juif. Juif, Juda, Jevah ou Jéhova, c'est le même être. » Et Carlyle, haut-maçon, dans ses études sur la franc-maçonnerie, a noté cette idée des cabalistes : le Juif est l'homme-Dieu. C'est le mot même de la Cabale. « Le Juif est donc Dieu vivant, Dieu incarné; c'est l'homme céleste, Adam Kadmon. Les autres hommes sont

terrestres, de race inférieure. Ils n'existent que pour le servir. Ce sont des petits d'animaux (1). »

Les *Archives israëlites* disaient en 1864 (nº 25, 150): *Quant au Talmud, nous reconnaissons sa supériorité absolue sur la Bible de Moïse.* Voilà l'aveu des Juifs modernisés. Cependant, si la juiverie lit ces pages, vous l'entendrez s'écrier dans tout l'univers . La Cabale et le Talmud nous sont inconnus. Nous suivons tous la loi de Moïse la plus pure, sans aucun commentaire.

Les traits que nous venons de citer sont tirés d'un livre récemment paru que nous recommandons vivement à nos lecteurs (2). Ils y trouveront solidement exposée la convergence de tous les efforts du judaïsme vers la domination universelle. Ceci est en dehors de notre sujet. Mais l'auteur y développant les moyens mis en œuvre, propose deux considérations qui s'y rattachent, et auxquelles nous ferons quelques emprunts intéressants.

En premier lieu, Israël, pour faire réussir son plan, à été partout jusqu'ici l'âme de toutes les *hérésies* et de toutes les révolutions.

Les idées, les moyens et le but de ce peuple, tout est immoral, antisocial, antihumain. Maudit de Dieu et des hommes pour ses crimes, il a un rôle tout négatif dans le monde. Il est comme Satan, l'éternel maudit, que par la magie il a toujours consulté. Satan est opposé à tout ce qui est vrai, bon et beau dans la création, il est destructeur par parti pris. Le Juif aussi.

Il est par la Cabale, rabbins en tête, l'âme de toutes les sectes, de toutes les hérésies, de toutes les sociétés secrètes, de toutes les révolutions. Ecoutons le juif Darmesteter, professeur à notre Ecole des Hautes Etudes, nous décrire avec orgueil l'action destructive et permanente de ses compatriotes contre le christianisme:

« Le Juif est le docteur de l'incrédule. Tous les révoltés de l'esprit viennent » à lui dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il est à l'œuvre dans l'immense atelier » de blasphèmes du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou » d'Aragon. C'est lui qui forge tout cet arsenal meurtrier de raisonnements et » d'ironie, qu'il léguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du grand » siècle. Le sarcasme de Voltaire n'est que le dernier et retentissant écho d'un » mot murmuré six siècles auparavant, dans l'ombre du ghetto, et plus tôt » encore, au temps de Celse et d'Origène, au berceau même de la religion » du Christ (3). L'action sourde et invisible des Juifs, — leur société secrète » nationale, — est la source de la polémique religieuse, qui, pendant des » siècles, ronge obscurément le christianisme » (4).

Même rôle dans tous les temps, parmi les sectes des illuminés, spirites, magiciens, lucifériens de toutes sortes. « Les Juifs, dit un de leurs esclaves, » le franc-maçon Figuier, sont tous regardés comme les docteurs de la loi chez » les *Illuminés.* » Les illuminés sont les francs-maçons des arrière-loges, les

1. Ad Pent. fol. 97-3.

2. *Solution de la question juive,* par M. l'abbé Charles. — 1 vol. in-12, à la *Librairie de la Renaissance nationale,* 52, Passage des Panoramas. Paris.

3. James Darmesteter : *Les Prophètes d'Israël,* p. 174.

4. *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif,* du même auteur.

évocateurs des démons. Les Juifs ont donc été les fondateurs de toutes les sociétés secrètes.

Toutes les sectes formées par Israël contre l'Eglise ont toujours été dirigées par lui contre la société et l'humanité. Le rabbin Simon le Magicien tire *la gnose* de la Cabale, et le juif Manès en extrait le manichéisme que les Juifs ont infusé aux Patarins, aux Albigeois, aux Templiers, et à toutes les sectes franc-maçonniques jusqu'à nos jours. « Les rabbins, dit Renan, firent Nicolas de Lyre, et Nicolas de Lyre fit Luther. » Mahomet, on le sait, fut l'élève d'un rabbin, et était entouré de juives. L'une d'elles l'a même empoisonné. Israël a toujours de nombreuses Dalila pour corrompre les seigneurs, les princes et les rois. Souvenez-vous du malheureux prince Rodolphe, archiduc d'Autriche.

Le peuple juif est un oiseau de proie, dont le regard parcourt sans cesse le monde des goïm, épiant tous les moments de lui faire du mal. Toutes les sectes révolutionnaires, ce peuple l'avoue lui-même, ont eu quelques-uns des siens pour auteurs ou pour instigateurs; et toutes les forces juives pour propagatrices et soutiens. Tous les chefs d'hérésie, même Luther, ont été initiés à la Cabale. « La bible de Luther, dit Darmesteter, sort des commentaires de Raschi (1). » Et Raschi était un rabbin. Les disciples et les amis intimes de Luther, comme Mélanchton, étaient francs-maçons. Luther lui-même était haut maçon, car il portait dans son cachet la rose-croix. Et les Juifs ont donné aux rose-croix le nom de souverains princes d'Hérédom.

Thomas Vaughan, qui joua un si grand rôle dans la franc-maçonnerie au XVIe siècle, fut initié au culte des démons et à la haine de la société par le rabbin Salomon Franck. Vous ne trouverez pas un seul persécuteur, un seul tyran dans l'histoire, depuis Tibère, Néron, Caligula, jusqu'à Bismarck, qui n'ait près de lui des magiciens, des médecins, des familiers, ou des conseillers juifs.

Ils font échouer tous les grands mouvements civilisateurs créés par l'Eglise. La brillante école d'Alexandrie finit par les Juifs Simon et Philon, dans la Gnose. Le célèbre Pic de la Mirandole et le mouvement de la Renaissance sont arrêtés par les rabbins, tels qu'Elie del Medigo, qui remplissent les chaires des universités d'Italie...

La pénétration actuelle de toutes les sectes occultes par la Cabale donne un singulier intérêt à cette observation. La seconde n'a pas une importance moindre. C'est que le peuple juif est le père, le soutien et le roi de la Franc-Maçonnerie. Nous savons bien que la thèse est contestée. Voici cependant qui mérite attention.

Quand un capitaine habile assiège une place, il s'efforce, s'il ne peut la prendre ni par un assaut, ni par la famine, de se ménager des intelligences dans son sein. Et, s'il parvient par la corruption, le mécontentement ou la révolte à s'assurer le concours de quelques traîtres, il ne tardera pas à s'emparer de la cité.

Le sénat juif conçut ce plan, et travailla sans repos jusqu'à nos jours, à chercher des auxiliaires parmi les goïm eux-mêmes, contre leurs propres nations. Formant une immense société secrète, il établit sur son propre modèle la franc-maçonnerie. L'histoire a conservé les noms des Manichéens et du juif Manès, des Nicolaïtes et du juif Nicolas, des Antitactes, des Pauliciens, des Cathares, des Patarins, des Albigeois, des Vaudois, des Templiers, enfin des

1. *Les Prophètes d'Israël*, p. 187.

francs-maçons à partir du XIVe siècle. Les Patarins allaient jusqu'à se faire circoncire. Les francs-maçons y viendront aussi. Lemmi, leur chef religieux, leur pape, en a déjà montré l'exemple.

Israël a donné à toutes ces sociétés secrètes son propre but. Ecoutons ce que le franc-maçon Redarès dit de ses ancêtres, les Albigeois et les Manichéens: « Le manichéisme conjurait la ruine de toutes les religions, prêchait l'égalité » et la liberté universelles, l'indifférence de toutes les actions humaines et la » communauté des biens et des femmes. » Ces socialistes portèrent la dévastation, le meurtre, l'incendie et le pillage dans le nord de la France, en Bosnie, en Illyrie, en Italie, partout où se trouvaient des colonies juives. C'est ainsi que le grand Sanhédrin fait détruire les goïm par des goïm, et son œuvre, « l'art royal » de mettre la couronne du monde sur la tête d'Israël, avance toujours.

Depuis plus de cinq cents ans, le grand instrument des Juifs est la franc-maçonnerie. Qu'est-elle? C'est une armée de mercenaires, ou plutôt de traîtres et d'esclaves, que le peuple juif lève dans toutes les nations, pour l'aider à les révolutionner à son profit, et finalement à les asservir.

Tout est juif dans la franc-maçonnerie...

Le malheureux Européen, Américain, Asiatique ou Africain que le Juif fait entrer dans la loge, n'entend parler que des Juifs. Le Juif Hiram, dont il doit venger la mort; le Juif Salomon dont il doit reconstruire le temple; la captivité de Babylone où il n'a rien à voir; Assuérus, faisant de Mardochée son premier ministre; Abraham, Judith, Esther, la fontaine de Siloé, Zorobabel, Adonaï, le passé, le présent, l'avenir d'Israël ne cessent de retentir à son oreille. Les Juifs nos maîtres, nous défendent d'enseigner l'histoire sainte à nos enfants; mais ils ne font que la raconter, — à leur manière, il est vrai — au franc-maçon stupide.

Les titres eux-mêmes, quand ils ont une signification précise, ne rappellent que la patrie de ces Juifs, qui ont l'audace de se dire nos compatriotes et de crier par la bouche de leurs rabbins qu'ils sont plus Français que nous. Le goï est salué par les fils de Jacob des titres pompeux de chevalier d'Orient, prince de Jérusalem, grand pontife de Jérusalem, prince du Liban, chef du Tabernacle de Jérusalem, chevalier du serpent d'airain, souverain commandeur du temple, etc., etc. Le terme même de chevalier Kadosch est juif.

Si le franc-maçon examine les symboles, les cérémonies, les vêtements, les dispositions mêmes de la loge, tout lui parlera des Juifs, ses maîtres, comme à un pauvre esclave dans la maison de son tyran. Les deux colonnes à l'entrée de la loge, Jakim et Boaz, représentent, disent les vénérables, Israël et Juda, l'union des deux royaumes.

Et le but de la maçonnerie, n'est-il pas absolument juif?

Le but religieux de la secte: la destruction du christianisme et de toute religion autre que la magie n'est-elle pas ordonnée au peuple par les rabbins dans la Cabale? Renier le Christ, marcher sur la croix, profaner les saintes Hosties, ces idées qui forment le fonds religieux des sectes juives, gnostiques, manichéennes, albigeoises, maçonniques, n'est-ce pas l'œuvre du Juif déicide, qui chaque année au vendredi-saint, dans sa rage de maudit, fouette le Christ sur sa croix? Que pourrait faire le Christ, après tout, à un libre penseur ordinaire?

Le but politique de la secte est de détruire les empereurs, les rois, les frontières, afin d'établir sur les ruines des empires un gouvernement absolu, unique, universel. Mais c'est le but même d'Israël depuis trois mille ans!

Son organisation, comme son esprit, est toute juive.

Le F∴ Ragon nous dit: « La Maçonnerie n'est d'aucun pays, elle est cosmopolite — (comme le peuple juif son père); elle n'est ni française, ni écossaise, ni américaine — (comme le Juif); — elle est une et universelle (le peuple

israélite n'est-il pas un et universel?). — Elle a plusieurs centres d'action; mais elle n'a qu'un centre d'unité [1]. » (tel le peuple juif.) — Et tous les écrivains de la secte tiennent le même langage.

C'est donc avec son armée nationale et ses régiments de mercenaires, les francs-maçons, qu'Israël monte depuis six cents ans, depuis qu'il a conquis l'ordre du Temple, à l'assaut de nos patries. Où des réformes étaient nécessaires, il a fait subir des révolutions. Ses colonies ne viennent pas réparer, mais détruire. Partout il a suscité des persécutions religieuses, des guerres civiles, et un bon nombre de guerres étrangères. Le grand Sanhédrin n'ignore pas que pour être maître du monde, il faut jeter la discorde. Et par la franc-maçonnerie il a ensanglanté l'Europe et tient encore l'univers divisé.

IV. — LA THÉOSOPHIE.

Les doctrines de la théosophie sont, dans leur ensemble, les mêmes que celles de la Kabbale qui, on l'a déjà vu, sont les mêmes que celles de l'occultisme. Mais la théosophie va chercher la clef de son enseignement dans les *Védas* sanscrits au lieu des livres hébraïques.

Au congrès spiritualiste de 1908, M. Blech, président de la société théosophique de France, a fait une conférence sur la pensée directrice de la secte. Ici encore se manifeste l'effort pour provoquer cette fusion générale des religions, ou plutôt une absorption du catholicisme dans une religion purement humanitaire où Dieu seul, tout d'abord, le Christ et l'Eglise, ne sauraient trouver place. Tel est le but évident de cette prétendue renaissance. Pour favoriser ce résultat, on ne recule pas devant les plus complètes palinodies. A ses débuts, la nouvelle école théosophique ne cachait pas son hostilité haineuse contre l'Eglise. Elle se défendait d'être une religion. Aujourd'hui voici ce que déclare M. Blech.

Quelle est donc la religion future de l'humanité? Elle diffère de toutes celles qui l'ont précédée; *ce n'est plus une foi exclusive et séparatiste*, mais une reconnaissance que les mêmes vérités se trouvent dans toutes les religions, qu'il n'existe *qu'une seule vraie religion*, la Divine Sagesse, *et que chaque religion prise à part n'est vraie que dans la mesure où elle incorpore les principaux enseignements de cette Divine Sagesse.*

Dans le passé beaucoup de religions ont accompli leur œuvre et disparu; à l'époque actuelle les plus puissantes d'entre les religions existantes sont sapées dans leur base par la critique moderne et restent chancelantes et perplexes. La grande impulsion spirituelle qui a pris naissance à la fin du siècle dernier et qui a donné successivement la vie à tous ces mouvements spiritualistes, que nous voyons groupés ici en un même faisceau, n'eut point pour mission de fonder une nouvelle religion... *mais de vivifier, d'éclairer les religions existantes, de les amener peu à peu à s'unir en une grande fraternité des Religions* dans laquelle toutes reconnaîtront, comme origine commune, cette même Divine Sagesse.

Voyez déjà combien cette influence a contribué à élargir l'Eglise chrétienne; rappelez-vous combien elle était étroite, il y a si peu d'années encore, vous

---

1. Ragon, *Rituel m.*

voyez partout l'idée mystique s'étendre; dans l'Eglise catholique romaine les progrès de ce nouvel esprit sont si rapides même que le Pape a dû menacer d'excommunication les propagateurs de cet esprit plus libéral *et ce Modernisme qu'il condamne n'est-il pas déjà une des formes de cette théosophie?*

Quand les religions échangeront entre elles ce qu'elles ont de meilleur au lieu de rechercher réciproquement leurs points faibles, n'aurons-nous pas là la religion de l'avenir!

Notre œuvre, dans cet avenir, sera de continuer ce que nous avons commencé: de répandre cet idéal religieux de libéralité et de pensée profonde à travers toutes les religions.

Mais comment conserver la religion, tout en l'affranchissant du dogmatisme? Comment trouver une base et des principes communs à tous les chrétiens?

Le rôle de l'Alliance spiritualiste peut être fort important en fortifiant partout les influences favorables au maintien de la religion comme partie intégrale de l'éducation, contribuant à adoucir l'amer sectarisme et persuadant aux membres des différentes confessions religieuses de se souvenir qu'ils sont chrétiens avant d'appartenir à une confession ou à une autre.

Et M. Blech, prêchant la théosophie, consacre sa conférence à exposer « les avantages de l'*occultisme* ». Elle ne nous apprendrait donc rien d'important. Il sera plus intéressant de prendre objectivement un aperçu général du mouvement théosophique. M. l'abbé L. de Grandmaison lui a consacré deux articles excellents dans les *Etudes*, 5 février et 5 mars 1905. C'est à cette source que nous nous référons en bonne partie.

Il y a une douzaine d'années, Pierre Loti racontait dans la *Revue des Deux-Mondes* ses impressions de voyage en Palestine, puis dans l'Inde. Le Dieu qu'il se lamentait de n'avoir pas rencontré à Jérusalem, malgré les prières par lesquelles il le conjura de se dévoiler à lui, il eut le bonheur de l'entrevoir au pays de Brahma, à Bénarès, à l'école des théosophes. français qui y avaient leur centre. Les récits et descriptions enthousiastes d'un écrivain à la mode ne pouvaient manquer de contribuer au succès de ceux-ci.

On conçoit comment des imaginations européennes, attirées par l'attrait du mystère, se soient essayées à pénétrer la religion proposée par ces hommes *supérieurs*. Et de fait, le nombre des théosophes s'est singulièrement accru dans nos pays, au cours de ces dernières années; ils ont, en Angleterre et en France, leurs Sociétés, leurs revues, leurs œuvres de secours mutuels, leurs cercles d'études et même leurs Congrès internationaux. L'adhésion d'un nombre croissant de catholiques à leurs doctrines est une chose qu'il n'est plus possible de reléguer parmi les faits invraisemblables.

Autrefois on désignait sous le nom de « théosophes » certains dissidents mystiques de la philosophie reçue et de la théologie traditionnelle. Le trait commun qui les distingue est la prétention de fonder leur conception des choses de la vie sur une communication directe, et le plus souvent inexprimable, avec la divinité. Peu à peu,

le nom de « théosophes » tomba en discrédit, jusqu'à ce que, dans la seconde moitié du XIXe siècle, un petit groupe d'occultistes tenta de les relever.

Mme Hélène Blavatsky, alliée, par sa mère, aux meilleures familles de l'aristocratie russe, avait d'abord essayé de fonder en Egypte une Société de spiritisme. Cette tentative ayant échoué, elle passa en Amérique, et le 17 novembre 1875, établit à New-York, avec quelques disciples, la première *Société théosophique.* Mme Blavatsky resta jusqu'à sa mort, survenue le 8 mai 1891, « l'âme et le cœur de la Société ». C'est elle qui donna aux théosophes leurs meilleures recrues, leurs livres principaux. Elle établit et maintint le contact des initiés avec les « maîtres » orientaux, et la sagesse de l'Inde. Douée de connaissances étendues, bien que confuses, elle eut l'art de rattacher sa fondation aux illuminés de tous les siècles, se réclamant des Alexandrins comme des boudhistes, de Swedenborg comme du fabuleux Apollonius de Tyane. Nous aurons l'occasion de reparler d'elle.

La Société théosophique aurait vraisemblablement sombré à la suite de certaines mystifications dévoilées par un membre de cette Société, sans l'intervention de Mme Besant.

Cette Anglaise, élevée jusqu'à 15 ans dans les pratiques de l'évangélisme, fut mariée à un ministre anglican, le Rév. Frank Besant, et finit par se laisser rebuter par le rigorisme de Pusey. Elle délaissa son Eglise et son foyer, et accepta pour vivre une place de cuisinière chez un pasteur. Sur ces entrefaites, un conférencier athée, M. Bradlaugh, lui demanda son concours; pendant quelques années elle se fit avec lui le champion de l'athéisme, du malthusianisme et du matérialisme (1), jusqu'à ce que, délaissée par lui, conquise et magnétisée par Hélène Blavatsky, elle s'adonna à l'occultisme, « s'enivra de merveilleux, habitua son esprit aux obscurités traversées d'éclairs de la sagesse de l'Inde. » Deux ans lui suffirent pour passer du rôle de disciple à celui d'initiatrice : avec sa fougue ordinaire et sa logique passionnée, insoucieuse des contradictions comme des palinodies, elle se mit à prêcher la bonne nouvelle du *Lotus bleu*, fit des adeptes, multiplia les conférences, les tracts et les volumes. Elle devint ainsi très vite le chef incontesté de cette Société théosophique; elle l'est encore aujourd'hui.

Telle est avec Mme Blavatsky, la femme qui a renouvelé l'ancienne théosophie en lui donnant, il est vrai, une physionomie bien différente de celle que lui connaissaient les siècles précédents.

La Société théosophique se compose de sociétaires de rang infé-

---

1. Au cours de ses dix ans d'apostolat sécularisté, Mme Besant a publié d'assez nombreux ouvrages, entre autres un *Manuel du libre-penseur*, en deux volumes; et de nombreux *Essais : Un monde sans Dieu ; l'Evangile de l'athéisme*; *Pourquoi je suis socialiste; l'Athéisme et sa portée morale*; etc.

rieur, de théosophes dirigeants, et de maîtres ou Mahâtmas. Pour être sociétaire, il suffit de donner son nom, avec l'intention d'étudier la théosophie. On fera savoir au sociétaire que les trois buts de la Société sont les suivants « Former le noyau d'une fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de race, de *Credo*, de sexe, de caste et de couleur; propager l'étude des littératures orientales, anciennes et autres, l'étude des religions, philosophies et sciences, et en démontrer l'importance; étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs psychiques latents dans l'homme ».

Pour appartenir au second groupe, et être vraiment « théosophe », il faut s'affilier à l' « école orientale théosophique », accepter définitivement la philosophie ésotérique, croire aux maîtres, être prêt à travailler pour la Société avec persévérance et désintéressement, et au besoin faire des sacrifices pour elle. Au-dessus de l'école orientale et des loges d'initiation aux sciences occultes, il y a une fraternité de maîtres, les *Mahâtmas.* Ces sages, suivant M. Arnould, sont « des êtres plus complètement évolués ou développés que les hommes antérieurs ou actuels. Ces êtres plus avancés ont acquis la science des lois de la nature, et ils en font connaître, sous une forme synthétique et simplifiée, tout ce que le cerveau des races auxquelles ils s'adressent en peut concevoir ou admettre ». Ils communiquent, par voie psychique, à grande distance avec les principaux initiés de l'école orientale théosophique, investis, par le fait même d'un magistère particulier à l'égard des autres hommes. Voici le programme, bien libéral, de la Société théosophique, tel du moins qu'il est exposé par Mme Besant : « La Société théosophique, dit Mme Besant, ne formule pas de dogmes; elle ne force à aucune croyance, à aucune Eglise elle ne cherche pas à éloigner les hommes de leur propre religion, mais elle les pousse plutôt à rechercher l'aliment spirituel dont ils ont besoin dans les profondeurs de leur foi. Elle présente les enseignements de la sagesse antique comme une étude à poursuivre, et non pas comme des dogmes à accepter. La Société attaque non seulement les deux grands ennemis de l'homme, la superstition et le matérialisme, mais partout où elle s'étend, elle propage la paix et la bienveillance, établissant une force pacificatrice dans les conflits de la civilisation moderne. »

Decio Calvari, directeur de la revue théosophique *Ultra*, ne veut pas, lui non plus, entendre parler de dogmes en théosophie « ... La théosophie n'a et ne peut avoir de *dogmes* d'aucun genre, parce qu'elle n'est pas une *religion...* le statut fondamental de la Société établit clairement qu'elle est antisectaire et qu'elle exige, au contraire, de tout associé, la plus grande tolérance pour les opinions et les croyances d'autrui. »

Mme Besant ne va pas jusqu'à nier que la théosophie soit une reli-

gion : « La sagesse divine, dit-elle, qu'on l'appelle de son ancien nom sanscrit Brama Vidyâ, ou de son nom grec plus moderne, théosophie, se présente au monde comme un philosophie rationnelle entre toutes, et en même temps *comme une religion* et une morale qui embrassent toutes choses. »

Le christianisme, nous l'avons dit, avait d'abord été tenu en suspicion, voire en mépris, par les initiés. Dans le *Glossaire théosophique* officiel, dont la traduction française a paru dans le *Lotus bleu*, Jésus n'a pas de place, et l'on semble même mettre en doute son existence historique; sous le mot *Chrestos*, on nous apprend que Christ est la transcription inexacte du mot Chrestes ou Chrestos, et que c'est là un nom commun, désignant un certain degré d'initiation dans les mystères païens antiques. En revanche, le même *Glossaire* nous donne une biographie abrégée d'Apollonius de Tyane, où la réalité de ses miracles est prouvée par un passage apocryphe attribué à saint Justin. Le colonel Olcott, l'associé de Mme Besant, affirme, de son côté, que la chrétienté est « moralement pourrie, et spirituellement paralysée ». Tout ce qu'il y a de bon dans le christianisme, ajoute M. Arnould, « était dit et enseigné à des centaines de millions de fidèles, bien avant le christianisme », qui n'a fait que « rétrécir et matérialiser » les doctrines bouddhiques.

Mais cette animosité n'était pas pour concilier à la Société les sympathies des peuples chrétiens. Aussi voit-on se dessiner, depuis quelques années, sous l'impulsion active de Mme Besant, un mouvement tout contraire. Au lieu de montrer ce qui sépare la théosophie du christianisme, on montrera ce qui les rapproche; au lieu de déprécier la religion chrétienne et son fondateur, on exaltera leurs mérites, tout en prenant soin de les ramener aux limites imposées par la « transcendance » prétendue de la théosophie. Ce ne sont pas seulement les doctrines principales de notre foi qu'on annexe de la sorte, mais les sacrements eux-mêmes, et jusqu'aux pratiques de la piété catholique; et si cette volte-face manque de dignité — et de droiture — l'habileté de la tactique n'est malheureusement pas contestable. Bien des âmes, que les violences des initiés de la première heure eussent révoltées, écoutent sans répugnance les subtiles prédications de Mme Besant. Jésus-Christ, que le *Glossaire* de Mme Blavatsky traitait en quantité négligeable, devient, sous la plume de sa continuatrice, « le grand et divin instructeur qui fonda l'Eglise chrétienne...; le seul auquel l'âme chrétienne doive s'adresser comme à son maître, son guide et son seigneur ». On laisse aux chrétiens leur Seigneur, aux catholiques les rites qui leur sont chers. Confessez-vous, disent les théosophes à leurs adeptes venus de l'Eglise, communiez surtout: c'est là sans doute une tolérance, une concession aux âmes encore mineures et aux volontés encore faibles; mais, cette concession, on

vous la fait. Et voici une méthode théosophique pour assister à la messe; voici le *Credo* chrétien expliqué aux adeptes du *Lotus bleu;* voici « le sens ésotérique du *Pater Noster* », voici « la présence réelle » du Christ « nirvânique » (1).

En matière théologique, la théosophie est panthéiste: Dieu est tout, et tout est Dieu. Ce *panthéisme* est, de plus, *émanatiste:* « L'Univers est créé par l'émanation du grand souffle de l'unité »; « Il y a un grand battement rythmique dans l'Infini, dans le *Tout Unique*, qui, alternativement, émane les formes transitoires. et les réabsorbe, quand par elles ont été acquises l'Expérience et la Connaissance. »

Comment s'opèrent ces émanations successives? On nous répond par les fantaisies d'un gnosticisme extravagant, analogue à celui que nous avons déjà exposé. Il n'y a que des différences secondaires entre la théosophie et l'occultisme dans les théories sur l'explication du composé humain, le monde astral, la préexistence des âmes, les réincarnations successives jusqu'à l'anéantissement pour les mauvais et l'absorption dans la divinité pour les bons. Nous n'y insisterons pas.

Ce n'est d'ailleurs point par la supériorité de sa doctrine que la théosophie fait des adeptes, mais par l'occultisme et l'attrait de ses phénomènes. Le motif qui force l'attention des indifférents et attire à la doctrine de la Sagesse des adeptes bien disposés, ce sont les merveilles de la théosophie, assimilables, en gros, à celles du spiritisme. L'explication est différente mais les phénomènes sont identiques.

Ils sont, en effet, capables d'impressionner très fortement les esprits. On cite des faits vraiment extraordinaires. Le colonel Olcott rapporte qu'il a brisé avec les spirites, et est devenu théosophe, « parce qu'il a rencontré des adeptes de l'occultisme asiatique et les a vus exercer leurs pouvoirs ». Il ajoute, — et c'est une assez bonne revue des merveilles théosophiques: « Les faits les plus étonnants de l'art des médiums, je les ai vu reproduits à volonté, en plein jour, par une personne qui avait étudié les sciences arcanes dans l'Inde et en Egypte (H.-P. Blavatsky). En de telles circonstances, j'ai vu des roses tomber en pluie dans une chambre, des lettres de gens habitant des contrées éloignées tomber du ciel dans mon habit; j'ai entendu une douce musique, venant de loin sur l'air, se faire de plus en plus distincte, jusqu'à ce qu'elle fût dans ma chambre, et puis s'éloigner, dans l'atmosphère calme, jusqu'à extinction complète. J'ai vu de l'écri-

1. On trouvera ce revirement de la grande maîtresse de la théosophie encore plus surprenant, quand on saura qu'elle est une Franc-Maçonne du 33e degré. Et ce n'est pas un indice de mince importance. On lit dans l'*Acacia* organe maçonnique, (6 janvier 1910, p. 77) : « Le 21 septembre a eu lieu l'install.·. solen.·. de la L.·. 351, à l'Or.·. de Chicago, par la Tr.·.·. Ill.·.·. S.·. Annie Besant. G.·.·., I.·.·. G.·.·. du 33e degré, Vice-Présidente du Sup.·.·. Cons.·.·. Univ.·.·. Mixte dont elle est la Déléguée Nationale pour l'empire de Grande-Bretagne, des Indes et autres colonies anglaises. »

ture apparaître sur du papier ou des ardoises placées sur le plancher, des dessins apparaître sur un mur au delà de la portée de la main, des images tracées sur du papier sans emploi de pinceau ou de couleur, des objets dédoublés sous mes yeux, une personne vivante disparaître instantanément à mes regards, un cheveu noir comme du jais coupé dans la chevelure d'une tête blonde. On m'a fait voir dans un cristal des amis absents, des scènes distantes, et, en Amérique, plus de cent fois, en ouvrant les lettres que m'apportait la poste ordinaire, de tous les points du monde, j'ai trouvé dedans, écrits de leur propre main, des messages à moi envoyés par des Hindous possédant la connaissance théosophique des lois naturelles (les Mahâtmas). Bien plus, une fois j'ai vu même, évoquée devant moi, une figure aussi parfaitement « matérialisée » que celles qui sortent du cabinet des merveilles de William Eddy.. »

Tous ces faits sont bien connus de ceux qui ont lu un ouvrage quelconque traitant du spiritisme. Ils consistent surtout dans des communications (voix entendues, visions, écrits, dessins) faites à distance par les initiés, et dans l'apport, la disparition ou la découverte d'objets matériels. C'est ainsi que nombre de théosophes ont reçu des lettres, ou des intimations, signées par le maître thibétain Koot Hoomi Lal Sing; ainsi encore que le colonel Olcott, résidant alors à Adyar, près Madras, où était établi le centre de la Société, trouva deux beaux vases de laque, don d'un Mahâtma, dans une chambre vide l'instant d'auparavant; ainsi enfin que Mme Blavatsky, à Simla, retrouva après un dîner, à la grande admiration des convives, une broche que la maîtresse de maison, Mrs. Hume, avait perdue autrefois. Tels sont les faits les mieux attestés, célébrés dans les livres théosophiques, et considérés comme de première importance par les intéressés.

Mais la *Société des recherches psychiques* de Londres, ayant procédé à une enquête minutieuse sur plusieurs de ces faits qui lui étaient soumis, a établi péremptoirement que certains d'entre eux n'étaient pas autre chose que l'effet de supercheries grossières et a convaincu Mme Blavatsky d'imposture. On peut voir les détails de cette enquête et les témoignages recueillis par la dite société dans le second article de M. de Grandmaison.

Est-ce à dire que tout phénomène de ce genre doive être nié a priori? Nous ne le pensons point. Outre l'ignorance où nous sommes de certaines forces inconnues de la nature, on peut admettre en d'autres cas, et nous n'hésitons pas pour notre part à y croire, une intervention des esprits mauvais, de Satan, entretenant les illusions et achevant ainsi la perte des insensés qu'une exaltation orgueilleuse a fait plus ou moins consciemment l'appeler à leur aide et se soumettre à lui. Nous reviendrons sur ce sujet.

Veut-on, pour finir, un spécimen des résultats vraiment mirobolants

que l'occultisme et la théosophie promettent aux peuples qui consentiront à étudier la vraie science, et de l'avenir réservé à la nouvelle civilisation qui doit en sortir? Voici la communication faite par M. Ernest Bosc, au congrès spiritualiste de 1908, sur les phénomènes de la lévitation.

Pour nous, comme pour ceux qui ont étudié la question, la lévitation est une chose réelle, palpable, évidente, nous en avons eu un grand nombre de témoignages.

Ainsi en 1873 ou 1874, nous avons vu chez nous Mme P.-H. Blavatsky attirer à elle à la distance de 3 mètres environ, un volume. — Quant aux lévitations de tables et d'objets divers: éventails, boîtes à musique, mandolines et autres objets, nous ne saurions énumérer les cas, tant ils se sont offerts nombreux à nos yeux.

Le fait est certain, bien établi, pour tous les gens de bonne foi, qui l'ont expérimenté; il ne s'agit plus que de l'expliquer; c'est ce que nous allons faire.

Chacun sait, que si l'on frotte un bâton de résine, un bâton de cire à cacheter, ce bâton électrise et soulève un morceau de papier, une plume et autres objets légers, des balles de moelle de sureau, par exemple. Eh bien! l'homme possède en lui une force inconnue extrêmement puissante. On la désigne sous des noms divers, parce qu'on ignore la provenance de la dite force: c'est l'influx nerveux, l'influx vital, le fluide neurique, magnétique, etc., etc.

Or pourquoi, ce fluide n'aurait-il pas une grande, très grande puissance, puisque nous savons que dans la Nature plus une force est subtile, diluée, spirituelle, si j'ose dire, plus elle a de puissance. L'eau est certes une force, mais la vapeur d'eau, l'eau réduite en vapeur a une bien plus grande force d'expansion et produit des résultats autrement puissants.

L'éther que nous ne voyons pas ou à peine est certainement une force et de quelle puissance? Nous n'en savons rien, on commence à peine à l'étudier.

Hé bien! je ne crains pas de dire au risque d'être traité de fou une fois de plus (nous y sommes habitué depuis près de quarante ans) qu'une des grandes forces encore inconnues, c'est la volonté. C'est la volonté qui se transforme en foi, or la foi soulève les montagnes. Ceci est encore aujourd'hui une métaphore, mais un jour viendra où ce sera une réalité tangible; car la volonté c'est de l'influx humain condensé, c'est-à-dire de la force vitale, ce qui permet de dire que dès que les hommes réunis ont, par la seule dépense de leur influx, le pouvoir de déplacer un poids léger, l'on peut se demander, sans être fou pour cela, si une très grande quantité de personnes réunies ne peuvent pas développer une puissance considérable, pouvant dès lors soulever des masses et des poids considérables aussi.

Ce qui précède me permet de vous dire que je suis persuadé que *ce n'est qu'au moyen de la lévitation que les Egyptiens pouvaient mettre en place les énormes linteaux de pierre que nous trouvons encore en place dans leurs monuments. C'est par le même moyen qu'ils ont également élevé les énormes assises de leurs pyramides...* Je dis que dès que l'influx d'un homme, d'un seul homme, doué de certaines facultés, peut soulever un volume, une plume seulement, *quelle ne sera pas la force de cent mille ouvriers, dirigés par les prêtres dans le secret des sanctuaires de l'Egypte*, surtout si nous considérons la terre comme une immense pile électrique, qui, à l'aide de nombreuses personnes douées de facultés spéciales constituent ensemble un électro-aimant, capable de soulever des poids considérables?

Sans commentaire!

V. — LE MARTINISME.

Le Martinisme doit son nom à son premier organisateur, Claude de Saint-Martin, dit « le Philosophe inconnu », disciple lui-même d'un *Juif* portugais, Martinès de Pasqually ou Pascalis. La secte fut établie par celui-ci en 1754, mais c'est de Saint-Martin qu'elle reçut la forme et la vie.

Le martinisme dérive directement de la cabale juive, et sa doctrine a été exposée par Saint-Martin dans un livre illisible, mais dont la pensée secrète peut se dégager des symboles de la manière suivante:

« Les hommes sont parfaits; la divinité prend sa source dans l'humanité. La chute et la déchéance qu'elle implique, quelles sont-elles? Rien autre chose que l'humanité soumise à Dieu et aux pouvoirs politiques tous nos maux proviennent de là. Conclusion : la rédemption consiste donc pour l'humanité *à briser tous les jougs.* »

Malgré l'anarchie de ses principes, le martinisme arrive néanmoins à la soumission matérielle, et pour ainsi dire aveugle de ses membres, au moyen d'un argument qui ne manque pas de saveur. « On a vu, dit Saint-Martin, que la cause de la chute de l'humanité c'est la reconnaissance d'une autorité; mais cette chute est un fait accompli dont il faut tenir compte. Or, les libérés, c'est-à-dire ceux qui ont brisé les jougs divins et humains, doivent, dans son intérêt même, dominer l'humanité; ils s'empareront donc de l'être non encore libéré, mais ce sera pour son bien et celui de la société · ils ont, par conséquent, le droit de faire régner sur la multitude un esclavage juste et utile et d'exiger d'elle une obéissance absolue. »

Ainsi s'éclairent l'histoire et le rôle du martinisme dans sa première période.

Ce fut Saint-Martin qui mit un peu de réglementation dans la Maçonnerie française qui de 1760 à 1789 souffrit d'un état d'anarchie plus ou moins général. Ce Saint-Martin parvint à faire fusionner les neuf obédiences qui se partageaient les Loges, et ce qu'il y a de remarquable, à en croire ses adeptes, ce fut lui qui en 1772, fonda le Grand-Orient qui est aujourd'hui un concurrent avec lequel les relations du Martinisme sont plus ou moins amicales.

Ce sont ces théories-là, plus cyniquement exprimées en Allemagne par Weisshaupt, fondateur de l'illuminisme, qui, répandues sournoisement dans les Loges maçonniques et martinistes, furent en grande partie causes de la Révolution française. Il est maintenant prouvé que la Terreur est l'œuvre du martinisme.

C'est grâce à ce sophisme de la libération par l'asservissement que le martinisme contribua à préparer les horreurs de la Révolution. C'est ainsi que, dans les convents et assemblées de 1778 et 1785, le plan

général en fut élaboré dans une union de toutes les maçonneries, y compris l'illuminisme de Weisshaupt; c'est ainsi qu'en 1786, au convent de Francfort, on décida la mort de Gustave III et de Louis XVI.

Sous l'ancien régime, les Loges martinistes comprenaient deux groupes superposés, dans le même immeuble. En bas, chez *les apprentis*, on festoyait, on s'occupait de choses insignifiantes, pendant qu'en haut un Comité secret tenait les fils de la conjuration universelle. Dans ce Comité secret de Paris, on pouvait voir Mirabeau, Condorcet, le comte de Saint-Germain, Mesmer, Duport, etc. C'est sur la proposition de Duport qu'on organisa les assassinats de Berthier, de Foulon et les premiers massacres de la Révolution.

Après la Révolution, l'ordre martiniste ayant rempli sa mission sanglante semble avoir disparu de la scène du monde. Seuls, de petits groupes épars conservaient la tradition. Un ouvrage de Fabre d'Olivet le constate en 1885.

Cette année 1885 rouvre l'histoire du martinisme. Dans cette seconde période, il eut d'abord pour grand-maître le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, que nous avons déjà rencontré comme grand représentant de la Kabbale. Il était en même temps chef de l'occultisme français. Saint-Yves d'Alveydre, élève d'un soi-disant *Parsi* de l'Inde, qui lui avait enseigné l'hébreu et la Kabbale, avait épousé la veuve morganatique d'Alexandre II. Il publia successivement *La Mission des souverains par l'un d'eux*, puis, *La Mission des Juifs*.

Ce fut en 1887 que le grand-maître du martinisme rencontra Gérard Encausse, bien connu dans le monde de l'occultisme sous le nom de Dr Papus. Papus, déjà affilié à la théosophie, devient l'élève de Saint-Yves d'Alveydre, et, dès l'année suivante, il réorganisa le martinisme auquel il donna une vigoureuse impulsion. Il en est devenu l'âme, puisqu'en 1891, il en a été nommé grand-maître à vie (1).

Les premières Loges martinistes fonctionnèrent de 1887 à 1889 à Montmartre, et comptèrent parmi leurs initiateurs Guaita, Peladan, Papus et tous les occultistes jusque-là isolés. En 1889 est établi le Groupe indépendant d'études ésotériques, qui devient le centre de recrutement du Martinisme et compte bientôt des formations dans toute l'Europe. En même temps, Papus fonde la revue occultiste l'« *Initiation* », qui n'a jamais cessé de paraître depuis. De 1889, époque où un congrès international avait groupé les délégués de 30.000 spiritualistes de toute école, à 1898, l'ordre Martiniste constitua son Suprême Conseil de 21 Membres à Paris et s'étendit rapidement en Europe et en Amérique.

1. Il en devint l'âme, du moins en apparence, car, avec les sociétés secrètes, les vrais chefs restent toujours cachés.

Voici, du reste, l'état de cet Ordre d'après le rapport officiel de mars 1898. Le nombre des formations martinistes est: *en France de 27*, Belgique 3, Allemagne 3, Danemark 1, Espagne 3, Italie 8, Bohême 1, Suède 9, Hollande 12, Suisse 2, Roumanie 1, Russie 2; Angleterre 2. En dehors d'Europe : Tonkin 2, Egypte 1, Tunisie 1, Etats-Unis d'Amérique 19. La Havane 1, Colombie 1, République Argentine 7, total 113.

Aux Etats-Unis, les loges sont assez nombreuses pour avoir formé un conseil général sous la direction du Dr Blitz, Souverain délégué général. Détail inédit, et qui devrait ouvrir les yeux à tant de catholiques qui se pâment d'aise et languissent d'amour, quand on leur parle de la fraternité dans laquelle devraient s'unir tous les membres des diverses confessions religieuses: si nous en croyons les documents de la secte, c'est justement à ce même docteur Blitz qu'aurait été due, pour la part la plus efficace, l'initiative du Congrès des Religions à Chicago, en 1893. N'est-ce pas révélateur?

Le Martinisme comporte trois degrés d'initiation: initié, maître parfait, maître inconnu. Il admet chez ses candidats toutes les doctrines, et selon leurs réponses dans les examens, l'initiateur exagère dans le sens de chacune d'elles les symboles qu'il interprète. La conclusion finale des épreuves n'en est pas moins l'obéissance absolue à la direction supérieure et mystérieuse de l'Ordre.

Cette secte du Martinisme qui réalise l'idéal d'une société secrète est aujourd'hui le centre de toutes celles que nous avons fait connaître. On a vu que ses grands maîtres Saint-Yves d'Alveydre et Papus sont en même temps Occultistes, Kabbalistes, Gnostiques. Sans le Martinisme, la Gnose n'aurait jamais pu arrriver de la théorie à la réalisation. C'est, en effet, en s'adjoignant les Supérieurs inconnus, sous le vocable de *Pneumatiques*, que la Gnose a environné son état-major d'évêques et de diacres, d'une armée intellectuelle, très distinguée et très discrète. Elle a trouvé dans les Martinistes une armée fidèle, disciplinée et intelligente.

Les Martinistes forment, en effet, une élite intellectuelle des plus rares. Le groupement des études ésotériques, la Faculté des Sciences Hermétiques, établie par l'Ordre à Paris en 1897, délivrent aux étudiants des diplômes après examen sur des matières approfondies, et les initient graduellement aux mystères les plus cachés de l'ésotérisme.

Le lecteur est maintenant à même de comprendre le vrai but de la prétendue renaissance spiritualiste à laquelle nous assistons.

Il n'a qu'à se rappeler l'historique que nous en avons fait dans un premier article. Le programme de l'*Alliance spiritualiste* n'est autre que le programme extérieur du Martinisme, et ce sont les Martinistes qui ont organisé les *Congrès spiritualistes*. Ce sont eux également qui

ont entrepris, sous le couvert de ces congrès, la réorganisation de la Franc-Maçonnerie, dont nous aurons à parler, afin de la ramener à son véritable but qui est celui du Martinisme: la destruction savante du catholicisme et de la société.

Nous nous trouvons donc en présence d'un effort et d'une conjuration formidables.

On n'en comprendrait pas tout le danger, si l'on ne donnait une attention spéciale à ce trait particulier. Outre les trois degrés dont nous avons parlé, l'Ordre en comprend un autre, qui constitue une sorte de *Tiers-ordre* martiniste. C'est l'initiation d'honneur, obtenue soit par l'assiduité aux cours de la Faculté Hermétique et aux études des groupements ésotériques, qui forment le terrain de culture le plus favorable au recrutement, soit même par initiation individuelle. Papus écrit au sujet de ce second mode: « Mais ce qui donne au Martinisme une puissance très grande de diffusion, c'est son système d'initiateurs libres, n'étant rattachés à aucun centre et ayant le pouvoir de conférer directement l'initiation. Ce système des initiateurs fonctionnant d'après la loi de la génération des cellules, a été créé au XVIIIe siècle par le Martinisme et a été suivi aussi par l'illuminisme.

« La diffusion de l'ordre est semblable à la diffusion cellulaire par scissiparité. Une cellule ne renferme une autre cellule que pour un temps très court. La cellule-mère se divise, ou plutôt donne naissance à des cellules qui deviennent elles-mêmes des cellules-mères très rapidement. »

Ainsi s'établit une formidable chaîne de secret. Comment, en effet, détruire une société dont les membres s'ignorent mutuellement? Un initié ne peut livrer que le nom de son initiateur. Il peut briser un groupe, mais il ne peut rien contre les autres qui lui sont inconnus.

« Tous les grades honorifiques peuvent être aussi conférés. « Ces initiés d'honneur, écrit J. Doinel converti, pullulent dans le monde parisien et étranger. Ils forment la réserve mondaine du Martinisme. La conception de ce tiers-ordre est aussi ingénieuse qu'intelligente et habile. Elle peut en un moment donné livrer les salons au Martinisme, lui créer des entrées dans les revues et dans les journaux, et préparer sa dictature sur l'enseignement universitaire. Tout initiateur a un numéro d'ordre. Dans les séances il n'est connu que par ce numéro. Outre son numéro, il en reçoit un second, qui est formé du nombre qui suit le sien et qu'il transmettra à tout initiateur qu'il aura initié. Cette précaution assure puissamment la loi essentielle du secret. »

Le grand-maître du Martinisme rapproche sa fondation d'études hermétiques d'une autre, dont nous devons aussi dire un mot, en vue des applications que nous aurons à faire bientôt, quand nous en viendrons à saisir les infiltrations des sectes occultes parmi les catholiques.

A cette organisation, écrit-il, se rattache l'ordre Kabbalistique de la *Rose-Croix*, dont les membres se recrutent exclusivement à l'examen, et qui forme des Bacheliers, Licenciés et Docteurs en Kabbale. »

VI. — L'ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX.

Fondé, raconte-t-on en la fin du XIVe siècle, par l'inspiré Chrétien Rosencreuz (1), la société des Rose-Croix, qui fit surtout parler d'elle au début du XVIIe siècle en France et en Allemagne, était une confrérie Kabbalistique et thaumaturgique, théosophique, alchimique et médicale, et, de plus, elle était hérésiarque, ayant fait adhésion au Gnosticisme (2). Son fondateur se désignait lui-même : *le frère illuminé de la Rose-Croix.*

D'après Papus, la Franc-Maçonnerie, quant à son organisation et à ses symboles, est une création des illuminés affiliés à la Rose-Croix (3). Au XVIIIe siècle ils se sont fondus dans la Franc-Maçonnerie. Cette dernière assertion est de M. Andler, le professeur de l'Université à qui un récent voyage d'étudiants en Allemagne a donné une heure de triste célébrité. M. Andler a fait une étude spéciale de la Franc-Maçonnerie allemande. Il a donné sur elle des détails très intéressants dans les *Libres Entretiens* de l'*Union pour la vérité.* Cette association est bien connue des lecteurs qui ont suivi notre revue depuis son origine. Celle-ci a rendu compte des édifiantes discussions qui eurent lieu au sein de l'Union sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les Entretiens de 1905-1906 avaient pour thème l'Internationalisme. La question de l'humanitarisme y intervenait naturellement. A ce propos, M. Andler exposa que, dans les années qui précédèrent la guerre de Trente ans, les Rose-Croix prirent en Allemagne l'initiative de groupements de frères dans tous les pays, qui influeraient sur les gouvernements pour le maintien de la paix, et préserveraient les peuples des horreurs de la guerre continuelle. Ils fondèrent une amitié universelle, une cité chrétienne répandue dans toute l'Europe, et dont le « courtier », pacificateur serait le Christ. M. Andler cite là-dessus de très anciens écrits. Ainsi s'expliquerait alors, (cette conclusion n'est plus de lui), la doctrine humanitaire qui fait le fond de la Maçonnerie. Les Rose-Croix, ajoute M. Andler, projettent une réforme générale et universelle de la civilisation et du christianisme.

Nous n'avons pas à nous arrêter davantage sur la discussion qui

---

1. Nous conservons ici le nom de Rosencreuz, dont on nous parlera encore. Selon certains érudits sérieux, Rosencreuz serait un personnage imaginaire. Le Papus des premiers Rose-Croix serait Valentin Andréa, petit-fils d'un compagnon de Luther.

2. Louis Figuier : l'*Alchimie et les Alchimistes*, ou essai historique et critique sur les origines de la philosophie hermatique.

3. Compte rendu du Congrès spiritualiste de 1908, p. 46.

s'ensuivit entre les interlocuteurs des Libres Entretiens concernant la Franc-Maçonnerie allemande. Mais on y trouve des renseignements très curieux sur la participation de la plupart des philosophes. Leibnitz fut un moment affilié aux Rose-Croix; il s'en est moqué plus tard a cause de leurs pratiques de Kabbalistique et de magie.

Les Rose-Croix avaient reçu de leur fondateur l'assurance de privilèges tout à fait extraordinaires. Un auteur du XVIIe siècle, auquel les restaurateurs de la Rose-Croix moderne renvoient comme à l'une des meilleures sources, G. Naudé, en fait une énumération, à laquelle nous empruntons quelques traits, dans les *Instructions à la France sur la vérité de l'histoire des Rose-Croix.* Ils affirment :

Qu'ils sont destinés à accomplir le rétablissement de toutes choses en un état meilleur, avant que la fin du monde arrive;

Qu'ils ont au suprême degré la piété et la sagesse, et que, pour tout ce qui peut se désirer des grâces de la nature, ils en sont paisibles possesseurs, et peuvent les dispenser selon qu'ils le jugent à propos;

Qu'en quelque lieu qu'ils se trouvent, ils connaissent mieux les choses qui se passent dans le reste du monde que si elles leur étaient présentes;

Qu'ils connaissent par révélation ceux qui sont dignes d'être admis dans leur société;

Qu'ils peuvent en tout temps vivre comme s'ils avaient existé dès le commencement du monde, ou s'ils devaient rester jusqu'à la fin des siècles;

Qu'ils ont un livre dans lequel ils peuvent apprendre tout ce qui est dans les autres livres faits ou à faire;

Qu'ils peuvent forcer les esprits et les démons les plus puissants de se mettre à leur service, et attirer à eux, par la vertu de leur chant, les perles et les pierres précieuses;

Que Dieu les a couverts d'un nuage pour les dérober à leurs ennemis, et que personne ne peut les voir, à moins qu'il n'ait les yeux plus perçants que ceux de l'aigle;

Que les huit premiers frères de la Rose-Croix avaient le don de guérir toutes les maladies, à ce point qu'ils étaient encombrés par la multitude des affligés qui leur arrivaient, et que l'un d'eux, fort versé dans la cabale, comme le témoigne son livre H, avait guéri de la lèpre le comte de Norfolk en Angleterre;

Qu'ils ont trouvé un nouvel idiome pour exprimer la nature de toutes choses;

Que par leur moyen le triple diadème du pape sera réduit en poudre;

Qu'ils confessent librement, et publient, sans aucune crainte d'en être repris, que le pape est l'Antéchrist;

Qu'ils condamnent les blasphèmes de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire de Mahomet et du Pape, et ne reconnaissent que deux sacrements, *avec les cérémonies de la première Eglise renouvelée par leur congrégation;*

Enfin, qu'ils sont certains que la vérité de leurs maximes doit durer jusqu'à la période du monde.

On saura jusqu'où allait la haine sacrilège et infernale de la secte, en lisant la formule précise du serment prêté par les Rose-Croix lyonnais, dans la nuit du 23 juin 1623, à l'un des princes des colonnes infernales, Astaroth »

« Nous, qui prenons aujourd'huy le titre de députez pour l'établissement du collège de Rose-Croix, estans au nombre de trente-six, promettons de recevoir doresnavant le commandement et la loi du grand sacrificateur Respuch, renonceons au baptesme, chresme et onction que chacun de nous ont pu recevoir sur les fonts du baptesme pris au nom du Christ; détestons et abhorons toutes prières, confessions, sacrements, et toute croyance de résurrection de la chair; professons d'annoncer par tous les cantons de l'univers les instructions qui nous seront données par nostre dict sacrificateur, et d'attirer à nous les hommes nos semblables d'erreur et de mort.

A quoy nous engageons nostre honneur et nostre vie, sans espérance de pardon, grâce ne rémission quelconque, et, pour preuve de ce, nous avons d'une lancette ouvert la veine du bras de nostre cœur, pour en tirer du sang et signer d'iceluy nos noms et nos surnoms. »

Moyennant quoi, le prince des cohortes infernales répondait par des promesses aussi brillantes que celles annoncées ci-dessus; la cédule en fut mise entre leurs mains par une communication surnaturelle.

Ayant à revenir plus loin, sur le caractère Luciférien des suprêmes initiations occultes, nous n'insisterons pas davantage ici.

L'ordre Kabbalistique de la Rose-Croix a été relevé en France en 1888. *(La Rose-Croix rénovée).* Ce sont toujours les mêmes noms que l'on retrouve; Papus, Guaïta, Jounet et le docteur Alta sont à la tête de l'entreprise avec le Sâr Peladan.

« L'organisation des modernes Rose-Croix nous montre à la tête un conseil de douze membres, dont six sont connus et dont six autres restent inconnus, prêts à relever l'ordre si une circonstance quelconque venait à le détruire.

» Outre ce degré, exclusivement pratique, il en existe deux autres subsidiaires, et théoriques, où est donnée *l'Initiation.* Chaque membre fait le serment d'obéissance aux ordres du conseil directeur; mais sa liberté est absolument sauvegardée, en ce qu'il peut quitter la société dès qu'il lui plaît, sous la seule condition de garder secrets les ordres ou les enseignements reçus. La Kabbale dans toutes ses branches et l'Occultisme en général, sont enseignés dans les deux premiers degrés (1) ».

Voici, au surplus, à titre documentaire, quelques extraits de la mystérieuse constitution de la *Rose†Croix rénovée*, société secrète qui comptait en 1900, en France seulement, plus de mille adhérents

En apparence *(et extra)*, la Rose-Croix est une société patente et dogmatique pour la diffusion de l'occultisme.

En réalité *(et intus)*, *c'est une société secrète d'action* pour l'exhaussement individuel et réciproque; la défense des membres qui la composent; la multiplication de leurs forces vives par réversibilité;

---

1. Papus. — *Les Société d'Initiation en 1889*, dans la revue l'*Initiation*, année 1889, 3e volume, p. 14.

LA LUTTE POUR RÉVÉLER A LA THÉOLOGIE CHRÉTIENNE LES MAGNIFICENCES ÉSOTÉRIQUES DONT ELLE EST GROSSE A SON INSU.

En somme, c'est un arbre dont les racines doivent puiser leurs éléments nutritifs dans le sol fertile du premier degré (Biologie);

Dont les branches doivent fleurir en fraternité scientifique dans le deuxième degré (Théorie);

Et fructifier en œuvres dans le troisième degré (Pratique).

. . . .

Dans la pépinière du premier degré, le Conseil des Douze (troisième degré), choisit les membres du second degré.

Les membres du deuxième degré (*a fortiori* le cas échéant, ceux du troisième) organisent des conférences pour l'enseignement des membres du premier degré dont ils doivent diriger les études. *Mais leur rôle principal est d'exécuter les instructions du Conseil des Douze.*

Les adeptes du deuxième degré se trouvent ainsi à cheval sur le mur qui sépare le Patent de l'Occulte, l'Externe de l'Interne, et la Société ouverte, dogmatique, de la Société secrète d'action

Les membres du deuxième degré ont le droit d'adresser des vœux aux Douze, mais individuellement.

Réunis, ils ne peuvent ni délibérer, ni prendre des conclusions quelles qu'elles soient, au sujet des instructions reçues des Douze.

Les membres du deuxième degré jurent le secret et doivent l'obéissance. Néanmoins ils sont libres de se retirer en démissionnant: à charge simplement de tenir en gens d'honneur leur serment de discrétion, sur tout ce qu'ils ont pu connaître de nos mystères et de nos délibérations, y compris l'ordre même qui a motivé leur retraite.

Les Douze prennent des décisions à l'unanimité des voix, et les membres du deuxième degré en exécutent la teneur. Un seul des Douze, opposant son VETO formel, suffit à faire repousser un projet et passer, sans discussion, à l'ordre du jour pur et simple.

En dépit des siècles, l'esprit essentiel de la confrérie des Roses†Croix ne s'est donc point transformé, comme on le peut facilement reconnaître à la seule lecture de ce curieux document; tout au plus, s'est-il un tant soit peu harmonisé aux nécessités des temps modernes.

Roses†Croix de Montmartre ou des Batignolles, du Luxembourg ou des Champs-Elysées, tous sont donc, tout comme l'étaient Chrétien Rosencreuz et les anciens Rose-Croix, de réels disciples de l'hérésie gnostique.

Il ne faut pas confondre l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, constituant une secte distincte, avec le grade de Chevalier Rose-Croix qui est un des hauts grades de la Franc-Maçonnerie, sans doute en souvenir de l'ancien Ordre.

VII. — LUCIFER ET LES SECTES OCCULTES.

S'il a suivi l'exposé de ces horreurs si douloureux pour le cœur d'un enfant de Dieu, le lecteur a dû se dire plus d'une fois: Mais ces

monstrueuses conceptions et ces impiétés si savamment haineuses ne sont pas uniquement sorties du cerveau des hommes! Il y a derrière eux une puissance plus haute qui les leur suggère; et qui sait si quelque pacte ou quelque communication directe avec elle n'intervient pas pour endurcir à ce point leur orgueil?

La question se pose à deux degrés. Satan est-il l'inspirateur des sectes occultes? En serait-il le chef, agissant par des interventions directes et sensibles?

La réponse sur le premier point ne saurait faire de doute. Elle se pourrait trancher d'un mot, en observant que le but auquel ces sectes s'acharnent est exactement celui que depuis l'origine poursuit le grand Révolté. Détruire l'œuvre du Christ, ruiner son Eglise, détrôner Dieu même, et consommer la perte éternelle de l'homme en lui persuadant qu'il s'élève au-dessus de sa destinée.

Les moyens ne sont pas moins révélateurs que la fin. L'archange déchu n'a pas abandonné son rêve fou de s'égaler à Dieu. Ses ailes brisées l'empêchent de songer encore à s'élever jusqu'à lui, mais il déploie l'effroyable énergie de sa rage pour l'abaisser en le dépouillant de sa gloire et triompher de lui en ravissant à l'Eternel les hommages des hommes pour les amener à ses pieds. On verra plus bas à quel point il se fait littéralement le singe de Dieu, afin d'obtenir ce triomphe. Mais ce qui doit retenir ici notre attention, c'est d'abord l'infernale habileté et la malice satanique qu'il met à contrefaire les œuvres divines.

Non, l'homme, même emporté par l'exaltation de son orgueil et entraîné par la passion de son indépendance, n'aurait pas imaginé de lui-même ce moyen de substituer sur tous les points l'erreur sous le nom de la vérité, d'affecter le respect pour les institutions divines en les sapant par la base, de souiller, s'il en était capable, l'Etre infini lui-même en professant l'adorer, et, si cela pouvait ajouter quelque chose à la profanation, de faire servir au culte du démon les sacrements établis par Jésus-Christ.

Qu'on se rappelle cette abominable théologie de la Gnose, enseignée par tous les occultistes, qui, non contente de nier la Trinité des Personnes en ne voulant y voir que trois aspects ou trois rôles de la Divinité, introduit dans son sein une distinction de sexes, et fait du Saint-Esprit l'élément féminin de Dieu. Nous avons déjà cité certains textes. « La femme, écrit encore Papus, est la matérialisation, dans l'humanité, de la faculté plastique universelle, symbolisée par la Colombe. » On n'oserait pas soulever le voile de ces abominations. Synésius, le patriarche gnostique, parlant au congrès spiritualiste de 1908, en gilet et en gants violets, l'améthyste au doigt, disait :

Il est un de nos dogmes sur lequel je veux insister. C'est le dogme de la salvation féminine. L'œuvre du Père a été accomplie, celle du Fils également. Reste celle de l'Esprit qui seule peut déterminer le salut définitif de l'Humanité terrestre et préparer, par ainsi, la Reconstitution de l'Adam-Kadmon. Or l'Esprit, le Paraclet, comme le nommaient les Cathares, correspond à ce qu'il y a de féminin dans la Divinité, et nos Enseignements précisent que c'est la seule face de Dieu qui soit vraiment accessible à notre raison. Quelle sera au juste la nature de ce nouveau et prochain messie? Sera-ce une femme d'élite, spécialement missionnée pour cette œuvre salvatrice? Sera-ce un groupe de femmes divines? Je ne saurais le dire, mais ce que je sais, ce que j'affirme hautement, c'est que c'est par l'éternel féminin que le monde sera sauvé.

On verra plus loin quelle divinité s'offre aux adeptes les plus avancés comme étant Notre-Dame-Saint-Esprit.

Qu'on se rappelle la profanation non moins exécrable du nom, de la mission du Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme créateur, il est « le mouvement vibratoire » qui se répand à travers les éléments; comme Dieu incarné, il n'apparut que dans son corps astral; comme Messie, il n'a apporté au monde qu'une religion « sans dogmes et sans culte », et il n'a enseigné que pour les initiés de l'ésotérisme; comme Rédempteur, l'homme n'avait que faire d'expiation et de sacrifice réparateur. On ne le salue pas moins comme le Sauveur du monde.

Son Eglise? On en a fait le pandæmonium le plus répugnant. Seuls en sont exclus le Pape, son vicaire, ses évêques, ses prêtres et ses vrais fidèles. Comme on a caricaturé ses dogmes, on fait de ses dignités augustes le hochet de fantoches solennels, et en face de sa hiérarchie sacrée on essaie d'en dresser une autre de gens qui, ne croyant ni à Dieu ni au diable, sont affublés du titre de patriarche, de primat et d'évêque.

S'en tiendront-ils à une simple parade aussi impie que grotesque? non, ils iront jusqu'à une parodie de la consécration épiscopale. Le détail en est dans leur rituel. Les paroles de la Sainte Ecriture et tout le rite de l'auguste fonction y subissent une profanation horrible. Et nous avons le récit de témoins qui en ont vu la réalité.

Le lecteur sait déjà que les autres sacrements sont aussi abominablement parodiés; il en a vu le plus douloureux exemple dans la cène gnostique.

En voici un autre qui soulève presqu'autant l'indignation. C'est la collation du symbole désigné parmi les gnostiques sous le nom d'*Appareillamentum*. Celle-ci est réservée au Patriarche et se fait sans témoins. Elle est ainsi décrite dans le rituel publié en 1894.

« Au jour fixé, le Parfait, qui en a fait la demande approuvée par l'évêque ou la Sophia de son diocèse, se rend dans la chapelle.

» Il dira : « Je viens ici, devant Pneuma-Agion, me déclarer coupable et déchu comme ma mère Sophia-Achamoth, et renoncer aux œu-

vres du Démiurge, et demander le pardon des saints Eons, par vous, Votre Grâce! »

« Le patriarche, revêtu du très-auguste pallium, étendra les mains sur la tête du consolé, en disant :

« *Remittuntur tibi peccata tua* QUÆ SUNT PECCATA MUNDI. *Amen.*

« Puis il étendra le pan droit du pallium sur la tête du consolé, en disant : « Souvenez-vous, Notre-Dame Sophia, Notre-Dame Saint-Esprit, Notre-Dame Hédoné, de votre serviteur (votre servante) qui renonce au Démiurge, à ses pensées et à ses œuvres! Donnez-lui un Eon protecteur qui ne le quitte jamais. *Amen.* »

« Sa Grâce prononcera ensuite, en tenant dans ses deux mains les mains liées du consolé, quelques paroles *de secreto*, puis déliera les mains en disant : « Les Eons délient dans le Plerôme ce que je délie dans ce troisième monde du Kénôme et du vide! Qu'Hélène-Ennoia, qu'Hédoné, que Sophia vous assistent, et soient avec vous. Recevez le baiser mystique. »

« Sa Grâce baisera le consolé sur le front, par deux baisers, en forme de tau. Le consolé, agenouillé plus profondément, récitera les premiers versets de l'Evangile de Jean et se relèvera en disant : « Dieu est Amour! » Puis il s'inclinera devant sa Grâce et sortira silencieusement. Le Patriarche, demeuré seul, adorera pendant un quart d'heure. »

Il n'est pas jusqu'aux prières les plus sacrées de la Sainte Eglise, jusqu'à ses hymnes de foi, que ces suppôts de Satan ne fassent servir à leur culte sacrilège.

On lit dans la catéchèse gnostique, récemment publiée.

D. — Récitez la prière angélique.

R. — Ave candidum Lilium fulgidi semperque tranquilli *Pleromatis*, Rosaque praefulgida cœlicae amaenitatis, de qua nasci et de cujus lacte pasci Jesus, *Flos Æonum*, voluit, divinis infusionibus animos nostros pasce. Amen.

D. — Récitez la prière de Pneuma-Agion.

R. — Rorate, cœli, desuper et nubes pluant *Justam*. Rorate, cœli, desuper et nubes pluant *Pulchram*. Rorate, cœli, desuper et nubes pluant *Bonam*.

Le premier patriarche de la nouvelle Eglise Gnostique revenu à la foi, par une grâce ineffable de la divine Miséricorde, donne le texte de cet hymne entendu dans un cénacle occultiste pendant une cérémonie d'évocation :

Adoro te supplex, *patens* Deitas
Quae in hoc sacello te manifestas!
Tibi se cor meum totum subjicit,
Quia te contemplans totum deficit.

Visus, tactus in te *nunquam* fallitur
Nam aspectu tuo late creditur,

Credo quod hic adest exul angelus,
Nil hoc veritatis *visu* verius.

Deus! *quem praesentem nunc aspicio,*
Oro fiat illud quod tam sitio,
Ut te perpetua cernens facie,
Tactu sim beatus tuae gloriae [1].

Dieu de majesté et de miséricorde, ayez pitié!! Permettez aux saints anges d'étendre leurs ailes pour voiler, s'il se pouvait, à votre face ce spectacle d'enfer étalé par des créatures qui portent encore sur leur front l'onction baptismale et qui ont peut-être été nourries du corps et du sang de Jésus-Christ.

Satan est là! C'est lui qui est l'inspirateur.

Se montre-t-il? C'est-à-dire, agit-il directement et par des manifestations sensibles, comme inspirateur de la science occulte, pour enténébrer irrémédiablement ses victimes volontaires?

Il existe déjà, sur ce point, des témoignages connus. L'ouvrage de J. Kotska, déjà cité, en contient de forts curieux. La nécessité d'abréger nous contraint d'y renvoyer le lecteur, d'autant que cette question se rattache moins directement à notre sujet. Mais, nous n'hésitons pas à conclure avec cet autre :

« *Satan se manifeste. Satan a une église occulte, des fidèles, des cérémonies, une liturgie spéciale, une religion démoniaque, opposée à la véritable Eglise, aux véritables fidèles, à la sainte liturgie, à la religion de Notre-Seigneur.* C'est là le fait indéniable. Satan exerce un empire redoutable sur une masse de perdition. Satan dresse son camp contre le camp du Seigneur, lève son drapeau contre le drapeau de la Croix, lance ses légions contre les légions de l'Eglise. C'est l'état de guerre, c'est la lutte à outrance et sans merci. Et dans cette lutte, dans cette guerre ce sont des âmes immortelles, rachetées par le sang du Calvaire, des âmes de baptisés, que Satan et ses soldats infernaux disputent à Jésus-Christ et à sa milice sainte. »

Il nous fallait conduire le lecteur jusque-là, pour qu'il comprît toute l'horreur du danger des infiltrations de ces doctrines parmi les catholiques, lorsque nous y viendrons.

Avant cela, il nous reste à montrer que les congrès spiritualistes cachent une tentative de restauration maçonnique. Cette seconde partie sera courte.

II. — LA RÉORGANISATION MAÇONNIQUE

Nous avons dit, en commençant ces articles, que le congrès spiritualiste de 1908 avait un double but : réaliser, sous le prétexte de réaction contre le matérialisme, une fédération des différentes sec-

1. On comprendra que le cœur me manque pour donner une traduction.

tes, Gnostiques, Théosophes, Kabbalistes, dont les doctrines de l'occultisme forment le fonds commun; puis, à la faveur de ce groupement, entreprendre une restauration de la Franc-Maçonnerie déchue de son véritable esprit par suite de ses entraînements politiques.

Sous l'un et l'autre aspect, c'est toujours la ruine et l'anéantissement de l'œuvre de Dieu qu'on poursuit.

Il nous a d'abord fallu donner un aperçu sommaire des doctrines du nouveau spiritualisme, tant pour étaler l'horreur du mal dont est infectée la légion de ses adeptes déclarés, que pour préparer le lecteur à en découvrir le poison chez d'autres qui veulent être, ou tout au moins qui s'affirment sincèrement catholiques.

La lumière nous paraît suffisamment faite sur ce premier point. On peut comprendre maintenant ce que renfermait le programme du Congrès. Dans son discours d'ouverture, le secrétaire général, M. V. Blanchard, lui donnait son vrai nom en l'appelant « le premier congrès autonome de l'occultisme ». Il y exprimait, en terminant, l'espoir de voir tous les rites de la Maçonnerie française venir renforcer « l'armée des chevaliers de l'*idéalisme chrétien* », et en donnait la pensée maîtresse dans cette page où l'on trouvera comme un résumé de tout ce que nous avons dit.

La Doctrine qui excite tant votre curiosité n'est pas nouvelle, quoi qu'en disent certains critiques d'histoire philosophique.

C'est dans les plus fameux *Sanctuaires de l'Inde et d'Egypte* — héritiers de la Sagesse traditionnelle des Noirs, des Atlantes et des Lémuriens, — que la SCIENCE OCCULTE prit naissance, si nous nous en tenons aux documents purement historiques.

De là, l'Esotérisme se répandit en *Chine*, dans *l'Iran*, en *Chaldée*, en *Palestine*, en *Grèce*, à *Rome*, dans les *Gaules*, en *Germanie*, et sur toute la surface de la Terre.

N'oublions pas que cette philosophie, à la fois humaine et divine, inspira puissamment tous les fondateurs des grandes religions antiques entr'autres *Ram* ou *Lam*, *Confucius*, *Krishna*, *Zoroastre*, MOISE et *Bouddha*. C'est d'elle que les célèbres législateurs des siècles passés tirèrent leurs plus sages institutions. C'est à cette source sublime, que la plupart des poètes, des philosophes et des savants de l'Antiquité et des Temps modernes puisèrent bon nombre d'idées grandioses ou géniales. C'est elle qu'on retrouve enfouie sous le texte littéral de tous les LIVRES SAINTS *d'Orient* ou *d'Occident*, dans les PARABOLES DE JÉSUS, et jusque dans les ÉPITRES DE SAINT PAUL. C'est elle que possédèrent certains PÈRES DE L'EGLISE, les *Gnostiques*, les *Troubadours*, les *Trouvères* (1), les *Alchimistes*, les *Chefs des Corporations ouvrières du Moyen Age* et que l'élite intellectuelle des *Templiers*, qui avaient échappé à la torture et au bûcher, transmit plus tard, par l'intermédiaire des *Rose-Croix*, aux *Francs-Maçons* et aux *Martinistes*.

---

1. Ce qui est dit ici de l'ésotérisme conservé par les Troubadours et les Trouvères s'éclaircira quand nous parlerons des infiltrations de l'occultisme parmi les catholiques. On y verra aussi quels sont ces Pères de l'Eglise dont on invoque sans cesse l'autorité et comment les sectes tirent à elles les Epîtres inspirées de saint Paul.

L'HERMÉTISME est la synthèse scientifique, philosophique, religieuse et sociale du passé et du présent comme elle sera, sans doute, celle de l'avenir.

Le théologien, le philosophe, le *savant*, le *médecin*, le moraliste ou le sociologue qui voudront bien se donner la peine d'étudier l'*occultisme*, sans aucun parti pris, y trouveront, avec la solution de bien des énigmes théogoniques, cosmogoniques, androgoniques et sociologiques, les éléments mêmes de la vivification de leurs connaissances actuelles et de la régénération du corps humain, de l'âme humaine et de toute société.

L'historien, le littérateur et l'artiste profiteront largement aussi de ces études quelque peu abstraites. Le premier y découvrira l'explication de beaucoup de faits obscurs et troublants; le second pénétrera aisément le sens de bien des légendes antiques ou de fables orientales apparemment absurdes et il déchiffrera mieux les mystères de l'âme humaine; le troisième contemplera, sans jamais se lasser, les différentes formes que revêt la Suprême Beauté, tant en ce monde que sur les autres plans de L'Univers manifesté et, conséquemment, il sera à même d'en donner des expressions physiques plus adéquates que celles qu'il a fournies jusqu'ici.

Quant à ceux que tourmente l'angoissant et grave problème de l'*Hyperphysique* et du *Lendemain* de la *Mort*, ils déduiront bientôt de l'exposé de nos doctrines, comme nous l'espérons, la certitude rationnelle et expérimentale de l'immortalité de leur principe conscient et spirituel; ils apprendront que la *Divinité* veut le bonheur de toutes ses créatures, et que le *Ciel*, le *Purgatoire* et l'*Enfer des théologiens naïfs* ne sont que les diverses situations morales ou physiques dans lesquelles notre âme peut se trouver au cours de son éternelle carrière; ils sauront que *la Réincarnation*, enseignée dans tous les Mystères antiques ainsi que *par la primitive Eglise chrétienne* et les Initiations modernes, est l'un des multiples moyens employés par la SOUVERAINE BONTÉ, en vue de hâter l'évolution animique, intellectuelle et spirituelle de chacun d'entre nous; ils verront que l'homme élabore sans cesse les conditions qui doivent présider à ses vies successives dans l'espace et dans le temps; ils reconnaîtront que les Humains sont tous solidaires les uns des autres non seulement en actions, mais aussi en paroles et surtout en pensées. C'est alors qu'ils prépareront consciemment l'*Avènement* sur Terre de la *Véritable Fraternité* et du *Règne* du *Saint-Esprit*, ou de la *Science* alliée à la *Foi*, de la *Raison* unie à l'*Intuition* durable et céleste fusion que la fête de la Pentecôte symbolise si bien. (1)

Observons maintenant l'autre face du Congrès :

La seconde partie du compte rendu lui est consacrée sous la rubrique : « *Convent maçonnique des rites spiritualistes* ».

Une remarque préalable. Il faut se rappeler que l'initiative du convent, comme du congrès et de ses résolutions, est l'œuvre des Loges Martinistes. Le rôle passé de cet Ordre, qui a été le principal machinateur des révolutions précédentes, fait assez pressentir quel dessein inspire la restauration maçonnique dont il apparaît ici le promoteur. Et, en particulier, sans prétendre tirer de là des déductions certaines, on trouverait peut-être, dans la liste des adhésions à ce convent, des indices sur les causes des soulèvements inexplicables

1. En 1908, la fête de la Pentecôte tombait le 7 juin, jour de l'ouverture du Congrès. L'orateur n'a pas voulu manquer l'occasion d'une nouvelle hypocrisie et d'un nouveau blasphème.

d'opinion qui se sont depuis lors produits à l'occasion de certains événements en Espagne, et, plus récemment, autour de l'Encyclique *Borroméenne*. Le compte rendu nous avertit qu' « il n'est pas possible, afin d'éviter les indiscrétions, d'entrer dans trop de détails sur sa composition ». Cependant, il fait connaître dix-sept puissances maçonniques et trois Ordres affiliés qui y ont envoyé des délégations spéciales. On y remarque : *La Grande Loge symbolique espagnole (Rite national Espagnol) Le Souverain Grand Conseil national Ibérique, la Grande Délégation Portugaise du Rite National Espagnol, le Grand Orient et Souverain 33e de l'Empire d'Allemagne, la Grande Loge provinciale d'Allemagne du Rite Swedenborgien, l'Ordre des Illuminés d'Allemagne, le Suprême Conseil de l'Ordre Maçonnique oriental de Misraïm et d'Egypte pour l'Italie*, et enfin, en dernier lieu, modestement, *l'Ordre des Rose-Croix ésotériques, l'Ordre Martiniste et l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix.*

D'autres puissances, au nombre de quatorze, se firent également représenter. Mais la décision fut prise de n'en pas publier les noms.

Ce n'est point à dire, d'ailleurs, que la pensée réformatrice de la Maçonnerie ne se soit point fait jour même au sein du congrès spiritualiste. Parmi les sujets de travaux proposés pour la troisième journée figure celui-ci : « Les ignorances et les fautes de la Maçonnerie en France »; et, dès la première, le Dr Papus disait dans son discours d'ouverture :

La Franc-Maçonnerie est une création d'hermétistes.

Sa constitution, ses symboles, sa lutte séculaire contre l'obscurantisme clérical le démontrent à tout observateur sérieux.

Or cette vénérable institution a été accaparée en France par des ignorants de l'hermétisme et de ses enseignements, qui ont méconnu les enseignements traditionnels, détruit le symbolisme et tripatouillé les Rituels pour transformer en association politique l'antique institution initiatique.

L'Etranger où la Franc-Maçonnerie a conservé son caractère originel, a protesté contre ce matérialisme maçonnique et les excommunications pour cause d'irrégularité ont surgi de toutes parts.

Oui, ni plus ni moins, l'excommunication du Grand-Orient! Ce sera la peine de ses ignorances et de ses fautes. Et n'est-ce pas un moyen heureusement inventé pour se laver des crimes désormais accomplis, pour relever la Maçonnerie du discrédit général que lui font encourir aujourd'hui les excès du régime pourri qui est son œuvre, pour faire tomber l'hostilité ou les défiances des esprits religieux qui lui attribuent, bien à tort, un but de haine contre le catholicisme, et lui permettre ainsi de mettre à profit l'ébranlement actuel de leurs croyances pour recruter parmi eux les prosélytes dont l'adhésion rajeunira sa vigueur intellectuelle et sera déjà une première réalisation de ses desseins?

Car c'est bien là ce qu'on se propose, nous en recueillerons l'aveu

clairement formulé, encore que les Maçons ne croient sans doute pas avoir été assez ingénus pour laisser deviner leur habile calcul.

La Revue maçonnique, l'*Acacia*, en son numéro de mars 1908, donnait sur « l'évolution de la Maçonnerie », deux mois avant le Congrès, un grand article de tête signé Hiram, qui paraît bien avoir été écrit pour servir de préface à l'œuvre du convent annexé. Cet article est fort intéressant et vaut la peine d'être analysé.

L'évolution imminente n'est qu'un cas particulier d'une loi générale. « La loi psychologique du dualisme, qui est la base philosophique transmise à la Maçonnerie par l'antique Gnosticisme à travers l'intermédiaire de l'Alchimie symbolique, et dont l'emblème principal est le « pavé mosaïque », manifeste à tout instant son action, chez nous et au dehors. Une des manifestations de la loi du dualisme réside dans les oscillations de l'esprit public, qui est soumis à une série d'actions et de réactions ou plutôt de réactions successives, — il y a longtemps que la première action est oubliée, — analogues à celles qu'accomplit isochroniquement un pendule... Il semble que, dans la Maçonnerie française, le pendule soit arrivé à l'une de ses extrémités de sa course et qu'il ait commencé son mouvement dans l'autre ». Tel est le début. On voit qu'il ne manque pas de solennité. Et aussitôt :

« Il a été dit, à diverses reprises, dans l'*Acacia*, que la réaction cléricale qui suivit la paix de 1871 fut la cause de la *politicisation* de la Franc-Maçonnerie française. Sans doute, celle-ci ne fut jamais indifférente aux transformations de la chose publique, mais jamais elle n'y avait pris une part aussi active. Il fallut les atteintes à la liberté de conscience du gouvernement de l'Ordre Moral, accomplies à l'instigation de l'Eglise pour décider la Contréglise à entrer en lice de sa personne. Ce fut une nécessité. » Ils ont la mémoire courte, nos bons Maçons. Il ne se souviennent plus qu'avant la réaction cléricale de 1871, le pendule avait oscillé jusqu'à l'horrible Commune. On a bien raison de dire que l'action précédente est oubliée depuis longtemps. La Maçonnerie invoque devant le pays la même excuse que les Présidents de la République auprès de Léon XIII : la guerre à l'Eglise est une nécessité de défense. On en connaît l'hypocrisie et la fausseté. Après tous les attentats de la Maçonnerie juive contre notre pays de France, ce n'en est plus qu'un secondaire d'en martyriser aussi la langue, en nous parlant de la *politicisation* de la Maçonnerie et de la nécessité de *dépoliticiser* celle-ci. Ils sont barbares en tout.

Cette réaction, en se développant, amena des modifications successives dans l'Etat de l'Ordre. Une des premières fut l'affaiblissement des hauts grades de l'Ordre. Croirait-on que les conséquences anarchiques du principe démocratique se firent sentir dans son sein,

comme dans la société et dans l'Eglise? Il souleva de l'opposition et de la résistance contre l'autorité prétentieuse de cette hiérarchie : « Ne luttait-on pas pour l'établissement en politique de la démocratie, du gouvernement du Nombre dans l'Etat, et ne devait-on pas prêcher d'exemple? Il était difficile, d'autre part, de faire accepter par la masse des FF.·. l'existence d'une double doctrine, l'une démocratique pour la société profane, l'autre aristocratique pour la Maçonnerie elle-même. »

La voici donc, celle-ci, amenée à rejeter pour son propre compte l'égalité dont elle a fait un dogme d'Etat. Le trait est curieux. L'argument apporté ne l'est pas moins. « La nécessité de cette double doctrine s'impose à l'esprit de tout homme qui raisonne. La société profane, l'Etat politique est obligatoire, on est contraint de lui appartenir, et pour cette raison, tous les citoyens sont amenés à réclamer les mêmes droits. Il n'en est pas de même en Maçonnerie. Celle-ci, en effet, n'a rien d'obligatoire, on y entre volontairement, on en sort si l'on est mécontent; elle peut, par suite, avoir, non un gouvernement aristocratique — puisqu'il fut toujours démocratique au Grand Orient, et qu'il l'est au Rite Ecossais depuis 1894 — mais une hiérarchie de grades conférés au mérite, et qui constituent évidemment une aristie : un groupe de *meilleurs.* »

Une autre conséquence de la *politicisation* de la Maçonnerie française fut le quasi-abandon du principe de sélection. Pour la raison même qu'elle n'est pas une société obligatoire, comme l'Etat et comme l'Eglise autrefois, au temps où elle se confondait avec l'Etat — la Franc-Maçonnerie a le droit logique de choisir ses membres, d'accepter ceux qui remplissent les conditions requises, de repousser ceux qui ne les remplissent point. Mais, d'un autre côté, on se demande pourquoi, du moment qu'on conférait à tous les adultes âgés de 21 ans le droit électoral en politique, on n'admettrait pas en Maçonnerie tous ceux qui s'y présenteraient, pourvu que ce fussent de bons républicains. Ah! cette qualité de « bon républicain », que de fois, elle fut invoquée, en faveur de candidats, sinon indignes, du moins incapables! Ce fut donc un grand inconvénient d'ouvrir ainsi les rangs à tant de non-valeurs et d'hommes de toute provenance, d'autant que cette admission de tout venant détournait les intellectuels aux yeux desquels la Maçonnerie perdait son haut prestige.

Une troisième conséquence, fut *la décadence du ritualisme,* et l'oubli de plus en plus grand *du symbolisme.* Il sembla ridicule à des hommes qui, dans la société profane, soutenaient les idées d'égalité et de simplicité démocratique, de revêtir un tablier ou un cordon, voire même un tablier et un cordon, pour pouvoir prendre place dans une réunion. On vit des Loges supprimer les décors (1) et avoir la pré-

1. En langage maçonnique, on désigne ainsi les cordons.

tention d'obtenir des autres qu'elles accueillissent leurs membres ornés d'une simple rosette à la boutonnière.

Il sembla encore plus ridicule aux mêmes d'employer un cérémonial pour ouvrir et clore les travaux, pour prendre la parole, entrer dans un Atelier.·. dont les Travaux.· sont en cours.

La *politicisation* de la Maçonnerie a fait considérer, par les Maçons politiqueurs, comme une chose surannée, ridicule même, ce symbolisme dont ils ignoraient tout, même la signification du nom.

Avant de poursuivre cette analyse, il sera bon, pour montrer la gravité du mal, de relater ce qui s'est passé au sein des loges du Grand-Orient, en 1886, quand le Grand-Collège des Rites eut ordonné la révision des Rituels symboliques des trois premiers degrés. Il s'agissait de savoir si les loges de l'Obédience approuvaient ou désapprouvaient la révision. L'attention des frères était surtout éveillée sur le fait des épreuves. Cent réponses en tout parvinrent au Conseil de l'Ordre. Douze Loges seulement se prononcèrent contre une innovation si grave et qui portait atteinte à l'essentiel de l'Ordre. Les quatre-vingt-sept autres, quelques-unes avec des réserves, il est vrai, se prononcèrent pour elle, et dans des termes qui font frémir. Plus de deux cents loges n'avaient pas répondu. Le gouvernement du rite français, qui comptait une majorité révolutionnaire et athée, interpréta leur silence comme une approbation.

Les *Arts Réunis*, de Mâcon, écrivirent : « Nous désirons la disparition de cet esprit dogmatique qui appartient à un autre âge. Nous pensons néanmoins qu'il faut conserver le symbolisme dans la pratique des épreuves emblématiques, en abandonnant toutefois cette phraséologie par trop biblique : les épreuves physiques, absolument inutiles lorsque les sujets sont intelligents et instruits, nous paraissent d'un bon effet sur les natures moins bien douées ». La *Parfaite-Amitié*, d'Albi, disait : « Fatras qui n'est bon qu'à nous ridiculiser et à donner prétexte aux indifférents pour associer le rituel de nos travaux à la célébraiton de certains cultes. »

Selon le *Triple Accord*, de Royan, « les formules sont creuses, incompréhensibles et prêtent à rire, plutôt qu'à l'élévation du sentiment. » La *Constance éprouvée*, de Rouen, dit : « Nous considérons que la légende d'Hiram, qui sert de base aux épreuves de maître, n'a aucune vraisemblance, et qu'en outre elle est opposée à nos sentiments en exaltant la divinité et l'immortalité de l'âme. Nous émettons le vœu que cette légende soit remplacée par un exposé historique de l'origine de la Franc-Maçonnerie. Cet exposé aura le mérite de la vraisemblance et l'avantage d'une instruction intéressante pour les nouveaux maîtres. »

Au sujet des voyages qui constituent une partie importante des grades de compagnon, la loge de Rouen, très ignare en fait de sym-

bolisme, paraît-il, les déclara grotesques. Celle de Royan les qualifia de parade. Tout au rebours, les *Disciples du Progrès* affirmèrent que rien n'était plus beau que ces épreuves. En somme, vingt-cinq loges émirent un arrêt défavorable à leur conservation. Ces mêmes vingt-cinq loges condamnèrent également les épreuves de la maîtrise. L'une d'elles qualifia les voyages « de monôme autour d'un cénotaphe. »

Bref, les rituels furent expurgés de toute expression religieuse, de toute croyance en Dieu, même au Dieu des Francs-Maçons, et de tout symbolisme religieux. Les meneurs étaient logiques. Pour arriver à chasser Dieu de la constitution, des écoles, des casernes, il fallait pouvoir dire, afin de prévenir toute objection et toute contradiction : « Avant de biffer Dieu dans la loi, nous l'avons biffé dans nos loges. » Cela était souverainement habile.

Mais quelle décadence! J. Doinel écrivait à propos du grade de Maître, le plus parfait : « Dans l'état actuel de la Maçonnerie française, deux pour cent à peine des Maîtres connaissent la signification diabolique de leur grade. Le reste ne peuple les loges que pour une œuvre politique, et souvent pour rien du tout, par hasard, par relations, par fantaisie. »

La revue *La Gnose* (avril 1910), dans un article sur « l'Orthodoxie maçonnique », a trouvé un joli mot pour qualifier ce mouvement quelque peu anarchique.

« Cette orthodoxie, dit-elle, consiste à conserver avant tout et à suivre fidèlement les symboles et les formes rituéliques qui expriment la Tradition et en sont comme le vêtement, à repousser toute innovation suspecte de *modernisme*. C'est à dessein que nous employons ici le mot de *modernisme*, pour désigner une doctrine trop répandue qui, en Maçonnerie comme partout ailleurs, se caractérise par l'élan de la critique, le rejet du symbolisme, la négation de tout ce qui constitue la Science ésotérique et traditionnelle.
... Ce qui est regrettable surtout, c'est d'avoir trop souvent à constater, chez un grand nombre de Maçons, l'ignorance complète du symbolisme et de son interprétation ésotérique, l'abandon des études initiatiques, sans lesquelles le rituélisme n'est plus qu'un ensemble de cérémonies vides de sens, comme dans les religions exotériques. Il y a aujourd'hui à ce point de vue, particulièrement en France et en Italie, des négligences vraiment impardonnables; nous pouvons citer comme exemple celle que commettent les Maîtres qui renoncent au port du tablier, alors que pourtant, comme l'a si bien montré récemment le T.·. Ill.·. F.·. Dr Blatin, dans une communication qui doit être encore présente à la mémoire de tous les FF.·.; ce tablier est le véritable habillement du Maçon, tandis que le cordon n'est que son décor. Une chose plus grave encore, c'est la suppression ou la simplification exagérée des épreuves initiatiques, et leur remplacement par l'énonciation de formules vagues et à peu près insignifiantes.

A ce propos, *La Gnose* rappelle la définition générale du symbolisme, d'où ressort le caractère initiatique de la Maçonnerie et le rapport de ses traditions avec celles des sciences occultes :

Le Symbolisme maçonnique est la forme sensible d'une synthèse philosophique d'ordre transcendant ou abstrait. Les conceptions que représentent les Symboles de la Maçonnerie ne peuvent donner lieu à aucun enseignement dogmatique; elles échappent aux formules concrètes du langage parlé et ne se laissent pas traduire par des mots. Ce sont, comme on dit très justement, des Mystères qui se dérobent à la curiosité profane, c'est-à-dire des Vérités que l'esprit ne peut saisir qu'après y avoir été judicieusement préparé. La préparation à l'intelligence des Mystères est allégoriquement mise en scène dans les initiations maçonniques par les épreuves des trois grades fondamentaux de l'Ordre. Contrairement à ce qu'on s'est imaginé, ces épreuves n'ont aucunement pour objet de faire ressortir le courage ou les qualités morales du récipiendaire; elles figurent un enseignement que le penseur devra discerner, puis méditer au cours de toute sa carrière d'Initié. » (*Rituel interprétatif pour le Grade d'Apprenti*, rédigé par le Groupe Maçonnique d'Etudes Initiatiques, 1893.)

Et *La Gnose* en profite pour affirmer que le symbole même du Grand Architecte de l'Univers, dans lequel on s'est plu à voir l'affirmation d'une croyance à Dieu dans la Maçonnerie, n'a nullement ce caractère et doit être interprété comme un pur symbole dans le sens de la tradition ésotérique et gnostique.

Nous ne voulons pas traiter ici, du moins pour le moment, la question du G.·. A.·. de l'U.·., qui a d'ailleurs été étudiée, à divers points de vue, par de plus autorisés que nous. Cette question a même fait, dans les derniers numéros de *L'Acacia*, l'objet d'une discussion fort intéressante entre les FF.· Oswald Wirth et Ch.-M. Limousin; malheureusement, cette discussion a été interrompue par la mort de ce dernier, mort qui fut un deuil pour la Maçonnerie tout entière. Quoi qu'il en soit, nous dirons seulement que le symbole du G.·. A.· de l'U.·. n'est point l'expression d'un dogme, et que, s'il est compris comme il doit l'être, il peut être accepté par tous les Maçons, sans distinction d'opinion philosophiques, car cela n'implique nullement de leur part la reconnaissance de l'existence d'un Dieu quelconque, comme on l'a cru trop souvent. Il est regrettable que la Maçonnerie française se soit méprise à ce sujet, mais il est juste de reconnaître qu'elle n'a fait en cela que partager une erreur assez générale; si l'on parvient à dissiper cette confusion, tous les Maçons comprendront que, au lieu de supprimer le G.·. A.·. de l'U.·., il faut, comme le dit le F.·. Oswald Wirth, aux conclusions duquel nous adhérons entièrement, *chercher à s'en faire une idée rationnelle, et le traiter en cela comme tous les autres symboles initiatiques.* Nous pouvons espérer qu'un jour viendra, et qu'il n'est pas loin, où l'accord s'établira définitivement sur les principes fondamentaux de la Maçonnerie et sur les points essentiels de la doctrine traditionnelle. Toutes les branches de la Maçonnerie universelle reviendront alors à la véritable orthodoxie, dont certaines d'entre elles se sont quelque peu écartées, et toutes s'uniront enfin pour travailler à la réalisation du Grand Œuvre, qui est l'accomplissement intégral du Progrès dans tous les domaines de l'activité humaine.

Revenons aux doléances d'Hiram dans l'*Acacia*.

Enfin, conséquence non pas dernière, parce qu'il y en a eu d'autres non moins regrettables, mais dont nous parlerons en dernier, la

politicisation a fait pénétrer le *fidéisme* dans la Maçonnerie. Ce fut là un résultat inévitable. La politique, surtout à notre époque, est une véritable guerre, elle le fut tout particulièrement pendant les trente-sept dernières années. Or, la guerre se fait avec une armée, et une armée comporte des soldats et des officiers, au-dessus des officiers de troupe, l'état-major. L'état-major commande, officiers de troupe et soldats obéissent aveuglément. Pour bien se battre, il faut avoir la conviction de la bonté de sa cause, se confier à ses chefs. Dans une lutte d'opinions où les conquêtes se font par la parole, où les batailles sont des élections, il est nécessaire que tous les membres d'un parti soient adhérents à un programme. La victoire est à ce prix. Les adhérents d'un parti sont, sous ce rapport, dans la même situation que les adeptes d'une religion, qui, sous peine d'excommunication doivent professer le dogme.

C'est là encore une conséquence nécessaire de la politicisation, et elle s'est fait sentir en Maçonnerie. Il s'est trouvé, par l'effet de l'invasion du fidéisme politique, des Loges où pour une question de nuance on a refusé de recevoir certains profanes, d'ailleurs dignes d'admission par leur honnêteté, leur intelligence et leur instruction, d'autres où l'on a voté sur des questions de doctrine et prétendu décider à la majorité de la vérité et de l'erreur.

Or, cela est absolument contraire au fondement même de la Maçonnerie. Ce fondement il est exprimé dans l'article Ier de la première constitution de la Grande Loge d'Angleterre, lequel déclare : « Bien que, dans les temps anciens, les Maçons aient été, dans chaque pays, soumis à l'obligation d'appartenir à la religion de l'Etat ou de la nation quelle qu'elle fût, on pense aujourd'hui qu'il est plus convenable de laisser à chacun d'eux ses opinions particulières et de ne leur imposer que la religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord. Elle consiste à être bons, loyaux, gens d'honneur et de probité, quelles que soient d'ailleurs les dénominations et les croyances par lesquelles ils se distinguent. De la sorte, la Maçonnerie deviendra un centre d'union susceptible d'établir des liens d'amitié sincère entre personnes qui, autrement, fussent toujours demeurées étrangères les unes aux autres. »

Hiram rappelle ici les deux principes opposés dont parle Fourrier, comme jouant le plus grand rôle dans la vie sociale et dans l'évolution des sociétés : la passion de *Combativité* qui pousse à la lutte contre tout ce qui n'admet pas une doctrine proclamée obligatoire, et qui divise les hommes; le *Concordisme* ou l'*Unitéisme* (!) qui crée la concorde en faisant comprendre à quelques esprits d'élite et directeurs la solidarité des intérêts en apparence opposés.

Eh bien, la division des nations en églises, en partis politiques, est le résultat de la passion de *Combativité;* la Franc-Maçonnerie, telle

qu'elle fut conçue par les hommes qui rédigèrent la déclaration ci-dessus, fut engendrée par l'*Unitéisme*.

« L'Eglise catholique vit, avec raison, une rivale redoutable dans la Franc-Maçonnerie, parce que celle-ci posait comme principe de l'unité, la liberté dans la société et la tolérance entre les personnes.

» Ainsi s'explique la lutte aujourd'hui engagée.

» Parmi nos lecteurs francs-maçons certains s'étonneront peut-être de cet esprit d'universalité, d'admission des hommes de toute croyance et de toute opinion présentée comme base de l'Ordre. Cela n'aura rien de surprenant, ils sont devenus Maçons pendant la période de bataille, et ils ne conçoivent la Maçonnerie que comme une armée incessamment engagée dans une lutte. Qu'ils se reportent cependant aux principes formulés à diverses reprises au cours de la vie de l'Ordre, et notamment dans l'article rapporté ci-dessus, et ils verront quel fut, pendant tout ce temps, l'esprit de nos prédécesseurs. »

Et c'est ici que l'arrière-pensée se laisse entrevoir. Pourquoi la Franc-Maçonnerie serait-elle fermée même au clergé et même aux royalistes? Des prêtres catholiques dans la Franc-Maçonnerie, « il n'y a pas lieu de le craindre actuellement, ou de l'espérer, selon le point de vue auquel on se place. » Il n'en est pas moins vrai qu'au XVIIIe siècle elle comptait dans son sein, non seulement des prêtres séculiers, mais des moines; non seulement des subordonnés, mais des chefs, des prieurs, des abbés et des évêques. Les ministres protestants et les Rabbins, qui ne sont pas retenus par l'intransigeance confessionnelle, continuent à ne pas se considérer comme obligés de se tenir à l'écart de la Franc-Maçonnerie. « Il n'est donc pas vrai que la Maçonnerie, même en France, soit opposée à la religion. » Quant à l'admission des royalistes, elle n'est pas moins facile à justifier historiquement.

Ici un long retour sur le rang tenu dans les Loges, surtout par l'ancienne aristocratie.

« Apres ces exemples, historiques et contemporains, il n'est pas permis de soutenir que la Franc-Maçonnerie, pas plus la française qu'une autre, doit et même simplement peut s'enfermer dans des dogmes politiques ou religieux... ou antireligieux. Pour cela, il faudrait renier nos pères, et rompre toute solidarité avec presque tous les autres Maçons d'Europe.

» Et, d'autre part, qui sait ce que nous réserve l'avenir? Qui donc serait assez présomptueux pour affirmer que l'état présent se continuera indéfiniment, que la loi de l'oscillation ne se manifestera pas à nouveau? »

On voit donc se dessiner l'évolution et s'annoncer l'objet du convent. Hiram indique les symptômes de cette réaction à l'intérieur de la Maçonnerie. Ce sont la tendance à la replacer sous la direction

des Hauts-Grades; c'est la faveur que reconquiert le ritualisme, et, avec le ritualisme, le symbolisme des rites.

« Toute cette réaction est la conséquence de la compréhension confuse de la nécessité de *dépoliticiser* la Maçonnerie française, et de la voir revenir à ses traditions philosophiques. Il faut en venir à créer un état d'esprit où les points du programme du parti radical ne seront plus considérés comme des articles de foi, mais envisagés comme des opinions contingentes, formulée par des hommes dont les idées peuvent être discutées, approuvées ou repoussées, ainsi que celles de tous les autres hommes; un état d'esprit également où des hommes, chefs politiques, ne seront plus considérés comme des prophètes, des messies que l'on doit suivre aveuglément et acclamer parce que les oscillations du balancier politique les ont portés au pouvoir.

» Cette situation est le résultat de la politicisation que les circonstances ont imposée à la Maçonnerie française au temps où florissait l'Ordre Moral, politicisation dont l'apogée *fut la faute des fiches*. — Car ce fut une faute! »

Confession touchante!

Mais où l'*Acacia* manque vraiment de prudence, c'est en concluant comme il suit :

« Va-t-on donc, demanderont les FF.·. que domine la noble ardeur de la combativité, renoncer à la lutte contre l'Eglise?

» Pas du tout, on la continuera de plus belle, en en changeant les modalités. Au lieu de la lutte par voie de législation suppressive des privilèges que conserva l'Eglise catholique sous le régime concordataire, il nous faudra employer la lutte par la propagande. L'effort qu'effectue en ce moment l'Eglise pour se reconstituer sous le régime de liberté est considérable... Le but qu'on se propose est évidemment de reconquérir les âmes qu'on avait laissé glisser dans l'indifférence alors qu'on se livrait au *dolce farniente* du régime concordataire. Y parviendra-t-on? Bien présomptueux qui oserait former une prévision. Ce qui est certain c'est que beaucoup de gens appartenant à la masse indifférente considèrent encore certaines cérémonies du culte : mariage, baptême, première communion, enterrement comme un rite social obligatoire. Regardez autour de vous, constatez combien de mariages purement civils, de non baptêmes, d'enterrements civils; demandez aux instituteurs quelle est la proportion des non communiants et des communiants parmi leurs élèves, et vous constaterez la force non de la religion proprement dite, mais du rite social des cérémonies et consécrations ecclésiastiques. Et de cet accomplissement du rite peut résulter le retour à la croyance.

» C'est cela qu'il faut combattre, et on ne le peut pas par des mesures législatives. On ne le peut que par la parole et la propagande s'opposant à la parole et à la propagande. Mais cette pro-

pagande ne doit pas avoir pour but de substituer une croyance à une autre, ainsi que le ferait une propagande religieuse; pas même l'athéisme mis en face du déisme, le matérialisme battant en brèche le spiritualisme. Ce sont aussi là des affirmations cherchant à s'imposer à la foi, c'est-à-dire des formes de la religion. *Ce que nous devons propager, c'est la conviction que chacun doit faire soi-même ses opinions, par les résultats de ses réflexions ou par les enseignements qu'il a reçus et qui lui ont semblé bons.*

» Et si chacun a la liberté de former soi-même son opinion, il doit respecter cette même liberté chez autrui, ne pas s'irriter si son prochain pense autrement que lui, et le manifeste, se dire que, puisque l'erreur est une faiblesse commune à l'espèce humaine, il se pourrait bien que ce fût lui qui errât.

» Ce serait là l'enseignement de la pure doctrine maçonnique, qui n'est pas faite pour être enfermée dans les temples avec ses symboles, mais au contraire propagée au dehors.

» C'est à ce résultat, à cette nouvelle forme de la lutte contre l'Eglise que nous conduira la réaction ritualiste, symboliste, et, pourquoi ne pas le dire? religieuse au sens social du mot qui commence dans la Maçonnerie française. Ce sera la manifestation prochaine de la loi d'oscillation. »

Nous avons souligné ce qui caractérise la tactique adoptée. Comment ne pas observer que la méthode de formation prônée depuis vingt ans par diverses écoles de catholiques démocrates, ressemble étrangement à « cette pure doctrine maçonnique. »

L'œuvre du convent maçonnique des rites spiritualistes était ainsi ébauchée. Il n'y aura donc plus rien d'obscur dans le bref discours par lequel le docteur Papus en ouvrit les travaux, et dont voici le texte presque entier.

T.·. Ill.· F.·.,

T.· Ch.· S.· et T.·. C. F.·.,

Mesdames, Messieurs,

La réunion de ce soir — quelque modeste que soit son cadre comparé aux Temples maçonniques de l'Etranger — a cependant une importance considérable.

La Franc-Maçonnerie vraie est une science adaptable à des actions sociales.

Sans l'intégralité de son symbolisme, sans la connaissance des enseignements patents ou secrets issus de ce symbolisme, la Franc-Maçonnerie perd tous ses moyens d'action.

Or, les Obédiences maçonniques fonctionnant en France ont volontairement détruit tout ou partie de l'enseignement symbolique et des clefs réelles de la Franc-Maçonnerie.

Il suit de là que, malgré leur orgueil et leurs tendances à traiter d'irréguliers et de faux frères tous ceux qui sont encore attachés au symbolisme traditionnel, ces obédiences n'ont plus de maçonnique que le nom et les formes les plus rudimentaires. Ce sont des clubs politiques, des réunions d'assistés comprenant quelques rares assistants. Et la charité matérielle, la protection forcée et la recherche d'influences politiques sont les grands mobiles secrets de ces clubs à forme maçonnique.

On sait tellement tout cela, on sait tellement le danger de la vérité et de la lumière, qu'on fuit toutes les recherches historiques, toutes les documentations sincères, et on accable d'injures, on excommunie tous ceux qui veulent que la Lum.·. Maç.·. soit autre chose qu'une flamme de Lycopode.

Aussi nous vous avons conviés T.·. Ill.·. F.·. venus de tous les points du globe, afin de rallumer les flambeaux éteints à la lumière du flambeau de l'espérance encore debout.

Initiés pour la plupart aux Centres hermétiques en correspondance avec les fraternités de la Rose-Croix, vous êtes les descendants et les dépositaires de ce sens hermétique qui, seul, permet la compréhension et l'adaptation de la Science maçonnique.

C'est pourquoi je suis persuadé qu'en dépit des attaques haineuses, en dépit des injures et des excommunications qui ne nous atteignent pas plus que l'index papal, notre réunion aura par la suite une importance considérable.

Les historiens futurs de la Franc-Maçonnerie seront obligés de reconnaître qu'à un moment donné — dans cette France qui semblait perdue à jamais pour l'enseignement symbolique — une réunion d'hommes venus de partout, représentant les Obédiences maçonniques où la *Science traditionnelle* est encore intégralement conservée, a voulu révéler la vérité, montrer les fausses origines de ceux qui veulent opprimer et rétablir enfin la *lumière* de l'*étoile flamboyante.*

Nous espérons arriver lentement mais sûrement à la constitution de la *Fédération* des *Suprêmes Conseils* et des *Grandes Loges* de l'univers, à la constitution d'un véritable *Secrétariat International* de la *Science Maçonnique.* Pour cette œuvre, les hommes ne comptent pas. Que nous disparaissions demain, l'élan est donné, l'œuvre continuera. Et c'est la sensation de notre force qui nous rend patients. C'est la connaissance de cette loi qui permit à *Hiram* de rétablir l'ordre hiérarchique du quaternaire dans le chaos anarchique du cercle sans point. C'est la connaissance de cette loi et de ses adaptations au camp mystérieux du 32e qui nous permet de poursuivre notre œuvre avec le calme nécessaire sans nous inquiéter des misérables questions matérielles non plus que de la quantité de nos membres.

La *qualité* nous suffit.

Sur ce mot significatif, le Dr Papus donne la parole au F.·. Téder, 33e, qui devait être le grand orateur du convent. Celui-ci fit une longue conférence sur ce thème intéressant : « L'irrégularité du Grand-Orient de France ». Comme elle consiste seulement en une discussion historique sur les origines premières du Grand-Orient et sur la filiation plus ou moins authentique de certaines branches de la Maçonnerie, et qu'elle ne touche à aucune question secrète, le compte rendu la reproduit *in-extenso.* Nous n'y relèverons que le passage suivant :

Le plus grave est ceci :

De par ses Statuts et ses plus anciennes traditions, la Maçonnerie Uni-

verselle, d'essence spiritualiste, s'impose, par esprit de tolérance, le devoir d'écarter de son sein les discussions politiques et religieuses, et de s'opposer à la suprématie d'aucun culte sur les autres, parce qu'elle voit l'Unité cachée derrière la Diversité, et parce qu'elle est une association philanthropique et philosophique de personnes appartenant à tous les partis politiques, à toutes les religions, à toutes les races, dont elle est le trait d'union.

Or, le Grand-Orient de France ne cesse de crier que la Papauté, visant à l'hégémonie terrestre, est l'adversaire déclarée, non seulement de cette Maçonnerie Universelle, mais encore de tous les souverains ou chefs d'Etats qui la protègent ou sont protégés par elle dans l'intérêt général des gouvernés; et il se trouve que le même Grand-Orient de France, dont les Loges ne sont plus guère que des clubs politiques et des cuisines électorales, et dont les méfaits particuliers sont faussement attribués dans le monde profane à l'Ordre tout entier, a précisément, sous couvert d'athéisme, et vis-à-vis de la Maçonnerie Universelle, la même attitude que celle qu'il reproche à la Papauté, dont, en définitive, il semble faire le jeu.

Nous sommes moins renseignés sur ce que dit le même F.·. Téder, 33e, le soir du même jour, dans son discours qui clôtura la journée. Le compte rendu dit qu'il doit s'abstenir de le publier, « car, si tout peut être dit quand le Temple est couvert, tout ne peut pas être rapporté au dehors. » Le plus intéressant est donc perdu pour les profanes. On leur livre cependant quelques citations dont nous recueillerons l'une ou l'autre. Celle-ci, tout d'abord, où l'orateur insiste sur les rapports entre la Maçonnerie et les sectes occultes que nous avons décrites.

Un Maçon doit s'evertuer à étudier ce que l'on appelle la science occulte, science qui — comme le constatait fort bien autrefois le F.·. Ragon — révèle à l'homme les mystères de sa nature, les secrets de son organisation, le moyen d'atteindre à son perfectionnement et au bonheur, enfin l'arrêt de sa destinée. Cette étude fut celle des hautes initiations égyptiennes; et si, du temps du F.·. Ragon, elle fut reconnue nécessaire, croyez bien que rien n'est changé aujourd'hui et qu'elle n'est pas moins indispensable qu'autrefois...

Il y a, en Maçonnerie comme en religion, un *exotérisme* et un *ésotérisme* à l'étude desquels chacun de nous doit s'appliquer, s'il veut arriver à la découverte de la vérité éparpillée dans la diversité des cultes, des écoles, des classes, des degrés, et qui devient *Une* pour celui qui, après avoir *passé les dehors*, est devenu capable d'embrasser d'un coup d'œil tout ce qui se rattache au gouvernement du monde.

La Bible, clef de toutes les vérités, le jeu des nombres, les religions, le magnétisme, la thaumaturgie, la psychologie, l'astrologie, la kabbale, la magie, l'hermétisme, sont des choses qui demandent à être étudiées et méditées profondément et avec patience. La connaissance de ces choses conduit à la connaissance du Grand-Œuvre.

A propos du caractère de religion universelle qui doit être celui de la Maçonnerie :

« Etant le lien invisible qui unit entre elles toutes les religions et toutes les politiques, la Franc-Maçonnerie Universelle est spiritualiste dans son essence.

Ceux qui se détachent de ce principe et des Statuts séculaires qui le confessent, ceux-là pèchent par ignorance ou sont des sectaires et des rebelles travaillant contre le bien général...

» Je répète donc que la Maçonnerie, qui est le trait d'union invisible entre les cultes du monde, doit être et demeurer le trait d'union ésotérique entre tous les partis politiques et toutes les sectes religieuses d'un même Etat. Ceci étant bien compris, vous devez concevoir la raison d'être et le but réel de la Maçonnerie. vous devez forcément comprendre que les Maçons sont les pierres vivantes du Temple idéal dont parlait le F.·. Mazzini et que le rôle de la Maçonnerie doit se borner à celui d'éducatrice et de médiatrice »...

Oh! les bons apôtres!

Enfin, sur le but du convent :

« Laissez-moi vous dire, avant de vous donner lecture de nos vœux, *que le principal de nos désirs est de ramener à nous, à la France, l'amitié de l'Universalité des Maçons, amitié que nous avons perdue par la faute d'une bande de sectaires, dont l'irrégularité maçonnique vous est aujourd'hui connue et qui ont transformé la plupart des Loges Françaises en clubs politiques et en tremplins électoraux.* »

Les vœux relatifs à la formation et à la constitution d'un Secrétariat universel ont ici assez peu d'intérêt. Aussi bien, allons-nous en voir tout à l'heure l'exécution. Mais l'anathème lancé au Grand-Orient de France, ne doit pas être passé sous silence. Les considérants en sont trop nombreux. Ils résument la conférence du F.·. Téder. Nous n'en citerons qu'une partie.

Le Congrès de Paris, du 9 juin 1908.

Considérant :

5. — Que le Grand-Orient de France ne peut fournir aucun document justificatif de sa propre régularité, alors qu'il prétend que le premier Grand-Maître, en France, fut un comte de Derventwater, *lequel n'a jamais eu aucun pouvoir de la Grande Loge d'Angleterre,* et que le deuxième Grand-Maître fut un comte d'Harnouester, *lequel n'a jamais existé;*

6. — Que, par conséquent, si le Grand-Orient est fondé sur un mensonge historique, il est forcément irrégulier au prémier chef;

7. — Que le Grand-Orient de France est né, en 1773, d'une rébellion contre la Grande-Loge de France, alors soumise aux anciennes Constitutions; qu'il a été organisé par des Maçons factieux chassés officiellement de la Fraternité Maçonnique, et qu'il est devenu davantage irrégulier, quand, en 1877, il s'est retranché de la Maçonnerie Universelle;

8. — Que si les fondateurs anglais de la Grande Loge de Londres, en 1717, se sont reconnu le droit, tout en manquant à leurs devoirs et à leurs serments antérieurs, de fonder une Maçonnerie nouvelle dite moderne, ce droit appartient d'autant mieux à tous ceux qui ne sont tenus par aucune obligation;

9. — Que si le Grand-Orient s'est greffé sur des irrégularités et des impostures historiques, tous les hommes libres d'attaches ont le droit de fonder

tel Rite Maç.:. qui leur plaît et que ce Rite sera certainement plus régulier que celui du Grand-Orient de France :

A DÉCIDÉ, à l'unanimité de ses membres, de constituer à Paris un *Suprême Grand Conseil et Grand-Orient du Rite Ancien et Primitif de la Maçonnerie* pour la France et ses dépendances, d'accepter du *Souverain Sanctuaire et Grand-Orient de Berlin* la Patente constitutive, et d'établir un *Bureau Central* sous le titre de *Secrétariat de la Fédération Maçonnique Universelle.*

Paris, ce 9 juin 1908, E.· V.·.

Tel fut ce congrès mémorable dont le but était d'arracher la direction de la Franc-Maçonnerie au Grand-Orient de France, déchu de la vraie science maçonnique et désormais « brûlé », pour la concentrer entre les mains des Martinistes.

Ce que la paix sociale, la tolérance religieuse, l'Eglise, y gagneront, le lecteur en sait désormais assez pour le deviner.

L'infatigable Dr Papus, Grand-Maître de l'Ordre Martiniste, ne devait pas tarder à donner corps à ces projets. En octobre 1909, sa revue l'*Initiation*, annonçant l'agrandissement de l'Ecole des Sciences hermétiques, et son installation dans de plus vastes locaux, se réjouissait aussi de faire connaître l'installation d'un bureau spécial réservé au Secrétariat maçonnique international (Union des rites maçonniques). Et, deux mois après, janvier 1910, il indiquait l'objet de ses travaux. Voici ce document :

Des Actes !

Au début de toute joute courtoise, les adversaires échangent des saluts accompagnés parfois du maniement symbolique de leurs armes. Or, depuis assez longtemps les passes théoriques s'échangent entre les deux camps provenant des centres d'Illuminés Martinistes, l'appui donné à nos efforts par les Maçons les plus instruits en Europe et en Amérique, nous permettent d'essayer cette réforme avec de sérieuses chances de succès.

Mais ce succès ne peut être assuré que par le groupement des efforts de chaque intelligence dans chacun des Rites Unis.

Aussi la première chose à faire est la nomination dans chacun des Suprêmes Conseils unis d'un correspondant du Secrétariat international.

Ce correspondant recevra nos demandes et nous enverra les réponses après consultation de son Suprême Conseil.

Telle est la première étape de notre travail à laquelle nous venons vous demander de participer.

Paris, le 30 Novembre 1909.

Docteur PAPUS.

Le lecteur n'ignore plus rien de ce que cache l'effort très intensif d'une prétendue renaissance spiritualiste qui s'est développé en ces dernières années : fédération des sciences occultes, présentant aux intellectuels et aux croyants leur science *ésotérique* comme le vrai christianisme renouvelé sous le nom d'*idéalisme chrétien,* et réformation de la Franc-Maçonnerie, dont le rôle politique prend fin, sur

le terrain des doctrines philosophiques et *ésotériques* cachées sous le symbolisme de ses formules et de ses rites.

Il nous reste maintenant à montrer la pénétration de ce mouvement et l'influence de ces doctrines parmi les catholiques. Ce ne sera pas la partie la moins importante, ni la moins délicate, de notre tâche.

III. — CATHOLICISME ET ÉSOTÉRISME.

Nous voici au cœur du sujet. On a pu trouver qu'il nous fallait beaucoup de temps pour en dépouiller l'écorce, mais, outre son intérêt et son utilité intrinsèques, ce premier travail devait simplifier et rendre plus concluante la partie que nous abordons.

Le mal et le danger sont désormais connus. Est-il vrai que des catholiques s'y exposent ou même s'y complaisent? En est-il d'autres que ce mal et ce danger guettent à leur insu? Par quelle voie se produisent dans les milieux chrétiens ces infiltrations de l'esprit maçonnique? L'effet en est-il nécessairement mortel, et, l'impiété des sectes mises à part, l'incompatibilité est-elle absolue entre la foi catholique et les spéculations de la doctrine occulte? Autant de questions qui, une fois posées, exigent une réponse claire et probante.

Le moyen de la trouver sera de tout ramener à un point fondamental, celui de l'ésotérisme.

On sait que toutes les branches de l'occultisme et la Franc-Maçonnerie elle-même sont fondées sur le principe d'une tradition ésotérique dont elles seraient dépositaires. C'est l'initiation à cette tradition secrète qui constitue l'appât dont elles se servent, l'appât présenté à l'orgueil intellectuel de leurs adeptes plus encore qu'à la curiosité de leur esprit. C'est par les séductions de l'ésotérisme que certains catholiques, ignorants du péril, se laissent gagner. C'est par la prétention de concilier les enseignements ésotériques avec la foi de l'Eglise que d'autres, plus avisés et probablement perfides, trahissent leur défection en croyant la couvrir. Et, d'autre part, de même que l'ésotérisme est le lien qui rattache à la Franc-Maçonnerie les sectes occultistes comme le fruit à l'arbre, de même on verra que les catholiques curieux d'ésotérisme éprouvent le besoin de se rattacher de plus ou moins près à des formes de sociétés secrètes.

Et, pour indiquer au passage cette conséquence, on pourra conclure avec sûreté, par analogie avec l'idée d'initiation mystérieuse, que toute forme de société secrète, même dans le but en apparence le plus inoffensif ou le meilleur, est contraire à l'esprit du catholicisme et y introduit une cause de dissolution.

Voilà pourquoi nous réduirons tout ici au rapport de ces deux termes : catholicisme et ésotérisme.

Constater l'existence d'un courant nouveau d'ésotérisme chez un certain nombre de catholiques résoudra la question de fait. La méthode expérimentale, sur laquelle nous nous appuierons, donnera une solution suffisante de la question de doctrine, en établissant que ce courant les entraîne fatalement hors de la foi de l'Eglise, conséquence inévitable d'un principe manifestement contraire au sien, car la foi repose sur la révélation surnaturelle et l'ésotérisme occultiste en est en définitive la négation.

Cette preuve par les faits nous dispensera donc d'une discussion théorique. Néanmoins, à ce point de vue, le lecteur nous saura gré de reproduire une belle page de Mgr d'Hulst, où le brillant apologiste fait ressortir le contraste entre les religions anciennes et la doctrine catholique et oppose la transcendance de celle-ci aux prétendues analogies qui servent de fondement à l'ésotérisme. Se plaçant à ce sommet, le lecteur discernera mieux les précipices à travers lesquels cette étude l'a conduit jusqu'ici et verra la lumière se projeter sur la route qu'il nous reste à parcourir. C'est même un prélude indispensable pour cette dernière étape.

Mgr d'Hulst écrivait en 1890, à propos d'un ouvrage dont l'auteur joue encore un rôle dans le mouvement actuel.

« Je n'essaierai pas d'analyser ce livre. En voici l'idée-mère.

» Le catéchisme catholique et la théologie officielle de l'Eglise romaine représentent cette part de vérité qui peut être présentée à la foule, c'est la doctrine *exotérique*. De tout temps on a reconnu la nécessité d'adapter l'enseignement des hauts principes à la faiblesse d'esprit des humbles; mais de tout temps aussi les sages ont cherché la forme parfaite de la vérité et l'ont transmise aux initiés; c'est la doctrine *ésotérique*.

» L'ésotérisme n'a guère varié; le christianisme en est la dernière expression, identique, quant au fond, à l'ésotérisme des Mages de la Perse, à celui de Pythagore, à celui de Bouddha, à la Kabbale judaïque.

» Pour établir cette thèse risquée, l'auteur a recours à un moyen qui manque rarement son effet sur le vulgaire; il accumule les mots empruntés au vocabulaire des religions orientales et s'ingénie à multiplier les rapprochements. Qu'est-ce que le repos *(requies)* souhaité par l'Eglise à ses morts? C'est le *nirvâna* bouddhique. Qu'est-ce que l'état des corps glorieux? C'est le *corps astral.* Qu'est-ce que le *Karma* des Hindous? C'est le péché originel. Qu'est-ce que leur *Kama-Loka?* C'est notre purgatoire. Leur *dévackhan?* C'est notre paradis. La *mansvatara?* C'est notre éternité. Les *séphiroth* de la Kabbale? C'est notre hiérarchie angélique.

» Il va sans dire que, pour établir l'identité entre tous ces termes,

il faut souvent fausser le sens des expressions théologiques. L'auteur ne s'en fait pas faute. Il ne se doute même pas de ce que c'est que la Trinité chrétienne, et, sans le vouloir, la réduit à un panthéisme émanatiste. Il a de l'ordre surnaturel, fondement de toute la doctrine révélée, l'idée la plus inexacte et n'y veut voir qu'un cycle supérieur à celui où se meuvent les réalités observables, mais naturel comme celui-ci.

» N'en déplaise à ce nouveau Mage, la doctrine chrétienne est autre chose, même dans ses parties profondes, qu'une continuation de l'ésotérisme antique. Autrement, elle ne serait pas révélée par Dieu, mais par les hommes. Le Sauveur Jésus n'aurait pas apporté à la terre un enseignement du ciel, il aurait seulement enveloppé dans des formes populaires une exposition habile de l'enseignement commun aux initiés de tous les temps.

» C'est ici qu'apparaît l'utilité de la critique à laquelle nous nous livrons en ce moment. Nombre de chrétiens lettrés, mais mal instruits du dogme, sont trop portés à suivre l'auteur d'*Eôraka* dans sa tendance à transposer ainsi la théologie dans le langage d'une philosophie aventureuse. Oui, certes, il y a un ésotérisme orthodoxe, si l'on entend par ce mot une intelligence plus profonde des formules de la foi. Mais, pour en arriver là, il n'est pas nécessaire, il n'est pas permis de retoucher ces formules. Ainsi, en ce qui concerne la Trinité, je veux bien qu'il suffise au vulgaire de savoir qu'il y a un seul Dieu en trois personnes, que la seconde procède de la première et la troisième des deux autres. J'accorde également que le théologien doit aller plus loin, et, s'appuyant, non pas sur des spéculations arbitraires, mais sur l'Ecriture et la Tradition, appliquer sa raison tremblante à déchiffrer quelque chose du mystère de la vie divine. Mais, dès le premier pas fait dans cette voie, il verra s'élargir l'abîme entre la théosophie antique et la science du dogme révélé. Il reconnaîtra que Dieu se suffit à lui-même; que sa vie se développe en un cycle fermé d'où rien ne transpire au dehors dans le monde créé; que les processions divines n'ont rien à voir avec la production des Etres contingents; que toute opération dont le terme est extérieur à Dieu doit être commune à la Trinité tout entière. Il déduira de là cette conséquence capitale que le Dieu qui se manifeste dans ses œuvres est le Dieu un et indivisible, le Créateur unique, l'Etre parfait et nécessaire, que la créature intelligente ne pourra jamais par l'effet propre de sa pensée découvrir en lui autre chose.

» Mais, en même temps, il apprend que Dieu, qui est amour, ne s'est pas arrêté à cette forme imparfaite du don de lui-même; qu'il a conçu le dessein de révéler l'inconnaissable, de communiquer l'incommunicable; qu'il a trouvé dans les trésors de sa puissance, guidée par la sagesse, inspirée par la bonté, le secret d'épancher sur la créature

raisonnable quelque chose de sa vie intime et cachée. Voilà le don royal qui élève celui qui le reçoit jusqu'à une ressemblance plus étroite avec son Créateur, jusqu'à une filiation adoptive et l'admet au partage de la félicité même de Dieu. Au temps de l'épreuve, ce n'est encore qu'une révélation obscure dans les ténèbres de la foi; ce n'est qu'une possession inconsciente, mêlée d'angoisse, dans les élans contrariés de l'espérance, dans les voies douloureuses du sacrifice où s'exerce la générosité militante de l'amour. Quand la mort aura fixé l'âme fidèle dans son état définitif, en l'introduisant au pays de l'immuable, les clartés de la vision intuitive disperseront les ombres du mystère; la créature sanctifiée boira la béatitude aux sources de Dieu même. Une telle destinée dépasse en hauteur, en dignité, les aspirations de tout être créé ou créable. C'est un ordre supérieur à celui de la nature humaine, de la nature angélique, de toute nature bornée; c'est l'*ordre surnaturel*, dont l'essence doit être cherchée dans cette relation inattendue que Dieu établit entre la créature et le domaine réservé où se meut la vie divine.

» Voilà la vraie notion de la *Trinité*, de la *grâce* et de la *gloire*. Appelez-la ésotérique, je le veux bien, puisqu'il faut être initié pour la bien connaître et l'exprimer avec exactitude; mais reconnaissez alors qu'elle n'a rien de commun avec ces vieilles doctrines de l'Inde où c'est l'unité de Dieu qui fait le fond commun de toutes les créatures, où c'est la vie de Dieu qui s'épanche dans la respiration des plantes, dans les instincts de la brute, dans le génie de l'homme et dans ses amours; où c'est la substance unique qui tantôt se fractionne dans la variété des choses changeantes, tantôt se retire en elle-même dans l'immobilité d'une existence sans phénomènes, laquelle, pour qui l'observe du dehors, se confond avec le néant.

» Quand on a pénétré ces secrets de l'ésotérisme chrétien, ce qui frappe, ce n'est pas l'analogie du dogme révélé avec la doctrine des vieux sages, c'est l'originalité puissante, c'est le caractère transcendant de la théologie catholique. En *isolant d'abord* la vie divine de toute communication avec ce qui n'est pas Dieu, en distinguant nettement les processions divines, qui se meuvent dans l'*intérieur* de Dieu, de l'opération créatrice qui a son effet au dehors, elle coupe court à tous les retours offensifs du panthéisme. On comprend alors que Dieu n'ait pas besoin du monde, puisque sa pensée et son amour sont complets sans le monde; et que la création soit contingente, puisqu'elle n'ajoute rien ni à l'Etre ni à la félicité de son auteur. Comme cependant la création est un fait, ne pouvant l'expliquer par une expansion nécessaire de l'Etre divin, on revient à l'expliquer par l'effet d'un libre amour. Mais cet amour recherche la perfection du don, et ne la trouvant pas dans cette pâle effigie de lui-même dont la nature porte l'empreinte, il la demande à une communication plus in-

time où la nature ne pouvait ni s'élever ni prétendre et qu'un miracle de puissance saura instituer et organiser. Ainsi prend naissance l'économie surnaturelle. Je le répète, on peut compulser tous les recueils où l'ésotérisme purement humain a consigné ses trésors, on n'y verra rien de semblable. Mais il suffit d'ouvrir les Evangiles et les Epîtres de saint Paul et de saint Jean, et les écrits des Pères, Irénée et Hermas, Origène et Tertullien, Augustin et Ambroise, Cyrille d'Alexandrie et Grégoire de Nazianze, pour y trouver cette doctrine dont les éléments traditionnels sont venus plus tard se grouper en belle ordonnance dans le cadre idéal de la scolastique et dans les lumineuses catéchèses du Concile de Trente ».

Entrons maintenant dans les faits et voyons s'ils vérifient ce que nous avons avancé

LA ROSE-CROIX CATHOLIQUE

Le seul rapprochement du nom de catholique avec celui de la Rose-Croix, et le seul fait, chez des catholiques, d'avoir recherché pour leur ésotérisme un patronage aussi malheureusement choisi, dont nos lecteurs connaissent l'abominable histoire, ne nous donnent-ils pas déjà raison ?

L'Ordre de la Rose-Croix catholique eut son heure de célébrité déjà quelque peu lointaine. On n'en parle plus guère aujourd'hui, cependant ses éléments demeurent actifs, et le courant actuel s'y rattache visiblement Il est donc nécessaire d'en dire quelque chose.

On n'a pas encore oublié le beau tapage que fit un jour, dans la chronique parisienne, l'annonce de la fondation de la Rose-Croix catholique par M. Joséphin Peladan, ordre créé en opposition à celui — dont il sortait en brisant les vitres — de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, que lui-même, on s'en souvient, avait fondé de concert avec les occultistes Kabbalistes et martinistes Papus, Jounet, Guaïta, Alta, etc... Grâce à M. Peladan, metteur en scène habile, du jour au lendemain la Rose-Croix fut célèbre, et la foule curieuse partagea ses sympathies entre l'ordre orthodoxe se réclamant de son ancien fondateur Chrétien Rosencreuz et la secte schismatique qui, au nom du pape, allait entreprendre des croisades pour la rénovation de l'art chrétien.

C'était en 1890. M. Peladan, aussi sincère, devons-nous croire, dans son attachement et son enthousiasme pour la cause du Christ et de l'Eglise qu'enflammé pour cette régénération artistique, venait de s'apercevoir que la doctrine et l'organisation de l'Ordre Kabbalistique, connue de nos lecteurs, faisaient courir un danger à sa foi et le mettaient en contradiction avec l'Eglise.

Il rompit, d'abord amicalement, puis avec un éclat retentissant. En quoi il avait été bien inspiré, car, peu après, l'*Initiation*, organe de

l'Ordre, fut mis à l'Index, à la suite d'articles et d'études suivant l'esprit gnostique.

Cette rupture même nous offre une première leçon d'expérience. Elle ne fut pas assez complète. Il ne devait pas suffire à M. Peladan de briser avec l'Ordre Kabbaliste, il aurait fallu en abjurer toute la doctrine. Nous verrons qu'en ayant conservé les principes d'ésotérisme, lui et ses disciples ou imitateurs s'illusionnent en se flattant d'être de vrais croyants.

Le Sar Peladan se constitua donc le chevalier du Pape et de l'art chrétien. Chevalier, c'est trop peu dire. « Cardinal laïque », comme il se désigne lui-même (1), il prit la qualité de « légat catholique romain ». Auprès de qui ? de « l'*Initiation* », avec laquelle il conserva d'abord des relations et qui acceptait d'être l'organe du nouvel ordre. On voit combien les martinistes sont conciliants.

Son premier mandement inséré dans cette revue (juin 1890) débutait ainsi :

Ordre de la Rose Croix. — Démission de Joséphin Peladan, fondateur de l'Aristie (R. † C. † C.)

Peladan, légat catholique romain auprès de l'*Initiation*.

Le Sar Mérodack Peladan, à ses cinq pairs du Suprême Conseil de la R. † C. Salut en N.-S. Jésus-Christ et lumière en Ensoph,

Nos pairs,

Quelques fragments de cette pièce intéressent directement notre sujet.

La hauteur où nous pensons, que n'atteint point l'égoïsme ni rien de personnel, l'amour de la lumière qui nous meut seul, la tendre admiration qui nous unit, éclatent aussi bien dans l'œuvre d'ensemble accomplie jusqu'à mon présent exode unanimement consenti de notre Suprême Conseil.

. . . .

Le premier de vous, j'ai rendu la gloire à la Magie en l'acclimatant dans l'éthopée ; le premier de la langue française, j'ai donné à ma psychopathie un déterminisme perpétuellement occulte.

Ne devais-je pas vous donner mon nom et mon œuvre comme pierre angulaire et subir de personnels engagements ?

Mais la voici restaurée, la Sainte Magie ; le voilà puissant et victorieux, le courant hermétique ; l'heure a donc sonné de l'exode personnel.

Subordonnant l'Occulte au catholicisme, féal du Pape, tenant de la Monarchie sans patrie, puis-je contresigner vos desseins, auxquels j'applaudis cependant ? Pouvez-vous davantage, Pairs, différer à mon intransigeance de Sar Kasd ?

Mon adhésion, féconde jusqu'ici, deviendrait stérile maintenant. Mon caractère Absolutiste m'isole de votre œuvre éclectique ; l'Occulte entier ne me suivrait pas à la messe, et je m'écarte du coudoiement spirite, ou maçon, ou bouddhiste.

---

1. C'est encore presque trop peu dire. A la même époque, M. Peladan publiait *Le prochain conclave* avec ce modeste sous-titre : *Instructions aux cardinaux*. On souffre d'y voir un ardent sentiment religieux, dont la sincérité émeut, uni à l'intempérance et aux révoltes d'un Luther au petit pied.

La plus évidente Sagesse nous a inspirés en décidant que je détacherais de la Rose-Croix un tiers ordre intellectuel pour les Romains, les Artistes et les femmes.

Ma place parmi vous, je la quitte comme un des six, pour la reprendre aussitôt en qualité de Légat ultramontain.

Toujours associé à vos études, je ne suis plus solidaire de vos œuvres : Electeur au même Empire, je siège toujours, mais comme témoin; et c'est à la Sainte Eglise que vous donnez ma voix du Suprême Conseil.

Je n'expliquerai pas en ce public document ma R † C † C, qui a pour mot de passe le thème du Graal et pour oraison : *ad Crucem per Rosam, ad Rosam per Crucem; in eâ, in eis gemmatus resurgam.* Je ne veux ici que témoigner que mes *Acta Syncelli* ne sauraient vous être imputés, pas plus que je ne prétends à la gloire comme aux responsabilités de la désoccultation de l'Occulte et à ce Groupe d'études ésotériques tout à fait extérieur à la R † C † C.

. . . .

Ainsi, nos Pairs, mon œuvre de Mage demeure l'indéfectible sœur de votre effort. Ainsi je prends du champ, mais, pour le même combat, je suis un différent chemin vers le même aboutissement. Vous venez du libre examen vers la Foi, je sors du Vatican vers l'occulte. Vous incarnez la volonté; laissez-moi représentant du Destin, venir au-devant de vous. Cela diminue de moitié l'espace et le temps qui nous séparent du baiser des deux Abstraits que couronnera la Providence par les mérites de la Passion de N.-S. J.-C. et les clartés d'Ensoph.

Ad Rosam per Crucem, ad Crucem per Rosam : in eâ, in eis gemmatus resurgam. Amen.

On voit que la séparation était plus apparente que réelle. Le légat catholique romain près de l'Ordre Kabbaliste avait beau déclarer dans ce document qu'il dédaignait la Franc-Maçonnerie, qu'il rejetait le boudhisme et ne faisait nul état des théories spirites; sa nouvelle œuvre de Mage demeurait en réalité « l'indéfectible sœur » de l'autre effort, parce qu'elle conservait pour base l'ésotérisme. « De ce moment, disait-il dans une autre communication amicale à l'*Initiation* (17 février 1891), l'Eglise possède l'occulte, puisque je lui apporte en ma personne une des six lumières gnostiques de l'heure » (1).

Le « Tiers-Ordre intellectuel de la Rose-Croix catholique » était donc fondé. Parmi ses membres d'alors, plusieurs, mieux éclairés depuis, ont courageusement rompu avec cette funeste école. D'autres, et leur chef, le premier, persistent dans leur illusion. Les protestations de fidélité et de soumission absolue à l'Eglise abondent dans les statuts du nouvel ordre, et nous nous gardons bien d'en contester la sincérité, mais on verra tout à l'heure que l'attitude actuelle des Rose-Croix catholiques les plus en vue, vérifie ce que l'*Initiation* écrivait après la rupture violente : « Il est vrai qu'au vocable de *Rose-Croix*, M. Peladan avait accolé, pour la circonstance, l'épithète de *catholique*, laquelle, prise dans le sens ultramontain, faisait d'ailleurs l'effet d'une cha-

1. Peladan était un des six membres du Conseil secret de l'ordre Kabbalistique

suble sur les épaules d'un quaker ou d'un triangle maçonnique au cou d'un capucin. »

La mise à l'index de cette revue n'avait, en effet, pas permis au catholique intransigeant qu'est M. Peladan de conserver aucun rapport avec ses directeurs. De là, une lutte ouverte, savamment réclamiste, qu'un de ses historiens a spirituellement appelée la guerre des Deux-Roses. Ses épisodes n'entrent point dans notre cadre. Ce qui nous intéresse, c'est de voir, d'après leurs actes plus récents, ce qu'est le catholicisme de ces nouveaux soutiens de l'Eglise.

La bizarrerie et l'excentricité de M. Peladan ne doivent pas faire illusion au lecteur. On se tromperait en croyant qu'il n'excita dans le public d'autre intérêt que celui d'une curiosité indifférente et railleuse. A cette époque de renaissance néo-chrétienne, son ardent enthousiasme, ses visées généreuses, le caractère de sa religion à la fois exaltée et indépendante séduisirent une foule de jeunes gens et même d'hommes qui, aujourd'hui encore, le saluent comme leur Maître.

Son œuvre est exubérante comme son esprit. Elle embrasse l'Art, la Philosophie, la Religion, les Sciences occultes, et se divise en plusieurs séries. La *Décadence latine* comprend quatorze romans. La *Décadence esthétique* forme une collection encore plus nombreuse. Le *Théâtre de la Rose-Croix* n'a guère moins d'importance. L'*Amphithéâtre des Sciences mortes* est partagé en cinq divisions : éthique, érotique, esthétique, politique et mystique. Les *Idées et les formes* ont ouvert un autre cycle, celui de voyages aux diverses terres religieuses. M. Peladan est, en outre, aujourd'hui, collaborateur de journaux catholiques.

Pour nous en tenir au point qui nous intéresse ici, la valeur actuelle de son catholicisme, indiquée par ses plus récents ouvrages, il nous suffirait d'ouvrir *L'Occulte catholique*, publié en 1899, et *la Terre du Christ*, en 1901. Nous n'en dirons qu'un mot. Le premier a pour objet la nécessité d'unir le christianisme et l'occulte, de réduire à une invincible unité la double puissance du Pape et du Mage. L'un et l'autre condamnent avec violence l'Ancien Testament, raillent l'argument des prophéties et celui des miracles. Avec cela, on y sent courir un frisson d'amour pour le Christ et pour son Eglise, on y entend des accents de foi qui remuent le cœur, mais aussi les révoltes d'un homme dont l'esprit est sans frein aucun, égaré par un orgueil dont la suffisance dépasse peut-être l'inconscience, et blasphémant à pleine bouche ce qu'il vénère à deux genoux.

Arrêtons-nous un peu plus à une œuvre postérieure aux autres, opuscule publié en 1906, avec ce titre : *De Parsifal à Don Quichotte : le secret des Troubadours*. Ce secret, on le devine, c'est la tradition ésotérique.

Il y a dans cet opuscule sur l'ésotérisme au moyen âge, et dépendantes l'une de l'autre, une glose littéraire ne ressortissant qu'indirectement à notre critique, et une glose religieuse sur laquelle celle-ci a tous les droits.

Si l'on en croit l'auteur, les poètes provençaux de cette époque et le moyen âge, au riant soleil du Midi, vivaient d'une vie religieuse intense où le voile de la galanterie n'était qu'un adroit subterfuge pour soustraire leurs traditions au contrôle et à l'empire de l'Eglise. L'indifférence contemporaine refuse créance à un ésotérisme provençal et enseigne que les cours d'amour étaient simplement les salons bleus d'Arthénice au XII[e] siècle. Mais les troubadours n'étaient pas les poètes anodins qu'on pense ; leurs *Sirventes* cachent plus d'un secret. Qui n'a pas le droit de montrer son visage met un masque. L'hérésie albigeoise, réaction de l'individualisme mystique contre la domination centralisatrice de Rome, trouva le sien dans la poésie de l'époque. Les hérétiques devinrent donc troubadours en Provence et trouvères dans le Nord, *guilleri* en Italie, minnensingers en Allemagne, scaldes en Norwège, ménestrels au pays de Galles. De Parsifal à Don Quichotte, toute cette floraison littéraire ne serait que l'épanouissement habilement dissimulé d'un christianisme retrempé à ses sources.

On a accusé les Bonshommes ou Parfaits d'avoir nié l'utilité du mariage et préconisé la communauté des femmes. Or, dans la religion provençale, on appelait mariage l'obédience à l'orthodoxie romaine, et amour l'affiliation à la doctrine ésotérique. « Telle est la clé initiale de toute la littérature amoureuse ». La dame des troubadours est cette doctrine. On comprend ainsi qu'ils soient encore amoureux dans leur vieillesse. Lorsque la dame (doctrine) porte un nom de lieu, elle est dame-diocèse, dame-paroisse, dame-loge, désignant ainsi la doctrine adoptée dans ce diocèse, cette paroisse ou cette loge. Le mariage (profession d'orthodoxie romaine) n'empêchait pas l'amour (l'affiliation), et la même dame pouvait avoir divers servants.

On reconnaît là la maladie ou la passion des fervents de l'ésotérisme qui ne reculent devant aucune invention pour faire leurs les génies les plus éloignés d'eux et les œuvres qui témoignent de plus haut en faveur de la vraie foi (1). Nous en verrons d'autres exemples. « Si on étudiait la littérature médiévale, la Renaissance cesserait de paraître une subite résurrection de l'antiquité. Le néoplatonisme pénètre déjà profondément nos romans d'aventures, et lorsqu'il se montre ouvertement sous les Médicis, c'est que ceux-ci lui assurent une protection efficace contre l'inquisition romaine. Gemisthe Plethon

1. Croirait-on que les Croisades eurent pour but de porter à l'Orient les bienfaits de l'ésotérisme ? « Dans l'ordre des faits, quelle audace est comparable à celle d'un Godefroy de Bouillon qui rêve d'établir en Palestine ce même christianisme des parfaits que Blanche de Castille exterminera en Occident ? »

et Marsile Ficin sont les docteurs officiels de l'antique Albigéisme, comme Dante en est le prodigieux Homère (!) (1). La fiction et l'histoire en ce sujet se répondent avec un parallélisme singulier : l'Ordre du Temple ne réalise-t-il pas l'Ordre du Graal (!) et Monsalvat n'a-t-il pas un nom réel, Monségur? Le seul poète qui ait touché à ce grand sujet est Gheuzi : il a su dans son beau drame qu'il appelle Monsalvat, mais qui se passe à Monségur, ressusciter l'âme albigeoise — et l'âme albigeoise, quel que soit le sens un peu flottant de ce nom, est l'âme de Parsifal et manifeste cet ésotérisme du moyen âge d'où la Renaissance est sortie. » Et, pour revenir au Dante : « L'Ordre du Temple eut le plus extraordinaire des avocats, le poète de la *Vie nouvelle*. Le lyrisme enveloppe si bien l'hétérodoxie que les papes acceptèrent comme poème religieux le plus épouvantable pamphlet qui ait jamais été écrit contre aucun clergé. »

Mais n'oublions pas que nous avons affaire à un écrivain catholique, à un catholique passionnément attaché à l'Eglise. Voyons maintenant les preuves qu'il nous en donne.

Ecoutons, tout d'abord, en quels termes il signale « la grande erreur de l'enseignement sacerdotal. »

« En méprisant les œuvres du génie pour exalter les vertus cachées, l'humble obéissance et les mérites qu'on n'a pas besoin de prouver, le clergé de tous les temps a conçu un dessein politique où sa paresse s'accordait avec le soin de son prestige. La canonisation d'un Labre prend ses raisons, non de la belle humilité du personnage, mais d'une volonté séculaire et tyrannique d'humilier la supériorité véritable et d'opposer à l'idéal naturel de l'homme civilisé une autre conception qui sauvegarde l'hégémonie du clerc sur le laïc ».

Un autre grand malheur de l'Eglise est celui-ci : « Le catholicisme latin renonça trop tôt à l'ésotérisme : entêté d'un rêve césarien, il prétendit administrer la conscience universelle à la romaine. Sans grands ou petits mystères, sans initiation, le clergé pensa réaliser l'égalité la plus impossible qui soit, celle des âmes. L'*élite* se révolta; il ne fallait pas être grand clerc pour découvrir que l'Eglise ne réalisait pas la pensée évangélique... » — « L'hérésie médiévale fut avant tout un mouvement anticlérical : beaucoup de fidèles les plus ardents, scandalisés par le Césarisme romain, rêvèrent un catholicisme évangélique et créèrent un nouveau clergé... De la fin du X[e] siècle jusqu'à la Renaissance, beaucoup cherchèrent leur salut hors de l'Eglise. »

Le catholique fort éclairé qu'est M. Peladan reconnaît le peu de valeur de la théologie des nouvelles sectes. « Toutefois l'anticléricalisme des Vaudois fut légitime; ils protestaient contre la féodalité sacerdotale, aussi abusive, onéreuse et injuste que celle du noble hom-

1. Les prétendus initiés ont écrit plusieurs livres sur l'ésotérisme du Dante et son œuvre anti-catholique.

me. » Et volontiers, il se ferait contre l'Église l'apologiste de l'hérésie : « Franciscains et Dominicains ont travaillé avec un zèle ardent à éteindre et à déshonorer un christianisme qui eut des héros, des martyrs, et inspira les plus beaux poèmes de notre ère. » — « L'Eglise a brûlé et massacré plus de saints que le calendrier n'en énumère, au nom de l'unité... »

Et quant aux croyances elles-mêmes, voici le fond gnostique : « Certainement le moyen âge ne distingue pas entre Marie et Jésus : dans son cœur, la Trinité se compose de quatre personnes. Nul ne le dit et chacun le croit. L'idée de maternité et l'idée de divinité se mêlent si bien dans cette adoration que la Vierge est déesse autant que la déesse est maternelle. »

Voilà, nous semble-t-il, un premier cas jugé.

En voici un second, pris à côté du précédent. Le comte L. de Larmandie avait été l'un des compagnons de M. Peladan dans la fondation de la Rose-Croix catholique (1). C'est lui dont Mgr d'Hulst analysait un ouvrage dans le fragment cité plus haut. En tête de son livre l'auteur avait écrit : « Je suis catholique, apostolique et romain », ce qui voulait dire sans doute qu'il croit et adhère à l'Eglise catholique, apostolique et romaine. C'est encore à ce titre qu'il est venu faire une communication à la première séance des travaux de l'*Alliance spiritualiste*, dont nous trouvons le compte rendu dans le numéro de mars 1910. Et il l'a présentée au nom de la *Rose-Croix catholique* dont cet acte manifesterait la survivance.

Comment M. de Larmandie, catholique, apostolique et romain, concilie-t-il les devoirs de sa foi avec sa collaboration à la revue martiniste *Le Voile d'Isis*, où son nom figure en belle place entre ceux de Papus et de M. Jounet, c'est ce que nous n'avons pas mission d'expliquer. Mais nous pouvons retenir les déclarations qu'il vient de faire tout récemment au nom de son école. Il débute en disant : « On doit bien reconnaître que l'ésotérisme répond à un état d'esprit contemporain, pourquoi donc blâmer ce mouvement au lieu de lui venir en aide ? » Et voici incontinent où cela conduit les catholiques de la Rose-Croix. A en croire leur porte-parole, ils se séparent nettement des Théosophes Hindous. « Notre Dieu est le Dieu de saint Paul, en lequel *vivimus et sumus*, mais qui est distinct de son œuvre (voilà qui est bien) comme l'esprit de la pensée » (voilà qui ne suffit plus). Distinction captieuse, avec laquelle on rouvre, sans en avoir l'air, la porte qu'on se vantait de fermer. Aussi bien, l'orateur venait de dire dans la phrase précédente : « Les exotériques représentent la vie de Dieu comme se développant en un cycle fermé. (C'était l'expression de Mgr d'Hulst, M. de Larmandie s'en souvenait-il ? et très juste,

1. M. de Larmandie porte le titre de Commandeur de la *Géburah* (Géburah est l'un des séphiroth de la Kabbale). — Vitoux. *Les Coulisses de l'Au delà*, p. 212.

si l'on parle de la *vie* de Dieu, non de son action *ad extra*). Il leur faut la séparation absolue entre les deux mondes, et c'est, disent-ils, — parfaitement! — du panthéisme émanatiste que de concevoir autrement les relations de l'Etre éternel à l'*Indéfini devenir*. »

« Nous avons, dit encore M. de Larmandie, une notion très exacte de l'ordre surnaturel ». Ce serait un progrès sur ce qu'avait constaté Mgr d'Hulst, mais il n'en faudrait pas juger par le passage qui précède immédiatement cette déclaration. Nous retrouverons d'ailleurs plus loin cette explication du miracle. Le miracle n'appartient pas en effet à la substance de l'ordre surnaturel qui consiste dans une communication de la vie divine, mais il est un mode d'action surnaturelle. Sous prétexte d'éviter une confusion, je ne sais laquelle, on confond l'occulte ou l'inconnu naturel avec ce mode d'action surnaturel, et, visiblement, on exclut celui-ci du miracle.

N'est-ce pas un concile qui affirme l'analogie des mystères surnaturels avec ce que nous savons de la nature en général? *Nous disons occulte pour surnaturel*, évitant ainsi une confusion. Les exotéristes définissent le fait surnaturel : Un fait contraire, (non pas contraire, mais supérieur), aux lois naturelles. Ils disent que la volonté prévoyante de Dieu a pu comprendre dans le même décret la règle et l'exception. Sottise! Quelle est donc la prévoyance la plus parfaite, la plus digne de Dieu; celle qui aura si bien prévu tous les faits utiles, qu'une même loi les comprendra tous, ou bien celle qui est obligée d'établir des dérogations à ses propres décrets? Nous définissons le miracle : un acte supérieur aux lois et aux forces *connues* (non; à toutes les forces connues ou inconnues de la nature), l'application d'une force supérieure (de quel ordre?) par une science (?) une volonté, une sainteté supérieures.

M. de Larmandie ne se doute pas davantage que son catholicisme détruit la révélation divine en se flattant de la retrouver partout :

Nous soutenons l'existence d'une religion commune aux initiés de tous les pays. L'abbé Ansault a écrit un livre sur le culte de la Croix avant Jésus-Christ, avec cette épigraphe de saint Augustin : « Ce que l'on appelle aujourd'hui Christianisme n'a jamais cessé d'exister dès le principe, quand le Christ est venu on a appelé chrétienne la vraie religion qui existait auparavant ». Cette hypothèse n'est-elle pas pleinement satisfaisante : Une religion immuable édictée par Dieu, *in principio*, puis persécutée par le Nimroudisme, défigurée par l'idolâtrie, *latente néanmoins sous les symboles populaires, et conservée plus ou moins pure dans les grands sanctuaires d'initiés*, presque impuissante à la fin de l'histoire ancienne, sauvée enfin et *restaurée* par la Messiation. N'est-il pas fâcheux d'affirmer que la théologie chrétienne n'a rien de commun avec la théologie grecque ou hindoue? le *particularisme doit-il remplacer la note*, *officielle celle-là, de catholicisme, c'est-à-dire d'universalisme?*

Nous retrouverons chez d'autres catholiques cette théorie présentée avec plus de développement. Remettons à ce moment d'en montrer l'illusion ou la perfidie.

M. de Larmandie demande la liberté de percer, s'il le peut, les ténèbres de la foi, mais, faute, peut-être, de distinguer entre les motifs de crédibilité et l'acte de foi, il supprime l'organe de celle-ci dans l'Eglise et dans l'âme, et sa foi se réduit au rationalisme :

L'esprit humain n'admet entre lui et la Vérité d'autre intermédiaire que la lumière (???) La proposition de l'Eglise est le moyen ordinaire de la foi, mais le vrai motif est la lumière de Dieu. (Oui, si par lumière on entend l'autorite de sa parole reconnue par l'âme; non, s'il ne s'agit que de l'intuition de la vérité. Il y a de l'obscurité dans la foi) : « Tout notre néo-christianisme tient en cette courte conclusion : que la foi redevienne lumière, et que ce ne soit plus la volonté mais la raison qui croie en nous. »

Empruntée ou non à l'impie ouvrage du Dr Alta : *L'Evangile de l'Esprit.* dont nous parlerons plus bas, cette théorie de la foi, s'y retrouve en termes identiques et avec son plein sens anticatholique. En trois pages, M. de Larmandie s'est chargé de montrer surabondamment, cette fois encore, par son exemple et celui de ses amis, que l'ésotérisme entraîne fatalement un catholique hors de la foi de l'Eglise et lui en fait perdre jusqu'à la notion élémentaire.

Cependant, ce n'est jusqu'ici qu'un premier pas. Mais, avant de quitter la Rose-Croix catholique pour passer à ses dérivés, il est un autre cas particulier, plus grave encore et plus douloureux, auquel il faut nous arrêter et qui demande à être une bonne fois vidé à fond. Il est un nom mêlé à la fondation de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix de M. Peladan, qui a été déjà cité plus haut dans ces articles, et qui s'est aussi rencontré d'autres fois sous notre plume dans de précédentes études : celui d'un prêtre catholique, connu seulement sous le pseudonyme de docteur Alta.

Loin de nous le dessein formel de nuire à quelqu'un, mais il y a un devoir de charité universelle qui prime toute charité particulière, et un amour pour l'Eglise qui fait braver tout désagrément et toute hostilité quand il s'agit de défendre et de venger cette Mère déshonorée par un scandale abominable. Ce prêtre, il faut achever de le démasquer.

En écrivant, à la fin de 1907, *Les Démocrates chrétiens et le modernisme*, j'ai analysé et cité longuement (pages 92 et suiv.) un article du Dr Alta, paru dans la *Justice sociale* de M. Naudet (27 juillet 1907), qui est une violente diatribe contre l'Eglise, la condamnation de son magistère et de l'enseignement de la foi. L'auteur demande que l'Eglise soit ramenée à sa constitution originelle qui était « exactement ce que nous condamnons aujourd'hui sous le nom de subjectivisme ». Les paroles de Jésus-Christ sont tournées en anathèmes contre son institution divine. Et j'ajoutais : Ce prêtre a charge d'âmes, il est curé dans un diocèse limitrophe de Paris!

Plus récemment, dans un article intitulé à dessein : *Modernisme*

et ministère paroissial (1), je signalais sa réponse à l'enquête du *Matin* sur « l'angoisse religieuse », dont il a été question au début de ces pages. Le docteur Alta y renouvelait les mêmes impiétés et concluait : « Si, d'ici vingt ans, le pape n'a pas amolli ses rigueurs, il est certain que les catholiques à vues larges et les protestants libéraux se seront réconciliés, auront fait alliance, et bâti, à frais communs, une nouvelle Eglise ». A cette occasion, je mentionnais du même auteur un commentaire de saint Jean : *L'Evangile de l'Esprit*, qui dépasse les audaces ordinaires de la critique rationaliste et où se retrouvent les doctrines ésotériques de la Gnose et celles de l'occultisme. L'Eglise et la Papauté y sont outragées en cent endroits. Cet ouvrage a été publié par la Librairie générale des sciences occultes. En terminant, j'exprimais de nouveau la douleur de penser qu'un tel prêtre exerçait les fonctions paroissiales et demeurait pasteur des âmes. Pauvre troupeau! Et, insistant sur l'indication précédemment donnée, j'y appuyais en disant : Pour être plus clair aujourd'hui, j'ajoute que ce diocèse limitrophe de Paris est celui de Versailles. J'aurais pu dire aussi : et les confrères du docteur Alta, plusieurs du moins, savent qui il est et connaissent son vrai nom.

Le docteur Alta occupe encore son poste. Aujourd'hui nous le trouvons directement mêlé aux sectes occultes. On l'a déjà vu plus haut. C'est là l'explication du reste. Martinistes et occultistes le citent fréquemment avec éloge. La revue *Les Entretiens idéalistes*, dont nous nous occuperons tout à l'heure, commet même la distraction de le désigner par son vrai nom (2). Papus, dans son Traité des sciences occultes, le classe avec la duchesse de Pomar, parmi les « théosophes ésotériques chrétiens ». Nous l'avons rencontré parmi les fondateurs de l'Ordre Kabbalistique et Martiniste de la Rose-Croix, dont l'historique a été fait plus haut, en compagnie de Papus et Guaïta. Il faisait partie des six membres secrets du Conseil suprême des Douze; et quand Peladan se retira, Alta fut encore choisi pour le remplacer parmi les six membres connus.

Il a pris part récemment aux réunions de l'*Alliance spiritualiste*, dans la séance du 6 mars 1910 (3), ayant pour sujet : Le spiritualisme, son adaptation à la science et au monde moderne; et il y a prononcé un discours que le Bulletin a inséré. Voici la réclame que ce Bulletin lui fait à cette occasion :

Outre les membres du Comité fondateur, on a écouté avec beaucoup d'intérêt et de sympathie les discours : de M. Blech, président de la branche

---

1. *La Critique du Libéralisme*, 15 septembre 1909.

2. 25 juillet 1909, page 15.

3. Discours reproduit par le Bulletin de l'Alliance spiritualiste, avril 1910. Le docteur Alta termine en se félicitant de son amitié avec M. Jounet et avec M. Le Leu, rédacteur au *Voile d'Isis*.

française de la Société Théosophique; du docteur en théologie, Alta, bien connu depuis longtemps du public spiritualiste de toutes les écoles par sa science approfondie en matière de philosophie et d'*ésotérisme*, par sa collaboration lumineuse aux principales revues du Spiritualisme contemporain et surtout par l'admirable livre qu'il a fait paraître récemment : *l'Evangile de l'Esprit* · M. Meyer, membre de la Société de l'Union pour la Vérité; M. Valabrègue, président de la Ligue Spirite; Mme Lydie Martial; M. Barlet l'occultiste bien connu.

Et le docteur Alta remplit toujours les fonctions du ministère paroissial dans l'Eglise catholique.

Ce ne sont plus là des infiltrations, c'est l'insolence et la perpétuité du plus odieux scandale.

Eh bien, le docteur Alta se nomme M. Mélinge, et il est curé de la paroisse de Morigny, près d'Etampes, au diocèse de Versailles.

LES ENTRETIENS IDÉALISTES

Nous voici au centre d'un mouvement particulièrement dangereux et d'une action aussi pénétrante qu'habilement dissimulée, dont l'effort tend à faire adopter par les catholiques la théorie de l'ésotérisme. Il n'y a sans doute pas conspiration unanime entre les collaborateurs dans ce dessein, le fait n'en est pas moins exact. Ici encore, l'ésotérisme se révèle ce qu'il est : empoisonneur de la foi et destructeur des saines croyances.

Une fois pour toutes, les intentions seront laissées hors de cause dans la critique que nous abordons, quelque suspectes, disons-le sans détour, que paraissent celles de la direction de cette revue. Nos jugements seront avant tout objectifs.

Les Entretiens idéalistes, dont le directeur est M. Paul Vulliaud, ont été fondés il y a peu d'années, à la fin de 1906. Leur publication régulièrement poursuivie depuis lors prouve qu'ils ont trouvé un public. Plusieurs journaux et revues leur font de la réclame. Leur objet est indiqué par un sous-titre : « Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie ». Idéalistes ils se proclament, par réaction contre le matérialisme qui détruit l'esthétique et ravale la science, et ils font au positivisme une guerre ouverte. Tout cela paraît excellent. Mais cet idéalisme a-t-il une forme arrêtée dans l'esprit de ces jeunes écrivains? La Déclaration par laquelle s'ouvre la revue, analogue en cela aux méthodes du *Sillon*, laisse au temps le soin de la préciser. « Définir notre idéal spiritualiste, métaphysique, montrer la possibilité de sa réalisation esthétique et sociale, en un mot, trouver l'accord de l'Idéal et de la Réalité : telle nous apparaît la tâche des jours à venir ». Cependant, malgré son imprécision peut-être voulue, cette déclaration trouve moyen de renfermer dans une incidente, une pen-

sée que nos lecteurs suffisamment avertis saisiront aussitôt et qui, en fait, on le verra, indique le vrai but : « D'aucuns jugeront que voilà des paroles assez vagues. Mais cette Revue n'a pas d'autre fin que d'apporter de jour en jour une précision plus grande à ce programme. Bien que nous croyions tous à la vérité de certaines lois esthétiques ou philosophiques, bien que la plupart d'entre nous conçoivent la nécessité de l'idée religieuse sous des formes plus ou moins analogues *(nous voulons dire qu'au sommet des spéculations, elles doctrines en apparence hétérogènes, se rejoignent, s'unifient et se confirment réciproquement)*, personne ici ne saurait avoir la vaniteuse et plaisante prétention de jeter au lecteur des conclusions toutes faites, de les lui imposer sans autre forme de procès » (1).

J'ai parlé d'analogie avec le *Sillon*. Ce n'est pas sans raison. Il est également difficile des deux parts de démêler la pensée intime qui préside à l'action exercée. La différence est qu'aux *Entretiens idéalistes* on est aussi réservé que bavard au *Sillon*. Il reste à savoir quel est le pire. Ne tranchons pas; constatons seulement, qu'en bavardant, on risque d'être indiscret. Le public y gagne quelquefois. C'est ainsi que, dans un article du 13 juin 1909, intitulé : « Idéalisme », l'*Eveil démocratique*, journal du *Sillon*, nous révèle un fait auquel les *Entretiens idéalistes* n'ont jamais fait la moindre allusion et que ses abonnés ignoreraient certainement sans l'intempérance de l'*Eveil*. Mais, d'abord, un mot sur la genèse de l'incident ne sera pas hors de propos.

Par un phénomène analogue à celui qui changea en admiration pour le christianisme l'aversion qu'avait premièrement pour lui la grande maîtresse des théosophes, Mme Besant, le directeur des *Entretiens idéalistes* qui avait au début condamné le *Sillon*, s'est pris ensuite d'enthousiasme pour lui. Il écrivait alors : « Notre ami X... m'interroge sur M. Marc Sangnier, je répondrai sans ambages que, malgré mon cœur et mon esprit ardemment démocrates, je ne pourrais le suivre sur un terrain où il semble avoir compromis les grandes notions d'une doctrine essentiellement religieuse. Malgré certains principes, pour justes qu'ils soient, le chef du *Sillon* se met au rang des vains agitateurs » (2). Le mot était dur. Et voilà que deux ans après, le même M. Vulliaud ne pouvait plus contenir son admiration pour le même M. Sangnier s'enfonçant de plus en plus sur ce terrain politique où il compromet la religion. Il fait un compte rendu hyperboliquement louangeur du président du *Sillon* et de son grand discours au VIIIe Congrès du *Sillon* sur l' « Idéalisme républicain ». Il faudrait citer cette page entière. En voici du moins quelques traits : « ... Nous voulons simplement déclarer que nous tenons le Président du *Sillon* comme une force de Rénovation morale... Il faut aussi l'avouer. Son idéalisme

1. Octobre 1906, p. 2.
2. Décembre 1907, p. 264.

républicain, sa foi démocratique, Marc Sangnier en a vigoureusement montré l'origine. Quel beau spectacle! Lorsque cet homme parlait du Libérateur, du Christ, quelle flamme d'amour emportait les âmes palpitant du même souffle idéal! Nous n'avons jamais assisté à la vision d'un tel dévouement et nous nous sommes dit : Le destin d'un pays qui s'honore d'un apôtre si désintéressé est encore grand » (1). Est-ce assez suggestif? D'autant qu'on se tromperait bien en prenant M. Vulliaud pour un esprit léger.

Il se doutait peut-être que M. Sangnier n'est pas insensible aux compliments. Celui-ci devait donc lui rendre sa politesse. C'est là qu'on fit un pas de trop. Ecoutons l'*Eveil démocratique :*

Nous avons trouvé le nom de M. Paul Vulliaud, l'autre jour, au bas d'une très symbolique peinture décorative, lorsque nous visitions une exposition d'art dont plusieurs de nos amis nous ont reproché de n'avoir pas parlé.

Au fond d'une petite cour, un étroit et raide escalier de bois aboutissant à un palier exigu où une très simple croix de bois ornée de buis et la salutation de paix vous accueillent. Deux chambres sont tapissées de quelques essais. Une Rose *scellée* d'une Croix, tel est le symbole que vous rencontrez à chaque pas. Il est celui de la *Confrérie rosicrucienne de la Rosace*, et il témoigne que toute beauté ne peut être vivifiée que par Dieu. Dans cette cellule travaillent quelques « frères » en dehors de leur labeur quotidien, pour la plupart, et ils ont conçu ce rêve de rendre les arts au Christ. Pour cela, ils savent qu'ils doivent mener *une vie chrétienne, ascétique et sainte*, et ils ont choisi saint François d'Assise comme patron, et Gotto, Benvenuto Cellini et les autres suaves préraphaëlites comme modèles... Que vous présenteront-ils? Peu de choses, sans doute, et que vous trouverez trop imitées des naïfs primitifs. Quelques figures allégoriques, quelques aquarelles très lumineuses, d'après Giotto, quelques compositions d'un symbolisme trop compliqué et un peu épars! Soit. Mais du moins une vie chrétienne — qui n'est, hélas! que trop originale à notre époque — soutient puissamment cet effort. Et cela méritait bien d'être signalé.

Que la direction des *Entretiens idéalistes* se rattachât à une *Confrérie rosicrucienne de la Rosace*, voilà ce qu'on ignorerait sans le *Sillon*. Et ce nom, et ce symbole sont également suggestifs. La couverture de la Revue porte, il est vrai, un emblème de la Rose-Croix, dont le dessein, malgré sa composition habilement travaillée, n'est pas sans analogie avec certains sceaux du papyrus gnostique d'Oxford. Mais que pouvait tirer de là le lecteur devant lequel on ne faisait aucune allusion à la signification de cet emblème (2)? J'admire, en passant, comment le rédacteur de l'*Eveil* l'a justement caractérisé en parlant de la Rose *scellée* d'une croix. (Il a voulu dire certainement : la croix scellée d'une rose). Il a rencontré, sans s'en douter, l'expres-

1. Mai 1909, p. 267. Plus tard, les Entretiens renchérissent encore sur la flatterie, en rendant compte des œuvres oratoires de M. Sangnier. Janvier 1910, p. 24.

2. Il apparaît modifié à dater de mars 1908.

sion consacrée dans les sociétés secrètes; seulement celles-ci lui donnent un sens antichrétien : la croix scellée, cachetée, annihilée par la science (1).

Que les confrères mènent une vie chrétienne, ascétique même, nous l'apprenons avec grande édification. Quant à la sainteté, il y faut joindre quelque chose de plus. Mais laissons parler encore l'*Eveil:* « Il est certain que l'*idéalisme* passionné qui anime tous nos camarades et qui leur permettra de faire demain la Démocratie ne pouvait manquer d'enthousiasmer les *Entretiens idéalistes* où toutes les manifestations de la pensée humaine, *en religion*, en philosophie, en art, *sont vues du point le plus élevé d'où l'horizon est le plus vaste. On y est donc catholique, apostolique et romain en religion, et en art...* »

Voilà donc ce qu'on pense de cette revue au *Sillon;* et il est à présumer, vu ces rapports d'estime et d'admiration réciproques, qu'elle a toutes ses entrées dans les groupes dirigés par M. Marc Sangnier. Or, au risque de scandaliser fort le *Sillon,* aux yeux duquel, aux *Entretiens idéalistes,* on est catholique, apostolique et romain en religion, nous nous permettons de déclarer tout net que cette revue est *hérétique, archi-hérétique,* et, *dans son fond, absolument anti-catholique.*

C'est ce qu'il faut maintenant établir.

Ce n'est pas chose, de prime abord, facile.

Voici, en première ligne, après la déclaration nuageuse du début, des professions de foi qu'on n'a pas le droit de suspecter sans de graves motifs. « Notre groupe, du plus au moins, est de croyance catholique, nous essayons de la faire partager en dehors de tout mépris et de toute suspicion envers les esprits réfractaires... Mon sens critique me rappelle que la Religion emporte en son essence (il n'est vrai que du catholicisme) le principe de la Révélation... Catholique, j'ai la belle consolation de l'au-delà » : ainsi parle M. P. Vulliaud, en repoussant le positivisme de Comte (2). Et encore : « J'ai en ma possession le critérium de la Vérité : pour moi, Dieu, la Religion catholique, et pas d'autre, sont les bases essentielles sur lesquelles s'établira la Démocratie » (3). Et, enfin, pour abréger, dans une déclaration signée : Les Fondateurs, « au seuil de 1910 » : « Nous sommes CATHOLIQUES (ainsi souligné), nous ne parlons pas au nom du catholicisme; nous n'avons aucun mandat pour cela; mais *nous affirmons bien haut notre croyance catholique* — en nous efforçant d'en donner les raisons — *et notre volonté de rester inébranlablement soumis à l'Eglise et au Pape ;* nous soutenons que cette soumission, loin d'être une gêne et un arrêt, est pour nous un soutien et un aiguillon » (4).

---

1. J. Kostka, *Lucifer démasqué*, p. 249.
2. Octobre 1907, pages 148 et sq.
3. Janvier 1909, p. 35.
4. Janvier 1910, p. 1.

Quoi de plus catégorique? (1) Toutefois, quand nous examinerons plus spécialement les doctrines du directeur de la revue, nous constaterons qu'à l'accentuation de ces principes correspond un éloignement de plus en plus complet du catholicisme.

Mais, pour taxer cette jeune école d'hérésie, suffira-t-il de quelque boutade, comme cette notule, dans la revue des faits et des articles du mois : « Le Modernisme. — Dans les bras de qui se jeter? A gauche, voici l'abbé Loisy, qui dit que le quatrième évangile est apocryphe, à droite, voici Pie X qui nous condamne au seul saint Thomas et qui institue une commission de surveillance derrière chaque porte! Comme on peut vite être hérétique (2)! — Ou de cette autre : « Pie X et le règne de Jésus-Christ (Revue de Fribourg). — Un article lyrique de M. André Bovet, plein de bonnes intentions, sur le « vaillant généralissime de l'Eglise militaire »? (3).

Cela prouverait seulement que ces catholiques, inébranlablement attachés à l'Eglise et au Pape, n'en ont pas moins l'esprit de liberté. La seconde de ces notes s'explique par l'horreur qu'on professe aux *Entretiens idéalistes* pour le rôle politique de l'Eglise, témoin, entre vingt autres, ces lignes qu'on croirait écrites par Marc Sangnier, et qui sont encore de M. Vulliaud : « Néanmoins, la vraie doctrine, selon moi, est celle énoncée, à peu près à la même heure, par le prophétique Ballanche en France et l'enthousiaste Gioberti en Italie : Le catholicisme n'est pas un parti politique; et, ajouterais-je, tout système, établi sur des principes politiques et réciproquement ne peut qu'être un système d'asservissement et d'oppression, profitable ici-bas aux seules aristocraties et condamnable au nom même de la Religion et de l'Histoire, c'est-à-dire du plan chrétien qui se déroule en réalisation des promesses divines, synthétisées dans la plus belle des maximes: Liberté, Egalité, Fraternité » (4). Mais tout cela nous laisse bien loin de compte et n'effleure pas même la question.

---

1. Voici pourtant qui l'est un peu moins : « Dans la religion catholique, nous ne voulons voir que les beautés religieuses, nous ne voulons voir que la divine religion du Christ *telle que l'ont faite saint Jean, saint Denys l'Aréopagite et les premiers pères de l'Eglise.* » Entendez surtout pour ce dernier nom les théories origénistes sur lesquelles s'appuient la Gnose et la Kabbale. Et le rédacteur ajoute, sur cette phrase d'un correspondant : « La nef de Pierre a recueilli les épaves du monde antique » : « Vraiment? Si par les épaves les plus précieuses on entend l'organisation romaine, bien. Mais il ne faut pas oublier que si Rome n'a pas fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie, c'est que les musulmans ne lui en ont pas laissé le temps; que c'est Rome qui a fait détruire les ruines de l'Irlande et que c'est grâce à elle que nous sommes privés de l'histoire d'une moitié du monde. Et le Mexique, où furent livrés au feu les manuscrits et les monuments. Aujourd'hui encore, au lieu de sauver les débris du monde antique, les missionnaires de l'Inde y détruisent les livres sacrés ». (Janvier 1908, p. 19.)

2. Décembre 1907, p. 309.

3. Mars 1909, p. 164.

4. 25 décembre 1907, p. 263.

Ferons-nous observer qu'il est singulier de voir une revue catholique se faire éditer par une librairie occultiste, qui propose à ses lecteurs un choix varié de livres sur les sciences occultes? (1). C'est là sans aucun doute, une note fâcheuse, inquiétante même, mais qui ne saurait servir de preuve à une thèse aussi formelle.

L'un des rédacteurs, M. Boué de Villers, est auteur d'un manuel de magie, résumé de l'occultisme. Il a publié dans les *Entretiens idéalistes,* revue où l'on fait haute profession de catholicisme, un conte symbolique intitulé : *Le secret de la Rose-Croix,* c'est-à-dire de l'initiation à l'Ordre établi autrefois par Chrétien Rosencreuz, pages qui respirent un idéalisme morbide et un érotisme macabre (2). Les poésies qu'insère la revue célèbrent le plus souvent un panthéisme sensuel (3). Telle autre s'intitule : « Evocation *séphirotique* » (4). Dès le premier numéro, c'est un appel allégorique à l'Humanité déchue et souffrante par la sagesse qui se révèle *androgyne* (5).

Tout cela évidemment ne manque pas de signification. Mais enfin?

Alors, allons plus loin et abordons la doctrine. Dans le seul premier numéro, sous la plume du rédacteur en chef, M. R.-G. Aubrun, quelles rencontres! Il traite des antinomies de la méthode. Deux voies: l'idéalisme et la philosophie. L'une et l'autre sont également incapables de nous conduire à la possession de l'Absolu. Je me borne à la citation intégrale d'une note de ce rédacteur.

Quand *Jésus qui s'est fait Homme* (ainsi souligné, apparemment non sans dessein, et ainsi parlent les gnostiques) se dit la Voie *et* la Vérité, comprenez la Voie *vers* la Vérité. Jésus nous enseigne une méthode du salut, non point la Vérité dans son essence. La logique philosophique, du moins, le veut ainsi. L'Absolu est un et invisible. Le Verbe, en s'incarnant, se diminue, puisqu'il participe du relatif, puisqu'à tout dire, *il devient pour un temps le relatif.* Or la Vérité n'est autre qu'une identification de l'Absolu. *J'en infère que Jésus ne représente pas intégralement l'Intégrale Vérité.* « Vous demandez, dit-il, vous demandez au Fils de l'homme des choses qu'il ignore et que son Père seul connaît. » Le Christ n'est donc point omniscient. Mais il possède les voies de certitude et les révèle. — Si vous posez Jésus comme une incarnation de la Vérité, *il faut admettre qu'il demeure Dieu tout en se manifestant sous les apparences de l'Homme,* — et invoquer le Mystère. *Ce qui, pour un Chrétien, n'est certes pas inadmissible.* Quoi qu'il en soit, j'avoue que la question m'apparaît extrêmement délicate et mériterait d'autres développements (6).

---

1. Librairie, Bodin, Paris, En janvier 1909 les « Entretiens Idéalistes » ont quitté cette librairie, et pris celle de Falque comme simple dépositaire.

2. 25 février et 25 mars 1907.

3. Décembre 1906 : *Orphée,* p. 136. — Janvier 1907 : *Amour,* p. 187, *Veni mors,* p. 165, etc., etc.

4. Février 1908, p. 83.

5. Octobre 1906 : *Ultima hora,* p. 23.

6. Octobre 1906, p. 21.

On voit, entre autres choses, que le mystère d'un Dieu fait homme, qui n'est pas inadmissible pour un chrétien, l'est pour celui qui écrit ces lignes

Ailleurs, ce trait suffisamment éclairé par le fragment cité de Mgr d'Hulst :

Voilà donc le dernier mot de la création : Dieu, amour souverain, a créé pour avoir à qui faire du bien. « La création est *un débordement de l'amour infini.* C'est pourquoi la création apparaît comme nécessaire, mais de la nécessité qui porte Celui qui est bon à faire le bien. » C'est ce qu'exprime un poète-philosophe, (A. Soumet. La divine Epopée) :

« Jehova seul était, il était l'existence,
« Jouissant de lui-même et de sa trinité,
« Et portant sans fléchir son poids d'éternité
« Sans nul vide en son sein, plein de sa quiétude,
« De son immensité peuplant sa solitude.
« Il voulut cependant par libéralité,
« Epancher les trésors de sa fertilité,
« *Et laisser à longs flots s'écouler comme une onde*
« *Le trop plein du bonheur infini qui l'inonde* ».

L'Homme; des profondeurs de l'Eternité, *était attendu comme une quatrième personne de la divinité.*

C'est le quaternaire de la Kabbale qui ajoute un terme au ternaire gnostique. Et l'auteur, qui esquisse un essai sur la philosophie de Blanc de Saint-Bonnet (avant sa conversion), écrit encore :

« Qu'on me laisse redire mon enthousiasme... L'idée de Famille sur laquelle repose la société, a inspiré à Saint-Bonnet des développements d'une beauté solaire. Les lire plonge l'âme dans la paix. Les pensées de l'auteur à propos du mariage, fondement de la Famille, noces *dont l'archétype est le mariage éternel des divines Personnes;* à propos de la Famille divine, paradigme de la Famille humaine, prisme sur lequel se décomposent les rayons de l'Amour intégral; à propos du mystère cosmogonique de l'homme *androgynique* éclairci, *la Sexualité résidant plutôt dans les âmes que dans les corps...* (1) »

Ailleurs, encore, à ce même propos, nous apprenons que l'instinct sexuel n'est qu'un produit de l'ascétisme chrétien, selon la doctrine du Maître Peladan. Et c'est pour la défense du christianisme. L'auteur répond à cette objection : Le christianisme est antinaturel.

Le christianisme, que l'on veut prendre ici au sens d'ascétisme, de continence, n'est pas anti-naturel, parce que, tout bien réfléchi, l'instinct sexuel *n'est peut-être pas si naturel, si conforme à notre nature que cela.* Et c'est ici encore un des problèmes auxquels devait nous conduire cette étude. Si l'instinct sexuel est naturel chez nous, *c'est bien parce que nous l'avons, depuis notre enfance, introduit dans notre nature* : « *La luxure est une habitude que l'esprit impose au corps.* » *(Vice suprême.* Peladan*).*

---

1. Novembre 1906, p. 61.

La preuve en pourrait être la résistance que nous opposons *naturellement* aux premières attaques de l'instinct sexuel (1).

L'apothéose de la mort qui, pour le catholique, est le châtiment du péché *(stipendium peccati mors)* est encore une des formes de la religion panthéiste. Voici un article sur « L'immortalité subjective » de Comte, dont j'extrais seulement quelques lignes :

Les morts entrent, en effet, dans l'existence que j'appellerai subjective, et qui est la seule vraie. Notre existence quotidienne n'est rien qu'une suite de fragments mutilés : mais l'existence subjective trouve protection dans le sanctuaire du souvenir. Formée du dessein des morts, de leur pensée, de la qualité de leur vie. et gardée par une autre pensée immense qui de génération en génération la porte sur les temps, elle est soustraite, de par son essence et sa demeure, à toute atteinte ennemie. *Exactement elle compose la substance de l' humanité éternelle.*

C'est donc en cette humanité que nous entrerons tous. Et comme le nombre des morts s'accroît, chaque heure, en regard des vivants limités, leur poids pèse sur nous, nous sommes régis par eux. C'est d'eux vraiment, plus que de vivants, qu'est faite l'Humanité : non pas l'humanité qui vit éphémère dans l'espace, mais celle qui se prolonge indéfiniment dans le temps, vraie source de toutes nos forces, humanité profonde, incomparablement plus vaste et plus riche... Ce qui pense en nous, avant nous, c'est le langage humain... C'est aussi la raison humaine, qui nous a précédés, qui nous entoure et nous devance.. Actions, pensées ou sentiments, ce sont produits de l'âme humaine : *notre âme personnelle n'y est presque pour rien...* Dès lors qu'ainsi la vie n'est qu'une préparation à la mort *c'est-à-dire à' l'immortalité subjective,* dès lors que le seul spirituel nous donne rang dans l'humanité éternelle, et que vraiment il fait tout le prix et toute la puissance du monde, — n'est-ce pas l'âme, en nous, qui par-dessus tout importe ?

Par « âme » je n'entends pas ici le principe immortel des spiritualistes. *Je ne veux nullement suggérer pour l'instant, n'en sachant rien d' ailleurs, qu'il y ait une substance distincte de la corporelle...* » (2).

M. Carl de Crisenoy écrit une méditation sur la mort, mêlée de considérations très chrétiennes, à propos des « Danses macabres », et finit en expliquant la conception de la mort que se faisaient les artistes du moyen âge.

Sans doute leur regard voyait dans le sombre mystère, ce que la matière ne saurait révéler; et quand ils représentaient la Mort par un squelette, ils n'entendaient donner que l'enveloppe matérielle, que le symbole de la profonde Réalité.

Comme l'Egypte et toutes les grandes époques qui ne tremblèrent point de regarder en face l'épouvante des mortels, le Moyen Age savait que la Mort, ce passage étroit, a deux faces opposées; que s'il apparaît sombre et lugubre comme un départ et une séparation aux regards de la terre, il est, aux regards du ciel, lumineux et joyeux comme une belle aurore, brillant et doux comme une réunion longuement espérée.

---

1. Novembre 1907, p. 224.

2. Décembre 1906, p. 137. Par exemple, l'auteur ajoute en note : « A tout le moins considérez ceci comme doute provisoire ».

Ils savaient quels sont les bienfaits de cet ange de la Justice et de la Bonté...

La Mort est aussi l'Unitive; la matière nous sépare, la matière et le mal. La Mort nous unira comme nous devons l'être, deux êtres en un seul. Les barrières tombent, les âmes se reconnaissent et se précipitent l'une vers l'autre, s'unissant enfin, se confondant comme une flamme qui s'élève. *L'Humanité tout entière* se réunit, et comme une immense couronne de flammes ardentes et brillantes, *unies deux à deux*, elle monte vers Dieu. C'est ainsi que la Mort nous mène au bonheur. C'est elle l'épreuve suprême qui met le sceau définitif à tout ce que la terre a vu commencer, elle qui nous donne le bonheur *en nous rendant parfaits.*

O Mort, tu n'es pas l'ange sombre et noir que l'on imagine généralement.

O Mort, bel ange aux ailes blanches, à la robe de feu, toi qui unis ceux que la terre sépare et qui nous délivres de la matière, porte du ciel, aurore du bonheur, suprême espérance des désespérés, consolatrice des cœurs qui pleurent, purificatrice et illuminatrice suprême, Ange qui perfectionne et qui donne le bonheur, instrument des volontés divines, reçois le salut d'un cœur qui t'aime, parce qu'il ne te craint pas.

Les humains enlisés dans la matière, n'ont vu que le linceul qui cache le mystère; mais sous ce voile resplendit l'ange très beau qui nous conduit à Dieu, c'est lui qui vient nous annoncer la délivrance finale, qui nous retire de la terre de douleur, qui nous unit ensemble;

O Mort, tu es la porte lumineuse de la vie, de la joie, du bonheur infini, l'aurore sublime, bienheureuse et divine, les premiers rayons du Soleil éternel (1).

Ce sont là quelques traits entre mille autres. Citerai-je ce compte rendu de « La prêtresse d'Isis », roman d'Edouard Schuré, occultiste émérite, dont le rédacteur débute en disant : « Pour nous, Edouard Schuré compte depuis longtemps parmi ceux que nous appelons nos maîtres » ? (2), ou ce commentaire de l'ouvrage du docteur Alta sur l'Evangile de saint Jean :

Le commentaire d'Alta nous délivre des habituelles palinodies pieuses, d'une piété qui appauvrit l'énergie du cœur et qui endort l'activité des intelligences.

Alta par une délicatesse nettement formulée, avertit son lecteur de la direction où il s'engage. Cette dédicace résume, en quelques mots, toute la doctrine que le traducteur a su dégager de l'Evangile de saint Jean qu'il préintitule : *Evangile de l'Esprit.*

Au Pape de Génie
qui haussera l'Eglise catholique
du christianisme matériel
au christianisme spirituel.

... Alta, d'abord, *prouve le caractère ésotérique de cet évangile philosophique,* s'appuyant solidement, entre autres témoignages, sur celui d'Eusèbe (Hist. eccl. VI) : « Les premiers évangélistes avaient écrit l'évangile matériel, Jean a voulu écrire l'évangile spirituel. »

---

1. Octobre 1909, p. 181.
2. Mars 1907, p. 250.

Alta qui aime remonter aux interprétations des premiers Temps évangé-géliques, aurait pu rappeler avec profit qu'à l'origine la doctrine s'appelait le Culte de la Raison.

Le nouveau commentateur apporte de plus justes notions sur les problèmes théologiques, faussés par des enseignements routiniers ou par des opinions courantes. Ceux qui prétendent raisonner avaient besoin qu'on leur répétât cette distinction que *le fait seul est dogme*, non pas l'*explication du fait*, qu'on leur prouvât l'*infériorité du miracle comme motif de crédibilité*, etc...

Pourtant, Alta n'est pas un novateur.

Il enseigne que « *les dogmes véritables datent de l'origine même de l'Humanité, de l'origine de la Raison humaine* ». Toutefois, Alta est un réformateur.

Mais au lieu de fuir hors du Temple, comme l'insensé Luther, il reste, pour réformer, au sein du Temple... (1).

Assurément, tout cela est grave. Mais n'est-ce pas surtout ignorance et entraînement de jeunesse? Et puis, que d'arguments à faire valoir dans un sens tout opposé, et que de pages, sinon impeccables, du moins pleines d'un zèle ardent pour la défense du christianisme et de l'Eglise!

Voici une bonne et forte critique du *Surhomme* de Nietzche, fondée sur ce que « moralement et politiquement le christianisme est son ennemi » (2). Voici une vigoureuse et vive critique du grand initié Eliphas Lévi qui invite les hommes d'élite à s'élever en devenant Mages au-dessus de l'humanité, animée d'une belle indignation contre l'audace avec laquelle il qualifie son œuvre d'orthodoxe et de catholique (3). Il est vrai que le même auteur observe ailleurs dans deux notes :

Nous n'avons pas voulu ici dire que tout occultisme est mauvais. Il y a, on l'a dit, dans ces sciences une face blanche et une face noire. Seulement la face blanche est noircie par certains adeptes qui prennent aujourd'hui le nom d'Occultistes. Toute magie n'est pas noire mais il semble qu'elle le devienne dès qu'on y touche, comme ces champignons de saine apparence qui, ouverts, verdissent et deviennent horribles à voir (4).

D'ailleurs, il faut répéter que nous ne faisons pas le procès de l'occultisme. En généralisant ce que nous avons dit d'Eliphas Lévi, nous arriverions certainement à de grosses erreurs. En nous en tenant à notre sujet, nous pensons avoir montré clairement les intentions profondes de nos auteurs. Ce résultat pour l'instant nous suffit (5).

Voici une autre critique rejetant l'ouvrage moderniste de P. Sain-

---

1. Mars 1907, p. 267.
2. Février 1907, p. 85.
3. Janvier 1909, p. 4.
4. Février 1909, p. 85.
5. *Ibid*, p. 100.

tyves : *Les Vierges Mères et les naissances miraculeuses* (1). Il est vrai que celle-ci est immédiatement suivie d'un compte rendu encourageant, quoique mêlé de quelques réserves, des *Conférences ésotériques* du Dr Papus (2). Voici de la même plume, qui est celle de M. Vulliaud, d'autres compte rendus dans lesquels il repousse deux autres livres dirigés, comme il le dit très bien, contre la divinité de Jésus-Christ : *Jésus de Nazareth* de M. Giran, et *Jésus historique* de Pieperbrinck (3). Voici un article entièrement écrit contre M. Loisy, analyse d'une brochure de M. J. Serre, écrivain de la revue (4).

Si les rédacteurs de celle-ci se plaisent à proclamer que « Peladan est leur maître », et à en développer les raisons (5), ils se gardent d'accepter entièrement sa théorie sur l'ésotérisme du moyen âge : « Est-il vrai que l'idéal des troubadours était l'idéal albigeois et que la pensée albigeoise était la pensée manichéenne? Est-il vrai que des troubadours et des Albigeois sont sortis les francs-maçons? Si l'une seulement de ces questions doit être résolue affirmativement, l'idéal des troubadours n'est pas le nôtre » (6). Et ailleurs, le directeur examinant l'ouvrage de Peladan : *La doctrine du Dante,* s'étonne qu'on se soit avisé « de trouver chez celui qu'une universelle admiration surnommait l'Homère chrétien le théoricien ésotérique de l'anticatholicisme »; il le venge des impiétés que Peladan et d'autres auteurs lui attribuent et venge également le pape Léon X, et certains cardinaux ou les évêques que ces écrivains accusent de s'être associés à la conspiration contre l'Eglise. Il est vrai que, pour lui, « la pensée dantesque est passionnante, parce qu'obscure et conséquemment ésotérique »; il y voit « l'universalité du catholicisme, l'évolution de l'homme et l'instauration finale de l'Evangile éternel, le pouvoir spirituel revenant à sa pauvreté évangélique et par conséquent à sa constitution démocratique » (7).

N'est-ce pas encore M. Vulliaud qui critique sévèrement le récent pamphlet de M. Mater : *La Politique religieuse de la République française,* jugeant que celui-ci se révèle « comme un publiciste passionné et non comme un historien »? Il serait juste d'ajouter qu'il mêle à sa critique certaines vues très contestables; mais enfin ne termine-t-il pas en disant avec fierté : « Si nous n'avons pas une âme d esclaves,

---

1. Mai 1908, p. 271.
2. *Ibid.*, p. 272.
3. Mars 1909, p. 142, 144.
4. Mai 1909, p. 230.
5. Janvier 1907, p. 159.
6. Janvier 1908, p. 19.
7. Novembre 1907, p. 237.

restons Ultramontains... Ultramontains, disons-nous, et ne tremblons pas devant les mots »? (1).

Enfin, pour abréger, n'est-ce pas encore le même M. Vulliaud qui, dans une intéressante étude sur Mozart, franc-maçon, condamne vigoureusement la Franc-Maçonnerie?

Le but de la Franc-Maçonnerie fut donc rapidement une institution agissant en haine de la religion catholique, condamnée en 1737 seulement par cette Papauté qui avait toujours été favorable à l'association jusqu'au moment où le masque de l'imposture ne fut plus assez épais pour cacher des figures d'assassins.

Non. Mozart ne fut jamais franc-maçon, car Mozart était tout Amour et l'odieuse secte n'a qu'un idéal : la Haine! et qu'un seul lien de « solidarité » celui de la Vengeance!

Il est vrai que « Les Entretiens idéalistes » publiaient intégralement *La Flûte enchantée* « qui est une apologie de la Franc-Maçonnerie », mais de la Franc-Maçonnerie telle que Mozart la concevait. « *La Flûte enchantée* n'est qu'un décor pour exprimer les vérités chrétiennes. Il ne vit jamais l'abîme qui sépare des doctrines qui semblent au premier abord être les mêmes, et qui révèlent leur opposition complète lorsqu'on les étudie dans leur profondeur » (2). Encore cela ne rendait-il pas cette reproduction nécessaire. Il est vrai également, qu'ailleurs, analysant le récent et beau livre d'un juif converti : *La splendeur catholique* par M. P. Lœwengard, M. Vulliaud écrit :

Je regrette de savoir que M. Lœwengard se soit promis de se lancer « l'épée haute », comme il le dit, contre les juifs, les protestants et les francs-maçons. Ces vieilles dénominations qui divisent la société en partis, l'un des « honnêtes gens » heureux parti où il suffit d'entrer pour être honnête! et l'autre de sectaires, tombent de plus en plus en désuétude. Il y a les bons et les mauvais. La division engendre la guerre et l'état d'antagonisme ne peut conditionner la civilisation qu'aux yeux de gens sans dignité humaine.

De tout ce qui précède se dégage sans doute pour le lecteur une impression pénible, anxieuse, mais qui laisse son esprit encore partagé. Il soupçonne à travers tout cela une pensée inspiratrice qui semble se cacher à dessein. C'est elle qu'il faudrait découvrir, mettre à nu, et convaincre, s'il y a lieu, d'impiété formelle. Jusque-là, à part certains faits caractérisés, mais non reliés entre eux, et parfois en apparence contradictoires, il refuserait vraisemblablement de souscrire au jugement qui déclare cette revue, malgré les professions de foi de ses rédacteurs, *une revue hérétique, archi-hérétique et, dans son fond, absolument anticatholique*.

Cette pensée maîtresse, nous allons maintenant la dégager. Cette

1. Juillet 1909, p. 34.

2. Novembre 1909, p. 264.

impiété, nous allons la révéler, et en découvrir la racine, en nous attachant spécialement aux articles du directeur, M. Paul Vulliaud, qui sont la partie capitale par leur importance et leur nombre. Nous n'avons jusqu'ici effleuré de lui que des hors-d'œuvre. La physionomie de cet écrivain mérite d'être mieux mise en relief.

M. PAUL VULLIAUD

L'*Intransigeant* du 21 mai 1910 esquisse cette silhouette du jeune Maître :

« *Un homme de trente ans qui sait la cabale comme pas vingt rabbins, qui connaît ses Pères de l'Eglise comme pas cent prêtres, qui a étudié les philosophes de la Renaissance, de Marsile Ficin à Pic de la Mirandole, comme peut-être personne.*

» *Un homme de trente ans qui a été au fond de tous les symbolismes de l'antiquité ; qui n'est disciple que d'Origène, de l'Erigène et de Ballanche ; qui est peintre de talent et poète ; qui a retrouvé dans les peintures du Vinci la doctrine ésotérique des Renaissants ; qui est directeur d'une revue, les* Entretiens Idéalistes, *où il disserte* de omni re scibili, *qui...*

» *Il n'y a qu'un homme ainsi :* PAUL VULLIAUD. »

Le dernier trait n'est pas le moins exact. M. Vulliaud disserte véritablement *de omni re scibili,* de toutes les choses que l'esprit humain peut connaître, et non moins de celles qu'il ignore. Le directeur des « Entretiens idéalistes » a de vastes connaissances qui font honneur à sa culture intellectuelle, et une érudition étendue, sinon sérieuse et profonde. Qu'il connaisse la Kabbale comme pas vingt rabbins, c'est fort possible, mais pour les Pères, et surtout pour la théologie catholique, sur laquelle il montre cependant beaucoup d'assurance, c'est un peu différent. Ce que nous en verrons nous donnera le droit de lui appliquer l'avis que Mgr d'Hulst donnait à M. de Larmandie en terminant sa critique : « Si, avant de réformer la théologie, il avait pris le temps de l'étudier, il se serait pris à douter de sa vocation d'initiateur. »

C'est bien, en effet, en initiateur, que M. Vulliaud se pose. Et c'est dans ce rôle que nous avons à le juger.

L'éloge de sa science dans la Kabbale nous offre la clé de l'énigme que nous cherchons. M. Vulliaud est un Kabbaliste, un Kabbaliste passionné.

Mais on se souvient que la Kabbale se partage en deux genres : il y a la Kabbale *littérale,* et la Kabbale *théorique :* l'une s'attache à l'interprétation des caractères matériels dans l'Ecriture; l'autre, au sens profond de ses enseignements. M. Vulliaud est un théoricien de la Kabbale, et il laisse la partie littérale dans un rang très inférieur. Sa Kabbale est une métaphysique, une philosophie de Dieu, de la Nature et de l'Art.

Ainsi s'explique qu'il traite assez irrévérencieusement la découverte archéométrique du marquis de Saint-Alveydre (1) et lance même quelques pointes à son maître le Dr Papus qui s'occupe de sciences expérimentales (2) Ainsi s'explique également qu'il raille le spiritisme (3); qu'un de ses collaborateurs, s'en prenne vigoureusement au *Surhomme* de Nietzche, au nom de la morale chrétienne, au *Mage* d'Eliphas Lévi, mais, toutefois, en observant qu'il y a occultisme et occultisme.

Mais aussi, ainsi s'explique, hélas! que d'une main, M. Vulliaud défende la Révélation, la divinité de Jésus-Christ et de l'Eglise, et que, de l'autre, il les fasse tomber en dissolution.

M. Vulliaud se flatte évidemment de concilier le catholicisme avec la Kabbale, et, pour son propre compte, il se pique d'être aussi bon catholique que bon Kabbaliste. Mais, pour nous, c'est justement son exemple, plus sérieux encore que les précédents, qui démontre pratiquement l'absolue incompatibilité de la foi à l'ésotérisme avec la foi catholique.

Quelle est en définitive la pensée maîtresse dans laquelle il dirige sa revue? La voici : persuader à ses lecteurs que le catholicisme est une doctrine ésotérique, et que cette doctrine ésotérique est celle de la Kabbale. Le moyen terme de cette démonstration consistera à établir l'identité de la tradition ésotérique de l'antiquité avec la Révélation chrétienne, l'une et l'autre se rattachant à la Kabbale.

On pressent ce qu'il lui faudra entasser d'hypothèses suspectes, et surtout d'erreurs de tout genre. On n'a pas oublié les professions de foi étalées dans la revue. Elles sont même personnelles à son directeur. C'est ce qui fait à la critique un devoir de lui ouvrir les yeux, s'il est de bonne foi, et, dans tous les cas, d'éclairer sur son système et son œuvre ceux qu'il séduit, en leur montrant que cet écrivain qui « affirme bien haut sa foi catholique et sa volonté de rester inébranlablement soumis à l'Eglise et au Pape », ne pourrait travailler plus savamment à détruire la foi et à ruiner l'œuvre du Christ, s'il était leur ennemi juré. Son christianisme ésotérique vaut celui de M. Jounet.

Aussi bien, on va le voir, son programme est identique dans le fond à celui de la revue l'*Initiation*, organe, c'est tout dire, de l'Ordre Martiniste, et inspiratrice de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent : « Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains. Dans la Religion, à donner une base solide à la Morale, par la découverte *d'un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes. Dans la Philosophie, à sortir des méthodes

1. Mai 1910.
2. Mai 1908, p. 271.
3. Novembre 1907, p. 244.

purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique. » Et c'est là ce que signifiait, sous une forme plus discrète, la première déclaration des « Entretiens idéalistes » : « Nous voulons dire qu'au sommet des spéculations, telles doctrines en apparence hétérogènes se rejoignent, s'unifient et se confirment réciproquement ».

Dans une matière aussi abondante, c'est une nécessité de négliger les points secondaires malgré leur intérêt. Nous n'insisterons donc pas sur le goût étrange qui porte un écrivain catholique à choisir les génies les plus aventureux pour maîtres de la pensée chrétienne et à se faire leur apologiste justement en ce qu'ils ont de moins défendable, ou à attirer la curiosité de ses lecteurs sur des ouvrages notoirement contraires à la foi. On devine ce qu'il y cherche.

Je ne parle pas seulement des théories mystico-sociales de Blanc de Saint-Bonnet avant sa conversion (1), ou de Ballanche, dont les « Entretiens idéalistes » reproduisent un ouvrage presque entier (2). Mais ce sont des études consacrées, par exemple, à Soumet et à sa *Divine Epopée*, vaguement panthéiste (3); au comte de Gobineau, auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, avec qui M. Vulliaud nous introduit dans les mystères de la Kabbale pratique (4); aux *Heptaples* de Pic de la Mirandole, pour justifier au point de vue doctrinal les conceptions extravagantes que l'auteur lui-même a désavouées (5); à Savonarole dont M. Vulliaud présente l'apologie complète sous le titre de *Savonarole justifié*, où il soutient que son héros « a toujours été soumis à l'Eglise romaine », d'autant qu'il était fondé à considérer comme nulle l'élection d'Alexandre VI; où il décrit avec des exclamations « la joie infernale » de ce pape en apprenant l'arrestation du moine de Florence, et conclut en disant : « Clément VIII voulut le mettre au nombre des saints. Pour nous, Savonarole est un docteur et un saint. Oui, un saint... » (6); aux théories connues sous le nom de doctrines d'Origène, qu'il fait siennes, cela va sans dire (7), et à celles de Scot Erigène qu'il défend avec le même zèle (8). Sur ces deux dernières il nous faudra revenir.

Et ce qui est non moins téméraire et plus grave, c'est que M. Vulliaud, dont les prétentions en théologie ne sont pas moindres qu'en Kabbale,

1. Octobre 1906.

2. Août 1907, etc...

3. Février 1907. — 4. Février, mars et avril 1908.

5. Mars 1909.

6. Avril et mai 1909.

7. Octobre 1909.

8. Mars 1910.

n'hésite pas à déclarer conformes à la doctrine catholique les erreurs qu'elle réprouve. Quant à lui, ce sont des erreurs qu'il professe ouvertement, sans parler de négations encore plus audacieuses, qu'il déguise mal sous le nom d'hypothèses. Ce n'est point en passant, mais dans vingt endroits, ce n'est pas sous forme d'opinions étrangères rapportées pour l'intérêt des curieux intellectuels, mais de jugements personnels positifs, qu'il énonce ces erreurs. Et il en fait l'objet d'un enseignement formel.

C'est tout cela qu'une étude rapide, où nous suivrons chronologiquement ses articles principaux, démontrera facilement.

Dès les premiers numéros des « Entretiens idéalistes » leur directeur nous présente des « *Notes critiques sur la Cabale* » (1), à propos de la traduction du Zohar. L'étude du Zohar projette des rayons de clarté sur « cette doctrine occulte, imposante attestation de l'inaltérable *Tradition* propagée de siècle en siècle en faveur de l'immuable et sainte Vérité » (p. 102). La Cabale « est la Tradition transmise d'âge en âge depuis le père du genre humain... Les Hébreux l'ont *ésotériquement* conservée dans toute son intégrité... Moïse commence son œuvre par l'exposition des croyances qui sont non seulement celles de sa nation, mais celles de toutes les nations » (p. 103). « Les notions fournies par la sagesse Kabbalistique sont identiques à celles que la théologie chrétienne nous enseigne » (p. 106). « Ce que nous appelons la théologie chrétienne n'est que le développement de la science des anciens Traditionnaires » (p. 109). « Saint Paul est plein d'allusions à la Kabbale » (p. 108). C'est là un point sur lequel M. Vulliaud insistera encore. « Il est étonnant à quel point saint Paul explique la Cabale » (2). Il nous apprendra, par exemple, qu' « il y a un très grand rapport entre les Mystères d'Eleusis (où se retrouve la Kabbale, il nous le montrera), et la doctrine de l'Epître aux Ephésiens »! (3).

Et il nous expose ici les données essentielles de cette tradition ésotérique. Les Cabalistes désignent Dieu sous le terme de Non-Etre, Aïn-Soph (Ensoph), parce qu'aucun nom ne peut désigner essentiellement l'Etre suprême qui est *inconcevable*. L'inconcevable se révèle par ses attributs divins, les *Séphiroth*. Il y a dix Séphiroth : « Leur totalité constitue l'infini ». Ils se divisent par triades, qui forment les quatre mondes de la Kabbale : monde d'émanation, de création, de formation et d'action. « L'essence de Dieu apparaît variée, suivant le monde où on la contemple ». « Les trois premières Séphiroth sont l'essence, la nature et le principe de tous les principes de lumière. Appelées « Splendeurs intellectuelles », elles correspondent au Père.

1. Décembre 1906.

2. Avril 1908, p. 191.

3. Août 1909, p. 92, note.

au Fils et au Saint-Esprit. Ces trois lumières ne sont qu'une ». (Et les autres, qui contribuent également à constituer l'infini?) « Les sept Séphiroth inférieures symbolisent les sept sacrements de l'Eglise catholique » (pp. 103-106). Laissons le reste.

En avril, mai et juin 1907, M. Vulliaud nous donne une étude d'assez longue haleine sur le catholicisme des Humanistes de la Renaissance. Nous glisserons assez rapidement sur certaines théories qui se représenteront plus loin avec plus d'ampleur. M. Vulliaud s'attache principalement à venger les Humanistes du reproche de paganisme. Selon lui, l'Humanisme est « le couronnement naturel du moyen âge », et il s'inscrit en faux contre la thèse de ceux qui prétendent que le Protestantisme est né de la Renaissance (p. 400). Celle qu'il développe pour la justification des Humanistes revient à ceci : Leur mérite a été de retrouver, de relever la conception traditionnelle des Dieux, en montrant son accord avec la doctrine chrétienne. Ils ont donc fait œuvre catholique. C'est l'objet de la première partie qui a pour titre : « De la conception idéologique et esthétique des Dieux à l'époque de la Renaissance ». M. Vulliaud fait gloire aux Humanistes d'avoir, les premiers, posé les fondements de l'histoire des religions comparées, devenue si en honneur à notre époque, et nous donne, sans y penser, le secret de leur vogue : elles sont la science de l'ésotérisme. « Au siècle passé, une science nouvelle, celle des Religions comparées, affermit sur des bases inébranlables la conception traditionnelle des Dieux, honorés chez les peuples groupés sous le nom générique de Gentils, *par rapport aux mêmes notions issues de la Révélation.* Il faut le constater, la Renaissance avait déjà posé les fondements de cette science. L'étude des auteurs anciens, réunis en Bibliothèque universelle, parallèlement avec les écrivains inspirés et traditionnaires (cabalistiques) se termina en *Conclusions* synthétiques *que les temps modernes n'ont pas infirmées, bien au contraire,* puisque tout un système d'apologétique religieuse fut établi sur la concordance des traditions unanimes. »

Ces *Conclusions,* ce sont celles de Pic de la Mirandole. On sait qu'il y avait de tout dans ses neuf cents thèses : de la physique, de l'histoire naturelle, de la médecine, de la théologie et de la cabale. Son apologiste ne manque pas de rappeler que le plus célèbre des Humanistes fut protégé par les Papes contre l'accusation d'hérésie. Mais il le dut à ses ardentes et très sincères protestations d'être soumis en tout à l'Eglise. Innocent VIII lut son apologie, écrite avec une foi tout enfantine, dit M. Audin, il en fut touché et défendit d'inquiéter Pic de la Mirandole : « Déclarons, écrivit-il, qu'on ne doit pas le croire coupable d'hérésie, parce qu'il a protesté avec serment de croire en toute chose conformément au jugement de l'Eglise » (1). Les mêmes

1. Audin. Histoire de Léon X, tome I, chap. II.

affirmations suppliantes lui obtinrent la même protection de la part d'Alexandre VI. D'ailleurs, à trente ans, Pic de la Mirandole renonçait à courir après la science à travers le monde, disait adieu aux lettres et à la Cabale, se réfugiait dans le sanctuaire et passait ses jours dans l'exercice des vertus les plus austères du christianisme.

Où M. Vulliaud va trop loin, c'est en affirmant que le temps n'a pas infirmé, bien au contraire, certaines thèses du prodigieux savant. Il n'est pas plus heureux dans l'argument qu'il tire des vertus de son héros à l'époque même de ses recherches. « Discréditer Pic, au point de vue religieux, lui qui se livra aux austères pratiques de la pénitence!! » (p. 394). Et les jansénistes? Moins heureux encore, quand il ajoute en note : « Quand on pense! Depuis plus de quarante ans certain parti religieux accrédite avec imposture que la philosophie de Rosmini est à l'Index » (p. 394). Un décret du Saint-Office, en date du 14 décembre 1887, a condamné pourtant cinquante propositions de Rosmini. Avant de mourir (1855) celui-ci avait rétracté ses erreurs. Cela peut ne pas faire le compte de M. Vuillaud, mais qu'y faire?

A propos des peintures de Léonard de Vinci, dont notre auteur a fait une étude approfondie et nous reparlera encore, il nous explique comment les Humanistes avaient retrouvé la conception ésotérique des Grecs sur la Beauté formelle, sur le Verbe de Dieu, figuré par Bacchus et incarné dans Jésus-Christ. C'est l'union du principe masculin et du principe féminin, selon la Kabbale justement interprétée par Pic de la Mirandole; et voilà pourquoi Bacchus et le Verbe, équation du Beau, sont représentés ANDROGYNES (pp. 295-298) (1). Et, comme ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, M.Vulliaud n'hésite pas à affirmer aussi que « l'homme a été créé androgyne, d'après la Tradition universelle » (p. 299) (2).

Le Bacchus de Léonard de Vinci est donc « la figuration symbolique du Messie hellénique, ou Verbe, c'est-à-dire de Dieu incarné sous la forme humaine pour que le Fini puisse remonter à l'Infini » (p. 292). Figuration qui traduit exactement la pensée antique. « Il est évident que les Pères de l'Eglise qui se sont répandus en invectives contre les mystères dionysiaques, n'en ont connu que la décadence. Les mystères se sont adultérés absolument comme la Fête de l'Ane du moyen âge. Le Dieu ancien est à la fois Bacchus et Silène. « Le premier symbolise l'ivresse mystique tandis que le second correspond

1. L'androgyne est le symbole de l'harmonie des deux principes contraires. (Juillet 1909, p. 7.)

2. « Dieu créa donc l'homme à son image (l'ayant rendu capable de béatitude, de connaissance et d'amour); *il les créa mâle et femelle...* Dieu dit : Il n'est pas bon à l'homme d'être seul; faisons-lui un aide semblable à lui... » (Gen. I, 27 et II, 18). Et, Notre-Seigneur, dans l'Evangile : « *qui fecit hominem ab initio, masculam et feminam fecit eos.* » (Matt. XIX, 4.)

à l'ivresse physique, état de déchéance qui peut descendre jusqu'à la bestialité. »

» De là, un double caractère dans les fêtes dionysiaques : orgiastiques, lorsqu'elles étaient corrompues par l'élément matériel ; mystériales, lorsqu'elles étaient les fêtes de l'Esprit, *figuratives* de cette réalité que le chrétien possède : *le Sacrifice de la Messe* » !!! M. Vulliaud ajoute en note : « Les rapports de la *messe* éleusienne et du Mystère chrétien feront l'objet d'une prochaine étude. » Et il termine celle-ci en disant : « Non ! il n'y a pas deux types pour l'Humanité. D'Eschyle à Ficin, d'Orphée à Ballanche, de Praxitèle à Vinci, il n'y en a jamais eu qu'un, *Bacchus ou Jésus, deux noms représentatifs d'une même idée* réalisée par le Christ, Homme-Dieu, Type différentiel de l'Archétype, c'est-à-dire de l'Absolu » (!) (p. 302).

D'un « Commentaire ésotérique sur quelques tableaux » (juillet 1907), ne retenons qu'une interprétation vraiment nouvelle du Cantique des Cantiques. L'Eglise qui a introduit ce livre dans le Canon des Ecritures l'a toujours considéré comme le plus beau joyau de son écrin. De tout temps elle l'a interprété comme une allégorie. Théodore de Mopsueste fut le premier parmi les chrétiens qui voulût l'entendre dans un sens exclusivement littéral, et n'y voir qu'un épithalame composé pour célébrer le mariage du fils de David avec la fille de Pharaon. Le second Concile de Constantinople condamna cette opinion. Une autre école, dont Bossuet est le plus illustre représentant, l'école mystique, tout en admettant ce sens littéral, voit surtout dans cette union le type du mariage mystique du Sauveur avec son Eglise. Par là, elle se rattache à l'école purement allégorique, qui ne voit dans le Cantique des Cantiques qu'une sorte de parabole, comme celle du festin de noces dans l'Evangile, ou des dix vierges sages et folles, où ne sont point exprimés des faits réels, mais qui cachent une vérité morale sous le voile de l'allégorie. Pour elle, ce qui est le sens mystique de Bossuet est au contraire le sens littéral. C'est l'explication qui a prévalu de tout temps, non seulement chez les chrétiens, mais aussi dans l'ancienne Synagogue. Quoi qu'il en soit de cette différence, l'Eglise a toujours vu dans ce poème incomparable le mystère de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise ou avec l'âme parée de sa grâce.

M. Vulliaud, en contemplation devant le tableau de Léonard de Vinci : Jésus et saint Jean-Baptiste s'embrassant sur les lèvres, en frontispice du Cantique des Cantiques, prend un vol qu'il peut qualifier littéralement de *théosophique*, car il l'emporte en effet dans les régions de l'occultisme où nous allons le voir planer tout à l'heure :

« Respectueux des interprétations données pour les Docteurs de l'ancienne Synagogue, conservées *et adaptées par la tradition catholique*, mon esprit, en contemplation devant ces œuvres de Léonard le Divin, prendra un vol *théo-*

sophique et le tableau du peintre me livrera la clé du cantique des cantiques, en m'obligeant à constater que ses œuvres ésotériques sont l'expression toujours identique d'une même doctrine. Le baiser sur la bouche est l'*union* du principe actif et du principe passif. *Le Bien-Aimé, Dieu, se penche sur la nature, il la bénit et la féconde, La Bien-Aimée, la Nature, s'éveille à la voix de l'Amour et chante le cantique des cantiques, celui de la Délivrance.* » ! !



Mais où M. Vulliaud donne librement cours à sa pensée, c'est dans les cinq Mystagogies (initiations aux mystères), comme il les appelle, qu'il développe dans les numéros de juin, juillet, août, septembre et octobre 1909 : la Théosophie, le Sphinx, les Mystères d'Eleusis, la Palingénésie, et enfin la Pensée d'Origène qui vient apporter à tout le reste la sanction d'un Père de l'Eglise, dont les opinions, à en croire le directeur des « Entretiens idéalistes », parfaitement conformes à la doctrine reçue, n'ont jamais été condamnées. Un peu plus tard (mars 1910), l'autorité de Scot Erigène apportera à cet argument un nouveau poids.

Le moment est venu de donner son application au programme avec lequel s'inaugurait la revue. Il faut lire la page qui ouvre cette série d'initiations, et la lire avec quelque attention, pour saisir comment cet effort se rattache visiblement à celui de la renaissance spiritualiste que nous avons décrite. Ce qui frappera le plus clairement, c'est le dessein nettement accusé par M. Vulliaud de se faire initiateur. Nous ne lui avons donc rien attribué que d'exact.

Les dissentiments religieux n'offrent plus lorsqu'on les scrute dans leur intimité spirituelle, le caractère d'une répulsion qui semble irréductible sous le masque des apparences; si les croyances se dégageaient des attaches aux vanités périssables ou à quelques ambitions temporelles, peut-être verrions-nous davantage la réalisation progressive de ces désirs manifestés au cours des siècles par les âmes d'élite, assisterions-nous à cet avènement d'un siècle divin qui n'est pas une vaine chimère pour ceux qui, attentifs aux voix prophétiques, connaissent la marche des destins fermant le cycle des espérances. L'homme est le Maître de son avenir, pouvant le hâter ou le retarder; et l'Humanité paraît vivre inconsciemment dans la multiplicité de ses membres, une Histoire dont son Auteur ne lui a révélé qu'un certain nombre de fragments, alors qu'elle est par sa liberté, la créatrice, pour ainsi dire, de cette Epopée, capable aussi d'en brusquer le dénouement.

Dès lors, est-ce un impérieux devoir que la divulgation d'une Haute Science assez féconde en son principe pour transformer avec l'aide du Temps, la collection des individus en un peuple de Sages. Et déjà, nous sommes agités plus fortement, par de tumultueuses ébullitions qui manifestent le violent combat des forces spirituelles retenues par des liens matériels, mais qui veulent se résoudre dans l'Unité d'un même Idéal. Cahotiques, nos êtres sont placés sous l'aile chaude de l'Esprit, et chaque homme est un univers. Il lui faut parcourir la série des phases organisatrices dont le terme est l'Harmonie, suivant des lois identiques à celles qui restent marquées aux flancs du monde matériel; puis de même que Dieu se reposa dans un éternel

Sabbat, celui qui est de sa race, l'Homme, se réjouira, l'évolution accomplie, des splendeurs du Jubilé. L'Humanité, qui, elle à son tour, est un homme par le rythme de ses périodes, doit manifester la totalité des attributs qui forment sa nature archétype. Or, quelle est la caractéristique de la période qu'elle traverse en ce moment? Un prophète le dirait; toutefois il nous est permis d'exulter, car nous voyons, hommes de foi, sur les ruines qui s'amoncellent, s'établir, par le mystère des Renouvellements que dévoilerait un lucide commentateur de l'Apocalypse, les assises d'un Temple universel, dédié au Père de tous les hommes, où se chanteront des hymnes sacrés sur le mode appelé supernuméraire par les Cabalistes, car le Nombre meurt en présence de l'Un qui sera tout en tous.

Sous le rapport de l'Idée et sous le rapport de ses manifestations cultuelles, cet accord des intelligences et des mysticités s'opérera par cette Science qui, profitant des études faites sur toutes les religions, coordonne les résultats acquis par l'érudition en tous les genres pour établir *une synthèse religieuse* qui conditionne, avec la voix du Verbe qui habite en nous, une Foi supérieure; cette science s'appelle *la Théosophie* (1).

Ici vient naturellement, tout d'abord, une définition de la théosophie. « La théosophie est une entente plus élevée des principes qui sont à la source de toute tradition et qui sont naturellement la vie des âmes S'il fallait définir l'esprit théosophique, nous dirions qu'il consiste dans la compréhension vivifiante toujours de plus en plus étendue, des vérités révélées qui élèvent l'homme à la science de l'Etre en lui-même » (p. 282). « La théosophie est donc la science de l'initiation et les promesses en sont troublantes, d'autant qu'elles ne sont pas vaines. Elle a pour objet le souverain Bien et pour fin le Repos; elle est la compréhension du Passé, du Présent et de l'Avenir : *le secret des Cosmogonies lui révèle le secret des Apocalypses* (2). Les Maîtres aussi conseillent de s'y livrer *au péril de sa vie spirituelle* » (p. 283).

Le lecteur se souvient que la théosophie repose sur l'intuition de la pensée, purifiée par la contemplation, et sur une communication directe de l'âme avec Dieu. M. Vulliaud insiste comme à dessein sur ce mode de rapports avec Dieu, qui, en fait, affranchit l'âme de la soumission à la direction et à l'autorité de l'Eglise, et la pousse vers toutes les illusions.

« Le monde est une immense métaphore, la création est une énigme à deviner... alors nous élevons notre esprit presqu'au sens mystique par le *Symbolisme;* les textes sacrés sont un écho de sa voix, nous en découvrons le sens sous les enveloppes littérales où elle s'est incarnée, d'où *Esotérisme; la Conscience est un livre plus complet et plus clair que les Ecritures*, d'où *Spontanéité;* et ces trois connaissances érigent *la Gnose* spéculative (p. 284) ». « De quoi s'agit-il en effet? D'élever l'homme jusqu'aux régions de l'Immuable, *par la vertu des puissances qu'il possède*, en dégageant progressivement le pur de l'impur; aussi garderai-je toute leur intégrité aux trois

1. 25 juin 1909, p. 281.

2. Toute la Gnose et l'Occultisme sont en raccourci dans ces mots.

degrés de la Science Théosophique : Symbolisme, Esotérisme, Spontanéité. Par ce procédé j'agirai d'après la méthode de tous les enseignements initiatiques ». En fait, il comprendra que lui-même est un temple vivant, celui de l'Esprit, *et s'abandonnera, conduit par l'audition du Verbe sacré, à la vie mystique par la vision ou par l'extase* ». « COMPRENDRE MYSTIQUEMENT PAR L'ÉSOTÉRISME EST DONC LA LOI GÉNÉRATRICE DE L'UNITÉ FUTURE, CAR LA LETTRE TUE ET L'ESPRIT VIVIFIE » (p. 286).

Je n'ai pas besoin de dire que les Apôtres, les Pères de l'Eglise, Origène, Clément d'Alexandrie, saint Augustin, et sans oublier saint Thomas, viennent ici, comme partout, appuyer de leur autorité la confusion extraordinaire, et vraiment inexcusable chez un homme aussi versé dans la doctrine, que M. Vulliaud fait à tout instant entre le véritable ésotérisme catholique, reconnu et décrit par Mgr d'Hulst, et celui de l'occultisme; ou en identifiant la loi de l'arcane qui, dans les premiers temps de l'Eglise, présidait par nécessité de prudence à l'initiation des néophytes, avec l'initiation et l'ésotérisme des Gnostiques et des Théosophes.

Eccutons-le sur l'origine de l'ésotérisme chrétien.

L'Antiquité avait toujours conservé une tradition confiée à un petit nombre à côté de la tradition vulgaire. De même l'époque qui vit resplendir l'épanouissement du Verbe, parole révélatrice des vieux symbolismes, fut une période où de rares esprits respirèrent le parfum ésotérique de l'atmosphère religieuse. Aussi le Christianisme par l'organe de ses plus fameux interprètes, comprit-il qu'une nouvelle efflorescence de symboles était le gage de réalités futures; et c'est ainsi que la tradition allégorique des anciens se continua par le courant chrétien *en possession d'une gnose accordée par Jésus à Jacques, à Jean et à Pierre*, d'après Eusèbe (1). La lettre fut pareillement la vêture de l'Esprit comme elle l'avait universellement été. Diverses sectes, telle l'Essénisme, avaient cabalisé; les disciples spirituels du Christ cabalisèrent (p. 284).

Enfin, en terminant ce prélude, M. Vulliaud annonce qu'il prendra, dans ses exposés, « l'homme tel qu'il est *corps, âme et esprit* ». Ce nouveau point de départ commun avec le gnosticisme et l'occultisme achève de montrer ce qu'on devra penser quand M. Vulliaud protestera contre la confusion qu'on fait trop souvent entre la Gnose et la Kabbale. Nous savons bien qu'elles se différencient par les sources où elles recherchent la tradition ésotérique, mais les mêmes théories monstrueuses leur sont communes aussi. La suite montrera, quoi qu'en ait M. Vulliaud, qu'il est à la fois Kabbaliste, Gnostique et Théosophe, en un mot, occultiste.

Ayant posé ces préliminaires, M. Vulliaud développe l'initiation théosophique en montrant ses rapports avec la Kabbale et achève de

1. M. Vulliaud, on le voit, ne s'avance que prudemment et à coup sûr.

préciser les trois caractères fondamentaux : symbolisme, ésotérisme et spontanéité.

La méthode symbolique est celle où, par le moyen de toute forme, l'œil intellectuel perçoit l'Idée. On a souvent accusé cette méthode d'arbitraire; cette critique est juste si l'on oublie que l'Initiateur devait guider le Myste... Pourquoi les critiques se sont-ils si souvent étonnés de ce qu'un mode d'institution fût mystérieux pour une théologie ou une morale, qui pourraient être enseignées directement? C'est là un manque de réflexion; une doctrine qu'un Myste ou un fidèle s'est graduellement assimilée par ses propres efforts, garde toujours une plus riche fécondité qu'une doctrine immédiatement révélée jusqu'au plus intime de secrets époptiques. *Intelligere est assimilare...* Le procédé symbolique de connaissance est éminemment théosophique. Parties égales y sont faites à l'intuition, c'est-à-dire au regard intérieur du sujet en contemplation devant l'objet, ainsi qu'à toutes les opérations de la pensée, enfin à la tradition qui propose un ensemble de vérités sous des formes allégoriques, je veux dire en la revêtant des prestiges de l'art... Donc, par le moyen de la pensée intuitive et déductive, de la tradition et du symbolisme esthétique, tout myste c'est-à-dire tout homme appliqué aux recherches divines, est à même de retrouver le sens occulte de l'objet sous l'enveloppe de formes extérieures.

D'autre part la Théosophie peut être une science mystique; en cela elle se différencie du symbolisme que nous appellerons allégorique pour qualifier ce mot qui possède diverses acceptions, elle s'en différencie car le symbolisme favorise les inclinations au mysticisme et ne le constitue pas. Mais pour être complète, toute science s'adresse à l'intelligence et au cœur; autrement elle ne serait qu'un vain fantôme de l'esprit. Si elle approfondit les mystères, c'est pour y faire pénétrer l'homme tout entier... Ici la théosophie n'est autre que l'école de la sainteté. Par son rapport avec les deux facultés fondamentales de l'homme, le but qu'elle se propose est la béatitude de son adepte; car la connaissance que nous nous formons, dès cette terre, de l'Etre divin, nous unit à Lui, par la volonté, tel qu'il est en nous.

Donc si nous réfléchissons qu'Esotérisme et Symbolisme se définissent identiquement : un invisible sous des formes visibles, nous déduirons, en remarquant que telle est aussi la définition du Sacrement, que la Théosophie est la science des principes arcanes de la vie spirituelle traduits en actes.

La Théosophie ou Philosophie initiatique sera donc pour nous en définitive une mystique établie sur l'exégèse *intuitive* et symbolique de la Loi ou Révélation. La Révélation pouvant être la Création dans son type ou dans ses images...; ou l'ensemble des vérités confiées à l'audition et transmises par l'Ecriture et par l'hiéroglyphe, par tous les signes enfin qui furent en usage chez les Nations. Et dans le sens de tradition scripturale, la Loi, comme l'observe le fameux allégoriste Philon, est susceptible de trois manières interprétatives : ou comme lettre traditionnelle, ou dans son sens spirituel et dans la recherche du sens mystique caché sous l'apparence des mots.

La théosophie se définit... une illumination de la pensée en même temps qu'*un développement sans bornes du principe latent des vérités essentielles que l'âme possède,* ainsi que le professe l'école ontologique si décriée et qui se rencontre ici avec l'école théosophique pour s'en rapprocher souvent (1).

1. C'est précisément à cause de ce rapprochement et des conséquences ou des abus auxquels conduit l'ontologisme que la philosophie de Rosmini a été condamnée.

Enfin, M. Vulliaud entend bien que l'ésotérisme ne saurait être réduit « à la fantaisie de chaque imagination »; mais cela ne l'empêchera pas de maintenir plus loin le principe fondamental, en écrivant : « S'il est un axiome en Théosophie, c'est que l'Initiation est en soi-même » (juillet 1909, p. 4).

Le lecteur aura discerné facilement ce qu'il y a d'acceptable et de vrai dans la théorie du symbolisme et du mysticisme, même appliquée à l'Ecriture et aux mystères de la religion; mais aussi, quoi qu'il en soit, de l'initiation artistique, il aura constaté la complète omission des règles et des principes selon lesquels s'interprètent l'allégorie et la mystique religieuses, et le silence sur l'autorité qui doit présider à l'observation de ces règles. Ainsi comprise, la *spontanéité* de l'initiation n'est pas conciliable avec la foi catholique.

La seconde Mystagogie, le Sphinx, va montrer jusqu'où s'étend la spontanéité de M. Vulliaud et à quoi aboutit l'éducation des mystes auxquels il s'offre pour initiateur. Nous allons voir ce catholique « inébranlablement soumis à l'Eglise et au Pape », nier avec une audace hypocrite les dogmes fondamentaux du catholicisme : la Trinité, l'Incarnation et la divinité de Jésus-Christ.

Je ne rature pas le qualificatif qui vient de tomber de ma plume. Car, telle hypothèse concevable chez un athée serait, de la part d'un catholique, un crime contre la foi; et, quand on s'honore ou se pare de ce nom, c'est un nouveau blasphème de se ménager une retraite en commençant par dire : « Publions une théorie qui, si elle n'est pas exacte, méritera l'oubli qu'on doit aux choses vaines » (p. 13).

Citons d'abord ces lignes qui résument la pensée de l'article. Il a pour titre : « Le Sphinx : la résolution des contraires. »

Malgré l'apparence des contradictions qui placent l'Univers sous l'empire du nombre Deux, découvrir l'harmonie, *l'unité du monde, sur tous les plans que la pensée étudie*, constater *les pulsations de l'âme universelle* dans les ténèbres de la sphère de l'action donnera le sens initiatique que l'emblème égyptien cache sous l'Arcane de ses formes.

Symbole du mystère intégral qu'il réfléchit, les yeux fixés sur l'Immutable, le Sphinx propose l'énigme, il la propose en éveillant et l'Homme prêt à succomber devant le spectacle des choses qui paraissent dessécher le germe des grands espoirs se relève pour la conquête *de l'Infini*, captivé par l'Ineffabilité de ce sourire qui en est l'immortelle représentation.

M. Vulliaud nous conduit au pied du Sphinx pour nous proposer l'explication de l'énigme. Il la trouve naturellement dans la Kabbale, qui donne la clé des perfections divines représentées par les attributs du Sphinx. Cela nous importe peu désormais. D'où que se tire la solution, voyons ce qu'elle est.

Au sein de l'Univers, un redoutable problème se pose à l'intelligence désemparée, celui de la douleur et du mal. L'homme sent en lui-même

l'opposition de deux natures. En dehors comme au dedans de lui, la dualité, l'opposition des forces est partout dans le monde. « L'Unité est la loi du monde idéel. La loi des contraires est celle du monde réel (1). La théosophie la constate sur tous les plans. On sait que les Théosophes et les Gnostiques mettent toute leur virtuosité à développer ces antinomies. Ici M. Vulliaud s'appuie sur l'autorité du patriarche de la Gnose, Synésius qu'il appelle « l'évêque Synésius »: « L'évêque Synésius ne disait-il pas justement : l'univers est un Tout formé de l'assemblage de plusieurs parties qui se soutiennent par leur accord et leur harmonie, les unes faisant fonction de causes actives, les autres de causes passives? » « Antinomie, poursuit M. Vulliaud, antinomie universelle! Si nous envisageons les antinomies sous le rapport sexuel, nous distinguons l'action du principe mâle et du principe femelle dans tous les composés du Cosmos, action que, soit d'après Proclus, soit d'après la Cabale, *nous pouvons étendre jusqu'aux sphères divines* » (p. 4).

Mais nous sommes devant le Sphinx. Sa figure est un symbole. Or, un symbole est une doctrine. Le Sphynx est une représentation de l'unité divine (entendez de l'Univers) et les attributs contraires dont sa figure est composée indiquent la réalisation des contraires en elle. C'est dans cette réalisation des contraires que consiste l'harmonie universelle, dont le Logos divin est le principe et la forme. « Le Sphynx symbolise donc la réalisation des contraires, et par conséquent l'Harmonie. » L'Harmonie s'appelait chez les Grecs *Sophia*, nom dérivé du nom égyptien Iophi, « et les chrétiens eux-mêmes l'appellent Sagesse... « On sait que, pour Héraclite, l'harmonie du monde dérivait d'une loi invisible, dont un des noms était le Logos : au milieu des forces contraires qui se menacent et tendent à se détruire, le Logos maintient la paix et l'équilibre. S'il peut jouer ce rôle c'est d'ailleurs parce qu'il est lui-même l'identité des contraires » (p. 8).

Cette définition, non seulement arbitraire, mais entièrement fausse, qui fait consister l'harmonie dans la réalisation des contraires, et l'introduction de celle-ci dans la divinité sont nécessaires au panthéisme plus ou moins déguisé de tous les théosophes, pour qui Dieu et le monde entrent en composition d'un même Univers (2). On vient de voir apparaître ici la Sophia des Gnostiques. Mais elle va se montrer bien plus à découvert.

Par sa figure humaine, le Sphinx symbolise l'union de l'esprit et de la matière, de la terre et du ciel, du fini et de l'infini, Dieu revêtu du monde comme d'un vêtement, la vie du Verbe au sein de la création.

---

1. Dans le monde moral, cette antinomie est *un fait* résultant de l'usage que l'homme fait de sa liberté, elle n'est pas une *loi* du monde.

2. On a l'équivalent dans leur définition de la vérité : l'équilibre entre deux erreurs.

Et voici où va s'opérer la dissolution des dogmes fondamentaux. C'est le monde lui-même qui est l'Incarnation de Dieu.

« La création est donc une Incarnation, puisque Dieu s'est revêtu de l'Univers comme d'un vêtement. Et ceci est un bien grand mystère. Le Sphynx le représente... Il reste donc encore la représentation du Verbe dans lequel Dieu créa le ciel et la terre... Pour montrer que le Sphynx est l'emblème du Verbe médiateur (1), disons que les Grecs, héritiers des théories égyptiennes, l'avaient consacré à Bacchus » (p. 11). En effet, n'est-ce pas concluant, depuis que nous savons que Bacchus ou Jésus sont deux noms représentatifs d'une même idée? « Mais puisque le Sphynx représente le Verbe, qu'il me soit permis de présenter quelques considérations à ce sujet. »

Nous voici au point décisif. C'est, d'abord, en termes volontairement obscurs, la nécessité, si l'on veut arriver enfin à l'unité religieuse, d'abandonner la conception d'un Dieu incarné, qui ne surpasse pas seulement la compréhension de l'esprit humain, mais lui est contraire.

Ne peut-il pas exister une conception du Verbe incarné telle qu'elle puisse être acceptée par toutes les religions?

Les systèmes établis *par excès de notions miraculeuses ou anthropomorphiques* ont divisé les intelligences. Nous sommes éloignés de ces époques ingénues si bien représentées par les Primitifs, qui dans leurs peintures figuraient un enfant porté sur un rayon lumineux *reliant le sein du Père éternel à celui de la Vierge*. Evidemment une telle conception est contraire à la raison, *non pas qu'elle soit au-dessus de ses facultés compréhensives, mais parce qu'elle est contre ces mêmes facultés*.

Sans parler de l'anthropomorphisme, *recourir à la notion mystérieuse* est une défaite *qui exclut la possibilité d'établir les croyances multiples sur un plan œcuménique*. Toutefois, on est arrivé dans une époque qui voit la Divinité un peu partout, à la nier en Jésus-Christ. Il importe de dire quelques mots à ce sujet; publions alors une Théorie qui, si elle n'est pas reconnue exacte, méritera l'oubli qu'on doit aux choses vaines (p. 15) ».

Le parfait catholique qu'est M. Vulliaud va donc nous expliquer comment l'Incarnation doit être comprise. Nous allons nous trouver en pleine Gnose.

En premier lieu, il importe de bien se rendre compte qu'il ne peut pas y avoir trois personnes en Dieu, et que, par conséquent, il est absurde de concevoir l'incarnation d'une Personne divine, puisque la Personne de Dieu ne se distingue pas de son Moi substantiel.

A proprement parler, (???) *il n'y a pas trois personnes en Dieu*, il y a dans le sens précis du vieux mot latin, *persona, qu'une seule personne divine*. En effet, *s'il y avait trois personnes, étant consubstantielles et égales entre elles, le monde absolu se composerait de trois infinis;* ce qui est absurde. En Dieu réside donc un seul moi substantiel, et ce moi substantiel ne s'est ja-

mais incarné : ce sont les relations ou trois faces de la Divinité qui constituent en elle la Trinité (1).

C'est ce qu'exprimait en somme le vieux livre Cabalistique Cuzari : La Sagesse, dit-il, en trois est une, l'Etre divin est unique. La distinction des numérations que nous admettons en lui ne consiste que dans *une certaine distinction* dans la même essence.

Par une des faces — (qui n'est pas une personne) — le Verbe, la Divinité s'est manifestée, s'est incarnée. *La création est la chair du Verbe*, il habite dans toutes les créatures, tous les hommes sont donc des dieux en ce sens que *tout homme participe à la Divinité en une certaine mesure*. Dieu vit en tout homme d'une présence morale qui est réelle. *La présence du Verbe est la même dans tous les êtres raisonnables*, le degré seul varie, la mesure de cette présence dans le Christ fut parfaite. »

Et voilà le dogme de l'Incarnation !

C'est par le fait de *l'Incarnation universelle* du Verbe dans les créatures que l'Humanité forme une fraternité, et du reste en Jésus, c'est *l'homme qui a racheté l'homme*, le monde. Le Verbe se revêtant de la nature humaine *conserve un caractère impersonnel*, il a pu s'incarner chez n'importe quel législateur ethnique, Bouddha, Mahomet, Confucius, Zoroastre mais il s'est incarné *à une plus haute expression* dans Jésus, il s'y est produit pleinement...

En l'homme *le degré de présence divine* n'absorbe pas la personnalité humaine, de sorte que l'homme garde la responsabilité de ses actes ; en Jésus-Christ, la présence de Dieu fut telle, si pleine, si complète, si substantielle que la *personnalité* ou responsabilité au lieu d'être simplement humaine, *quoiqu'elle fût humaine*, en tant que l'homme restait, devint une personnalité divine parce que c'était le Dieu qui absorbait l'homme, CE QUI FAIT DIRE QUE JÉSUS-CHRIST EST UN HOMME-DIEU.

Si maintenant nous admettons cet épanouissement du Verbe, dans toute sa plénitude, en Jésus-Christ, *ce qui relève de l'étude des Religions comparées*, et de l'étude mystique de sa vie, nous pouvons vraiment dire : « *Ce n'est pas dans la diversité des sacrements et des sacrifices que consiste la diversité des religions* ; un homme qui, le matin, offre à Dieu des sacrifices d'une autre manière qu'il ne lui en offre le soir, ne change pas pour cela l'objet de son culte et de sa religion, il règle seulement les marques de sa piété selon la différence des lieux et des temps. *Il s'ensuit que la religion chrétienne a été de tous les siècles* » (pages 16 et 17).

Il est temps que le directeur des « Entretiens idéalistes » choisisse : catholique ou kabbaliste, gnostique, théosophe et sans doute martiniste (2). Mais qu'il renonce à réaliser ces contraires et à se dire

---

1. Oui, mais ces relations sont substantielles ; elles constituent trois personnes en un seul Dieu ; c'est le mystère de la Trinité. Ces trois Personnes sont égales entre elles, et l'impossibilité que M. Vulliaud invoque est proprement la négation du mystère.

2. Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher l'œuvre poursuivie par M. Vulliaud du but avoué par le Martinisme. Au congrès de l'*alliance spiritualiste* de 1908, M. V. Blanchard, secrétaire général, s'exprime ainsi en terminant son grand discours de clôture :

« Il est enfin un autre Ordre que nous ne saurions passer sous silence, car nous lui devons personnellement beaucoup. Nous voulons parler du *Martinisme*.

» Tout jeune alors — nous avions à peine vingt ans — nous nous sommes

l'un et l'autre ensemble. On pourrait admettre une illusion, d'ailleurs à peine concevable, chez un homme dont l'ignorance dépasserait encore ses prétentions, mais, de sa part, cela prend trop l'apparence d'une supercherie indigne et sacrilège.

Il serait sans doute superflu de rien ajouter à l'appui de notre thèse, et il semble déjà surabondamment établi que « Les Entretiens idéalistes sont une revue hérétique, archi-hérétique, et, dans son fond, absolument anticatholique». Cependant il reste encore bien à dire

La troisième mystagogie, les mystères d'Eleusis (août 1909), développe les rapports déjà connus entre Bacchus et le Verbe et confirme ainsi l'identité de la Tradition religieuse. Nous retrouvons dans l'Orphisme « la substance du dogme primitif » (p. 98), qui nous permet « d'affirmer déjà la conformité de la religion bacchique avec la religion messianique » (p. 99) : « toute la théologie dionysiaque pourrait analogiquement se poursuivre avec celle du Verbe » (p. 107), et M. Vulliaud le démontre en comparant les attributs de Bacchus avec ceux du Christ, les cérémonies dionysiaques avec les cérémonies de l'Ancienne Loi; « enfin si nous trouvons de semblables rapports entre le culte orphique et le culte moïsiaque, comment n'en trouverions-nous pas entre la religion d'Orphée et la religion du Christ, puisque le Christianisme est au Judaïsme ce que la réalité est à la figure » (p. 108).

Et que devient alors la Révélation surnaturelle apportée par le Fils de Dieu sur la terre? C'en est la négation pure et simple. Cette négation est au fond de tout ce qu'écrit M. Vulliaud.

Laissons de côté toute une page où se retrouve la notion gnostique du Verbe, « face de l'essence divine par laquelle elle se manifeste et se laisse concevoir », et de l'origine du monde créé par sa concentration en un point lumineux duquel, démiurge, il fit sortir par développement l'ordre et la bonté de l'Univers (pp. 99 et 100), et retenons seulement celle-ci où, pour qui sait lire, s'étale encore la théorie gnostique sur l'origine des âmes, sur leur passage ici-bas et leur vie d'outre-tombe.

---

donné à lui corps et âme. Et là — dans ces loges qui ne sont que les modestes sanctuaires *de la Sagesse antique et chrétienne* — nous avons été heureux de trouver des camarades ou plutôt des frères qui nous ont montré *ce que fut vraiment l'Antiquité païenne, ce qu'avait été, ce qu'était et ce que pouvait être encore le Christianisme ésotérique.*

» ... Le *martinisme* recherche le vrai *dans toutes les doctrines humaines ou révélées* et il s'efforce ensuite de faire une synthèse — toujours relative — des diverses connaissances qu'il a pu acquérir. Je dis « relative » car la Vérité étant infinie et se confondant par cela même avec Dieu, nous ne pourrons jamais en avoir qu'une connaissance partielle et non totale. » (Compte rendu, p. 196).

Nous constatons dans la Théologie orphique cette croyance *retenue par les Traditions universelles* que l'âme à son origine, *respirait dans la contemplation du Mystère ineffable des divines essences.* Mais elle fut liée à la roue de l'existence, comme Platon le dira en son Phèdre : les âmes ont eu le malheur de s'appesantir en se nourrissant du vice et de l'oubli, elles ont perdu leurs ailes et sont tombées à terre. En langage mystique, la perte des ailes signifiait la chute de l'âme. *L'âme était esprit pur* correspondant à ce que la psychologie appelle νοῦς, animus : les êtres créés étaient, comme l'enseigne Pindare, semblables aux dieux par leur essence, par leur nature, c'est-à-dire par leur esprit; et voici l'âme unie au corps *en expiation* pour emprunter le langage de Philolaüs, et en punition des fautes, *désormais ensevelie dans la chair périssable*, comme dans un tombeau, jusqu'au jour où elle boira dans la coupe de la Sagesse, c'est-à-dire de l'Unité, si elle n'a pas perdu conscience de sa nature, *si elle n'est pas restée sous l'empire des sens*, en un mot; dans cette coupe bacchique de l'Unité elle y boira le breuvage, antidote de la première ivresse, et elle s'éveillera au désir *de retourner à sa première origine.*

Continuons l'exposé de la pensée antique.

Du jour funeste de la chute *où le principe spirituel s'enténébra dans la matière*, l'humanité considéra la vie pleine de tristesse. D'une commune voix, elle l'a regardée comme un châtiment. La terre est devenue le séjour des épreuves expiatoires et de la mort, l'enceinte corporelle une prison (1). Les traditions peuvent se résumer dans les jugements identiques que donnent Platon et Plutarque sur ce monde où nous agissons. Le jour d'ici-bas est un jour nocturne, ainsi pour le disciple de Socrate; la terre est un lieu de boue, reprend le philosophe de Chéronée; mais d'autre part Pythagore s'est écrié consolateur : Nés de Dieu, nous avons, pour ainsi dire, en lui nos racines. *Séparés de sa divine essence*, les créatures retourneront à lui et les âmes purifiées se réjouiront au spectacle du Mystère absolu.

Cette montée et cette descente s'appellent l'*anabase* et la *catabase* des âmes... L'échelle de Jacob en est le type pour la pensée judaïque. »

Les doctrines retrouvées dans le *Poimandrès* confirment les données de l'ancienne Théosophie.

L'homme créé, nous enseigne-t-il, à l'image de Dieu fut situé dans la sphère de la Contemplation, mais ayant médité sur la Puissance créatrice, il voulut créer à son tour. Par sa séparation du Père, il fut projeté de la sphère contemplative dans la sphère de la Création. Doué de plein pouvoir, il étudia les créations des sept esprits, alors ils s'éprirent de lui et lui communiquèrent chacun le don de leurs attributs. Mais connaissant leur essence et participant à leur nature, l'homme voulut franchir la limite des cercles et surmonter la puissance qui siège sur le feu, c'est-à-dire l'intelligence créatrice.

Les analogies avec le mythe de Prométhée sont frappantes... Mais par ces analogies avec le mythe prométhéen, nous pouvons fixer l'authenticité des *ouvrages d'Hermès*, sous le rapport de leur esprit et constater en même temps la haute antiquité de leurs fabulations, *qui, toutes, s'identifient du plus au moins avec la tradition primitive...*

L'histoire des origines humaines s'élucide et toutes les traditions corroborent cette doctrine universelle qui s'exprime par Chute, Expiation, Réhabilitation...

---

1. On entend d'ici les gémissements de Sophia-Achamoth. Quant au dogme du péché originel il est relégué au même plan que les autres, c'est-à-dire, il est dissous.

Telle est donc la pensée antique : celle de la régénération, du retour à la vie par la Douleur et la Mort; cette conception conditionne la doctrine palingénésique (p. 140).

La *palingénésie,* ou la régénération, la réviviscence, le retour de l'âme, de l'homme et du monde à leur vie ou condition première, fait l'objet d'une quatrième mystagogie particulièrement intéressante (septembre 1909).

Elle est fondée sur la métempsycose, ou plus exactement, elle s'en déduit. La transmigration des âmes est le plus ancien de tous les systèmes philosophiques, la tradition la plus universelle. Mais la métempsycose exprime proprement le passage successif de l'âme dans plusieurs corps : cette conception a besoin d'être interprétée; en outre, elle ne s'appliquerait qu'à l'âme. Il faut la ramener à celle d'une Métamorphose ou Métabole. Ainsi comprise, M. Vulliaud va nous exposer comment « *d'après les enseignements d'Eleusis et de l'Evangile* » (p. 159) elle s'applique à l'homme tout entier, c'est-à-dire à son corps comme à son âme, puis à tous les êtres animés ou inanimés, au monde lui-même.

Réduite à son expression synthétique, la palingénésie devait être représentée dans les Mystères antiques par la fable connue sous le nom de l'Amour et Psyché. Les anciens figuraient l'âme par Psyché : ψυχη voulant dire âme.

Se dégageant d'une matière impure, symbolisée par les draperies qui enveloppent la partie inférieure de Psyché, l'âme se réunit à Eros, l'Amour, père de tous les êtres, pour réaliser cet hymne chanté par Salomon, *car le Cantique des Cantiques est le plus magnifique commentaire de la sculpture ésotérique que la Grèce admira* (11).

Si nous consultons le symbolisme primitif, que nous retrouverons à ce propos *conservé dans le Gnosticisme*, les vêtements figuraient le corps, considéré comme l'enveloppe de l'âme... *Pour marquer la qualité spirituelle d'un être*, les anciens l'exprimaient sans doute par la nudité... (p. 136-138).

De là, pour le dire en passant, une très ingénieuse théorie sur le « Nu en Art », inspirée évidemment par le maître à ses disciples. En divers articles, ils plaident chaudement pour cette cause.

Or, il est évident que pour l'homme la représentation typique est le Nu; *symbole visible des réalités invisibles*, c'est-à-dire de l'Idéal, sa nudité doit révéler son origine divine... Et, sans doute, puisque l'homme, tel qu'il a été originellement, tel qu'il doit être, est le type de la perfection; cette nudité reste l'expression de la charité, de l'innocence. Adam et Eve étaient nus et ne rougissaient pas... Le corps humain spiritualisé, tous voiles tombent, l'âme devient visible; par le moyen artistique, l'œuvre devient le prétexte d'une fugue spirituelle vers le supra-sensible. L'Homme oublie sa condition terrestre, et franchit le seuil du Mystère, non pour s'y perdre, mais pour y vivre en palpitant au baiser de l'Ineffable. (Avril 1907, p. 310).

« Nous voulons que les artistes fassent le nu. Le vêtement, si bien soit-il, voile la splendeur du corps humain, qui est la beauté suprême sur cette terre, et la

forme la plus idéale, la plus parfaite, la plus évoluée de tous les corps sur plan terrestre. » (Novembre 1907, p. 78).

O Idéalisme! Jamais l'homme n'a été plus près de l'ange. Mais gare au mot de Pascal!

Pour l'homme, la doctrine palingénésique suppose la transmigration des âmes, et par conséquent la pluralité des vies. M. Vulliaud s'attache à démontrer que la pluralité des vies a son fondement rationnel dans celle de la réminiscence à laquelle le nom de Platon est resté attaché. Et la théorie des idées préexistantes se lie à celle de l'origine des âmes. La préexistence de celles-ci est donc, rationnellement, une hypothèse plausible. Historiquement, l'ancienne Synagogue et la Cabbale appuient, au gré de M. Vulliaud, la transmigration des âmes en des vies antérieures et postérieures à celles que nous connaissons. Sur ce qui se passe après que l'âme a quitté le corps et les péripéties de sa réincarnation, il cite toute une page du Zohar, dont l'occultisme nous a déjà donné le sens. Toutefois, dans l'Inde comme dans la Grèce, l'enseignement de la métempsycose était ésotérique, comme dans la Kabbale.

Mais au point de vue de la foi catholique?

Pour l'instant, ne nous égarons pas, et disons que la préexistence, à titre d'hypothèse admise, *ne peut être infirmée par aucune décision que nous appellerons « dogmatique »*, en gardant à ce mot toute sa rigueur, rationnelle ou religieuse. Elle se rattache à la théorie de l'origine des âmes, déclarons-nous; or, qui pourra jamais révéler le mystère où s'enveloppe leur naissance? *Ajoutons que l'enseignement doctrinal de l'Eglise catholique est resté dans l'indécision* (p. 144) (1).

On peut aller plus loin :

On a bien souvent assuré que *le dogme de la préexistence des âmes se trouvait dans l'Evangile.* Il est bien exact qu'on en retrouve les traces. L'exemple classique que l'on donne est celui de l'aveugle-né :

« Maître, qui a péché, cet homme ou ses parents? » telle est la question posée. Or il est important de se souvenir que pour les Juifs, les parents expiaient dans leurs enfants leurs péchés... Evidemment, si les parents de l'infirme, dont l'histoire est narrée dans l'Evangile, n'étaient pas la cause de son état, on doit conclure que le pauvre homme avait commis une faute dans une vie antérieure (2).

On cite également, en preuve de la pluralité des existences, ce texte évan gélique : Les uns croient que vous êtes Jean-Baptiste; les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes.

---

1. Nous verrons plus loin ce qu'il en est.

2. Si M. Vulliaud avait lu l'Evangile, il y aurait vu la réponse de Notre-Seigneur : « NI LUI, *ni ses parents* n'ont péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » (Jo. IX, 3). Que vaut alors l'exemple « classique »? Mais, je me trompe. Il conserve toute sa valeur. Car, par une exégèse nouvelle dont la découverte vaut bien l'archéométrie du marquis de Saint-Alveydre, ce n'est pas dans les enseignements de Jésus-

Ce texte à vrai dire n'a pas trait à cette question. Elie, Jérémie étaient morts, et comme le marquent saint Luc et saint Marc la parole fait allusion à leur résurrection personnelle. Il est vrai que Jésus-Christ était né avant la mort de saint Jean-Baptiste, on pourrait alors supposer une réincarnation (de celui-ci, je pense); cependant ce texte ne peut être rigoureusement invoqué comme témoignage... (On voit que M. Vulliaud est bon prince).

S'il est indubitable que l'exégèse trouve dans l'Evangile les vestiges de la transmigration des âmes, nous savons aussi par saint Jérôme que *cette croyance fit partie de l'enseignement secret chez les premiers chrétiens!!*

Mais le corps de l'homme est également appelé à la palingénésie. M. Vulliaud va faire la théorie de la résurrection des corps. Elle est toute enfermée dans cet aphorisme : « La Nature est le grand laboratoire palingénésique » (p. 157). On pressent déjà que nous allons retomber en plein occultisme, et que le dogme de la résurrection de la chair, œuvre miraculeuse de la toute-puissance divine, va être réduit à néant comme les autres. Cela n'empêche pas l'auteur d'en appeler à la doctrine de saint Paul qui a magnifiquement décrit l'état du corps glorieux, pour être en droit d'assurer que toute théosophie chrétienne repose sur l'idée fondamentale de palingénésie, et que.. les Mystiques, les Pères de l'Eglise, n'ont fait en l'exposant que suivre leurs modèles inspirés : La Bible et l'Evangile *qui s'accordent ici avec tous les systèmes initiatiques* » (p. 157). Or, voici en quoi. Pour le comprendre, il faut se reporter à notre exposé de l'occultisme.

La transformation continuelle de la matière est une disparition, une mort en même temps qu'une apparition, une naissance des éléments qui composent le Grand Tout, c'est une palingénésie; mais en même temps, l'âme agit sur la matière, aussi tous les atomes qui viennent composer le corps et l'abandonnent gardent *la spécification communiquée par le contact des corps avec l'âme pour se répandre dans l'Univers,* constitué dans la nouveauté de leur état, et comme la vie intime des éléments matériels *et pneumatiques* est *une spiritualisation,* il s'en suit que, *par les spiritualisations successives,* le monde entier de la matière redeviendra ce que le célèbre Abarbanel appelait le sanctuaire de Dieu.

La matière, celle que nous appelons une illusion, un phénomène d'un jour, est en réalité *la matière condensée, par suite des révolutions spirituelles* dont les traditions nous ont gardé le témoignage. Par l'esprit, elle doit retrouver son état primitif. Ce n'est donc pas ce corps, tel qu'il est, *avec ses éléments actuels* que nous reprendrons à la résurrection, mais ce sera le corps *spiritualisé au contact de l'âme pendant cette vie, et devenu spirituel,* que nous réanimerons, que les éléments soient devenus des plantes ou des animaux.

Christ que M. Vulliaud cherche les « dogmes » de l'Evangile, c'est dans les préjugés populaires qui s'y trouvent relatés. On aurait également beau jeu à affirmer que la croyance à la résurrection des corps est condamnée par l'Evangile, car on demande aussi à Notre-Seigneur de qui serait l'épouse dans le ciel une femme qui aurait épousé successivement sept maris; et M. Vulliaud serait même fondé à dire que l'Evangile autorise formellement toutes ses impiétés, car on y lit encore : *Quid est veritas?*

Le corps spiritualisé sera cette forme *identique à la nature originelle de l'homme*. Et c'est pourquoi lorsqu'il est demandé au Christ s'il y aura des mariages dans le ciel il répond : Vous serez comme des anges. Qu'est-ce qui nous différencie des anges en effet, *c'est la condensation de la matière*, car *il y a identité et communauté de substance pour les anges et les corps*.

... Si la création est inachevée, c'est parce que l'homme était destiné à l'achever *à titre de coopérateur de l'Etre suprême*. Et la voie du retour au sein de la Divinité, se termine à l'infini; *la reconstruction de notre être se poursuit de sphère en sphère*. Saint Paul le dit et il est ici l'écho de la tradition rabbinique. Les différentes classes que parcouraient les enfants pour s'initier à la science divine s'appelaient : Les maisons de Dieu. On disait qu'ils allaient de force en force. Déclarons que cette maxime possède une acception mystique et que *dans le Plérôme* même les élus iront de force en force (p. 158-160)).

M. Vulliaud qui, au cours de l'article précédent, en avait appelé à l'autorité d'Origène, pour établir la conformité de ses théories avec la doctrine catholique, éprouve le besoin de lui demander une confirmation plus complète. C'est le sujet d'une cinquième mystagogie : « La Pensée origéniste » (octobre 1909).

Observons, tout d'abord, et c'est un point dont il faudra se souvenir quand nous dirons le sentiment de l'Eglise sur « la pensée origéniste », que la part de responsabilité qui revient à Origène dans les théories auxquelles son nom demeure attaché, est historiquement discutable et discutée. Il en a une très réelle, ce n'est pas douteux, mais enfin, il faut surtout envisager ces thèses objectivement.

Abusant des nombreux passages où Clément d'Alexandrie et Origène opposent à la foi simple une connaissance plus approfondie de la doctrine, en usant même du terme de Gnose dans son acception générale, et les invitent à s'élever jusqu'à la contemplation, M. Vulliaud, qui a besoin de retrouver partout l'ésotérisme, n'hésite pas à faire de ces docteurs des Gnostiques :

La leçon symbolique était réservée aux Initiés. C'est probablement dans les cours strictement oraux *qu'on révélait les arcanes que Jésus-Christ avait confiés*, comme il est dit dans les fragments des *Hypothyposes*, *aux trois apôtres qui avaient assisté à la transfiguration au Mont Tabor;* cette Gnose fut transmise et Clément se refère maintes fois à cette tradition communiquée par les anciens, successivement. « La gnose, dit-il exactement, ayant été laissée à un petit nombre, sans écriture, est parvenue jusqu'à nous. » (192).

Dans les théories origénistes se retrouve tout le fond du Gnosticisme. Présentées par M. Vulliaud comme conformes à la doctrine catholique, d'une part, et, de l'autre, non moins conformes à la Kabbale — car c'est à prouver l'un et l'autre qu'il s'attache — elles lui sont une occasion plus favorable que tout autre pour sa tentative de kabbaliser le catholicisme. Laissons de côté ce second point de vue, et bornons-nous à un aperçu de ces thèses dont on nous affirme l'orthodoxie.

S'il fallait résumer d'un mot l'immense théorie du Père Alexandrin, nous dirions : l'homme était primitivement esprit νους, doué d'un corps éthéré; il redeviendra son premier état, c'est-à-dire âme sanctifiée se confondant avec sa partie supérieure et douée de cette qualité de corps subtil (p. 122).
Origène suppose que les âmes ont été créées parfaites, et, c'est là un point important de sa cosmologie, avec quelque matière... Pour lui, tous les êtres, Dieu excepté, possèdent ce corps qui est la limite de leur perfection... ayant mesuré de leur libre arbitre, les créatures sont tombées, c'est-à-dire que ce corps, cette matière qu'elles possédaient, s'est appesanti, devenant la chair grossière... Le corps, enveloppe éthérée qui individualisait les esprits, était immatériel... comme la fin doit être semblable au commencement, selon le grand principe d'Origène, les âmes qui étaient en communion avec le Bien retourneront à la source de toute Bonté, et comme elles ont été revêtues d'un corps fin, subtil, qui les différencie, la matière reprendra son état originel.

Le grand œuvre de la transformation matérielle s'accomplit par la mort. Aussi le problème de la résurrection est-il capital dans l'œuvre origéniste. On n'aura ensuite qu'à appliquer au monde lui-même, à toute matière, le même procédé de spiritualisation : ainsi se réalisera la palingénésie universelle. La matière elle-même suivra la même voie d'évolution que l'esprit.

S'il est vrai que le corps actuel, tel que nous le connaissons, tel que la physiologie peut l'étudier, est ce même corps possédé à l'origine et *en qui les effets de la chute se sont manifestés par sa matérialisation;* à la résurrection, sorte de réincarnation, nous reprendrons bien un corps, d'après notre penseur, mais un corps qui, *sous l'influence de l'âme,* se sera spiritualisé, qui aura acquis les qualités subtiles et lumineuses du corps éthéré, *premier vêtement de l'homme.* C'est pourquoi l'alexandrin déclare que la chair ne périt pas après la mort; la mort ne fait que la transformer, le vase d'iniquité est devenu vase d'honneur. (p. 196).

Comme on le voit, la vertu miraculeuse de Dieu n'est pour rien dans la résurrection et dans l'état glorieux du corps ressuscité.

Chaque âme retrouvera, *non pas son corps...,* mais le germe, la raison séminale des corps... ce germe, retrouvant l'âme, reformera un corps identique au premier (qui n'en était pas un); il sera par conséquent le démiurge du corps ressuscité... Enfin, comme au contact de l'âme, toutes les molécules matérielles s'immatérialisent, Origène en conclut conformément à la Révélation que nous possédons un autre corps que le nôtre quant aux qualités, que ce sera un corps spirituel et éthéré (p. 122).

On a vu que la remontée vers la destinée première s'accomplit « de sphère en sphère » jusqu'à la réintégration finale et universelle.

De pareilles doctrines conduisaient ce grand esprit à concevoir la vie actuelle, *et la pluralité des existences au delà du tombeau* comme des épreuves; les peines dont les âmes sont affligées sont donc *correctives et médicinales.* Déjà pour Clément les supplices de l'enfer étaient des instructions. Aussi le feu est-il intellectuel et purificateur. Origène et Clément *étaient conduits*

à nier ce que nous appelons l'éternité des peines. Si Clément ne le fait d'une manière explicite, il nous autorise à cette conclusion par ses réticences, ses affirmations opposées l'une à l'autre qui montrent la gêne de sa pensée. De son côté Origène n'a pas un enseignement identique : tantôt il l'enseigne, tantôt la nie. A tout prendre *il ne devait pas y croire davantage que son maître.* En maints endroits, *il se déclare pour le salut final de tous les hommes.*

Ici, M. Vulliaud se livre à une dissertation patrologique sur l'éternité des peines de l'enfer, qu'il avait déjà réservée précédemment. Et, prenant à partie un auteur qui dit qu'Origène n'avait été suivi en ce point que par deux ou trois auteurs obscurs, il répond :

En effet, parmi les deux ou trois auteurs obscurs, nous trouvons déjà saint Grégoire de Nysse. Voici ce que déclare Nil, archevêque de Thessalonique : Comme la question de la peine éternelle n'avait pas encore été agitée ni discutée, on voit aussi que Grégoire de Nysse était de cette opinion qui pose *le rétablissement des pécheurs, et la fin de la punition qui n'est rien autre qu'une certaine purification.* Que les pécheurs passent par une fournaise, attirés vers Dieu par la douleur et les peines ; jusqu'à ce que toutes les créatures, *même les démons*, soient rétablies, afin que Dieu soit tout en tous, selon la parole de l'Apôtre.

Saint Grégoire de Nysse soutient encore cette doctrine dans son Discours catéchétique, dans son ouvrage sur la Vie parfaite ainsi que dans le Dialogue de l'âme avec sa sœur Macrine.

Mais nous comptons aussi saint Jérôme. Saint Jérôme, ce qui est peu connu, fit comme Origène, tantôt il enseigna l'éternité des peines, tantôt il y contredit. Dans son commentaire sur Isaïe, il borne la clémence divine aux seuls chrétiens, réservant la rigueur pour les impies qui ont dit : Il n'est pas de Dieu. Puis saint Augustin n'en appelle pas moins « catholiques », ceux qui pensent que les fidèles morts dans le péché seront sauvés de l'Enfer (1). Il jugeait que ce sentiment était contraire à l'Ecriture ; pourtant l'évêque d'Hippone fait partie des « miséricordieux ».

Si plusieurs Pères ont suivi Clément, Alexandrie et Origène, extrayons quelque opinions sur les peines d'outre-tombe tirée de la Liturgie grecque. Les Rituels de cette Eglise contiennent les légendes de la délivrance des âmes de Trajan, de Falconille et de Macarius à la prière de saint Grégoire le Grand et de sainte Thècle. On pourrait augmenter cette documentation ; un patriarche de Philadelphie, pour réconcilier avec esprit sans doute les doctrines opposées, pensait que le feu de l'enfer était éternel mais ne tourmenterait les âmes que pendant un temps. Cela revient au sentiment de Clément et d'Origène disant que les peines éternelles tourneraient au salut des pécheurs. *L'Eglise catholique romaine n'a pas jusqu'à présent formulé de décision à proprement parler dogmatique au sujet des peines éternelles de l'Enfer* (p. 203).

Enfin, avant d'apprécier cette théologie, complétons par la théorie origéniste de la rénovation intégrale.

D'après le catéchiste alexandrin, les principes du Christianisme qui se rapportent à l'homme se rapportaient aussi au monde. En effet, les perfections invisibles sont manifestées par les perfections visibles ; oui ! mais obscurément. Or si la Révélation scripturale assigne un but semblable à la Créa-

1. *Enchir*, C. p. 67.

tion d'être elle-même une Révélation, ne faut-il pas que la matière reprenne ses formes intégrales où s'exprimait l'Absolu? Il en sera bien ainsi, car l'espace *sera pénétré du principe immatériel qui s'attache à la matière spiritualisée* et, de même que nous ressusciterons pour être transformés, puis transfigurés, enfin béatifiés et *divinisés; la matière*, le corps ressuscitera pour être soumis aux mêmes procédés de transformation, de transfiguration, de béatification et de *divinisation*.

Aussi, le monde suit le même processus de développement que l'homme. C'est un seul et même monde qui passe par des phases diverses *où il se spiritualise de plus en plus...*

Le monde actuel est identique au monde antérieur, *il l'est au monde futur*, il n'y a qu'un monde *qui se succède à lui-même*, pour ainsi dire dans ses phases diverses, et se transforme. Et c'est bien là ce que tant de mystiques, de Pères de l'Eglise ont pensé... (p. 199-200).

Craignant que la vérité catholique ne fût pas encore assez accablée sous le poids de son érudition, le directeur des « Entretiens idéalistes » ne s'en est pas tenu là. Il a descendu le cours des âges, il est allé tirer Scot Erigène de la poussière du tombeau et l'a appelé en témoignage. C'est le pont entre les premiers siècles et la Renaissance. L'étude qu'il consacre au philosophe irlandais du neuvième siècle (mars 1910) est identique dans sa marche à celle sur Origène. La pensée maîtresse peut se formuler ainsi : Erigène est inspiré par la Kabbale et enseigne les doctrines que celle-ci a suggérées aux gnostiques. Le véritable ésotérisme dont M. Vulliaud poursuit la restauration est donc celui de la Kabbale, et, si le catholicisme doit être rénové, ce sera conséquemment par elle.

Notion kabbaliste de Dieu et du Verbe; action créatrice spéciale au Verbe (p 122); rétablissement de tous les êtres et de toutes choses dans leur première splendeur, « même des démons » (p. 126); la résurrection des corps « fait naturel, physiquement nécessaire » (p. 127); l'homme « esprit doué d'un corps subtil et tombé dans une grossière matérialisation » (p. 127); « créé androgyne; un des effets de la chute est d'avoir divisé les sexes, les âmes étaient jadis fécondes » (p. 128); dans l'état de gloire, « l'humanité se reconstituant dans son premier état et redevenant androgyne » à l'exemple du Christ « qui n'était ni mâle ni femelle » (p. 129) : tel est dans ses grandes lignes le système de Scot Erigène « si précieux document de la pensée chrétienne » (p. 129).

M. Vulliaud n'hésite pas, pour sa part, à déclarer que « si on avait pris cet homme éminent pour maître, la face du monde intellectuel changeait » (p. 129) et termine par cet argument sans réplique : « Si plusieurs trouvaient une exagération dans mon hommage, je mentionnerai pour terminer que le nom de Scot Erigène fut inscrit au nombre des saints. La commémoration de son martyre se célébrait le 4 des Ides de novembre, on peut s'en assurer en consultant le martyrologe imprimé à Anvers en 1586, sur l'ordre de Grégoire XIII, Baronius biffa cette auréole, l'admiration la lui rend » (p. 130).

Tels sont, en effet, pour lui, les vrais Docteurs. Avant Erigène, et au-dessus de lui, Origène, « est, après les Apôtres, le Maître de l'Eglise » (octobre 1909, p. 187), « le grand Maître de toutes les Eglises après les Apôtres » (mars 1910, p. 123). Et M. Vulliaud qui a déjà plus d'une fois soutenu l'orthodoxie du Père Alexandrin, ajoute en cette circonstance :

Quoique cela n'intéresse pas directement notre sujet, mais plutôt l'histoire des idées en général, disons que la manière de juger les grands esprits est vraiment singulière ; on se fie au premier ignorant qui plaît selon les tendances et l'on propage les erreurs avec les meilleures apparences de bonne foi. Ainsi pour Origène on a souvent déclaré qu'il avait été condamné par l'Eglise, or rien n'est plus suspect, le texte officiel du 5e concile œcuménique de Constantinople ne nous est jamais parvenu, et la traduction latine qu'on en possède est douteuse, au surplus les adversaires d'Origène ne se sont jamais entendus sur la date de sa condamnation. De même pour l'Irlandais, si l'on remonte aux sources, on s'aperçoit que les condamnations qui le frappèrent ne statuent pas sur son panthéisme. Une connaissance plus approfondie des systèmes qui ont dirigé la pensée d'Erigène aurait suspendu bien des jugements erronés (p. 117).

Qu'en est-il ?

Tout d'abord, en ce qui concerne Scot Erigène, quoi qu'il en soit de sa vertu personnelle et du culte local qui a pu lui être rendu, ce n'est certainement pas un *saint* au sujet duquel l'Eglise se soit prononcée avec infaillibilité, puisqu'il n'a été l'objet ni d'une canonisation formelle par bulle pontificale, ni d'une canonisation équivalente par culte notoirement universel et obligatoire. Au surplus, fût-il un « saint » authentique, sa sainteté ne justifierait pas nécessairement sa doctrine. Elle prouverait seulement que c'est de bonne foi et sans aucune intention de révolte (comme Origène lui-même) que l'auteur fut égaré par ses excès de spéculations philosophiques. Saint Thomas, d'ailleurs, le docteur orthodoxe par excellence, a soutenu, sur l'Immaculée Conception, une hérésie matérielle : ce n'est pourtant pas ni la sainteté, ni l'autorité de saint Thomas qui empêcheront la négation de ce dogme d'être une hérésie. Donc, la sainteté d'Erigène, acquise ou non — et ceci nous dispense de la discuter — n'importe guère à l'orthodoxie de ses thèses, là où celles-ci motivent des doutes graves. Et quand M. Vulliaud affirme que les condamnations portées contre elles ne tombent pas sur le panthéisme d'Erigène, dont lui-même le reconnaît suspect, il n'a sans doute pas voulu dire que l'erreur du panthéisme n'est pas condamnée.

Quant à Origène, ou plutôt, quant aux théories origénistes, — car l'Eglise ne s'est pas prononcée sur le fait dogmatique établissant dans quel ouvrage ce docteur les aurait professées, mais l'Eglise, dans ses actes, désigne ces théories par le nom de celui auquel on les attribue et dont le nom, à tort ou à raison, les personnifie, — M.

Vulliaud, qui connaît si bien la théologie, ne devrait pas ignorer qu'elles sont condamnées comme contraires à la foi.

Les canons *antiorigénistes*, rédigés par l'Empereur Justinien, furent adoptés, en 543, par le synode provincial de Constantinople, sous la présidence du patriarche Mennas, puis, bientôt approuvés et contresignés par un grand nombre d'évêques d'Orient et d'Occident, par les patriarches des grands sièges, et, enfin, par le Pape Vigile lui-même. De la sorte, les *canons antiorigénistes*, sans émaner d'un concile œcuménique, ni d'une décision pontificale rendue « ex cathedra » sont garantis par « le consentement général du Magistère enseignant », par l'infaillibilité de l'Eglise universelle. Dès lors, chacun regarda la question comme définitivement tranchée; tous les catholiques surent que les doctrines réprouvées dans les canons antiorigénistes étaient hérétiques, et que la vérité contradictoire s'imposait infailliblement comme de foi.

Voici la teneur de ces canons.

Can. 1. — Si quelqu'un dit ou pense que *les âmes des hommes ont préexisté*, à savoir qu'elles étaient auparavant des esprits et des puissances saintes, qui, *s'étant dégoûtées de la contemplation divine tombèrent dans un état inférieur* et par conséquent, ayant laissé se refroidir la charité divine, devinrent alors des âmes (ψυχὰς) et furent liées au corps par châtiment : qu'il soit anathème.

Can. 6. — Si quelqu'un dit que le ciel, le soleil, la lune, les étoiles et les eaux du ciels sont *animés* et des puissances (δυναμεις, virtutes) matérielles : qu'il soit anathème.

Can. 7. — Si quelqu'un dit ou pense que le supplice des démons ou des hommes impies est temporaire *et qu'il aura un jour une fin*, ou qu'il y aura une restitution (apocatastis) et une *réintégration* des démons et des impies : qu'il soit anathème.

Cette condamnation est d'ailleurs rappelée comme notoire dans le texte grec et latin du cinquième concile œcuménique (de Constantinople, 553), à propos des « Trois Chapitres ». Nul doute sur la valeur œcuménique des actes de ce concile, grâce à l'adhésion subséquente de l'Occident et à la promulgation ultérieure de ses actes faite par le Pape Vigile. Origène (considéré comme auteur des théories origénistes) est communéré avec les grands hérésiarques dans le canon II du dit Concile : « Si quelqu'un n'anathématise pas Arius, Eunomius, Macédonius, Apollinarius, Nestorius, Eutychès, *Origène*, avec leurs écrits impies, et tous les hérétiques qui ont été condamnés et anathématisés par la sainte Eglise catholique et apostolique et par les quatre conciles sus-indiqués... qu'il soit anathème.

Et le Concile de Latran (649) dans son canon 18e : « Si quelqu'un ne repousse pas par la foi et n'anathématise pas de cœur et de bouche, d'accord avec les Pères et avec nous, tous les hérétiques très im-

pies que la sainte Eglise catholique et apostolique repousse avec tous leurs écrits impies... Sabellius, Arius, Eunomius... Nestorius, Théodule de Perse, *Origène*, etc...

Le système des épreuves successives et de la transmigration des âmes est indirectement condamné par des documents infaillibles déclarant que, pour chaque homme, le sort est fixé aussitôt après la mort « mox post mortem », et qu'après la mort, les uns entrent aussitôt en possession de la récompense, les autres sont livrés au châtiment : tels, la Constitution de Benoît XIII (1336) sur la vision béatifique et les fins dernières, et le décret du Concile de Florence pour les Grecs.

En ce qui concerne la consommation du monde, l'Evangile nous apprend clairement que cette question est liée à celle du jugement dernier. Une palingénésie résultant d'une évolution naturelle est donc contraire à la doctrine catholique. Saint Pierre, parlant du jugement dernier et des châtiments divins, dit expressément, après avoir rappelé le déluge : « Les cieux et la terre d'à-présent sont réservés au feu au jour du jugement et de la perdition des hommes impies (II Epître, III, 6). Le monde présent aura donc une fin, appelée la consommation du monde ou des siècles. Cependant il ne sera pas anéanti, mais consommé pour être renouvelé, comme l'enseignent le même apôtre (*Ibid.*, 12) et saint Paul (Rom. VIII, 19 ss.). » Quelle sera la condition de ce monde nouveau? nous ne pouvons le conjecturer.

Quant à l'éternité des peines de l'enfer, c'est *une vérité de foi*, que, par conséquent, tout catholique doit croire. Cette vérité de foi est contenue dans le symbole de saint Athanase, dont elle est le dernier article : « Ceux qui auront fait le bien iront dans la vie éternelle, et ceux qui auront fait le mal iront au feu éternel. Telle est la foi catholique, et personne ne peut être sauvé qu'en la croyant fermement et fidèlement ». La même doctrine est enseignée dans les mêmes termes par le décret d'Innocent III sur les effets et le caractère du baptême, et par le IV[e] Concile de Latran. Elle est enseignée par tous les grands docteurs. Et puisque M. Vulliaud s'appuie sur saint Augustin, nous lui signalons, entre plusieurs autres, un ou deux textes de cet illustre Père :

« Le Christ a dit dans un même endroit et dans une même sentence : « Ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle » (Matth. XXV, 46). Puisque l'un et l'autre sort est appelé éternel, il faut donc comprendre que l'un et l'autre sera prolongé, mais avec une fin, ou que l'un et l'autre sera sans fin, car il y a parité. D'une part, le supplice éternel, de l'autre la vie éternelle. Dire, dans un même et unique sens, que la vie éternelle est sans fin, et que le supplice éternel aura une fin est trop absurde « multum absurdum est » (De Civ. Dei, l. I, chap. XXIII). Et sur les textes de l'Ecriture excluant les réprouvés du royaume des cieux : « Cette sentence apostolique serait

fausse, si, après un temps plus ou moins long, délivrés, ils possédaient ce royaume. Et s'ils ne doivent jamais y entrer, ils seront donc retenus dans un supplice éternel ». (*Ibid.*, cap. 25).

Le Concile du Vatican avait préparé une définition dogmatique de l'éternité des peines de l'enfer et la condamnation renouvelée de la théorie des épreuves successives, dans la Constitution sur la doctrine chrétienne. Il est vrai, la suspension du Concile a empêché que toute cette partie du projet discutée dans les commissions fût promulguée par lui, on n'en a pas moins là un document doctrinal de première valeur. Cette partie du projet contient le passage suivant : « Avec cette condamnation (des erreurs sur le péché originel) nous avons résolu d'inculquer aussi la doctrine de la foi concernant l'éternité des peines... contre les erreurs répandues de nos jours par des hommes impies ou téméraires pour la perte des âmes immortelles. En premier lieu, la foi catholique oblige de croire que les âmes de ceux qui meurent en état de péché mortel... descendent aussitôt en enfer, ainsi que le Concile œcuménique de Florence l'a défini... Appuyés sur la doctrine de l'Ecriture, des Saints Pères et de l'Eglise catholique elle-même, nous enseignons et définissons, qu'après cette vie, quand l'homme est arrivé à l'échéance de la rétribution,... il n'y a plus place pour l'expiation salutaire et la pénitence d'aucun péché mortel; mais qu'à tout péche mortel, dont serait souillée l'âme comparaissant aussitôt après la mort devant son saint et juste juge, est réservé un châtiment éternel. comme l'atteste l'éternel juge lui-même : « Le ver qui les ronge ne meurt pas et le feu qui les brûle ne s'éteint pas ». C'est pourquoi nous condamnons comme hérétique la doctrine de ceux qui nient que les peines des damnés dans l'enfer soient éternelles... »

Concluons que toutes ces condamnations et ces anathèmes de l'Eglise, et d'autres encore, tombent en avalanche sur la tête de M. Vulliaud et sur les « Entretiens idéalistes » (1).

---

1. Ajoutons pour compléter la réponse à tant d'erreurs, quelques décisions atteignant le panthéisme plus ou moins déguisé des nouveaux spiritualistes.

En 561, le Concile de Braga, en Espagne, formulait en ces termes le second de ses canons, sous lequel les Eons de la Gnose et les Séphiroth de la Cabale se trouveraient touchés : « Si quelqu'un introduit dans la Sainte Trinité nous ne savons quels autres noms de la divinité, disant qu'il y a dans la divinité elle-même une trinité de trinité, qu'il soit anathème. »

Sans doute, ce n'est pas là une définition de l'Eglise infaillible, mais, sans remonter plus haut, voici les canons du Concile du Vatican, en conclusion de la constitution *de Fide :*

Can. 3. — Si quelqu'un dit que Dieu et toutes les choses (créées), ont une seule et même essence, A. S.

Can. 4. — *Si quelqu'un dit que les êtres finis, tant corporels que spirituels, ou seulement les êtres spirituels, sont* ÉMANÉS *de la substance divine ;*

Ou que la divine essence, *par la manifestation ou l'évolution d'elle-même,* devient toute chose;

Ou, enfin que Dieu est l'être universel ou indéfini qui, *en se déterminant* constitue l'université des choses distinctes, en genres, en espèces, et individus, qu'il soit anathème.

Pour en finir avec le directeur de cette revue, un dernier trait où il se révèle tout entier.

Dans le numéro de janvier 1910, le même qui s'ouvre par une si belle profession d'inébranlable fidélité à l'Eglise et au Pape, M. Vulliaud a publie une importante étude intitulée : « *Le modernisme et l'ésotérisme catholique.* »

Il a trouve le terrain de conciliation entre le modernisme et l'Eglise. C'est de remettre en honneur l'ésotérisme qui est la vraie tradition de l'enseignement catholique. On voit le piège. Le subtil auteur, persistant, sous des expressions dont le sens est désormais bien clair, à confondre le véritable ésotérisme catholique, dont parlait Mgr d'Hulst, avec l'illumination des sectes théosophiques et de la Kabbale, avertit l'Eglise de son erreur et la conjure de revenir à ses vraies méthodes. On voit qu'il s'agit d'un plan prémédité.

Si quelque présomption pouvait encore étonner de la part du catholique extraordinairement instruit qu'est M. Vulliaud, ce serait celle de dénoncer avec gravité l'insouciance de l'Eglise à approfondir la vérité religieuse. Mais, à vrai dire, de son point de vue spécial, tout s'explique.

Les origines chrétiennes sont passionnément étudiées, plaçons-nous donc à notre tour à cette époque. Si les origines sont fouillées, nous verrons qu'elles ne le sont pas assez et que les assertions modernistes font rétrograder de plusieurs siècles les progressistes qui opposent aujourd'hui la doctrine évangélique au Catholicisme. Puisqu'il s'agit du développement des dogmes, voyons-les se développer, et nous constaterons bien que *ce qui n'a pas assez évolué, c'est la véritable connaissance et l'intégrale compréhension de la vérité chrétienne.*

Nous n'avons pas vu qu'on ait rappelé, dans les discussions religieuses agitées récemment, *que le Christianisme fût une religion dont l'enseignement était ésotérique.* Esotérique, qui ne le sait aujourd'hui? signifie réservé aux Initiés. Allons plus loin, non seulement la religion chrétienne posséda un Esotérisme que nous appellerons *initiatique*, c'est-à-dire un enseignement où les vérités étaient progressivement dévoilées, mais un Esotérisme que nous nommerons *conceptuel.*

Cette omission *commise de part et d'autre*, soit par les négateurs, soit *par ceux qui s'approprient les « clefs de la science »*, est une cause, parmi d'autres, de prolongement des divisions...

Nous regrettons que ce point d'histoire ait été oublié de nos jours et même depuis longtemps par ceux qui s'occupent de sciences religieuses, soit qu'ils affirment, soit qu'ils nient. Rappeler ce qui a été appelé la « Méthode des Pères » et qui fut celle des Pontifes de l'Ancienne Synagogue et des Prophètes, celle des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même, aplanirait bien des difficultés, nous semble-t-il, *réconcilierait de nombreux adversaires*, ouvrirait les portes de l'intelligence aux hommes restés dans l'erreur, mais dont la bonne foi est vivace...

Ne point se livrer au travail des recherches complètes pour s'enquérir *de la Foi primitive, de la Foi traditionnelle, perpétuelle et unanime avant la Révélation chrétienne comme après*, condamne l'intelligence à végéter dans les bas-fonds d'une croyance exotérique ou vulgaire, — et par la suite notre pensée sera plus explicitement développée, — tandis que l'homme

peut déjà s'élever *jusqu'à l'extase philosophique* et monter plus encore, s'il est engagé dans la voie mystique, s'il veut être « spectateur de la divine majesté », ce qui s'obtient au degré époptique, etc...

L'Eglise a donc le remède à sa portée, le remède que lui présente M. Vulliaud. Il est seulement à craindre qu'elle le rejette comme un mortel poison.

Et, maintenant, pour justifier l'importance que nous attachons à la propagande de M. Vulliaud en donnant une nouvelle preuve et de son activité et de sa complicité avec le mouvement théosophique, apprenons au lecteur que les articles analysés ci-dessus sont la reproduction de conférences faites à la société théosophique par cet infatigable initiateur. On lit dans le *Bulletin théosophique* (novembre 1908, nº 79) : Communications. Cours du jeudi soir à huit heures et demie précises. Le jeudi 5 novembre et les jeudis suivants jusqu'au 17 décembre, suite de conférences par M. Paul Vulliaud : 1º Définition de la théosophie, aboutissant à la formule que la théosophie est la science de la sagesse en soi et dans ses manifestations; 2º Méthodes d'instruction initiatique; 3º Théologie des Mystères et dogme palingénésique; 4º Histoire des dogmes théosophiques à travers le Monde intellectuel : Ecole d'Alexandrie, Origène; 5º Scot Erigène; 6º Marsile Ficin et la Renaissance; 7º Ballanche.

Et voilà ce qu'on couvre de professions multipliées de la foi catholique et d'un inébranlable attachement à l'Eglise et au Pape!

UN COLLABORATEUR. — M. JOSEPH SERRE.

La valeur des « Entretiens idéalistes » est désormais établie. Il serait donc superflu de passer en revue ses collaborateurs. On devrait d'ailleurs constater que l'un ou l'autre manifeste un attachement à la foi catholique dont la sincérité ne peut pas être mise en doute, encore que ceux-là même, comme M. Carl de Crisenoy, subissent et trahissent à leur insu l'influence du milieu de théosophes qui est le leur. Mais il en est un qui, par l'importance de sa participation à l'œuvre commune, et par l'influence qu'il exerce en même temps au dehors comme écrivain, doit arrêter l'attention.

Ce n'est pas M. l'abbé Lugan. Cependant celui-ci mérite d'être signalé au passage. Les « Entretiens idéalistes » lui ont offert une tribune où il tient depuis quelque temps une large place. Un commun amour de la démocratie a opéré ce singulier rapprochement entre le prêtre catholique et le Kabbaliste qu'est M. Vulliaud. Aussi ardent adversaire de l'*Action française*, qu'enthousiaste admirateur de M. Marc Sangnier (1), M. Vulliaud a ouvert avec empressement sa revue à M.

1. « Les doctrines néfastes de l'Action française », juin 1908.

l'abbé Lugan pour y continuer sa campagne contre elle. Et nous avons vu cette année s'y dérouler une série d'articles dus à la plume de ce théologien. Cruelle ironie des faits! M. Lugan n'aura donc condamné si haut « du point de vue sainement catholique » l'union des croyants avec les positivistes de l'*Action française* sur le terrain politique, que pour nous donner le spectacle d'un prêtre aussi scrupuleux que lui, accréditant par son assidue collaboration le bon renom catholique de la revue de M. Vulliaud!

M. Joseph Serre est, nous en sommes persuadés, un catholique très sincère. Il en a la réputation probablement très méritée. Mais il a aussi ce rare privilège de se voir loué à la fois par les catholiques et par des penseurs comme M. Vulliaud qui professe une admiration pour la philosophie de M. Serre et voit en lui « une lumière de notre temps. » (Janvier 1909, p. 46). M. Serre est également fort lié d'amitié avec le D[r] Alta, qui partage l'admiration de M. Vulliaud pour sa philosophie et en a fait un compte rendu très élogieux dans l'*Initiation* de juin 1910. Quoi qu'il en soit de ses convictions, jugeant objectivement son œuvre, nous dirons sans détour qu'elle est dangereuse et mauvaise.

Comme les théosophes modernes, il a entrepris à son tour de doter le catholicisme d'une nouvelle synthèse philosophique et religieuse. Cette prétention déjà suspecte, est un premier rapprochement avec eux. Le détail en montrera d'autres.

Elégant écrivain, métaphysicien et poète, M. J. Serre est en même temps, quoi qu'il doive lui être désagréable de l'entendre dire, un apologiste zélé de la religion. Il faut donc le féliciter d'avoir vainement écrit : « Cette religion, dont je ne viens pas, d'ailleurs, faire l'*apologie*, car j'ai horreur de ce mot » (1). « Des apologistes catholiques, pour me servir de ce mot absurde (comme s'il s'agissait en religion de faire l'apologie de son Eglise et non pas d'établir la vérité)... » (2). « Je ne suis pas un apologiste : ce vocable m'a toujours déplu » (3). C'est bien en effet le dessein très louable de faire triompher la vérité et la transcendance du catholicisme qui donne à son talent une fécondité dont on peut juger par la seule énumération de ses ouvrages.

Il a d'abord publié *Au large:* essai de conciliation intellectuelle, puis: *L'Église et la pensée*, *La Religion de l'Esprit large*, *La vie d'Ernest Hello*. Il a donné à plusieurs revues des séries d'articles religieux. Dans les seuls « Entretiens idéalistes », on relève celles-ci, entre autres : *Aperçu nouveau du catholicisme*, *Les hypothèses sur Lourdes*, *Lettres d'un penseur libre à un libre penseur*, *Les plans de la pensée*, *Les deux théories de conciliation*, *Lettres philosophiques*, *L'Eglise et l'esprit large, etc...*

---

1. *Demain*, 2 février 1906. Une synthèse religieuse.
2. La Religion de l'esprit large, p. 177.
3. L'Eglise et la pensée. Préface.

Les revues modernistes ont fait le meilleur accueil à ses publications. *Demain* et le *Bulletin de la Semaine* leur ont ouvert leurs colonnes. Dans la *Justice sociale* de M. Naudet, depuis condamnée par le Saint-Office, M. Serre a développé pendant plusieurs mois ses théories. Détails curieux : son premier livre : *Au large*, est sorti de la librairie occultiste Chamuel, dont l'arrière-boutique servit, on l'a vu, aux premiers exercices du culte gnostique. *L'Eglise et la pensée* a été publié par un éditeur catholique, avec imprimatur. *La Religion de l'esprit large* vient de la librairie E. Nourry, officine du modernisme. *La vie d'Ernest Hello* doit le jour à la maison de la *Bonne Presse*.

Tout cela est d'un agréable et heureux éclectisme. Loin de nous la pensée de dire qu'il se retrouve dans les convictions mêmes de M. Serre. Cependant, avant d'esquisser une rapide analyse de sa synthèse, il ne sera pas superflu, du point de vue où nous nous plaçons dans ces études, de signaler l'article « *Une hypothèse mystique sur l'origine de l'homme* », qu'il écrivit dans les « Entretiens idéalistes » de novembre 1908. Nous avouerons franchement que cette page a été pour nous une surprise, car elle fait vraiment tache sur la belle orthodoxie de M. Serre.

Cette idée dont il dit devoir la communication à « un vénérable patriarche des environs de Lyon », nous est présentée comme une théorie qui, grâce à une étude approfondie des textes génésiaques et apocalyptiques, non moins que des mystères de la nature et des harmonies du monde, « transforme en hypothèse scientifique probable, *sinon certaine, l'origine céleste de l'homme, la vie antérieure et spirituelle de toute l'humanité* ».

Le lecteur, à ces seuls mots, la voit déjà se dérouler.

Est-ce que Dieu peut être l'auteur du chaos? et serait-ce digne de sa toute-puissance et de sa toute beauté d'avoir produit d'abord la confusion et le désordre, fût-ce pour l'ordonner et l'organiser plus tard? Dieu n'a pu faire que la beauté, l'intelligence, l'amour. *Il n'a pu faire que l'esprit*, — et la matière *à l'état parfait, pur, radiant, éthérique, souple à tous les mouvements des pensées, à toutes les impressions des esprits*, qui s'en servent comme de moyen d'expression, et pour y refléter leurs images, pour y mirer et traduire à l'extérieur d'eux-mêmes, comme en des photographies animées et souples, comme en un cinématographe vivant, leurs propres physionomies spirituelles.

Les anges fidèles et vainqueurs ont fait de ce fluide éther leurs auréoles glorieuses et toutes les merveilles du paradis ; les révoltés en ont fait l'abîme, qui est devenu leur demeure, leur état mental et physique ; et les anges neutres n'ayant réussi, dans l'indécision de leurs rêves contradictoires, à produire que le chaos, *reflet de leurs pensées (terra inanis et vacua)*, y ont été enfermés comme dans leurs œuvres.

Mais Dieu dans sa miséricorde avait résolu leur rédemption, possible *par une nouvelle épreuve, et ici commence l'œuvre de la création du monde matériel* proprement dit, ou plutôt de l'organisation intelligente, de la mise en valeur divine de ce chaos où soudain jaillit la lumière *Fiat lux!* Ici

s'ouvre le récit de la Genèse et le lent travail de formation de l'univers physique qui aboutit à l'apparition de l'homme.

L'Homme! l'homme sur la terre et sur toutes les planètes, l'humanité terrestre et universelle, voilà précisément la forme *de cette nouvelle épreuve* qui est notre propre histoire, simple épisode de la tragédie immense et spirituelle *qui eut son origine et aura son dénouement au fond des cieux.*

Dès lors, bien des points ténébreux s'éclairent dans la vie et l'Ecriture. Telle, cette question si débattue, si angoissante, du Péché originel; — tandis qu'en l'hypothèse de notre commentateur, où nous naissons positivement et personnellement coupables, le péché *d'Adam, qui est une récidive dans son auteur,* l'est encore en nous en vertu d'un consentement probable, *d'un contrat originel* qui, lors de la première chute céleste, *nous aurait fait choisir* ce chef pour arbitre, pour mandataire et représentant collectif *dans l'épreuve future entrevue et acceptée.*

Ce n'est pas seulement sur le Péché originel, dont la gravité s'éclaire ainsi *de nos fautes antérieures* et d'une responsabilité pleinement voulue et engagée d'avance; c'est sur la question plus obscure encore de la prédestination, c'est sur le mystère irritant de l'inégalité des conditions et des souffrances humaines, c'est sur la vie humaine tout entière, que l'hypothèse nouvelle projette une lumière explicative et rationnelle. On comprend en effet que chacun naisse dans les conditions d'épreuve qu'il a méritées, *ait en ce monde la place qu'il s'était choisie par ses actes,* et que la différence des responsabilités antérieures puisse produire celle des destinées actuelles, jusques et y compris ces deux extrêmes de la prédestination et de la malédiction.

C'est pour expier la *triple* chute de l'humanité : *d'abord dans la vie antérieure,* puis en Adam comme arbitre ou mandataire, puis en Adam comme ancêtre humain, que Jésus est tombé trois fois sur la colline de la Passion, après le triple reniement de l'apôtre qui, lui aussi, rappelle notre triple chute...

D'où viendrait d'ailleurs cette foi antique et persistante de tout l'Orient à la réincarnation et à la métempsycose, si ce n'est de cette grande tradition défigurée, qui, *précisément peut-être, à cause de ces défigurations si faciles et si dangereuses,* ne fut jamais enseignée par l'Eglise. L'Eglise n'a pas d'ailleurs pour mission (on commence à le savoir aujourd'hui) *d'enseigner la vérité* en tout genre, ni même d'enseigner d'un *seul coup la vérité religieuse* tout entière, et il est *permis de faire des découvertes,* non seulement dans la science, mais aussi dans l'Ecriture...

... Cette lutte antique des bons et des mauvais anges, qui est comme la base de l'enseignement de l'Eglise catholique, n'est plus alors un simple épisode — *quelque peu oiseux, semble-t-il, — d'une histoire extraterrestre, qui, en somme, ne nous intéresserait guère plus que les catastrophes de Sirius ou les éruptions de la lune.* Elle devient *notre propre histoire,* et l'on comprend que l'Eglise et l'Ecriture, si avares des détails de curiosité pure ou de pure connaissance intellectuelle, aient insisté sur ce fait comme sur le centre même de leurs dogmes et de leurs enseignements. C'est qu'en réalité cet événement extra-humain est un événement humain, *l'événement capital de notre humanité, le récit même de nos origines...*

Dieu n'a fait qu'une œuvre, immense, colossale, éblouissante, *spirituelle, angélique.* L'univers physique, dont la science est si fière et qu'elle prend pour l'unique réalité, n'est qu'un épisode de l'univers véritable, du divin plérome, comme le nomment les Gnostiques, une *île apparue, par la conflagration des Eléments spirituels,* dans l'Océan d'intelligence et d'amour. Sur cette île flottante et ballottée par tous les courants de l'esprit pur, *dont peut-être les forces physiques elles-mêmes ne sont que les émanations mystérieuses*

et nos propres pensées et nos propres volitions *des échos ou des reflets*, l'homme est un assiégé dans la grande bataille éternelle où la neutralité est impossible. *Entraînée par la queue du dragon*, l'armée des neutres *est devenue*, par la miséricorde de Dieu, *l'Humanité*, où il semble bien que la neutralité en effet soit la note apparemment officielle. Mais l'homme est pris dans la grande lutte; et, de plus en plus ardente, la lutte des Titans et des dieux l'entraînera à l'affirmation totale ou à la pure négation, à l'amour ou à la haine, dans les domaines du *Non serviam* ou du *Quis ut Deus! dans la sphère angélique et spirituelle où il a pris naissance;* et c'est lui peut-être qui dira le dernier mot et terminera la bataille en rentrant dans la *patrie* (je souligne le mot, *qui n'a sa vérité que dans notre hypothèse*), la patrie perdue et reconquise, la maison du Père qui a bâti le monde et agité le chaos pour retrouver la drachme enfouie, la bergerie du bon Pasteur ramenant sur ses épaules sanglantes la brebis égarée. L'incident humain sera clos, et nous serons « comme les anges de Dieu ».

Et quelle est l'attitude de M. Serre, en présence de cette théorie où se retrouve, avec de graves erreurs contraires à la doctine catholique, tout le fond du gnosticisme et de l'occultisme? Il se défend d'émettre « un avis compétent », mais ne peut s'empêcher d'admirer, « en dépit des points faibles peut-être qu'une censure absolument rigoureuse pourrait découvrir (je ne sais), la largeur de conception, l'illumination de plus d'un sommet, de plus d'un détail de la doctrine chrétienne, la cohérence parfaite et l'ampleur et l'*unité* de l'œuvre divine. Dans une note finale, il devient plus explicite.

Encore une fois — ceci soit dit pour les orthodoxes, — je ne me porte point garant d'une hypothèse dont je ne suis ici que le rapporteur sympathique parce qu'elle me semble bénéficier du principe : *in dubiis libertas*... Elle ne me paraît pas entamer l'intégrité du catholicisme, mais s'y superposer seulement comme un chapitre antérieur et inédit. *Elle ne rature pas une ligne du dogme, n'altère* — ce qui est le fait de toute hérésie, — *aucune vérité chrétienne...* »

Nous savions déjà, par le seul titre de ses ouvrages, que M. Serre donne la largeur d'esprit pour base à son système. A en juger par ce trait, sa largeur d'esprit paraît bien excessive. Mais ce n'est là qu'un hors-d'œuvre. Abordons le véritable sujet.

Pour que son étendue n'effraie pas le lecteur, il est bon de dire que tous les écrits religieux de M. Serre peuvent se réduire à deux ou trois pages. C'est la même théorie qu'il y développe partout, à peu près dans les mêmes termes, avec une variété de formes où s'étalent la richesse de son imagination et l'abondance de son style, mais sans déguiser la perpétuelle répétition de deux ou trois formules fondamentales, et malheureusement, sans en mieux établir la justesse.

M. Serre est dominé par l'idée d'une conciliation universelle et se flatte d'apporter à l'Eglise une méthode jusqu'ici inconnue d'elle pour l'opérer. Cette méthode « laisse entrevoir sous un jour nouveau, non

seulement la mentalité de l'Eglise, *mais l'essence de la pensée elle-même* » (1). Tout le système de M. Serre est exprimé par cette seconde prétention (2). De la manière dont il la justifiera, sortira son triomphe ou sa condamnation.

Au début d'un « Aperçu nouveau du catholicisme », M. Serre nous annonce modestement « une nouvelle conception de l'orthodoxie : ce qui ne veut point dire une orthodoxie nouvelle » (3).

L'Eglise « est destinée à apparaître au monde, sans rien changer d'elle-même, sous un jour nouveau, dont je voudrais esquisser l'aurore ». L'orthodoxie est judaïque, c'est-à-dire intransigeante; elle n'admet pas la concession. Mais elle est aujourd'hui catholique, c'est-à-dire universelle. « Dans l'ordre intellectuel, et peut-être moral, on n'a pas encore traduit ce mot. Ce dernier pas, immense, reste à faire. »

Ce pas, l'Eglise va le franchir, appuyée au bras de M. Serre.

Je crois que la difficulté à gauche, de cette dernière vertu, comme aussi, à droite, la crainte de la pensée personnelle, proviennent de la conception qu'on se fait de part et d'autre de la mentalité de l'Eglise.

On n'a guère jusqu'ici, envisagé l'Eglise, l'orthodoxie, le catholicisme que par leur côté négatif, par leur face d'intransigeance et d'antilibéralisme, de fulmination et d'anathème. Ceux mêmes qui ont exposé le plus magnifiquement, le plus positivement, la Vérité catholique, ont toujours prétendu *la défendre*, c'est-à-dire l'opposer à ce qui n'est pas elle, à ce qui est sa contradiction et sa limite.

En d'autres termes, et dans cette conception des choses, on se représente la Vérité comme un champ clos, comme une citadelle dont il s'agit de repousser les assaillants, comme une tour d'ivoire dont il ne faut pas sortir parce que c'est la tour du salut, comme l'arche sacrée battue par les flots de l'erreur et du mensonge. Cette manière, très vraie d'ailleurs et très orthodoxe, de voir le catholicisme, avait eu en quelque sorte sa préfigure extérieure et sensible dans l'ancien peuple hébreu, exclusif et jaloux, qui, par ordre même de son Dieu, poussait parfois jusqu'à l'extermination de l'ennemi la crainte de toute influence païenne, de toute infiltration étrangère...

Mais le Messie est venu, et dans son étroite crèche déjà, puis sur sa grande croix, *il a ouvert les bras au monde.* Ne semble-t-il point même que l'intransigeance séculaire et très fermée de toute une race, n'ait été que le prélude austère, la préparation mystérieuse et par contraste, de ces deux bras qui s'ouvrent, de ce geste immense et mondial qui fut celui du Golgotha?

S'il m'est permis de transposer dans l'ordre intellectuel et philosophique ce geste divin que nous adorons à genoux, n'y puis-je trouver le symbole de la synthèse et de la conciliation universelle que je cherche? (4).

L'image est fort belle. M. Serre a moins de bonheur dans l'appli-

1. L'Eglise et la Pensée. Préface p. IX.

2. Elle est bien indiquée par le sous-titre de son premier volume *Au large :* esquisse d'une méthode de conciliation *intellectuelle.*

3. Les Entretiens idéalistes. Avril 1908, p. 173.

4. L. c. p. 176.

cation qu'il en fait. Ne perdons pas de vue deux choses. La première est que le Dieu fait homme, qui a été élevé en croix pour attirer tout à lui, a promulgué lui-même les conditions auxquelles il offre à l'humanité le baiser réconciliateur : Celui qui croira et recevra le baptême, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné. La seconde est que l'Eglise, dépositaire et interprète de la Révélation, n'a pas attendu M. Serre pour opérer la véritable synthèse religieuse, comme il a la présomption de le croire. C'est ce qu'observait très justement un philosophe chrétien dans une page récente, où le lecteur trouvera une excellente mise au point de la question qui va nous occuper.

« Il y a une vérité toujours bonne à répéter et plus opportune que jamais, après les condamnations réitérées qui ont frappé le modernisme : c'est que l'Eglise, en condamnant les erreurs opposées entre elles, qui attirent la pensée humaine tantôt à gauche et tantôt à droite dans les précipices qui bordent la route, assure le progrès de la raison, sa marche toujours ascendante et son plein épanouissement.

» L'opuscule originalement pensé et élégamment écrit de M. Joseph Serre en donne de beaux et nombreux exemples, auxquels il serait facile d'ajouter. Sous ce rapport, on peut dire que l'Eglise a « l'esprit large », parce qu'elle embrasse dans sa doctrine théologique ou philosophique tout ce que les systèmes plus ou moins faux renferment de plausible et d'incontestable, en leur laissant les erreurs qu'ils ont en propre. Ces erreurs ne sont, en définitive, que des diminutions de la vérité et comme des négations.

» L'Eglise pratique donc une sorte d'éclectisme, en prenant son bien partout où elle le trouve. Pour s'éclairer dans son choix toujours judicieux, elle a, outre l'évidence naturelle de la vérité, la parole même de Dieu, qui ne trompe jamais. Tout ce qui dans les connaissances humaines s'accorde avec ses dogmes, tout ce qui contribue à les démontrer ou du moins à les expliquer, à les rendre plus accessibles, à en faire voir toutes les conséquences et les applications, elle le fait sien de quelque manière. Tous les efforts de la pensée humaine orientée vers la vérité, toutes les découvertes, elle les provoque, les encourage et les bénit; car elle n'ignore pas que les progrès de la véritable science contribuent en définitive à la gloire de Dieu.

» L'Eglise a donc vraiment « l'esprit large », si l'on entend par là qu'elle excelle à synthétiser les vérités acquises, à en montrer l'harmonie, à faire siennes les idées nouvelles, en pratiquant un éclectisme supérieur. Cet éclectisme est marqué au coin du discernement; il n'a rien de commun avec le *syncrétisme*, assemblage monstrueux d'affirmations contraires et de systèmes inconciliables.

» Si l'Eglise a *l'esprit large*, il est donc plus vrai encore qu'elle a *l'esprit juste* Sa largeur d'esprit n'est pas faite d'incohérence et de

contradiction; elle n'est pas non plus quelque chose d'indéfini et d'amorphe : en effaçant successivement tous les dogmes qui la séparent de telle ou telle hérésie, de telle et telle religion, l'Eglise ramènerait sa doctrine à rien. La valeur de sa doctrine consiste, au contraire, en ce qu'elle contient sous forme complète, précise et vivante, tout ce qu'il y a de vrai dans les autres religions. Elle ne concilie pas celles-ci, à proprement parler, ni encore moins les systèmes philosophiques qui lui sont opposés; mais elle les expurge, les corrige, les contredit sur tous les points où c'est nécessaire, n'en garde que les éléments sains, qu'elle taille vigoureusement pour les faire rentrer dans l'édifice théologique et philosophique qu'elle ne se lasse pas de construire, d'élever toujours plus haut et d'agrandir toujours davantage.

» De là ses définitions dogmatiques et aussi ses condamnations et ses anathèmes, à forme négative, mais qui en réalité affirment et manifestent une vérité positive : ainsi les coups de ciseau du sculpteur dégagent par des retranchements successifs la statue cachée dans le marbre » (1).

Je suis persuadé que M. Serre croit sa nouvelle synthèse catholique complètement indépendante de la philosophie occultiste et des théories théosophiques. Elle n'en subit pas moins l'influence, et ce rapport juge déjà sa méthode. Il ne pourra manquer de frapper ceux qui n'auront pas perdu de vue les données de cette philosophie sur les lois d'analogie, d'équilibre, d'unité, et sur la conception de la nature universelle. On se souvient du fameux principe : ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, pour tout ramener à l'unité. M. Serre lui-même le cite et y recourt, se flattant de lui trouver une application juste. Nous savons que, d'après ces théories, le monde entier, le monde visible comme le monde invisible ne subsiste que par l'équilibre que se font des forces opposées et que l'analogie détermine les rapports que nous devons concevoir entre leurs parties. L'unité n'est que la conciliation de ces forces opposées accomplie par la puissance qui les tient en équilibre. Elle est la réconciliation dans son sein des deux principes contraires. L'unité est la loi du monde idéel. La loi des contraires est celle du monde réel. Le Sphynx qui représente la réalisation des contraires est le symbole de cette unité, et par conséquent de l'Harmonie; car, l'Harmonie, selon cette singulière philosophie, consiste, non pas dans l'accord et la subordination des parties d'un tout conservant chacune sa distinction et sa place particulière, mais dans leur absorption par un principe unique qui efface leurs différences. Le Verbe androgyne en est aussi le symbole. La Nature elle-même n'est

1. E. Blanc. La Pensée contemporaine. Mars 1908, p. 366.

plus l'ensemble des êtres créés, dont la distinction essentielle d'avec Dieu subsistera toujours. Elle s'opposerait alors à l'unité parfaite. Son symbole se combine bien avec celui qui représente Dieu; c'est l'universalité des êtres, la Nature divinisée.

Or, quel est donc le système de M. Serre? Il faut bien lui donner ce nom, quoiqu'il le présente comme une suppression de tous les systèmes par leur réduction à l'unité. Il est formé d'une synthèse philosophique et d'une synthèse religieuse qui, à vrai dire, sont identiques l'une à l'autre.

Il est remarquable que ces deux synthèses la philosophie totale et la religion universelle, s'emboîtent et s'adaptent exactement l'une à l'autre, comme deux cercles qui auraient le même centre et qui s'envelopperaient. Car le catholicisme n'a pas seulement pour lui d'être la synthèse religieuse; il se trouve qu'il est encore, par une harmonie plus vaste et que nous allons constater, le couronnement de la synthèse philosophique (1).

D'abord la méthode de conciliation intellectuelle.

Où j'en veux venir? à délivrer la vérité. Ma prétention n'est pas de vous créer une vérité nouvelle, mais de reconstituer simplement, *par la réunion des idées*, la grande idée universelle (2). Depuis que je pense, je pense ceci : c'est que la vérité est immense, et que la plus sotte injure qu'on puisse formuler contre elle, c'est de lui dire : tu es limitée (3). Ma philosophie est une synthèse de tous les systèmes, sans en excepter un seul. Ma doctrine les contient tous, tout en excluant ce par quoi ils sont systèmes (4). Ne rien exclure que l'exclusion, *ne rien supprimer que la limite*. Voilà mon principe, voilà ma philosophie (5). Qui dit système, dit limite, qui dit limite, dit prison. Et la prison, si ce n'est pas la mort, assurément ce n'est pas la vie (6).
Hégel, le profond Hégel... l'illustre Hégel, que j'aime pour sa vaste largeur d'esprit, a pressenti, je crois, une des grandes lois de la vérité. Cette loi la voici : *la vérité totale est faite de l'union de deux vérités contraires*(7).
La vérité voici sa formule : *Elle est dans l'union des contraires* (8).

Pour faire droit, du moins en apparence, aux critiques que soulevèrent de telles formules, M. Serre répondit d'abord que ces critiques reposaient sur un malentendu qui faisait le terme *contraire*, synonyme de *contradictoire* (9). Explication hors du sujet et qui ne résolvait point la question soulevée. Pour l'esquiver, il proposa au lieu de lire *deux vérités contraires*, de lire : deux vérités *opposées ou complémentaires*. Il présentait en même temps une atténuation d'autres formules dont pouvait se choquer un catholique. Quant à celle-ci, il faut tout d'abord répliquer à M. Serre que c'est créer un nouveau malentendu que de faire *complémentaires* synonyme d'*opposées*, et que

1. La religion de l'esprit large, p. 201. — 2. Au large, p. 94. — 3. L. c., p. 15. — 4. L. c., p. 19. — 5. L. c., p. 96. — 6. L. c., p. 12. — 7. L. c., p. 34. — 8. L. c., p. 52. — 9. L'Eglise et la pensée, 1908, p. 116.

cette synonymie ramène le principe inacceptable (1). Mais, en réalité, c'est bien de vérités *contraires* qu'il entend parler, et c'est pourquoi il reprend postérieurement cette même expression dans plusieurs passages des « Entretiens idéalistes ». Voici, dans sa vie d'Ernest Hello, singulièrement choisie à ce dessein, un passage où sa pensée se montre clairement :

Hégel... a pressenti, je le crois, une des grandes lois de la vérité. Cette vérité, la voici :

La vérité totale est faite de l'union de deux vérités contraires.

La vérité est ronde et elle a deux pôles, comme la terre, — deux pôles comme la pile électrique, où la lumière jaillit du choc des deux courants opposés.

En toutes choses la perfection est dans l'union des contraires, dans la conciliation des extrêmes. Il serait intéressant, mais un peu long, de faire le tour du monde et de la réalité pour démontrer ce que j'avance.

Je parle du monde. Qu'est-ce que le monde? Un équilibre. — Qu'est-ce que le mouvement des astres? Une conciliation des deux forces, centripète et centrifuge. — Qu'est-ce que la physique du globe? Un balancement des forces physiques. — Qu'est-ce que la santé? Un balancement des forces vitales. — Qu'est-ce que la morale? La morale est dans l'union de ces deux extrêmes : la loi, d'une part, et la liberté, de l'autre. Otez l'un des deux termes de l'opposition, la morale disparaît : vous n'avez plus qu'un esclave qui se soumet de force, ou un libertin. Faire le bien, mais le faire librement : voilà la perfection morale.

Vous la trouverez partout, *cette loi des contraires :* dans le mouvement de l'atome, dans le battement du cœur, dans la respiration animale, dans le flux et le reflux de la mer, dans l'alternance des nuits et des jours, des hivers et des étés, dans la musique, faite de souffle vague et d'arithmétique austère, la musique, ce sentiment chiffré; dans le vers, ce cri d'âme dont il faut compter les syllabes; dans la phrase, faite d'esprit et de mots, Vous la trouverez dans les deux pôles de la politique : l'autorité et la liberté; dans les deux pôles de l'âme : la raison et l'amour comme dans les deux pôles de la pile électrique.

Telle est donc la loi universelle : *l'union des contraires* (2).

Telle est donc « l'essence de la pensée elle-même ». La vérité « est toujours l'union de deux erreurs se compensant l'une l'autre, comme la vertu est peut-être la délicate pondération des tendances qui aboutiraient à tous les vices », d'où il résulte avec évidence que « toutes nos erreurs sont des vérités partielles. » « La vérité, l'orthodoxie, n'est-elle pas en toute chose, synthèse, *équilibre* de deux éléments

---

1. Deux propositions contradictoires s'excluent nécessairement, et nécessairement, l'une est vraie et l'autre est fausse : Dieu existe, Dieu n'existe pas. Mais deux propositions contraires ou opposées peuvent être fausses l'une et l'autre : tous les hommes sont méchants; cet homme n'est pas méchant. Comment seraient-elles complémentaires? Et, si ni l'une ni l'autre ne se trouve vraie, comment la vérité sortirait-elle de leur union?

2. P. 227.

contraires, *unité* de deux forces opposées? (1). « *L'hérésie est essentiellement la rupture, par étroitesse d'esprit, de l'équilibre de deux vérités contraires, dont la conciliation constitue l'orthodoxie* ». (2)

M. l'abbé Blanc répond avec justesse :

« Il n'est permis d'aucune manière d'assimiler la vertu à une « pondération de tendance ». Ce langage rappelle trop celui des sensualistes, qui regardent la vertu et le vice comme un résultat de tendances et une forme du tempérament. La vertu est essentiellement une habitude morale, une perfection de l'intelligence et de la volonté libres; c'est une force, comme le mot même l'indique *(vis, virtus)* et non pas une pondération; elle diffère radicalement des prédispositions sensibles et organiques, dont elle se sert bien, et dont le vice abuse.

» L'hérésie est simplement la négation particulière et obstinée d'un dogme chrétien. Mais nous ne pouvons laisser dire que l'orthodoxie est « la conciliation de deux vérités contraires ». Deux vérités peuvent *contraster*, mais elles ne sont pas contraires; car il n'y a pas de vérité contre la vérité. Il ne peut s'agir de les concilier, à proprement parler, mais de les harmoniser. Parlons donc d'harmonie universelle, mais non pas de « conciliation » universelle. *Quæ conventio Christi ad Belial ?* Jésus-Christ, qui nous est représenté ici, dans un mouvement pathétique, les deux bras étendus sur la croix, « entre terre et ciel, d'une extrémité des choses à l'autre », est un signe de *réconciliation* et de miséricorde infinie, un signe encore, si on le veut, « de l'embrasement universel », toujours si désirable; mais il n'est pas un signe de *conciliation* entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal » (3).

D'où vient l'erreur de M. Serre?

De confusions vraiment inexplicables chez un philosophe tant soit peu digne de ce nom, et surtout de la part d'un philosophe catholique.

En premier lieu, il confond la vérité partielle, telle que l'homme la connaît par la raison ou par la Révélation avec la vérité infinie subsistant en Dieu. La vérité absolue est immense, et il est absurde, comme le dit M. Serre, de lui poser ou de lui supposer des limites. Mais la vérité, au degré où l'esprit humain peut l'atteindre, est essentiellement partielle, et il n'est pas moins absurde de dire que sa possession véritable exclut les limites, que la véritable orthodoxie consiste dans la suppression des limites. « En niant tour à tour toutes nos négations, toutes nos bornes, l'Eglise proclame par là mê-

---

1. Les entretiens idéalistes, janvier 1908, p. 7.

2. L. c., p. 8.

3. L. c., p. 370.

me la plénitude de la pensée intégrale, et l'orthodoxie ainsi comprise n'est, au fond, que la largeur d'esprit » (1). « Le penseur, l'esprit large, sent la fraternité universelle des idées, l'identité divine des choses; il enlève la limite, fait tomber les murs de séparation, et la lumière, la vaste lumière ruisselle... Dieu, c'est la suppression absolue des limites; c'est l'esprit large par essence, l'Infini » (2). Cette notion de l'orthodoxie et de la foi équivaudrait en définitive à celle qui nous a été proposée par M. Jounet : l'adhésion à la vérité « *telle que Dieu la connaît* ». C'est la véritable notion de l'orthodoxie et de la foi dissoute.

Et, en vérité, le langage de M. Serre n'est pas fait pour en donner une autre idée, quand il écrit : « Si l'Eglise condamne et réprouve tour à tour toutes les négations, elle proclame par là même *l'affirmation universelle, l'idée totale* (3), qui cherchait à se faire jour à travers ces contradictoires... C'est cette mutilation uniquement, c'est cette restriction qui tombe sous le coup des condamnations de l'Eglise, laquelle maintient ainsi... l'intégrité de l'esprit humain, la largeur et la plénitude *de l'idée totale et universelle* » (4).

Les définitions de l'Eglise n'ont nullement pour objet formel la vérité totale et universelle, mais des vérités particulières et déterminées, manifestations partielles de la vérité totale, opposées ou contraires à des erreurs correspondantes, avec lesquelles l'opposition subsiste nécessairement, et l'on ne saurait faire tomber cette séparation sans confondre la vérité avec l'erreur. Encore une fois, l'affirmation emporte la négation.

De plus, M. Serre confond très indûment l'ordre des êtres et des faits et celui de la pensée, l'ordre physique avec l'ordre logique. Un être, cette plume, ce papier, ne sont pas des vérités. Un fait n'est pas une vérité.

Un docte juge me fait l'observation suivante : « Sans doute deux *choses* contraires ou opposées, comme l'eau et le feu, peuvent exister en même temps et même s'associer, se combiner; mais deux assertions contraires ne peuvent être en même temps vraies. Il n'y a pas deux vérités contraires. La conciliation entre vérités contraires est un problème qui ne doit pas se poser ». Mon distingué contradicteur a certainement raison, s'il entend par « contraires » contradictoires. Car il n'y a pas de vérité contre la vérité. « Dieu est juste » et « Dieu est injuste » seraient deux assertions contradictoires, c'est-à-dire l'absurde. Mais la misère et la grandeur de l'homme, la rigueur et la bonté de Dieu, l'enfer et le ciel sont des *vérités* opposées, complémentaires, dont la conciliation constitue l'orthodoxie. Les « con-

1. L'Eglise et la Pensée. Bulletin de la semaine (14 septembre 1907).
2. Ernest Hello, p. 241.
3. C'est lui qui souligne.
4. Les Entretiens idéalistes, janvier 1908, p. 10.

tradictoires » s'excluent, les « oppositions » se complètent. Ce sont ces dernières seulement que je nommais les « contraires ». Lisez « les extrêmes », si vous préférez (1).

La misère et la grandeur de l'homme sont des faits, non des vérités. La rigueur et la bonté de Dieu, le ciel et l'enfer, comme faits existants, ne sont pas des vérités, et, comme vérités connues, le ciel et l'enfer, la rigueur et la bonté de Dieu sont des vérités distinctes, contrastantes, si l'on veut, complémentaires, mais nullement contraires ni opposées.

Pour arriver à asseoir sa théorie qui fait de la vérité l'union de deux erreurs contraires ou opposées, de l'orthodoxie, la conciliation de deux vérités contraires, M. Serre, développant la théorie chère aux occultistes, nous promène fort agréablement, en maint chapitre de chacun de ses écrits, à travers les oppositions qui éclatent partout dans la nature et dans les faits. Il y a longtemps que le Sage a dit : « *Omnia duplicia, unum contra unum* (Eccl., 42, 25). La théorie des contraires fut célèbre dans l'antiquité, et en particulier chez les pythagoriciens, dont M. Serre est le disciple. Mais il a beau écrire : « Je pourrais répondre, dût-on m'accuser d'associer le feu et l'eau, que l'eau et le feu associés sont la grande force qui actionne sur les continents, les chemins de fer, sur les océans, les vaisseaux. Je pourrais ajouter, avec un éminent penseur, qu'il n'y a pas d'œuvre génératrice et vigoureuse, de la pile électrique à la gravitation des astres, du mariage chrétien aux fusions de l'âme à Dieu dans l'extase et la béatitude, qui ne soit une association de contraires ». Tout cela n'a rien à voir avec la vérité et l'ordre de la pensée.

L'idée elle-même n'est pas la vérité. L'idée est une *représentation* intellectuelle de l'objet. La vérité est une *affirmation* de rapports entre lui et la pensée. L'idée exacte ou fausse, selon qu'elle est conforme ou non à l'objet, est un pur fait, et, comme tel, aussi peu susceptible de vérité ou d'erreur que cette plume ou ce papier. La vérité consiste à affirmer que les choses sont ce qu'elles sont en réalité. « Dire que ce qui est est, et que ce qui n'est pas n'est pas, voilà la vérité », dit Aristote. La vérité consiste donc dans un rapport de conformité entre ce qu'on affirme et ce qui est. Elle est un acte et non un fait, elle est un jugement de l'esprit. Et pour la pensée humaine, dont l'objet est préexistant à elle et indépendant d'elle, la vérité consistera nécessairement dans la conformité du jugement à la réalité de l'objet. Mais cette affirmation d'un rapport déterminé entre la pensée et son objet est nécessairement exclusive d'un rapport contraire ou opposé. Elle n'associe pas deux faits, elle pose un rapport unique, en niant tout rapport contraire. Comment serait-elle l'union de deux *vérités*

1. L'Eglise et la Pensée, p. 114.

contraires? Il est donc absurde de concevoir la vérité comme une conciliation d'éléments opposés.

Toute vérité est donc la négation d'une erreur, et toute erreur est la négation d'une vérité. Dire que la vérité consiste dans la négation des limites, c'est, dans l'ordre intellectuel, l'anéantissement de la pensée, et, dans l'ordre religieux, la suppression de tout dogme positif. Enlever toutes les négations c'est enlever du même coup toutes les affirmations. C'est ce dont M. Serre ne s'est pas aperçu.

Il ne sert à rien de dire, avec lui, que l'erreur étant le contraire de la vérité, n'est rien, qu'elle est pure négation. C'est une confusion de plus. Quand le jugement est erroné, il y a, en effet, une chose qui n'existe pas, c'est la conformité de la pensée avec l'objet. Mais, dans le cas de l'erreur, comme dans celui de la vérité, le jugement prononcé sur ce rapport est toujours et essentiellement une *affirmation*, et si cette affirmation n'est pas vraie, elle exprime nécessairement une erreur Quand l'Eglise condamne une erreur, elle fait donc tout autre chose que supprimer une limite de la pensée, elle en pose une formelle, en réprouvant une affirmation, et, comme on va le constater, M. Serre lui-même n'arrive à écarter la négation qu'en supprimant la proposition. Mais c'est ce dont il ne s'est pas aperçu davantage.

Il nous présente sous cette forme la nouvelle conception que nous devons avoir de la mentalité de l'Eglise.

On oublie (mais l'a-t-on jamais aperçu? pourtant ce point est capital et c'est ce que j'essaye ici de faire entrevoir), que l'Eglise ne condamne jamais *les idées*, mais toujours *les systèmes;* jamais les rayons, mais les ombres que ces rayons projettent; *jamais les affirmations*, c'est-à-dire *jamais la pensée*, mais toujours les *négations*, les *amoindrissements* ou les exagérations, et dans les exagérations mêmes seulement ce qu'elles recèlent de *négatif.* C'est que toute vérité est orientée vers l'être, toute erreur vers le néant. Aussi le négatif est la marque même de toute erreur, de toute hérésie, puisque celles-ci ne sont jamais en somme *des idées*, des actes, *positifs* d'intelligence, mais des *diminutions* de l'idée intégrale, des *mutilations* de l'intelligence (1).

Et, passant à l'application, il explique que les systèmes condamnés du modernisme sont vrais par ce qu'ils affirment et faux par ce qu'ils nient, sans prendre garde que ce qu'ils affirment, c'est précisément une négation de la vérité. C'est ainsi que, à propos de l'immanence, M. Serre, citant cette proposition de M. Le Roy : « Nous ne connaissons la réalité surnaturelle que sous les espèces de l'action qu'elle exige de nous », ajoute : « Ce *que* est à retrancher ». M. Serre ne s'aperçoit pas que ce *que* retranché *supprime et nie simplement la proposition de M. Le Roy,* en lui substituant la proposition contradictoire : la réalité surnaturelle ne nous est pas seulement connue sous les es-

1. Les Entretiens idéalistes, janvier 1908, p. 10.

pèces de l'action qu'elle exige de nous. En outre, il ne suffit même pas de la contradictoire, c'est la proposition contraire qu'il faut prendre, car tout est faux dans celle de M. Le Roy, et, pour rester dans la vérité, on doit nier que la réalité surnaturelle puisse être aucunement acquise par cette voie. Ecoutons encore M. Serre :

Pour faire, par des exemples, plus tangible et précise ma démonstration philosophique, je commencerai par l'analyse d'une simple phrase de la thèse de M. Le Roy sur les preuves de l'existence de Dieu. « On ne s'élève à cette mystérieuse existence, nous dit-il, que par une action du dedans, par une expérience de la vie intérieure, par les démarches efficaces de l'amour ». Evidemment, il y a dans cette manière de voir, dans cette philosophie de l'action et du moral, une large part de vérité et d'orthodoxie; les Docteurs et les Pères sont les premiers à reconnaître cette part de la volonté dans l'acte de foi, et il faut bien se garder de supposer que l'Eglise ait condamné en bloc toute la philosophie pragmatiste. Et pourtant, telle qu'elle est formulée, la phrase de M. Le Roy serait certainement jugée hétérodoxe, et de fait le pragmatisme est atteint par l'article XXVI du nouveau syllabus. On s'expliquerait mal ces contradictions apparentes, si l'on n'observait qu'il y a, comme en tout système, deux parts dans le pragmatisme, dans l'intuitionnisme, dans la philosophie de l'action et dans la phrase même de M. Le Roy que je viens de citer. Il y a le côté positif ou de l'affirmation d'une preuve de l'existence de Dieu, d'un moyen d'aller à lui (et ceci est irréprochable) : « On s'élève à cette mystérieuse existence, par une action du dedans, par une expérience intime, par l'amour. » Puis il y a le côté négatif ou de l'exclusion, l'exclusion des autres preuves, des autres moyens d'aller à Dieu : « On ne s'élève à cette mystérieuse existence que par une action du dedans que par l'expérience intime, que par l'amour. » Or, c'est dans cette restriction, notons-le bien, c'est dans cette exclusion, dans ce que trop étroit qui ferme l'horizon, que réside uniquement le point faible, l'erreur de cette philosophie, fausse seulement par ce qu'elle nie, vraie par tout ce qu'elle affirme (1).

La proposition de M. Le Roy est simplement une proposition de forme négative, *affirmant* que la seule preuve de l'existence de Dieu consiste dans l'expérience intime. Qu'en restera-t-il, quand on aura supprimé cette *affirmation* qui constitue l'erreur? M. Le Roy n'émet pas deux propositions, ainsi que M. Serre le lui prête. Il ne dit pas : l'expérience intime prouve l'existence de Dieu, et cette preuve est la seule valable. Il affirme simplement qu'elle est unique. Eût-il fait cette distinction, il faudrait rejeter cette proposition supposée que M. Serre estime irréprochable, et aller, comme dans le cas précédent, jusqu'à la proposition contraire, car il est faux que l'existence de Dieu puisse se démontrer par l'expérience de la vie intérieure.

Il serait superflu d'insister sur les éloges particuliers que M. Serre mérite pour l'opportunité d'une telle intervention, à l'heure où le Vicaire de Jésus-Christ déployait une énergie surhumaine dans la

1. L. c., p. 2.

dénonciation des périls que font courir à la foi de téméraires conciliateurs. L'auteur d'un pamphlet sorti de l'officine parisienne du modernisme et intitulé : « *Le catholicisme de demain* », fait exactement ressortir cette opposition.

A plusieurs reprises, devant les affirmations si catégoriques de Pie X, je me suis demandé, en toute humilité et sincérité de cœur, si vos habitués du mardi n'ont pas un peu outrepassé, dans leurs libres entretiens sur « le catholicisme de demain », ces bornes que le magistère infaillible du successeur de saint Pierre croit devoir apporter à l'exposition et au développement de la doctrine catholique. Dans l'ardent besoin qui fut le nôtre de *penser* et de *vivre* notre foi, n'avons-nous pas été portés par la pente naturelle de notre esprit et de notre cœur à exagérer, dans la conception de la vérité chrétienne, l'importance subjective de ses rapports avec l'individu et partant à atténuer l'importance objective de sa réalité divine, comme si l'expérience personnelle devait servir de base à la certitude religieuse. En dégageant cette même vérité de la gaine des formules dogmatiques, n'avons-nous pas encore un peu ébranlé le point d'appui séculaire du *Credo* catholique? Enfin, en réclamant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, celle du catholique et du citoyen, n'avons-nous pas fixé nous-mêmes des limites inadmissibles aux pouvoirs universels du magistère ecclésiastique?...

Il y avait certes, dans les paroles de Pie X, « comme une apparence d'hostilité à l'intelligence et à la liberté humaine ». Mais cette apparence ne peut donner le change qu'aux esprits superficiels. Suivant le mot très pittoresque de notre vieil ami *Joseph Serre*, ne laissons pas « s'ébaucher quelque analogie sacrilège entre le dôme de Saint-Pierre et un éteignoir monstrueux. »

C'est d'ailleurs à cet irrégulier de vos mardis que je songeais involontairement en écoutant notre bien-aimé Pie X. Oui, je songeais, presque instinctivement à cet obstiné constructeur de synthèses orthodoxes dont le poétique éclectisme, plus hardi encore que toutes mes inventions dialectiques, se plaisait à nous découvrir dans l'orthodoxie la plus stricte « la largeur d'esprit même » et dans l'opposition de l'Eglise au Modernisme la simple affirmation d'une pondération délicate et grandiose contre les exagérations de ses doctrines; en d'autres termes contre « ce que le Modernisme pourrait avoir *seulement* de fermé, d'exclusif, et par conséquent d'anti-moderne. »

Avec cette méthode d'équilibre, je veux dire de proportion précise de vérité et d'erreur, d'éléments positifs et d'éléments négatifs dans la conception du système moderniste, chacune des paroles du Pape perdait dans mon esprit la rigueur de son apparente sévérité, chaque jugement s'élevait au-dessus de la petitesse d'une servile interprétation, et l'orthodoxie pontificale n'était plus pour moi que « l'exclusion de l'exclusion. »

Vous faut-il quelques exemples qui vous traduisent clairement l'éclectisme ingénieux de cette mentalité?...

Je me disais toutes ces choses tandis que Pie X fulminait contre le modernisme. Sa voix auguste avait pour moi comme deux sons : Elle avait l'accent sévère de la prohibition et l'accent caressant d'une parole conciliatrice m'invitant à élever ma pensée au-dessus de tous les systèmes, au-dessus de tous les murs de séparation pour « respirer l'air libre de la plénitude intellectuelle et morale. » Oh! ce grand vol de l'âme vers la haute liberté et la totale lumière. Quel rêve! Et ce rêve semblait prendre corps dans ce grand Christ d'ivoire dont le regard de souffrance et de piété était penché sur la tête du Serviteur des serviteurs de Dieu. Ces deux bras du divin Suppli-

cié étendus entre ciel et terre, d'une extrémité des choses à l'autre, n'était-ce pas « le geste infini, le signe de la conciliation et de l'embrassement universel ! Oui, « de même que toutes les fautes du genre humain vont, *par le repentir*, se perdre dans son immense pardon, ainsi toutes nos vérités partielles, toutes nos philosophies humaines devaient aller, après *le sacrifice* de leurs négations et de leurs limites, s'unir et se fondre dans la plénitude harmonieuse de son esprit, de son Eglise, qui est la Vérité totale.

La voix impérative du juge qui condamne l'erreur et dresse devant elle les murs de circonvallation destinés à la défense de la vérité dogmatique, cette voix qui formule les anathèmes, s'éleva soudain si haut que je n'entendis plus que des éclats de tonnerre. Le Pape, lui aussi, levait les yeux comme moi vers son grand Christ d'ivoire, mais pour les retirer chargés de réprobation contre ces modernistes, diseurs de nouveautés et séducteurs...

La méthode nouvelle, la synthèse nouvelle et universelle de M. Serre ne sont faites que de ces illusions pitoyables. C'est pourquoi sa nouvelle conception de l'orthodoxie est également fausse et dangereuse ; et rien de plus opposé à la véritable mentalité de l'Eglise, à son éclectisme réellement orthodoxe, que la mentalité dont il prétend l'affliger. M. Serre se flatte de retrouver l'idée universelle en excluant des différents systèmes religieux ce par quoi ils sont systèmes, c'est-à-dire ce par quoi ils s'opposent. C'est donc, dans tous les cas, une contradiction, ou un jeu peu digne, de retenir le nom du système en disant qu'il se concilie avec l'orthodoxie, puisqu'il n'est système que par son opposition avec elle. Et c'est une contradiction pire encore, ou un jeu encore plus indigne, d'affubler le catholicisme du nom de chacune de ces fausses religions. Tel est cependant celui où se plaît et se délecte M. Serre, en répétant impitoyablement, chaque fois qu'il prend la plume, ce qu'il a écrit une première fois sous cette forme.

Dans ma religion, qui, d'ailleurs n'est pas de moi, — ce qui en fait la valeur, — je retrouve *toutes les religions* (comme au Congrès de Chicago), mais fondues et synthétisées en une *unité vivante*, qui les *harmonise* toutes, qui est *leur baiser de paix*, non pas dans le vague d'une foi imprécise à un au delà quelconque, *mais sans rien rejeter d'essentiel d'aucune d'elles* et sans cesser pour cela d'être *une religion* proprement dite, *une confession religieuse*, non le rêve religieux d'un philosophe.

Ma religion est *israélite*, en ce qui constitue l'essence du judaïsme : croyance messianique et formalisme d'une liturgie où tout est figure et parabole. Elle est *protestante*, par sa foi à l'Evangile, par le libre examen possible de ses titres, par l'idéalisme profond de sa doctrine et son culte de l'Esprit. Elle est *païenne* par le matérialisme poétique de ses formes extérieures et son culte de la lettre. Elle est *musulmane* par son dogme de l'unité de Dieu et l'affirmation nette, vigoureuse de la *personnalité* et de l'*autorité* divines. Elle est *bouddhiste* par la pureté de sa morale de détachement et de charité, par son mysticisme et ses monastères. Elle est *monothéiste*, comme l'Islam et Israël ; elle est *polythéiste* par la foi aux personnes divines et par le culte des saints, qui est en même temps le vrai *culte de l'humanité*. Elle est *dualiste*, comme Zoroastre et Manès, puisqu'elle admet les deux principes bon et mauvais et la guerre des deux esprits. Elle est *panthéiste*, puisqu'elle ramène tout à Dieu et rêve la divinisation de l'homme. Elle est *humaniste*, puisqu'elle adore un

Dieu incarné, un Homme-Dieu. Elle est *rationaliste*, puisqu'elle veut que la foi soit raisonnable et volontaire. Elle est *occultiste*, puisqu'elle croit aux anges et aux esprits, aux formules et aux sacrements. Elle est *philosophe*, puisqu'elle a des docteurs qui sont les plus grands des métaphysiciens et des sages. Elle est *fataliste* par son dogme de la chute et de la solidarité humaine, et pourtant elle affirme *la liberté* individuelle et les œuvres personnelles et fait dépendre le salut de cette conciliation sublime : « Agir comme si l'on pouvait tout, prier comme si l'on ne pouvait rien. »

Cette religion dont je ne viens pas faire, d'ailleurs, *l'apologie, car j'ai horreur de ce mot*, en faveur chez mes coreligionnaires (comme s'il s'agissait de faire l'apologie de son église et non de rechercher la vérité), cette religion, dont je voudrais seulement présenter un aspect nouveau, *sans la moindre idée d'opposition à aucun culte*, — bien au contraire car *étant catholique, je suis protestant, bouddhiste, israélite*, (même un peu païen... nous reproche-t-on), — cette religion, dis-je, *c'est l'orthodoxie romaine* (1).

En une série de vingt ou vingt-cinq chapitres publiés à la même époque par M. Serre dans la *Justice sociale*, il écrit sous autant de titres : Je suis croyant, parce que je suis positiviste, parce que je suis pragmatiste, parce que je suis immanentiste, parce que le dogme est foi et vie, parce que je suis agnostique, etc., etc...

En rééditant toutes ces idées dans *L'Eglise et la pensée*, ouvrage muni de l'imprimatur, M. Serre veut bien reconnaître, dans un avis préliminaire, « ce que peut avoir de choquant telle formule un peu crue » et il cite l'une ou l'autre :

P. 53 : « Le catholicisme opère la conciliation transcendante de Mahomet et de Bouddha, de Moïse et de Luther. »

P. 54 : « Le catholique, pourrait-on dire, est un juif protestant, comme il est un musulman bouddhiste et un païen de l'idéal. »

P. 54 : « Il y a une façon profonde d'entendre les erreurs qui en fait des vérités. Il y a un panthéisme supérieur, un fatalisme supérieur... »

P. 57 : « L'Imitation de Jésus-Christ... n'est-elle pas une œuvre de bouddhisme supérieur?... » (2).

« Si ces passages, mal compris, peuvent scandaliser la foi, ajoute M. Serre, je les sacrifie volontiers. Je rappellerai, en attendant, qu'ils doivent être lus dans leur cadre et comme simples détails, représentatifs ou expressions pittoresques de la grande synthèse des philosophies et des religions. »

L'unique manière de sacrifier ces passages, et d'autres semblables, eût été de les supprimer. Quant au cadre, il est suffisamment connu pour que ces détails y prennent leur valeur qui est bien réelle aux yeux de l'auteur. Il peut être pittoresque de les donner pour simplement représentatifs de la synthèse, mais ils en sont l'expression exacte et voulue. M. Serre a même une singulière manière de les abandonner.

---

1. *Demain*, 2 février 1908. — Inutile de relever la fausseté de certains rapprochements.

2. Il avait écrit dans *Demain* : « L'Imitation, lecture préférée de la piété catholique, n'est-elle pas *une œuvre de pur bouddhisme?* (quoiqu'elle soit aussi autre chose) ».

Un exemple va le montrer. Nous y verrons un nouvel aspect de cette synthèse transcendantale.

Il avait donné dans son livre sa nouvelle conception du miracle, qui a l'avantage de dissoudre comme les autres vérités, la notion du surnaturel (1). J'en prends l'expression dans sa *Synthèse religieuse* publiée par *Demain*, où elle est la même, mais plus claire.

Nous sommes là au cœur des choses, au point où tout ne fait plus qu'un, car ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, dit l'occultisme en sa devise profonde, car l'occultisme est vrai, le spiritisme est vrai. La nature est baignée de surnaturel et la science travaille sous le ciel du mystère. Ou, si vous préférez, *il n'y a ni mystère ni surnaturel;* il n'y a que la *nature*, mais la nature est infiniment plus vaste, plus haute, plus sublime que ne se l'imaginent les naturalistes de la matière, ou même les psychologues de l'esprit humain. La religion aussi est *un fait de la nature :* c'est le fait transcendant de l'âme et de l'histoire. Le miracle aussi est un fait, et *un fait de la nature*, mais d'une nature supérieure à la nature matérielle et à nos petites forces humaines (ce qui, certes, n'a rien de miraculeux). Sans parler des milliards d'êtres et de puissances spirituelles s'échelonnant sans doute au-dessus de l'homme, il y a dans la simple notion de Dieu plus de surnaturel que ne peuvent en contenir tous les miracles de toutes les religions; or, Dieu c'est l'*être à l'état de nature*, et nous vivons, nous sommes et nous nous mouvons en lui.

Dans la rétractation apparente que nous avons mentionnée, M. Serre dit de cette expression « il n'y a ni mystère ni surnaturel » : « Il s'agit ici d'une simple question de langage et non de théologie ». On n'est pas plus fuyant. Mais il y a mieux.

L'imprimatur donné à *L'Eglise et la Pensée* porte la date du 23 juillet 1908. Or, en septembre et octobre de la même année, par conséquent simultanément, sinon postérieurement, M. Serre a donné dans les « Entretiens idéalistes » deux articles intitulés : « *Les hypothèses sur Lourdes* », où il reprend, développe et aggrave la même thèse et se convainc ainsi lui-même de subterfuge. Question de langage, avait-il dit. Parole très vraie en un sens, car la brillante synthèse de M. Serre, qui doit renouveler l'orthodoxie et rajeunir la mentalité de l'Eglise, se réduit à un cliquetis de mots cacophonique. Cependant, c'est aussi une question de philosophie, sinon de théologie, et d'une philosophie élaborée ailleurs que dans les écoles catholiques. Le sous-titre de ces articles sur Lourdes indique la persistance de M. Serre à soutenir la théorie dont on aurait pu le croire détaché : « *Une conception nouvelle du miracle et de la nature.* » Il s'agit toujours de faire rentrer l'un dans l'autre.

Nous avons constaté plus haut, l'insuffisance de toutes les hypothèses émises jusqu'à ce jour sur ce sujet difficile. *L'hypothèse chrétienne elle-même*

---

1. P. 66.

a le tort, ou l'inconvénient, de se présenter sous des formes hostiles à la mentalité contemporaine, de se laisser prendre pour extra naturelle, irrationnelle et magique. Car telle est bien l'idée que se font aujourd'hui du miracle des incroyants, et je ne crois pas qu'étant donnée l'idée qu'ils s'en font et qu'on leur en laisse, on puisse leur faire grief d'en repousser la notion. Sous le règne du monisme déterministe qui nous fait concevoir où tout se tient et s'enchaîne, il est certain que *miracle* et *surnaturel* sont deux mots qui contrarient fortement notre mentalité scientifique. Cette antipathie vient, comme toujours, d'un malentendu qui a lui-même son origine dans l'étroitesse des esprits et dans la défectuosité du langage.

Nous pourrions dire ici du mot *nature* ce qu'on pourrait dire d'ailleurs du mot *science :* c'est un mot tronqué par le préjugé matérialiste, qui, le restreignant au monde d'en bas, *a fait naître le mot surnaturel pour désigner le monde d'en haut.* Mais si nous prenions la peine de parler la vraie philosophie, qui est une langue bien faite, nous éviterions ces façons de dire qui déforment la mentalité publique en brisant l'harmonie des lignes *de la réalité universelle. En un certain sens, l'incrédulité religieuse a raison de repousser la notion de miracle et de surnaturel.* Où elle a tort, c'est dans la *restriction* du mot nature au monde de la matière et du déterminisme scientifique. Elargissez le sens de ce mot, faites-y entrer, par un effort de monisme supérieur, tous les mondes de la pensée, tous les plans des choses — la réalité tout entière — *et le mot surnaturel s'évanouit dans cette nouvelle et plus vaste conception de la nature.* La nature étant, pour l'esprit large, l'ensemble des forces et des êtres qui composent *la réalité universelle,* je trouve aussi naturelles les manifestations mystiques que les manifestations physiques du monde : elles se meuvent dans un autre plan, voilà tout (1).

Le miracle et le surnaturel ne seraient donc qu'une question de mots. Quel dommage que l'Eglise ait laissé se créer de si profonds malentendus, faute de parler la vraie philosophie! Heureusement, désormais, « *grâce à ce naturalisme transcendant,* nous pouvons nous faire du Miracle, jusqu'ici légendaire pour les uns et magique pour les autres, une conception scientifique et largement naturelle » (2). La solution est toute trouvée : puisqu'il n'y a que la nature et les faits naturels, ne parlons plus de surnaturel et de miracle. Les monistes acceptent la chose, M. Serre s'en fait garant; nous pouvons bien leur sacrifier les mots.

M. Serre, pour sa défense, réclame quelque part la liberté de la méthode, du style et du paradoxe. Sa méthode, on l'a jugée. Elle est fausse et mauvaise. Sa liberté n'est qu'un abus. Celle du style, qu'on ne peut contester à personne, M. Serre en fait un brillant usage, mais est-ce pour le service de la vérité et de l'Eglise, comme il s'en flatte, toutefois sans se faire leur apologiste? Quant à la liberté du paradoxe, il en pousse la licence à des excès qui la rendent intolérable. Car il en use, contre tout droit et toute prudence, pour

1. Septembre 1908, p. 120.

2. Octobre 1908, p. 171.

fausser la langue, et particulièrement la langue philosophique. Et l'on ne peut que souscrire au jugement émis par M. l'abbé Blanc à ce propos :

« Il n'en a pas le droit. Il est, en cela, justiciable de toutes les auto-
» rités : littéraires, aussi bien que philosophiques et religieuses. A
» elles de nous défendre contre les corrupteurs du verbe et de la doc-
» trine. Il est de bonne foi: c'est évident; je serais le dernier à
» en douter. Mais ses entreprises *contre la franchise et l'honnêteté de la*
» *langue* n'en sont pas moins regrettables; elles peuvent paraître odieu-
» ses, quoique sa personne reste très sympathique. Elles sont perni-
» cieuses, et l'on doit s'en garantir comme d'un poison versé par
» une main innocente. S'il se complaît, malgré tout, dans ses formules
» et ses paradoxes, c'est son affaire et nous aimons à croire qu'ils
» lui sont inoffensifs. Mais s'il se propose de les débiter et de les
» répandre, halte-là ! Nous ne dénonçons pas un faux-monnayeur, mais
» une fausse-monnaie. D'être faux-monnayeur, il n'en est pas capa-
» ble; mais il écoule généreusement, sans profit personnel, au ris-
» que de discréditer son talent et son esprit, *la monnaie fabriquée*
» *dans des officines louches par des faussaires, qui devraient lui être suspects* (1). »

Le lecteur n'a plus rien à apprendre sur la vérité de ce dernier trait.

Mais, au point de vue littéraire et religieux, il est une autre liberté que M. Serre est, en un sens, encore moins excusable de s'être arrogée. C'est, à l'imitation de M. Vulliaud qui fait de saint Paul et des grands auteurs chrétiens, comme Pascal, des Kabbalistes, d'avoir consacré tout un volume à transformer Ernest Hello, cet illustre penseur qui reflète la vraie pensée catholique avec autant de pureté que d'éclat, en une sorte de théosophe à l'image de son biographe.

La vie d'Ernest Hello par M. Serre, je n'hésite pas à le dire, est une sorte d'attentat littéraire et religieux (2).

Ernest Hello disait à la première page des *Paroles de Dieu* (3) : « Je le déclare ici, comme toujours, et dans tous mes livres, je suis pleinement et absolument soumis à tout ce qu'a décidé et décidera l'Eglise catholique, apostolique et romaine; et je me fais gloire de cette soumission qui dit l'alpha et l'oméga de ma Parole. Soumission pleine et entière à l'Eglise, à la Sainte Eglise catholique et romaine, et à son chef infaillible. »

Le grand écrivain a toujours conformé sa pensée à cette profession de foi. Il a vécu et il est mort dans la pratique fidèle et fervente de

1. La Pensée contemporaine, avril 1908, p. 421.

2. Ernest Hello, 1 vol. in-12. Imprimerie de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

3 Palmé. Paris 1877.

sa religion. Hello n'était pas un théologien. Il peut se rencontrer dans ses ouvrages quelques passages obscurs, quelques expressions flottantes. Mais on n'a pas le droit de les interpréter dans un sens différent de sa pensée connue et bien certaine.

Hello est aux antipodes de M. Serre. L'un est aussi ferme dans ses affirmations, aussi intransigeant sur la vérité, aussi ardent contre ses mutilateurs, que l'autre est ondoyant, conciliateur, et souriant à tout le monde à la fois.

La haine du mal est la caractéristique du tempérament moral de Hello. Ouvrez son livre : *L'Homme*. Dès les première pages, vous trouvez le mot du psalmiste : « Qui diligitis Dominum, odite malum. » Vous qui aimez le Seigneur, ayez le zèle de la haine. Sous l'invocation des litanies qui salue en Marie l'Arche d'Alliance, Hello implorait « la terrible puissance » de la Sainte Vierge.

Beaucoup de petits livres et de petites images ont donné à la Vierge Marie une douceur affadissante, une douceur niaise qui n'a pas l'air de garder au fond d'elle-même l'énergie d'avoir horreur, *la sainte puissance d'exécrer. Cette exécration du mal est la plus noble des vertus et la plus oubliée des gloires...* Il est difficile de savoir à quel point s'abaisse, dans beaucoup d'hommes, le sentiment de la sainteté, parce qu'ils le regardent comme mou, faible, dépourvu de cette énergie terrible qu'inspire l'exécration. Or, si les saints ont tous connu la haine du mal, si pas un d'eux n'a été privé de cette lumière, comment a-t-elle brillé dans la femme revêtue du soleil, en qui la haine du serpent était une institution divine contemporaine de l'Eden? La Vierge n'a pas oublié la Parole que les échos du Paradis terrestre répétèrent peut-être à Elie et à Hénoch pour entretenir en eux le feu qui brûle : « Je placerai une inimitié entre toi et la Femme. Elle-même, un jour, écrasera ta tête.

Judith est une des figures les plus inconnues de Marie. Si je ne me trompe, elle révèle une des faces les plus ignorées de la Vierge, elle montre la femme sous son aspect qu'on oublie, l'aspect de l'horreur. *Là où l'horreur manque, il n'y a ni amour ni lumière* (1). L'horreur est la lueur du feu que fait le glaive de l'amour quand on le brandit au soleil, la sainte horreur placée par la main de Dieu dans l'arche vivante de son alliance sacrée, l'horreur du mal, l'horreur brûlante; l'arche désigne la Vierge terrible, terrible comme une armée rangée en bataille (2).

Ne pas haïr le mal, est pour Hello notre primordiale faiblesse.

Parmi les poisons qui sont dans l'air, je veux compter et signaler *ce grain d'admiration qui se glisse entre quelques grains de blâme, quand il s'agit de dire : voilà le mal ! Le mal, notre devoir est de le flétrir, et non pas de faire des*

---

1. M. Serre citant cette phrase, sans doute pour la beauté de la forme plus que pour le fond de la pensée, à laquelle il ne s'attache guère, ose bien dire qu' « ainsi parle notre grand hégélien orthodoxe ». Ce trait seul le jugerait. (P. 251).

2. *Paroles de Dieu*, p. 237.

réserves délicates. Le mal est un monstre dont il faut avoir horreur, au lieu de le regarder comme une chose curieuse et avec complaisance (1).

Un trait encore :

La miséricorde? Qui donc la vengera du visage niais qu'on lui donne très souvent? Quand donc comprendra-t-on qu'elle est inséparable d'une haine active, furieuse, implacable, exterminatrice et éternelle, la haine du mal? Quand donc comprendra-t-on que pour être miséricordieux, il faut être inflexible?...

Un critique a dit justement :

« Cette haine de l'erreur qui ne vise que les doctrines sans toucher aux personnes, est si brûlante dans Hello, qu'elle pénètre profondément son style et le colore de teintes violentes et orageuses, qu'il n'aurait jamais eu sans cela. Sans ce que Joseph de Maistre appelait la colère de l'amour, Hello n'aurait peut-être été qu'un dialecticien quelconque, apologiste religieux après tant d'autres, armé tout au plus d'une ironie très douce et très bénigne, et l'attention universelle l'aurait très silencieusement enseveli dans le coin le plus obscur des catacombes. Mais ce sentiment seul lui donne une personnalité inouïe, un accent littéraire tellement à part, qu'il est impossible, avec la meilleure volonté du monde, de ne pas en être frappé. On peut assurer que cette *charité qui déteste le mal* est bien certainement la grande passion qui domina tout en lui; et comme le temps où il vit doit lui paraître épouvantablement mauvais, cette passion s'exaspère et se transporte jusqu'aux notes les plus aiguës, jusqu'au paroxysme de l'indignation » (2).

Et c'est ce penseur si vigoureux, cet écrivain catholique dont une puissante haine de l'erreur fait la personnalité, que M. Serre vient nous présenter comme travaillé ainsi que lui par le ferment gnostique, comme un théosophe et un hégélien plus ou moins orthodoxe!

C'est dans les écrits de Hello, où la pensée catholique s'affirme dans sa splendeur, où tous les systèmes inventés par l'esprit humain sont impitoyablement démolis au moyen de leurs propres principes, que M. Serre prétend nous faire découvrir sa religion de l'esprit large, ses nouveaux aperçus du catholicisme et trouver sa synthèse réalisée par la conciliation de tous les systèmes!

Oui, Hello avait une large et vaste conception du catholicisme, religion universelle, une notion très exacte de ce que M. l'abbé Blanc consent à appeler son éclectisme; et il le décrit avec la magnificence de son style, en montrant que toute vérité est catholique. Mais c'est

---

1. L'Homme, Perrin, Paris 1909, p. 99 : — Il faudrait encore citer, entre autres passages, une bonne partie du chapitre sur la charité.

2. Léon Bloy. Brelan d'excommuniés, p. 58.

insulter sa mémoire et défier le bon sens que de lui attribuer, comme dans une page citée plus haut, une conception qui ferait consister la vérité dans l'union des contraires. Avec quelle force il eût tonné contre le langage corrupteur de l'écrivain qui, refaisant la même synthèse, mais avec une méthode contraire à la sienne, résume sa démonstration dans cette phrase : « Il y a là tout un panthéisme sublime »! (1).

Cependant, M. Serre n'a pas craint de placer ses théories personnelles, nuageuses, fausses et démoralisatrices, sous l'autorité de ce grand catholique, qui sans doute n'aurait pas trouvé de termes assez énergiques pour les exécrer.

La largeur d'esprit, la morale et l'esprit large, l'art et l'esprit large, la critique et l'esprit large, la science et l'esprit large, l'histoire et l'esprit large, la philosophie et l'esprit large, la religion et l'esprit large : autant de chapitres où M. Serre réédite ce qu'il a déjà imprimé vingt fois, en obligeant Hello à parler comme lui.

Et nous l'entendons nous dire qu'Hello « aimait la vaste pensée d'Hégel » (2) : qu'il était « plus libéral que Lacordaire » (3); ou encore : « Hello avait un mépris de penseur vaste pour ces étroitesses de la pensée séparée et qui se tue par sa séparation même, car la séparation, c'est la mort, comme c'est l'irréligion. La vraie pensée est l'union de toutes choses » (4); et encore, à propos d'un passage où Hello dit excellemment que la vérité, qui enveloppe tout, est toujours plus large et plus belle que tous les systèmes et toutes les illusions : « Je ne sais si je me trompe, mais je pressens ici le germe d'une méthode nouvelle, applicable à tout, remplaçant la discussion usée, acceptant les idées comme des faits; essentiellement positive, ne réfutant pas, complétant, ne rejetant des systèmes que la bonne, l'esprit d'exclusion... » (5).

Bref, ce n'est plus le grand penseur catholique pénétré de la doctrine chrétienne jusqu'au plus intime de son âme, violemment épris de l'Eglise et la défendant sur tous les terrains avec une ardeur sans cesse renouvelée, déclarant anathème quiconque s'en écarte; c'est un Hello éclectique, pour ne pas dire hérétique, qui sort de la plume de M. Serre, et en tout semblable à son biographe qui me disait dans une lettre : « Ma philosophie me permet de n'avoir pas d'adversaire ».

Cette déformation systématique, trop conforme aux procédés des « Entretiens idéalistes », appelait une protestation; et nous savons

---

1. Ernest Hello, p. 319.

2. P. 226.

3. P. 232. Et il a soin d'ajouter, pour maintenir l'équilibre « plus intransigeant que Louis Veuillot. »

4. P. 299.

5. P. 307.

que des membres mêmes de la famille d'Ernest Hello n'hésiteraient pas à faire entendre la leur. Car M. Serre, malgré ses rapports avec la famille de l'illustre écrivain, n'est pas seul dépositaire de sa pensée.

Et pour finir, il y a une parole de ce Maître qui marque la différence entre sa manière et celle de son biographe, ou, pour mieux dire, l'opposition et le contraste entre l'une et l'autre : *L'habitude de parler faiblement des choses fortes donne aux choses fortes des apparences de faiblesse.*

VENDU PAR SES FRÈRES

Cette étude, quoique déjà longue, se borne nécessairement à découvrir l'une ou l'autre des formes sous lesquelles l'infiltration se produit, à rompre l'une ou l'autre des mailles de l'immense filet savamment tendu autour de nous. D'autres, plus instruits, auraient sans doute beaucoup à ajouter. Et à côté des menées saisissables, combien d'autres si habilement dissimulées qu'on ne les devine pas !

J'ajouterai encore un exemple suggestif.

Un éditeur parisien catholique, Bloud et C[ie], poursuit depuis plusieurs années, sous forme de brochures, une collection très répandue, et d'ailleurs assez mêlée, dont la rubrique est « Science et Religion ».

Parmi ces brochures, en voici une intitulée : « *L'Occultisme contemporain* », dont l'auteur est M. Charles Godard, agrégé de l'Université. Cette brochure était à sa cinquième édition en 1907. C'est celle que nous avons sous les yeux.

L'histoire de l'occultisme y est étudiée, cela va sans dire, du point de vue catholique, par un écrivain catholique.

La précision de l'exposé, la multitude des faits rapportés et l'abondance de la bibliographie indiquent que celui-ci domine bien sa matière.

Rien, dans cet écrit, qui heurte directement la doctrine, ni qui ne paraisse respectueux de l'autorité de l'Eglise.

Il est vrai que les appréciations manquent le plus souvent de netteté et, qu'en plus d'un endroit, l'auteur sème le doute et entr'ouvre la porte à des hypothèses suspectes.

Pour en citer quelques traits, c'est ainsi, par exemple, qu'à propos du corps astral et du périsprit, il dira : « A la rigueur, le catholique admettra, *sur l'autorité de saint Paul*, qu'il y a un corps pour l'âme ψυχὶκον) différent du corps pour l'esprit (πνευρατικόν) et du corps physique (σῶμα) » (1); qu'après le contrôle des expériences, le corps astral et les images astrales pourront être admis dans l'enseignement (2);

1. P. 20.

2. P. 24.

qu'un catholique « pourra, tout au plus, concéder que peut-être une âme serait errante quelque temps dans ce que les spirites appellent « l'état de trouble » avant de subir son jugement : encore, prend-il soin de noter que cette hypothèse serait fort contestable, car, d'après la tradition chrétienne (?) l'âme est jugée au moment de la mort », ce qui ne l'empêche pas d'ajouter en note que saint Grégoire le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure « affirment que l'âme peut faire parfois son purgatoire sur la terre » (1). Plus loin, au sujet des théories occultistes sur la survivance et les épreuves successives : « Ceux qui jugent suffisamment prouvées la théorie du *périsprit* ou *corps astral*, ainsi que celle du *corps plastique* de l'âme, n'auront aucune difficulté à concevoir que ce dernier tout au moins soit capable de jouissance ou de souffrance après la vie terrestre » (2). Ailleurs, à propos de la théorie sur les élémentals : « Cette théorie serait acceptable si les occultistes avaient seulement parlé d'une atmosphère vitale collective » (3). Le chapitre sur les enseignements de l'occultisme et ceux de la mystique (4) abonde en rapprochements imprudents, sinon suspects. Dans un autre endroit, parlant de l'ouvrage : « *L'instruction intégrale* » d'un des principaux chefs de l'occultisme, M. Barlet, l'auteur, tout en marquant des réserves, conclut qu' « une œuvre de cette portée, méditée longuement par un homme qui a lui-même enseigné, mérite d'être lue et appréciée par les réformateurs, puis, après entente avec l'auteur, et formation par lui de quelques maîtres, appliquée au moins dans une école, libre ou officielle » (5).

Mais, M. Godard n'est pas sans nous mettre quelque peu en garde, oh! peu, contre les inspirateurs du mouvement occultiste. Invitant l'universitaire et le prêtre à lire les œuvres inspirées par les méthodes *scientifiques* de MM. de Rochas, Baraduc et *Fugairon*, il ajoute : « Mais l'un et l'autre ont un sentiment bien naturel de défiance à l'égard des écoles occultistes, et en particulier des martinistes » (6).

Il n'ignore pas que le principal organe de ceux-ci, l'*Initiation*, admet parmi ses collaborateurs les gnostiques, les spirites, « des chercheurs indépendants comme le docteur Fugairon, voire même de très rares mystiques catholiques qui osent écrire dans cette revue, mise à l'index en 1891, à cause des articles du gnostique Doinel » (7). Mais pour son compte personnel, M. Godard n'a point de rapports avec eux : « J'avoue n'avoir jamais franchi le seuil d'aucune de ces loges martinistes qu'ont fondées les occultistes, et ignorer certaines théories réservées à ceux qui savent » (8).

Patatras! Voilà qu'un frère et ami, vraiment trop inconsidéré (ou trop malicieux), écrit à propos de cette brochure catholique dans le *Monde occulte* de juin 1903, p. 8) :

---

1. P. 48. — 2. P. 51. — 3. P. 66. — 4. P. 70. — 5. P. 63. — 6. P. 46. — 7. P. 9. — 8. P. 70.

« *L'auteur se montre très informé du monde occulte et de ses adeptes les plus en vue. Sans doute son orthodoxie (!) l'oblige à combattre certaines idées qui lui semblent subversives, mais il le fait avec toute la loyauté qu'on peut attendre* D'UN ANCIEN COLLABORATEUR DE L'INITIATION ET D'UN ANCIEN PROFESSEUR DU GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES ».

M. Ch. Godard, en effet, ne me démentira pas, si j'ajoute qu'il est l'auteur des articles publiés dans l'*Initiation* sous le nom de *Saturninus* (1); que le nom de Saturninus y figure orné des six points qui désignent l'initiation martiniste (2), et que le dit Saturninus y est expressément nommé comme professeur titulaire de l'Ecole des Sciences hermétiques organisée par Papus (3).

Peut-être a-t-il rompu depuis avec les martinistes, je l'ignore. Il est seulement dommage, en ce cas, que son édition de 1907 en donne une preuve si équivoque; et son exemple montrerait une fois de plus à quel point un esprit imbu des théories ésotériques revient difficilement, même s'il s'y efforce, au pur catholicisme.

Ne serait-ce que pour montrer par un nouveau trait comment cheminent les idées théosophiques et la nécessité pour la presse catholique d'être sur ses gardes, nous en citerons un autre tout récent. Honni soit qui mal y pense, c'est à la *Croix* même que nous l'empruntons.

On lit dans son numéro du 8 août 1910, à la page 4, dans le feuilleton portant le titre de Notes bibliographiques.

L'âme des cathédrales, par Béatrix RODÈS

In-12, 3 francs. — Perrin, 35, rue des Grands Augustins, Paris.

L'écrivain qui se présente au public sous le nom de Béatrix Rodès est une jeune femme d'origine italienne et d'éducation française. Elle suivit en Allemagne les leçons du célèbre théosophe Rudolf Steiner. Puis, pour revivre, pour ainsi dire, cet enseignement, elle visita les cathédrales échelonnées le long du Rhin pour y chercher « l'énigme de l'art chrétien et celle de sa propre âme ».

C'est ce pèlerinage artistique et théosophique qu'elle nous raconte dans ce livre intéressant et curieux, qui porte l'empreinte d'un vif sentiment poétique, mais aussi d'une foi « plus large que la foi orthodoxe ».

Rudolf Steiner est en effet un des maîtres de la science théosophique et maçonnique. Cette note a nécessairement la valeur d'une sympathique recommandation. On aura acheté comme lecture de vacances l'ouvrage au titre séduisant de cette jeune femme. On voudra faire avec elle le pèlerinage artistique et théosophique et découvrir avec

---

1. De mai 1825 à juin 1903.

2. Décembre 1895, p. 272-274. — Juin 1897, p. 90.

3. Octobre 1900, p. 78.

elle « l'énigme de l'art chrétien ». Sa foi plus large n'est même pas pour déplaire, puisque c'est encore la foi. Et Dieu sait quelles impressions l'on gardera de ce livre intéressant et curieux qui porte l'empreinte d'un vif sentiment poétique et que tout paraît inviter à connaître.

Il est regrettable que des réclames aussi ouvertement théosophiques passent inaperçues de la rédaction d'un journal éminemment catholique. Que doit-il en être ailleurs?

UN POINT DE JONCTION. — L'IDÉALISME DÉMOCRATIQUE (1)

Comment la pénétration parmi les catholiques des erreurs monstrueuses qui se couvrent du nom d'un nouveau spiritualisme s'opère, quels en sont les agents perfides ou les complices semi-inconscients : c'est ce qu'il est évidemment très difficile de bien saisir. Çà et là on aperçoit seulement des indices; on voit se produire certaines manifestations d'un état d'esprit qui correspond à celui que ces hérétiques cherchent à créer et qui laissent supposer des rapports avec eux, comme les îlots de rocher émergeant des flots font conclure à l'existence de la chaîne sous-marine qui les relie. Mais celle-ci n'apparaîtra jamais à nu et ne se révèle que par les sinistres dans lesquels, de temps à autre, on apprendra que les téméraires ont sombré.

Cela rend indispensable de poser des bouées avertisseuses. Notre but est ici de contribuer à ce travail salutaire, en signalant le péril que fait courir à une école nombreuse de jeunes catholiques la route qu'elle s'obstine à suivre.

Il ne paraît pas douteux, en effet, que le caractère simplement *idéaliste* de la démocratie du *Sillon* ne rapproche ses adeptes du mouvement rosicrucien et martiniste, et n'offre un point de jonction avec lui.

On sait que l'*idéalisme* est devenu la profession de foi extérieure du *Sillon*. Partis à la conquête du pays au nom de l'Evangile et du catholicisme, avec un enthousiasme juvénile qui soulevait tous les applaudissements et donnait à certains toutes les espérances, on n'a pas tardé à voir les sillonnistes abaisser peu à peu leur drapeau, et finalement l'enserrer dans les plis de leurs vêtements, tandis que, tout en protestant de lui garder la même fidélité au fond de leur cœur, ils élevaient une autre bannière où ses emblèmes et sa devise s'effaçaient.

C'est dans le sixième congrès national du *Sillon*, en 1907, que cette métamorphose, dont quelques-uns avaient discerné de longtemps le travail, s'est accomplie au grand jour. En écrivant la *Décadence du Sillon* (2), j'en ai résumé les résultats dans une formule que le *Sillon*

1. Cet article était déjà composé en épreuves quand parut la condamnation du *Sillon*. Nous n'y changeons rien.

2. Lethielleux, Paris, 1908. 1 vol. in-12.

n'aimerait pas à reconnaître exacte, mais dont tous les traits, comme je l'ai montré, sont rigoureusement authentiques. Il ne sera pas sans utilité de la reproduire ici.

Considérant que l'*idéal chrétien* des catholiques peut leur être commun avec ceux qui rejettent leur foi;

Considérant que l'*idéal moral et social* à faire triompher pour le salut du pays, s'il convient de l'appeler encore *idéal religieux* en tant qu'on prend ce nom pour synonyme *d'idéal démocratique*, n'en est pas moins séparable de la foi catholique;

Considérant qu'un parti fondé *sur la communauté d'un idéal ainsi déterminé* est appelé à changer les âmes, et que tout autre parti *serait néfaste à l'Eglise;*

Le VIe Congrès national du Sillon demande qu'on dénonce et *qu'on brise l'union fondée sur la conformité du culte religieux ;*

Propose l'union de tous ceux qui, protestants, libres-penseurs ou catholiques, veulent que l'*idéal chrétien et l'idéal démocratique* soient un seul et même idéal, et se proposent de réaliser cet idéal dans la société *par le règne de la Justice et de la Fraternité;*

Et repousse hors du parti moral et social ainsi constitué pour la régénération du pays et le triomphe de l'Eglise, les catholiques qui n'ont pas compris comme le Sillon *la répercussion de l'idéal démocratique et chrétien dans le domaine politique et social.*

Depuis lors, l'*idéalisme* est devenu de plus en plus le terme exclusivement adopté pour exprimer les aspirations de cette école, et justifier par son éclectisme la position indépendante où elle entend se maintenir.

Mais, l'*idéalisme*, c'est également, on l'a vu, l'expression séduisante sous laquelle les conspirations liguées contre la foi et l'Eglise déguisent leur machination, et nous n'en sommes plus également à découvrir ce qui se peut dire dans des « Entretiens idéalistes ».

Mais l'objet compris sous l'étiquette est encore plus dangereux que la couleur équivoque de celle-ci. C'est lui qui établit le réel contact. De part et d'autre, l'idéal poursuivi est un idéal *démocratique*. De part et d'autre, l'idéalisme est représenté par une certaine conception de la démocratie.

Le rapprochement est frappant entre les espérances de toutes les sectes théosophiques et celles du *Sillon*. De part et d'autre, on fait briller aux yeux de l'humanité les promesses d'un nouvel âge d'or. Ces promesses s'étalent en mainte page du compte rendu du congrès de l'*Alliance* spiritualiste. Le juif Valabrègue, fondateur d'une union spiritualiste dissidente, et dont il faut, en passant, signaler la présence au dernier congrès général du *Sillon*, disait dans une récente interwiew :

... Dans saint Paul, je vous montrerais un chapitre dans lequel, en termes exprès, le choix nous est donné entre deux esclaves : celui d'en bas et celui d'en haut. Vous vous arrêtez, vous, catholiques, comme les protes-

tants, à une époque de l'Evangile pour l'interpréter tout entier. Je viens, nous venons, nous spirites, vous démontrer que c'est un tort. Les religions de renoncement préparent l'âme à la rédemption, mais elles les y préparent seulement. La rédemption est graduelle. C'est l'invasion dans l'âme de ce que les catholiques appellent avec raison la Grâce... Or, l'Evangile a trois époques. Il y a l'Evangile d'hier, celui de la période sublime, l'Evangile sacrifice-martyre : c'est l'Evangile catholique. Puis vient notre Evangile à nous : l'Evangile de demain, fraternité-bonheur, l'Evangile spiritualiste. Et, après la période millénaire, où nous entrons, il y aura, enfin, si vous voulez permettre cette expression au vaudevilliste...

— Dites, Monsieur...

— ... il y aura, fit-il imperturbablement, le troisième acte, l'Evangile de la Jérusalem céleste.

— Celui-là que vous dénommez dans votre affiche l'Evangile de Science, d'Esprit et d'Amour?

— Celui-là même, auquel tous les hommes sont appelés, à quelque race, à quelque religion qu'ils appartiennent. C'est pour aider l'humanité à y aller, que nous, spirites, nous qui aimons à nous nommer les positivistes du surnaturel, nous ne nous lassons pas de chercher, pour nos frères malades, tels médecins qu'il faut pour les soigner comme il convient (1).

Théosophes et gnostiques ne parlent pas autrement. On lit dans le *Réveil gnostique* de novembre 1909 :

Nous avons lu avec plaisir, dans la *Revue Théosophique Française*, le compte rendu d'une des conférences faites à Paris sur le « *Second Avènement du Christ* », par la présidente de la Société Théosophique, lors de son récent passage en France.

Cette question, d'ordre ésotérique, est connue de nos initiés. Exotériquement, on sait que les gnostiques sont dans l'attente d'une deuxième manifestation du Christ qui mettra fin à la période de civilisation césarienne. Nous savons, par voie occulte, que le XXe siècle ne se passera pas sans que de très grands événements soient accomplis. Nous sommes à la fin d'une civilisation et nous assisterons à l'avènement d'une nouvelle ère religieuse et sociale. Le retour du Christ marquera la fin de cette civilisation. Mais auparavant, il y aura des luttes et de graves désordres provoqués par les Archons et le Prince de ce monde; des guerres ensanglanteront l'Europe, après quoi la paix universelle sera établie sur la terre.

Ces événements ont été lus dans le Grand Livre de la Lumière, dans tous leurs détails, il y a plus *de soixante ans*, par notre saint prophète gnostique *E. Ventras*. Ils ont été tenus secrets et révélés seulement à un petit nombre d'initiés qui vivent dans l'attente du prochain avènement du Christ.

On se rappelle également ce début des mystagogies de M. Paul Vulliaud annonçant le proche avènement d'un monde nouveau, en vue duquel devient nécessaire la divulgation de la haute science théosophique.

D'après toutes ces sectes, en effet, l'histoire de l'humanité comprend une série d'époques à travers lesquelles la matière inanimée s'élève,

1. L'*Univers*, 1er mai 1910.

sous l'action de la « matière astrale » jusqu'à la divinité. La première fut celle du brahmanisme, la seconde celle de la religion des Egyptiens, la troisième est l'époque chrétienne, la quatrième l'époque révolutionnaire, la cinquième sera celle de la République universelle dont la puissance juive provoque actuellement l'éclosion par tous les moyens. Les époques postérieures marqueront dans l'histoire de l'humanité des étapes tellement supérieures à ce que nous pouvons concevoir, qu'elles ne peuvent actuellement se définir.

Ce sont ces folles espérances semées dans une société en proie aux terreurs de la dissolution et agitée d'aspirations à un renouvellement dont elle sent la nécessité, qui expliquent comment les occultistes, d'une part, les meneurs socialistes de l'autre, arrivent à séduire tant d'esprits. La masse croit vaguement à un nouvel ordre de choses quasi-messianique et voit dans le progrès démocratique l'aurore du bonheur paradisiaque retrouvé.

Voilà le rêve fantastique qui est au fond de toutes ces déclamations sur le progrès et l'avenir de l'humanité. Voilà le mirage auquel se laissent prendre, inconsciemment sans doute, le chef et les adeptes du *Sillon*. Quand M. Marc Sangnier proclame avec son intarissable faconde que la Démocratie est l'aboutissement nécessaire du christianisme; qu'elle doit élever l'humanité à une organisation sociale où seront portées au maximum la conscience et la responsabilité de chacun; quand il décrit l'idéal de cette société où l'autorité n'aurait plus au fond de raison d'être, parce que ses lois se trouveraient dictées d'avance par la conscience universelle; ses paroles n'auraient qu'une signification déclamatoire et chimérique, si elles ne correspondaient à un état d'esprit existant en lui-même et parmi ceux qui l'écoutent. Or, c'est l'état d'esprit que la franc-maçonnerie cabbalistique et théosophique crée et entretient en actionnant des forces disséminées partout. Le *Sillon* en subit l'influence et la propage à son tour. Ce n'est pas au christianisme qu'elle profite.

La démocratie n'est d'ailleurs, ni pour les uns, ni pour les autres, une forme de gouvernement. Elle est un degré de l'échelle mystérieuse par laquelle l'humanité s'élève à ses destinées. C'est la réalisation d'un progrès égal à celui que représenta jadis le passage du paganisme au catholicisme. La République universelle que ce progrès prépare sera autant supérieure à la chrétienté du moyen âge que celle-ci le fut au brahmanisme et au monde païen. Elle sera faite de la fusion de toutes les Eglises, de l'abolition de toutes les patries, du nivellement de toutes les classes, de la suppression de la propriété privée et de la destruction de la famille. Or, est-il besoin de rappeler les manifestations diverses et multiplies par lesquelles le *Sillon* encouragea ces redoutables utopies? Voilà l'idéal démocratique plus ou moins nettement entrevu, mais salué de loin avec un enthousiasme égal par les gnostiques et les sillonnistes, disons mieux, par les démocrates

de toutes les écoles et de toutes les dénominations, sans en exclure une partie notable du clergé.

Il est à remarquer, en effet, que tous les inventeurs de nouvelles synthèses religieuses, tous ceux qui réclament plus ou moins ouvertement le renouvellement du christianisme, se placent sur ce terrain de la démocratie. L'Eglise gnostique, on l'a vu, se proclame une église démocratique et égalitaire. M. Paul Vulliaud, exclusivement voué à la science religieuse et qui déclare ne point s'occuper de politique, professe cependant une ardente passion pour la démocratie. Il fait violemment campagne, en appelant M. l'abbé Lugan à la rescousse, contre l'Action française ennemie de cette démocratie, et enguirlande le *Sillon* comme s'il voulait l'aveugler. M. Joseph Serre « est un poète ami de la métaphysique... et qui concilie une ardente foi catholique avec un libéral et sincère amour de la démocratie » (1). Toute l'école lyonnaise dont la revue moderniste *Demain* était l'organe, le *Bulletin de la Semaine*, et cent autres feuilles ou groupes où règne le même esprit, fondaient et fondent sur la démocratie les mêmes espoirs.

Quels rapports cette ressemblance d'aspirations fait naître entre les chefs ou les membres de groupes qui ont ou croient avoir des buts différents, entre les séducteurs et les dupes ou les agents semi-conscients? Encore une fois, il serait difficile de le savoir. Qu'il y ait des relations entre eux, on peut le constater. Mais jusqu'où vont-elles et jusqu'où vont leurs conséquences : nul ne le dira. Nous voyons, par exemple, qu'au *Sillon* l'on connaissait l'existence de la confrérie rosicrucienne dont les adhérents font partie du groupe des « Entretiens idéalistes ». Nous savons encore que certains rédacteurs de cette revue, comme MM. de Crisenoy, sont sillonnistes. L'un d'eux, M. Carl de Crisenoy écrit même dans la revue du *Sillon* (juillet 1910). Un autre, M F. Divoire, faisait récemment dans l'*Opinion* une grosse réclame au nouveau journal de M. Sangnier, la *Démocratie* (20 août 1910). Il est bien à présumer, vu la sympathie exubérante des « Entretiens idéalistes », pour M. Marc Sangnier et l'opinion professée par l'*Eveil démocratique* sur leur orthodoxie, que la revue de M. Paul Vulliaud a libre et large accès dans les groupes du *Sillon*. Et la méthode d'élargissement sur laquelle le *Sillon* fonde ses espérances permet de croire qu'il en est de même pour une multitude de brochures et de tracts présentés par ceux qui partagent, en apparence du moins, son idéalisme démocratique.

Mais, au reste, le meilleur moyen de saisir le « nexus » entre les divers mouvements, n'est probablement pas de s'attacher à la recherche de détails précis, ou, si l'on compare les doctrines ou les

1. Houtin. La crise du clergé, p. 250. — On a vu plus haut que l'auteur du « Catholicisme de demain » régénéré par la démocratie introduit M. J. Serre dans le cénacle de ses interlocuteurs supposés.

écrits, de s'astreindre à une très exacte juxtaposition de textes; mais plutôt de se placer un peu à distance pour juger de l'ensemble et des traits généraux qui dénotent un état d'esprit, non pas identique, mais graduellement connexe. On constatera, par exemple, de la sorte, que le catholicisme de M. Marc Sangnier s'adapte à celui de M. Joseph Serre, qui s'accorde avec celui de M. Vulliaud, lequel est nettement gnostique et théosophe.

A un point de vue plus restreint, mais pris également d'un peu haut, que l'on compare, si l'on veut, les poésies allégoriques, mystico-sensuelles et presque toujours initiatiques des « Entretiens idéalistes » avec le livre de M. Sangnier « *La Vie profonde* », exalté par tous les partisans du *Sillon* comme une œuvre morale de valeur extraordinaire et que son ami, le pasteur protestant Soulier, compare simplement à l'Imitation de Jésus-Christ (1). Qu'on en rapproche surtout le *Secret de la Rose-Croix* paru dans la même revue sous la signature de l'occultiste Boué de Villers. C'est le même état d'âme, le même idéalisme morbide, le même érotisme macabre. Le rapport est frappant quant à la forme symbolique et quant aux théories sur la chasteté et l'amour. Il faut même dire que M. Sangnier y dépasse ses émules en imaginations malsaines et en peintures lascives. Il n'est question que de volupté dans ce livre, la chasteté même y est voluptueuse (2) Ces « *Eveils et visions* », écrits par M. Sangnier pour ses jeunes disciples s'éclaireront alors d'une lumière nouvelle. On peut dire que l'auteur n'eût guère écrit autrement s'il avait connu les mystères de la Rose-Croix et du martinisme et que ses ardents disciples se trouvent préparés par cette lecture à en subir la fascination.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES CATHOLIQUES

Le catholique est enfant de lumière. Le simple bon sens indique que si, sous le prétexte de se diriger plus librement ou plus sûrement vers son but, il recherche les voies souterraines et secrètes, il s'y trouvera fatalement, un jour ou l'autre, cheminer côte à côte avec les enfants des ténèbres, au risque d'être égaré par ceux-ci dans un labyrinthe dont ils possèdent les secrets.

La tentation de recourir à des organisations secrètes, soit religieuses, soit politiques et religieuses à la fois, peut être grande pour des esprits actifs et inquiets, aux époques de désorganisation sociale et d'oppression jacobine, où la liberté du bien est entravée de mille façons et où les puissances extérieures sont liguées pour ruiner toute tentative de réaction salutaire.

1. Voir *La Décadence du Sillon.* Appendice.

2. Lumen était assis à côté d'Elva... Tout inspirait un calme chaste et voluptueux. P. 120.

Cependant, même alors, le principe de toute action catholique demeure invariable : c'est de marcher à ciel ouvert. Le reste est illusion. Les faits sont là, d'ailleurs, et se chargent de nous apprendre qu'on est pris à son propre piège. Point ne serait besoin pour prouver ce danger, d'invoquer l'exemple de ce qui se passe dans le monde anglo-américain, où pullulent des associations de ce genre, sous la forme de sociétés de philanthropie ou de soutien mutuel. Plus d'une voix s'est élevée chez nous pour en faire l'éloge. Récemment encore, M. l'abbé Klein, au retour d'un voyage d'Amérique, regrettait que nous ne possédions pas une société comme celle des *Knigths of Columbus* (Chevaliers de Colomb) qui fait tant parler d'elle, et de quelle sorte! au Canada (1). Il faut être aveugle pour ne pas voir que toute organisation occulte est un terrain propice aux infiltrations que nous avons tant à redouter.

Ce qui doit surprendre, c'est qu'il se trouve des catholiques pour excuser, sinon pour applaudir des essais de ce genre ou comme celui de la fameuse Ligue de Münster.

Mais il le faut sans doute attribuer à leur ignorance. Sans autre discussion, nous invoquerons ici l'argument qui décide tout pour le croyant sincère, celui de l'autorité de la Sainte Eglise; et nous nous bornerons à rappeler quelques documents émanés du Saint-Siège, où la question est tranchée par la racine, car ils visent le principe même de la société secrète.

Une déclaration de la Sacrée-Pénitencerie en date du 21 septembre 1850 fixe l'extension des Bulles Pontificales portée contre les sociétés de ce genre. Elle porte que : « Les associations qui professent ne rien comploter contre la Religion ou l'Etat, et néanmoins forment une société occulte confirmée par le serment, sont comprises dans ces Bulles (2). »

Une instruction du Saint-Office adressée aux évêques le 18 mai 1884, dit : Outre ces sociétés (la franc-maçonnerie et les sociétés anticatholiques), il y a d'autres sectes interdites et qu'on doit éviter sous peine de faute grave, parmi lesquelles il faut surtout ranger toutes celles qui exigent de leurs adeptes un secret qu'ils ne peuvent révéler à personne et une obéissance absolue à des chefs occultes (3).

A la même page, en note, l'éditeur des « Acta S. Sedis », expose

1. *La Critique du Libéralisme*, 1er mars 1909, p. 430.

2. « Cœtus illos (qui profitentur se nihil moliri contra Religionem vel civilem Rempublicam et nihilominus occulte ineunt foedus juramento firmatum) in Bullis Pontificiis comprehendi. »

3. « Præter istas, (la maçonnerie et les sociétés anticatholiques du même genre), sunt et aliæ sectæ prohibitæ atque sub gravis culpæ reatu vitandæ, inter quas precipue recensendæ illæ omnes quæ a sectatoribus secretum nemini pandendum, et omnimodam obedientiam occultis ducibus præstandam jurejurando exigunt. »

que toutes les sociétés occultes sont atteintes par les prohibitions de l'Eglise, qu'elles exigent ou non un serment; parce que ce sont des sociétés contraires au droit naturel. Il n'existe, en effet, d'après le droit naturel et le droit divin révélé que deux sociétés indépendantes et parfaites : l'Eglise et l'Etat. Toutes les autres sociétés doivent se rattacher à l'une ou à l'autre; elles en sont les membres et il ne peut exister d'association qui soit légitime si elle ne dépend de l'Eglise ou de l'Etat.

Or, une société secrète, par le seul fait du secret, devient indépendante de l'Eglise et de l'Etat qui n'ont aucun moyen de contrôle relativement à son organisation, son but, son action.

Une telle société n'a donc pas son origine dans le droit naturel, ni dans le droit divin révélé; l'autorité qui la gouverne ne vient pas de Dieu; elle vient donc du démon et elle est foncièrement illégitime.

Tel est, en substance, le commentaire des décrets du Saint-Siège.

C'est en application de ces principes, qu'un Décret du Saint-Office du 20 juin 1894 a interdit aux catholiques de faire partie des trois sociétés américaines *Old Follows, Sons of Temperance* et *Knigths of Pythias*, bien qu'étant ostensiblement des sociétés de bienfaisance et de secours mutuel, parce qu'elles exigent de leurs membres le serment du secret et l'obéissance sans conditions.

Une lettre du cardinal Monaco au cardinal Satolli, délégué du Saint-Siège aux Etats-Unis, prescrivait aux évêques de refuser les sacrements, même au moment de la mort, aux catholiques qui dûment avertis, refuseraient de quitter ces sociétés.

L'exécution de ce décret soulevant des difficultés pratiques assez considérables, à raison des sacrifices pécuniaires déjà accomplis par les sociétaires, le cardinal Parocchi fut chargé par le Pape d'indiquer à quelles conditions on pourrait tolérer la coopération matérielle à ces sectes.

Voici le début de sa réponse (18 janvier 1896) :

Eme et Rme Seigneur,

Après la condamnation définitive portée par le Saint-Siège contre les trois sociétés secrètes établies dans ces régions sous les noms de Knights of Pythias *(Equitum Pythiæ)*, Odd Fellows *(Sociorum Singularium)* Sons of temperance *(Filiorum Temperentiæ) parce qu'elles sont intrinsèquement mauvaises*, condamnation notifiée à tous les Ordinaires de ces régions comme le sait parfaitement votre Eminence, aucun catholique digne de ce nom ne peut hésiter à les regarder comme gravement illicites. Il en résulte donc évidemment que tous et chacun de ceux qui se disent catholiques sont tenus, à moins d'encourir un grave dommage pour leurs âmes, à abandonner les sociétés dans lesquelles ils se sont fait inscrire de quelque manière que ce soit, à se séparer d'elles et de chacune d'elles absolument et à briser complètement toute relation

avec elles. Ceux qui refuseraient de le faire devraient être regardés comme indignes des sacrements en tant qu'obstinés dans le péché.

La question est donc jugée.

CONCLUSION

Où sera donc le véritable préservatif contre les infiltrations de l'hérésie dont le péril se révèle de toutes parts? Il ne saurait se trouver ailleurs que dans la soumission *de cœur* à l'Eglise. Mais il est là.

A l'époque où le protestantisme envahissait les pays catholiques, saint Ignace de Loyola écrivit dans le livre des Exercices spirituels ses admirables « Règles d'orthodoxie » : « Règles à suivre pour ne nous écarter jamais des véritables sentiments que nous devons avoir dans l'Eglise militante ». L'adaptation à notre présent état s'en ferait naturellement. Le principe en est la soumission de cœur à tout ce que l'Eglise de Jésus-Christ enseigne, l'attachement de cœur à tout ce qu'elle aime et approuve. La pratique consiste à défendre, *à louer*, précisément tout ce que ses contradicteurs attaquent; à prendre parti pour chacune de ses institutions critiquées, de ses positions menacées; à nous inspirer de ses intentions; à accepter son mot d'ordre, sans l'interpréter à notre fantaisie. « Car, il faut croire, qu'entre Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui est l'Epoux, et l'Eglise qui est son Epouse, il n'y a qu'un même Esprit qui nous gouverne et nous dirige pour le salut de nos âmes, et que c'est par le même Esprit et le même Seigneur qui donna les Dix Commandements qu'est dirigée et gouvernée notre Mère la Sainte Eglise ».

Ce n'est donc pas à l'heure où le Vicaire de Jésus-Christ, chef de son Eglise, élève si haut et si fortement la voix pour repousser les pernicieuses tentatives de conciliation entre l'erreur et la vérité et condamner l'amalgame des faux systèmes religieux avec certaines vérités de notre foi, qu'il convient à des catholiques d'exalter cette conciliation sous des formes plus ou moins spécieuses, de parler de synthèses nouvelles, et de prétendre abaisser les barrières que sa main raffermit pour notre défense.

Ce n'est pas à l'heure où le Pape nous avertit que nous faisons fausse route en nous écartant des principes de l'action catholique et en fondant plus d'espérance sur l'alliance trompeuse des libéraux et des incroyants modérés que sur la vertu de la foi, que des catholiques peuvent, sans témérité, sans risques dont ils seraient responsables, s'obstiner dans je ne sais quel a-confessionnalisme social, comme s'ils étaient plus intelligents et plus éclairés que leur guide suprême.

Seules, une foi amoindrie et la suffisance de l'orgueil expliquent ces pernicieuses divergences.

Sentire cum Christo et cum Ecclesia !

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.

41, RUE DU METZ, LILLE. — 7.761